

MANIOC.org

Université Toulouse 1 Capitole

Service Commun de la Documentation



MANIOC.org
Université Toulouse 1 Capitole
Service Commun de la Documentation



MANIOC.org

Université Toulouse 1 Capitole

Service Commun de la Documentation

MANIOC.org

Université Toulouse 1 Capitole

Service Commun de la Documentation

48.871

HISTOIRE

DES PEUPLES

DE L'AMÉRIQUE

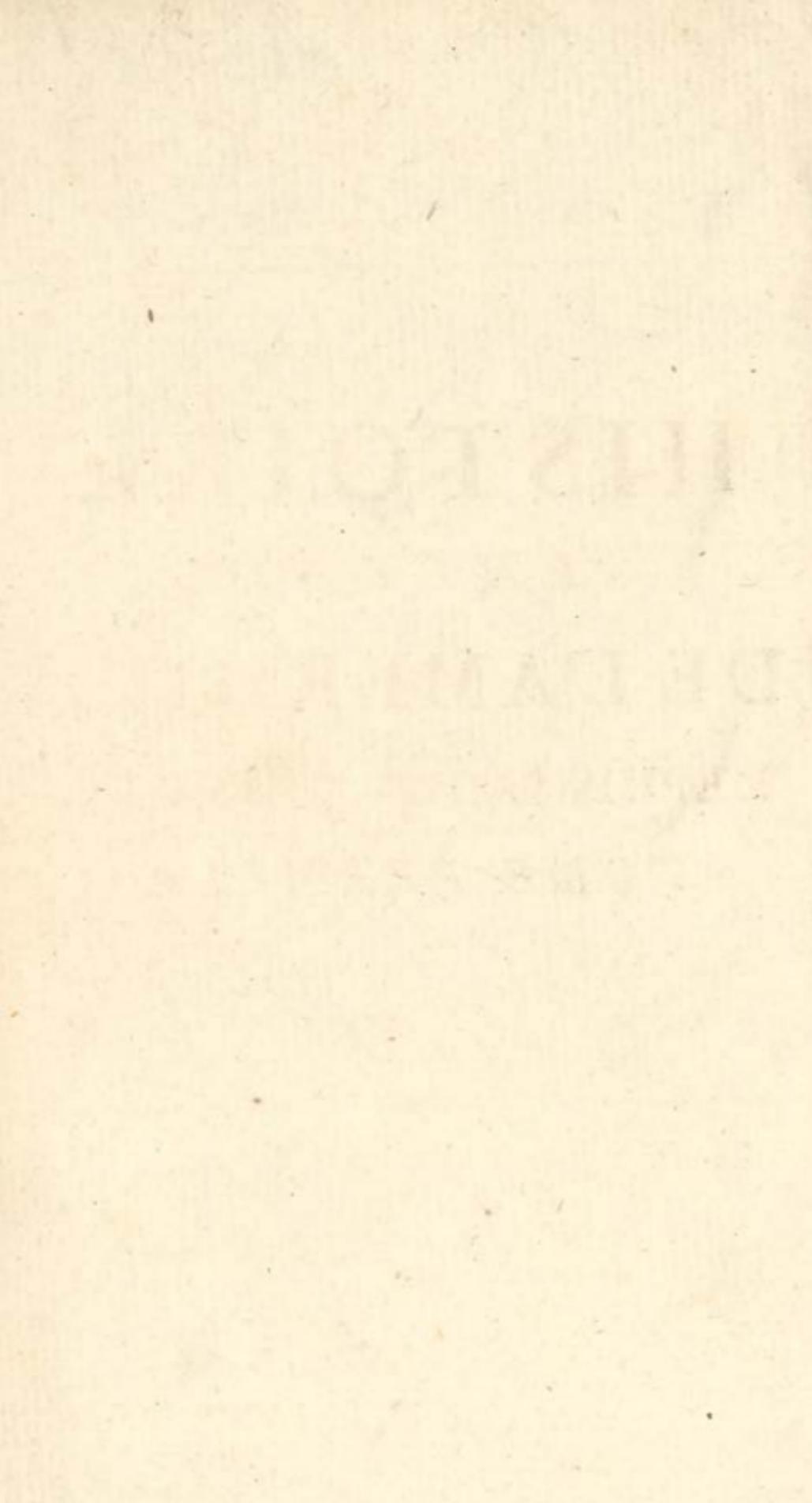
DU NORD

ET DU SUD

MANIOC.org

Université Toulouse 1 Capitole

Service Commun de la Documentation



HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'AMÉRIQUE
DEPUIS SA DÉCOUVERTE.
TOME PREMIER.

HISTOIRE

GÉNÉRALE

DE L'AMÉRIQUE

DEPUIS SA DÉCOUVERTE.

TOME PREMIER.

HISTOIRE

GÉNÉRALE

DE L'AMÉRIQUE

DEPUIS SA DÉCOUVERTE.

QUI comprend l'Histoire naturelle, Ecclésiastique, Militaire, Morale & Civile des contrées de cette grande partie du Monde.

PAR le R. P. TOURON, de l'Ordre des Freres Prêcheurs.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez { HÉRISSANT Fils, } Libraires, rue
 { DELALAIN, } S. Jacques.

M. DCC. LXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

HISTOIRE

GÉNÉRALE

DE L'AMÉRIQUE

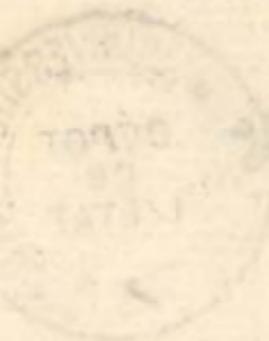
DEPUIS SA DÉCOUVERTE.

Qui comprennent l'histoire naturelle, l'histoire
générale, militaire, morale & civile des colonies
de cette grande partie du monde.

Par le R. P. TONKON, de l'Ordre des
Pères Prêcheurs.

TOME PREMIER.

1718

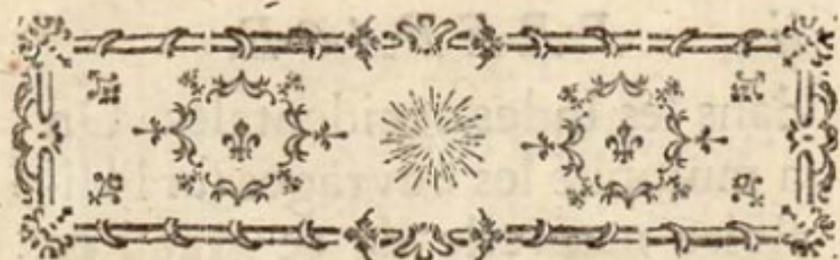


A PARIS,

Chez } MÉRISSEAU, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts,
} DELALAIN, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts.

M. DCC. LXXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



P R E F A C E.

 N pourroit être surpris que parmi tant de sçavans hommes, qui, dans ces derniers siècles, par un zèle digne de louange, ont consacré leurs veilles & leurs talens à la gloire de l'Eglise, dont ils nous ont donné l'Histoire dans toutes les Langues, il ne s'en soit pas trouvé quelqu'un qui ait porté ses regards vers cette multitude de peuples déjà fidèles qui habitent aujourd'hui le Nouveau-Monde. On a beaucoup écrit touchant les conquêtes des Princes Chrétiens, particulièrement des Portugais & des Espagnols,

dans les Indes occidentales. On a multiplié les ouvrages sur l'Histoire naturelle de ce grand & fertile pays. Plusieurs se sont longtems exercé à expliquer ou à conjecturer la première origine de tant de différentes nations qu'on y a découvertes. Mais on ne s'est point donné la même peine, pour nous apprendre avec quel succès l'Evangile fut d'abord annoncé dans ces mêmes contrées, & quel y a été depuis le progrès du Christianisme.

Nous sommes redevables, il est vrai, à quelques habiles Ecrivains Espagnols & Portugais, de plusieurs précieux Mémoires qu'ils paroissent avoir recueillis avec soin, & dont ils nous ont enrichi dans divers ouvrages estimés. Mais l'objet principal de la plûpart de ces Auteurs,

n'étoit pas d'écrire d'une maniere suivie l'établissement & la propagation de la Religion chrétienne dans le Nouveau-Monde. Sans oublier ni négliger un sujet si important, ils ont laissé beaucoup à faire, à quiconque voudra profiter de leur travail, pour le porter à quelque degré de perfection.

Cependant plus l'Histoire de l'Eglise, qui est celle du Royaume de Jesus-Christ, est utile, intéressante, propre à soutenir la foi des Fidèles, & à nourrir leur piété, plus aussi doit-il paroître important de la présenter, cette Histoire, sinon dans son entier, du moins dans quelque étendue, & avec toute l'exactitude possible, puisque tout y est précieux. C'est là principalement que paroissent les attentions de la Providence, & les

richesses de sa grace pour le salut des hommes. Les promesses de Jesus-Christ s'accomplissent toujours, à proportion que son Evangile est annoncé dans les différentes parties de la terre, & que les nations entrent dans son divin bercail, pour ne faire qu'un seul troupeau sous le même Pasteur.

Il y a déjà plus de deux siècles & demi que les Indes occidentales ont été découvertes par les Européens, & presque autant que la lumière de la Foi a commencé à luire à des nations barbares, à des peuples sauvages, plongés jusqu'alors dans les épaisses ténèbres du paganisme, à des hommes qui vivoient sans aucune connoissance du vrai Dieu, la plupart sans mœurs, sans loix, presque sans aucune société civile. Ces peuples ce-

P R E F A C E.

v

pendant (on peut du moins le dire de plusieurs) ont reçu la parole du salut, & se sont soumis au joug de Jesus-Christ: la douceur de l'Evangile les a d'abord civilisés; & la grace, cette maîtresse des cœurs, a fait presque de nos jours, parmi les Américains, ce que dans les premiers siècles de l'Eglise, elle fit parmi les Grecs & les Romains, lorsqu'elle triompha de toutes leurs résistances, pour les faire passer des superstitions de l'idolâtrie au culte du Dieu Créateur, & du Rédempteur de tous les hommes.

Puisque les nouveaux Chrétiens de l'Amérique font à présent une illustre portion du troupeau de Jesus-Christ, l'Histoire de leur conversion appartient donc à celle de l'Eglise; & si jusqu'ici on a négligé de l'écrire

avec quelque suite , nous ne pouvons guère l'attribuer qu'à la difficulté de se procurer tous les Mémoires nécessaires pour une telle entreprise. Il n'est pas en effet aisé d'en recouvrer , qui soient en même tems & assez exacts , pour qu'on puisse y avoir toujours une confiance entière , & assez amples , assez suivis , pour nous instruire à fond de tout ce qu'il seroit nécessaire de sçavoir , pour donner à cette nouvelle Histoire toutes les parties qui en pourroient faire l'agrément & le mérite.

Les mêmes réflexions qui en ont arrêté tant d'autres , nous auroient aussi détournés du travail que nous entreprenons , si nous n'avions espéré que ce commencement , tout foible ou imparfait qu'il est , pourra avoir des suites plus heureuses. Qu'on

ne le confidere donc , si on veut , que comme une esquisse , ou comme une ébauche : cette ébauche excitera peut-être l'é-
mulation de ceux qui , avec de plus grands talens , auront aussi plus de moyens de se procurer de nouveaux Mémoires : il est moins difficile de continuer & de perfectionner ce qui est une fois commencé. Notre travail ne nous paroîtroit point inutile , quand il ne serviroit que d'occasion à quelque habile Ecrivain de faire lui même ses efforts , pour donner enfin au Public ce grand & précieux morceau qui manque à l'Histoire de l'Eglise. Nous aurons servi à sa gloire , ou plutôt à celle de Dieu ; cela doit bien nous suffire : malheur à nous , si dans nos travaux & dans nos veilles , nous cherchions autre chose que

ce qui peut glorifier le Pere céleste , & son Fils Jesus-Christ.

Au reste , s'il s'en faut de beaucoup que nous n'ayons en main tous les secours que nous pourrions desirer , & qui seroient nécessaires pour bien remplir notre plan , ceux que la Providence nous a fournis ne sont pas entièrement à négliger. Ce sont d'abord des relations faites sur les lieux par des personnes instruites & dignes de foi ; par des Ministres de l'Evangile , lesquels , après avoir long-tems travaillé dans la vigne du Seigneur , ne mettoient par écrit ce qu'il avoit plû au Seigneur de faire par leur ministère , ou par celui de leur freres , que pour obéir aux ordres de leurs Supérieurs , & quelquefois du Pape , ou de leurs Souverains.

Ces relations , écrites par des

Particuliers , étoient ordinairement portées dans les Chapitres Provinciaux de divers Ordres Religieux, qui s'assembloient de tems en tems dans les différentes Provinces de l'Amérique : tous ceux qui s'y trouvoient pouvoient avoir connoissance des faits, & l'Assemblée nommoit des Sujets choisis, pour recevoir & examiner ces différens écrits, les confronter ensemble & en faire une relation plus complete, avec toute l'exactitude convenable. Celle-ci étoit envoyée sous le sceau du Chapitre, tantôt à la Congrégation de la Propagande, & tantôt au Supérieur Général de l'Ordre à Rome. On a toujours conservé avec soin ces relations dans les Archives ; & c'est de-là que le Pere Vincent-Marie Fontana, Dominicain, a tiré une grande

partie des pieces, dont il s'est servi pour écrire en latin deux Volumes, qui nous ont été de quelque secours. Plusieurs graves Auteurs Espagnols ont puisé de même dans les Archives de la nation ce qu'ils en ont publié; & quelques-uns, dont les ouvrages sont entre nos mains, ont écrit sur les lieux ce qu'ils voyoient, ou ce qu'ils avoient appris des plus anciens; ils avoient le plaisir de voir une multitude d'Américains chrétiens, dont les peres & les meres, à l'imitation de leurs ancêtres, avoient long-tems sacrifié aux dieux du pays, c'est-à-dire aux démons & aux idoles.

Nous ne nous sommes pas bornés à quatre ou cinq Auteurs qui ont écrit en Espagnol, & dont le Pere Echard loue la capacité, le discernement & l'e-

xactitude : je parle de Jean Melendez, d'Alfonse Fernandez, d'Antoine de Remesal, d'Augustin Davila, d'Alfonse de Zamora : ces trois derniers, Américains de naissance, avoient reçu l'habit de Saint Dominique, le premier dans la Ville de Lima, Capitale du Perou, sa patrie ; le second à Mexique, Capitale aussi du pays du même nom ; & le troisieme dans la Ville même de Sainte-Foi, Capitale du nouveau Royaume de Grenade : employés, selon leur vocation, au ministère de la parole, ils avoient partagé avec leurs freres les travaux apostoliques, & parcouru bien des Provinces pour la conversion des sauvages. Aussi se donnent-ils pour témoins oculaires de bien des choses qu'ils rapportent ; & ils en avoient appris plusieurs de leurs

parens , ou de ceux qui les avoient précédés dans les fonctions de l'Apostolat.

Le Pere Augustin Davila , qui est mort Archevêque de S. Domingue , avoue que pour transmettre à la postérité les principaux événemens touchant la Religion , qui s'étoient passés dans ce pays conquis par les Espagnols , & particulièrement dans sa Province de Saint-Jacques du Mexique , il avoit fait beaucoup d'usage des écrits de quelques autres Missionnaires fort connus. Le Pere André Moguer , Dominicain Espagnol , un des premiers propagateurs de la Foi dans les Indes occidentales , mort en odeur de sainteté dans la Ville de Mexique , l'an 1576 , avoit commencé l'Histoire de la nouvelle Espagne , & de tout ce qu'il avoit pu con-

P R E F A C E. xiiij

noître en particulier de la Floride. Vincent de Las-Cafas, Religieux & Miffionnaire du même Ordre, après avoir vieilli dans le même pays, s'étoit chargé de continuer le même ouvrage, & le Pere Thomas de Castellar l'avoit traduit en latin.

On peut bien préfumer que ces trois Ecrivains, qui ne manquoient ni de zèle ni d'expérience, & dont les vertus étoient d'ailleurs connues, n'avoient rien négligé pour recueillir les faits les plus intéreffans, pour les vérifier, & ne pas mêler le fabuleux, le faux ou le douteux, avec le vrai & le certain. Cependant, fi on fut content de leur fincérité & de leur exactitude, le deffein ne parut pas encore affez rempli; & dans le Chapitre de la Province du Mexique, l'an 1589, les Supérieurs

chargerent le P. Augustin Davila de revoir tout cet ouvrage, & d'y mettre la dernière main. Il s'y appliqua avec beaucoup de soin ; il fit de nouvelles recherches, examina de nouveau tout ce qu'il trouva écrit, & enrichit considérablement l'Histoire commencée (1).

Si nous avons examiné avec un soin particulier les écrits des Auteurs dont on vient de parler, c'est parce qu'ils se sont eux-mêmes spécialement attachés à ce qui regarde la prédication & le progrès de l'Evangile dans le Nouveau-Monde. Nous ferons connoître dans l'occasion les autres graves Ecri-

(1) Cet ouvrage, imprimé à Madrid l'an 1596, fut dédié à l'Infant Don Philippe. On le réimprima à Valladolid en 1634, sous le titre d'*Histoire de la nouvelle Espagne, & de la Floride.*

vains dont le travail nous a été d'un grand secours, soit pour l'Histoire naturelle, ou pour celle de la conquête de l'Amérique.

Tout cela forme un objet bien intéressant, & aussi vaste que varié. On sent d'abord les difficultés sans nombre qui se présentent à l'esprit, quand on entreprend de traiter pour la première fois un sujet qui confond les idées, tant par l'abondance même de la matière, que par la grandeur & la diversité des événemens. L'ordre chronologique répand, il est vrai, beaucoup de lumière & de clarté dans l'Histoire : mais est-il facile, est-il même possible à celui qui marche sans guide ni modèle dans une aussi vaste carrière, de réunir cette multitude de faits, en suivant toujours scrupuleusement

leurs dates? Quand il pourroit y réussir jusqu'à un certain point, le Lecteur n'y perd-il pas toujours beaucoup, lorsqu'occupé d'un récit curieux & intéressant, & avant que d'en trouver la fin il se voit tout d'un coup transporté à un autre, qui n'a aucune liaison avec le premier: nouveau fait qui sera suivi de plusieurs autres, avant qu'on le ramene au dénouement de celui dont il souhaitoit de lire la fin? Cet inconvénient n'est point petit, & il est inévitable, si on veut écrire une Histoire comme on écrit des Annales.

Pour éviter donc la confusion, & mettre des bornes à une matière qui semble n'en avoir pas, nous diviserons cet ouvrage en quatre principales Parties. On trouvera dans la première ce qui s'est passé dans l'étendue du pays

P R E F A C E. xvij

qui a été compris sous le Gouvernement ou l'Audience Royale de Saint-Domingue. La seconde représentera ce qui concerne la conquête & la conversion du Royaume de Mexique, appelé la nouvelle Espagne. Nous parlerons de l'Empire du Perou, & d'une partie du Chili dans la troisième, & du nouveau Royaume de Grenade dans la quatrième.

Après avoir exposé successivement la naissance & le progrès du Christianisme dans tous ces différens pays, durant le premier siècle de l'Eglise de l'Amérique; nous tâcherons de suivre le même ordre pour le deuxième. L'Histoire de la Religion, dans le premier siècle, sera nécessairement coupée par celle des conquêtes; mais elle se trouvera moins interrompue & mieux

soutenue dans les siècles suivans, lorsque la rapidité des conversions ne sera point arrêtée par le bruit des armes.

Plus ordinairement les conversions ne venoient qu'après les conquêtes, & lorsque celles-ci étoient moins suivies, ou moins soutenues, il arrivoit que les hommes apostoliques prêchoient avec fruit la parole de Dieu à des peuples déjà vaincus & soumis, dans une partie du Royaume, ou d'une grande Province, tandis que les armées continuoient de combattre dans une autre partie. Il est arrivé aussi plus d'une fois, par une Providence particulière, que quelques Missionnaires, sans autres armes que celles de la Foi & de la bonne odeur de J. C. qu'ils répandoient par la sainteté de l'exemple, faisoient entrer

dans le sein de l'Eglise des peuples entiers, & des nations barbares. En les soumettant au joug de J. C. ils les faisoient consentir de reconnoître la Couronne de Castille, & de se mettre sous la protection du Roi Catholique, en payant un tribut modéré, & cela dans des pays où les troupes Espagnoles n'avoient pas encore paru, ou d'où elles avoient été souvent repoussées avec perte.

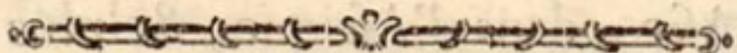
C'est ce qu'on verra dans la suite de cette Histoire. Le Lecteur Chrétien trouvera par-tout de quoi admirer les voies secretes de la Providence, la vertu & la force de la parole de Dieu dans la bouche des Ministres, que sa grace avoit formés pour cette œuvre. On verra, non sans étonnement, dans le seizieme siècle, ce qu'on avoit vu dans

les beaux commencemens du Christianisme, la manifestation des jugemens du Seigneur; jugemens de justice & de miséricorde; je veux dire la substitution d'un peuple à un peuple. L'aveugle obstination des Juifs, en rejetant le Messie promis à leurs peres, donna lieu à la conversion des Gentils, qui reçurent sa Loi, & prirent la place de la postérité charnelle d'Abraham. Ici ce sont des Sauvages idolâtres, qui, après avoir long-tems croupi, comme leurs ancêtres, dans les horreurs du paganisme, sans aucune connoissance du vrai Dieu, viennent en foule enrichir l'Eglise Chrétienne, réparer ses pertes, & remplir le vuide qu'avoient laissé dans le bercail de J. C. ces malheureux peuples, que le schisme, l'hérésie & l'apostasie en ont fait sortir, dans

P R E F A C E. xxj

l'Asie, dans l'Afrique, & plus récemment dans l'Europe. Il se présente encore quatre ou cinq articles, trop liés avec un ouvrage de cette nature pour être omis ou renvoyés en un autre lieu : mais pour ne pas trop charger la Préface, nous en faisons ici la matière d'une Dissertation préliminaire, où on trouvera bien des choses capables de picquer la curiosité, & peut-être que la Dissertation ne paroîtra trop longue, qu'à ceux qui se feront dispensés de la lire.





DISSERTATION.

POUR faciliter au Lecteur l'intelligence de l'Histoire Ecclésiastique de l'Amérique, il est nécessaire de lui donner d'abord quelque idée de ce vaste pays, autrefois inconnu aux trois autres parties du monde, & devenu si célèbre depuis la découverte qui en fut faite vers la fin du quinzième siècle de l'Ere Chrétienne. Il n'est pas moins indispensable de dire quelque chose de l'origine ou de l'antiquité de ses habitans : de leur caractère, de leurs mœurs, de leur ancienne Religion, ou de leurs superstitions ; ainsi que des autres principaux obstacles qui s'opposoient à leur conversion. On examinera enfin si la découverte & la conquête de l'Amérique ont procuré plus de bien, qu'elles n'ont occasionné de mal à l'un & à l'autre hémisphere.

§. PREMIER.

Idee générale de l'Amérique.

La quatrième & la plus grande partie du monde connu, qu'on nomme indifféremment aujourd'hui les Indes Occidentales, ou le Nouveau Monde, est plus ordinairement appelée l'*Amérique*, du non d'Americ Vespuce, Florentin, qui en découvrit les Côtes Méridionales l'an 1497 de l'Ere Chrétienne. Il avoit été précédé par le célèbre Christophe Colomb, Genoïs, à qui on doit attribuer la première découverte du Nouveau Monde, parce que dès l'an 1492 il étoit entré dans les Isles Lucayes, dans l'Isle de Cuba, & dans celle de Saint-Dominique, appelée *Hayti* par les naturels du pays.

L'Amérique s'étend du septentrion au midi, en forme de deux grandes Presqu'isles, jointes ensemble par l'Isthme de Panama, qui n'a pas plus de dix-sept lieues de large, entre Panama & Porto-Bello. La division la plus ordinaire de tout ce

vaste pays, est en Amérique meridionale, & Amérique septentrionale. La première s'avance plus vers le midi, & a pour ses bornes la mer pacifique au couchant; celle du nord au septentrion; l'océan Ethiopique au levant: au midi elle est bornée par la mer Magellanique, & par les détroits appelés de Magellan & du Maire, noms de deux Européens qui en firent les premiers la découverte.

L'Amérique septentrionale, ainsi nommée parce qu'elle s'étend le plus vers le nord, est bornée au levant par le golfe du Mexique; au midi & au couchant par la mer pacifique. On ne sçait pas encore quelles sont ses bornes vers le nord, parce que la quantité des glaces, & les vents furieux qui soufflent de l'occident, ferment le passage à ceux qui voudroient pénétrer plus avant. L'Amérique septentrionale est quelquefois appelée *la Mexicane*, & la meridionale *la Perouane*, parce que l'Empire du Mexique est le plus considérable dans l'une, comme celui du Perou dans l'autre,

DISSERTATION. xxv

Les Européens & les naturels du pays partagent aujourd'hui toute l'Amérique Meridionale. Le Bresil est aux Portugais, & les Espagnols possèdent en entier le grand Royaume du Perou, le Popayan, le pays des Carraques, la Terre-ferme, appelée quelquefois la Castille d'or, & le nouveau Royaume de Grenade. Ils possèdent de plus une partie considérable du Chili, du Paraguay, de la nouvelle Andaloufie, du Tucuman, & de la Venezuela. Les naturels du pays, ou les anciens habitans, sont encore aujourd'hui en possession du Paria, de la Magellanique, de la terre de feu, de presque toute la Guyane, & de la plus grande partie du Chili.

Les Chilois naturels, ceux particulièrement de la vallée d'Arauco, font une guerre presque continuelle aux Espagnols, où ils se défendent avec vigueur pour conserver leur liberté; & il y a plus de deux siècles que les deux Nations sont aux mains; puisque ce fut en 1535 que les Espagnols, sous la conduite de Diegue d'Almagre, découvrirent ce

xxvj' DISSERTATION.

pays : ils en conquirent d'abord une partie , sans pouvoir le soumettre dans toute son étendue , par la forte résistance de quelques peuples , qui se trouverent plus unis , & que l'expérience ou la nécessité de se défendre continue encore d'aguer-
rir.

Ceux des Sauvages qui ont embrassé la Religion chrétienne , se sont mêlés avec les Européens , & vivent ensemble dans les villes & dans les bourgades où il y a des Colonies.

L'Amérique septentrionale est soumise à un plus grand nombre de Souverains : car outre ce qui y est occupé par les Sauvages ou par les Espagnols , les François , les Anglois & les Hollandois y possèdent des pays considérables. Sans parler de plusieurs grandes contrées qui ne sont pas encore bien connues , l'Amérique septentrionale renferme la nouvelle Espagne , le nouveau Mexique , la Californie , la Floride , la Jamaïque , la Virginie , l'Isle de Cuba , l'Isle de Terre-Neuve , les Antilles , & le Canada , &c.

DISSERTATION. xxvij

Les Antilles sont des Isles étendues en forme d'arc , entre la partie orientale de Porto-Ricco , & les Provinces de la nouvelle Andaloufie & des Carracques ; elles sont devant les grandes Isles de la mer de Mexique , & les premières que l'on trouve en venant de l'Europe. On les nomme aussi quelquefois *Caraïbes* , du nom des peuples Antropophages qui les habitoient anciennement.

Le seul titre de cet Ouvrage avertit que nous nous bornons à présent aux seuls pays de l'une & l'autre Amérique , conquis & possédés par les Espagnols : & l'idée générale que nous venons d'en donner , ne nous dispensera point de revenir plus d'une fois à la Geographie , ainsi qu'à l'Histoire naturelle des différentes contrées dont il faudra parler.

§. II.

De l'origine des Américains.

L'origine des Américains est une de ces questions qui ont le plus

xxviiij DISSERTATION.

exercé la plume des Sçavans dans ces derniers siècles. Parmi ces Auteurs , quelques-uns pouvoient paroître plus en état de parler sçavamment de tout ce qui concerne des peuples qu'ils avoient fort fréquentés. Le Pere Gregoire Garcia , Dominicain Espagnol , natif du Diocèse de Toledé , après avoir prêché l'Evangile l'espace de douze années dans l'Amérique meridionale & dans la septentrionale , a recueilli avec soin les Traditions des Perouïans , des Mexicains , & des habitans de l'Isle d'Haiti , ou de l'Isle Espagnole. Telles qu'il les avoit apprises sur les lieux mêmes , il nous les a données dans son *Traité de l'Origine des Indiens du Nouveau Monde*. Cet Ouvrage fut imprimé à Valence en Espagne l'an 1607.

Le Pere Joseph d'Acosta , Jésuite aussi Espagnol , avoit passé de même une partie de sa vie dans les Missions de l'Amérique , lorsqu'il publia son livre de *l'Histoire Naturelle & Morale des Indes* : mais malgré les lumières qu'ils pouvoient avoir acquises l'un & l'autre , & qu'ils

n'ont point refusé de nous communiquer, ils reconnoissent que les Américains n'ayant ni l'écriture, ni aucuns monumens certains sur leur origine, ce seroit une espece de témérité que de vouloir décider une question qui sera toujours un problème très-embarrassant.

Cet aveu ne les a point empêchés d'hasarder leurs conjectures; comme il n'a pû empêcher que bien des Ecrivains, Espagnols, François, Italiens, Flamands, ou Hollandois, dont la plûpart n'avoient point passé les mers, n'ayent tenté de résoudre la difficulté. Quelques-uns ont bien osé nommer les peuples qui les premiers ont passé dans l'autre hemisphere: ils ont cru pouvoir marquer le tems & la manière dont ces transmigrations se sont faites. Mais la plûpart ont donné dans de si grands travers; ils se sont trouvés si opposés les uns aux autres, en se livrant chacun à son imagination, ils ont avancé tant de différentes opinions, & ordinairement ils les ont appuyées sur des conjectures si frivoles, qu'après

s'être bien fatigués, & avoir exercé la patience du Lecteur, sans satisfaire sa curiosité, il se trouve qu'ils n'ont rien éclairci.

Le P. Charlevoix, Hist. de la nouv. France, t. 3. p. 1.

Un Auteur moderne, fort connu dans la République des Lettres, assure qu'après avoir lu tout ce qui a été écrit sur la manière dont l'Amérique a pu être peuplée, il lui paroît qu'on est aussi peu avancé, qu'on pouvoit l'être avant qu'on eût agité cette grande question. Il a raison de dire qu'il seroit aussi impossible de concilier les opinions, qu'inutile de les refuter. Aussi ne prétendons-nous faire ni l'un ni l'autre. Il suffit pour notre dessein d'indiquer sommairement une partie de ces opinions : & si je ne me trompe, c'est les refuter que de les faire connoître.

Quelques-uns rapportent l'Origine des Américains aux Européens; quelques-autres aux Africains; plusieurs aux Asiatiques. Ceux-ci entrent dans le détail, & chacun, selon qu'il est affecté, assigne la nation qui la première doit avoir peuplé les Indes Occidentales. Ainsi

différens Auteurs en font honneur aux Scytes , aux Tartares , aux Ethiopiens , aux Pheniciens , aux Carthaginois , aux Celtes , aux anciens Gaulois , aux Suedois , aux Danois , aux Anglois , aux Irlandois , & à quelques peuples Germaniques. Quelques-uns avec Gomara, font descendre tous les Américains des Cananéens chassés de leurs possessions par les Hebreux sous la conduite de Josué. Quelques autres, après Thevet, font passer par le nord de l'Asie dans l'Amérique, les Israélites emmenés dans la Medie par le Roi Salmanazar ; & selon eux , c'est à la destruction du Royaume d'Israël que le Nouveau Monde doit ses premiers habitans.

Le Sçavant Grotius , dans son Ouvrage de *Origine Gentium Americanarum* , publié en 1642 , ne fait pas remonter si haut leur origine , & il veut qu'ils la tirent de différens peuples , les uns de l'Europe , les autres de l'Asie. Il suppose d'abord (ce qu'un homme d'esprit comme lui n'auroit pas dû imaginer) il suppose qu'avant l'entrée des Espa-

xxxij DISSERTATION.

gnols dans l'Amérique, l'Isthme de Panama, qui unit la partie septentrionale avec la meridionale, étoit regardé comme une barriere impénétrable, qui faisoit que les habitans de l'une n'avoient, & ne pouvoient avoir rien de commun avec les habitans de l'autre. Cela supposé, Grotius veut que presque toute l'Amérique septentrionale, à l'exception de l'Yucatan, ait été peuplée par les Norvégiens; qui, selon lui, passerent par l'Islande, le Groenland, l'Estotiland & la Norimbergue. Il permet de croire que quelques peuples d'Allemagne suivirent depuis ceux de la Norvege, pour partager avec eux ces fertiles contrées. Et parce qu'il s'étoit imaginé que dans l'Yucatan on avoit trouvé quelques traces de l'usage de la Circoncision, ou même du Baptême; l'Auteur en conclut que des Ethyopiens, & des Ethyopiens Chrétiens, avoient été les premiers à peupler ce pays.

Continuant ensuite sa marche vers le détroit de Magellan, Grotius dit que les nations situées en deçà du

DISSERTATION. xxxiiij

détroit dans le Continent , tirent leur origine de celles qui demeurent en de-là ; & que celles-ci sont venues des Moluques & de l'Isle de Java. Pour les Perouïans , il les fait descendre des Chinois : ce sont des Colonies venues de la Chine , qui se sont établies les premières dans le Royaume du Perou.

Mais tout ce systême est bâti en l'air , ou il ne porte que sur des fondemens ruineux. Toutes les preuves du Sçavant Hollandois sont , ou de prétendues ressemblances de noms , de mœurs , de loix , de coutumes , ou des conjectures qui ont fait impression sur son esprit , & qui ne font pas le même effet sur celui des autres ; ou enfin de prétendus faits dont on a déjà prouvé la fausseté. Par exemple , Grotius avoit entendu dire que dans l'Amérique septentrionale il y avoit une Ville , appelée *Norimbergue* , preuve que les Norvégiens s'étoient anciennement établis dans ce pays. Il avoit lu , ou imaginé , que les Espagnols arrivant dans le Perou , avoient apperçu des débris de navires Chinois sur les

xxxiv DISSERTATION.

côtes de la mer pacifique ; & que les caractères des Peroïans , leurs lignes perpendiculaires , étoient conformes aux lignes & aux caractères dont on se sert dans la Chine ; autre preuve de son systême. Malheureusement Jean de Laet , qui a soigneusement examiné tous ces faits , n'en trouve aucun de vrai. La prétendue ville de Norimbergue n'exista jamais dans l'Amérique. On ne connoît point d'Auteur avant Grotius , qui ait parlé de ces débris de navires Chinois à l'entrée de la mer du sud ; & quant à la conformité des caractères des Chinois & des Peroïans , elle est d'autant plus chimerique , que les habitans du Perou ne sçavoient ni lire ni écrire. Le Pere de Acoſta , qui a demeuré long-tems dans le pays , & Garcilasso de la Vega , descendu par sa mere du sang des Incas , anciens Rois du Perou , assurent positivement qu'on n'y connoissoit ni caractères , ni aucunes fortes d'écriture. Il faut dire la même chose de tous les anciens Américains ; & cette seule preuve me paroît tranchante contre toutes les

DISSERTATION. xxxv

opinions de nos faiseurs de système : car puisque les anciens livres des Européens ne nous apprennent rien sur la première origine des Américains ; & que ces peuples manquent absolument de monumens , sur quoi appuyera-t-on sa décision ?

Il n'est pas nécessaire de remarquer que la seule différence de couleur entre les Ethyopiens qui sont noirs , & les habitans d'Yucatan qui ne le sont pas , est une bonne preuve que les derniers ne tirent point leur origine des premiers. Et qu'on ne dise pas que les peuples venus d'Ethyopie auroient pu avec le tems changer leur couleur sous un soleil moins brûlant. Ce seroit parler contre l'expérience : les peuples blancs peuvent sans doute perdre un peu de leur blancheur naturelle , dans un climat plus chaud que celui où ils sont nés ; mais il est sans exemple que les descendans d'un noir soient devenus blancs dans un pays froid. Selon l'expression d'un Prophète ,

Jer. 13. v. 23

il est aussi peu possible à un Ethyopien de changer sa peau , qu'à un

Leopard la variété de ses couleurs.

Quelques marques équivoques de Christianisme ou de Judaïsme, qu'on croit avoir apperçues dans l'Yucatan, ou dans quelques autres Provinces de l'Amérique, ne prouvent rien, ni pour Grotius, ni pour Thevet; soit pour les raisons que nous dirons ailleurs; soit parce que le démon, que les Peres de l'Eglise ont appelé quelquefois le singe de la Divinité, a toujours affecté de contrefaire le culte du vrai Dieu.

Il est encore plus absurde de penser que les peuples de l'Amérique septentrionale, & ceux de la meridionale ayent été plusieurs siècles sans communiquer ensemble, arrêtés par l'Isthme de Panama: le peu d'obstacle que les Espagnols ont trouvé à franchir cette barriere, est une preuve qu'elle n'étoit rien moins qu'impénétrable. La réputation du Sçavant Grotius fait que nous nous sommes un peu plus arrêtés à rapporter ce qu'il a avancé pour le refuter. Nous n'ajouterons qu'un mot, c'est que la découverte du Groeland n'a été faite qu'en 964 de l'Ere

DISSERTATION. xxxvlij

Chrétienne. L'Amérique septentrionale avoit donc des habitans plusieurs siècles avant qu'elle en ait pû recevoir de la Norvege par ce passage.

Pour la même raison nous ne dirons pas que les premiers habitans du Nouveau Monde soient venus d'Espagne après le commencement du huitième siècle. C'est une vieille tradition, dit-on, mais une tradition populaire, que dans le tems de l'invasion des Espagnes par les Maures, sept Evêques, avec une grande quantité de Chrétiens, s'étoient embarqués pour fuir la persécution des Mahometans; & qu'après avoir long-tems erré au gré des vents & des ondes, ils avoient pris terre dans un port de l'Antille; où ayant mis le feu à tous leurs navires, ils s'étoient établis dans le pays, & chaque Evêque y avoit bâti une Ville.

On sent combien tout cela est peu lié: & sans s'informer des noms de ces Evêques Espagnols, qui à l'arrivée inopinée des Sarrasins, se trouverent si à propos assemblés

Hist. de St.
Dom. l. 1. p.
3.

dans un port de mer, & qui disposèrent avec tant de facilité de tous les vaisseaux nécessaires pour être transportés avec ce grand nombre de Chrétiens; on pourroit demander comment ils firent sçavoir le lieu de leur retraite aux Fidèles qui ne les avoient point suivis? Si dès leur arrivée ils brûlerent tous leurs navires, par quelle voie a-t-on appris & le nom du pays où la Providence les avoit conduits, & le nombre des villes qu'ils y avoient bâties? Enfin si on veut que de-là ces Chrétiens, ou leurs descendans, aient pénétré dans les Indes Occidentales pour les peupler, il s'ensuit que lorsque les Castillans, sur la fin du quinzième siècle, font entrés dans le même pays, ils ont dû y trouver un grand nombre de Fidèles, un Clergé, & tout ce qui peut appartenir à l'exercice de la Religion Chrétienne. Le zèle des sept Evêques se seroit-il ralenti? auroient-ils négligé de perpétuer le Ministère? Non sans doute. S'étant exilés eux-mêmes pour conserver leur foi, ils n'auroient eû

DISSERTATION. xxxix

rien plus à cœur que de la maintenir, de la répandre, & de la faire passer aux races futures.

Lorsque Christophle Colomb fit la découverte du Nouveau Monde, toute l'Amérique se seroit trouvée Chrétienne. L'expérience a prouvé le contraire. Mettons donc au rang des fables la vieille tradition, & tout systême qui porteroit la-dessus. Ce qu'il y a de réel, c'est qu'en cherchant l'Antille imaginaire, bien des gens ont perdu tous leurs biens & quelques-uns la vie.

On ne peut traiter guères plus doucement l'opinion d'*Oviedo*, célèbre Auteur Espagnol, qui a avancé sérieusement, que les Isles de l'Amérique sont les fameuses *Hesperides* si vantées par les Poètes, & autant de Provinces de l'ancien Empire Espagnol : Provinces que le malheur des tems avoit enlevées à leurs Souverains, & sur lesquelles les Rois Catholiques avoient des droits si incontestables, que lorsque la Providence les a fait passer sous leur domination dans le seizième siècle de l'Ere Chrétienne, elle n'a fait

(dit-on) que leur restituer ce qui leur avoit appartenu trois mil cent cinquante ans auparavant, du tems du Roi *Hesperus*, de qui les Hesperides avoient reçu leur nom. Un Ecrivain qui débite des faits de cette espèce, est dispensé d'en donner des preuves.

On sçait que le mot *Hesperie* signifie un pays occidental. Les Grecs appellerent l'Italie *Hesperie*, parce qu'elle étoit à leur couchant; & les Romains, pour la même raison, donnerent le nom d'*Hesperie* à l'Espagne.

En mettant encore au nombre des chimères l'opinion de ceux, qui, pour expliquer l'origine des Américains, ont voulu réaliser l'Atlantique de Platon; & parmi les erreurs, celle de Paracelse, qui n'a pas craint de soutenir que chaque hémisphère avoit eu son Adam, nous en omettons plusieurs autres non moins hazardées, & toutes également incapables de satisfaire le Lecteur judicieux.

Pour ne point donner nous-mêmes dans la fiction, nous allons ré-

duire à trois ou quatre simples propositions, ce qui paroît qu'on peut dire de plus vraisemblable dans cette matiere.

1°. Les Américains ne doivent leur première origine, ni aux Hébreux, ni à aucun peuple chrétien.

2°. Il est très-probable que les Indes occidentales ont commencé à se peupler, presqu'en même tems que les trois autres parties du monde, ou bientôt après.

3°. Rien n'empêche de croire que des hommes de différentes nations, dans la suite des siècles, aient été quelquefois jettés sur les côtes de l'Amérique, par des tempêtes, des naufrages ou d'autres accidens, & qu'ils se soient mêlés avec les anciens habitans dans quelque Province.

4°. Il seroit difficile de prouver, que dans notre hémisphère on ait eu une connoissance certaine des habitans de l'autre, avant la découverte faite vers la fin du quinzième siècle par les Espagnols, sous la conduite de Christophle Colomb.

xlij DISSERTATION.

La première de ces propositions a ses preuves, qui peuvent paroître solides. Je ne crois pas qu'on attaque jamais avec succès la seconde. La troisième peut servir à éclaircir quelques difficultés, & à sapper les fondemens de plusieurs opinions trop légèrement avancées. Par la quatrième on détruit celle de Vatable touchant l'ophrim de Salomon. Expliquons un peu ceci.

Pour être persuadé que les Américains ne tirent point leur origine des Hebreux, il suffit de scavoir que les descendans d'Abraham ont toujours été religieusement attachés à la Circoncision; qu'ils ont conservé avec grand soin leur langage, leurs coutumes, leurs loix, leurs traditions; & qu'ils n'ont jamais cessé d'attendre le Messie promis à leurs peres: aussi voyons-nous que depuis leur dispersion dans toutes les parties du monde connu, ils ne se sont relâchés en rien de toutes ces choses. Or les peuples de l'Amérique ne connoissent rien de tout cela: c'est un fait certain & avoué; les Américains ne descendent donc

DISSERTATION. *xliij*

pas des Hebreux : la conséquence paroît nécessaire.

On peut dire de même , que si des peuples Chrétiens avoient les premiers habité les vastes contrées de l'Amérique , ils y auroient d'abord apporté le Christianisme ; & malgré les changemens que peuvent faire dans la Religion l'ignorance , le libertinage , les passions , le défaut d'instruction , ou de Ministres : le fond du Christianisme s'y seroit conservé & perpétué. Il reste toujours dans un pays quelques traces de la Religion qui s'y est établie la première , sur-tout quand ses sectateurs n'ont pas été opprimés par une puissance ennemie , particulièrement appliquée à détruire la Religion des peuples vaincus. Les premiers habitans de l'Amérique , s'ils avoient été Chrétiens , n'auroient pas manqué de transmettre à leurs descendans , avec la connoissance de Jesus-Christ , l'usage du Baptême , & quelque idée au moins de son Evangile , de sa doctrine , de ses Mysteres & de nos pratiques. Quand les Espagnols entrerent dans le Nou-

veau Monde , s'ils n'y avoient pas trouvé de véritables Chrétiens , ils auroient apperçu par-tout des marques & des monumens non-équivoques que le Christianisme avoit été autrefois connu & pratiqué dans le pays. C'est ce que l'on n'a pû remarquer : il est donc naturel de conclure que ce n'est point à un peuple Chrétien qu'il faut rapporter l'origine des Américains.

Ajoutons , pour prouver en même-tems les deux parties de la première proposition , que les Chrétiens , aussi-bien que les Israélites , ont toujours eu leurs caractères & l'usage de l'écriture : or cet usage étoit entièrement ignoré de tous les peuples de l'Amérique. Il n'est donc pas permis de penser qu'ils soient les descendans de l'une ni de l'autre Nation.

Cette dernière réflexion semble établir encore la seconde proposition pour l'antiquité des Américains , elle est du moins une preuve que les transmigrations qui ont donné ses premiers habitans au Nouveau monde , ne peuvent être que

DISSERTATION. *xlvi*

très-anciennes : des peuples qui n'auroient passé d'un hemisphere à l'autre , qu'après qu'on eut connu les lettres , & que l'usage en fut commun dans les trois parties de l'ancien monde , n'auroient certainement pas oublié , ni entièrement négligé un usage qui est d'un si grand secours à tous égards. Quand une louable émulation n'auroit pas suffi pour le conserver , l'intérêt ou la curiosité dans les uns , l'amour propre & l'ambition dans les autres , ne l'auroient jamais laissé perdre. Plus cet usage seroit devenu rare , plus il auroit flatté les passions de ceux qui aiment à se distinguer dans un état & à se rendre nécessaires.

Que l'Amérique ait été ou n'ait pas été peuplée avant le déluge , c'est une question que je n'entreprends pas de discuter. Je ne crois pas que Jean de Laët ait eû raison de se déclarer si ouvertement pour la négative ; & la preuve de son sentiment paroît bien foible , puisque l'espace de seize siècles , qui se sont écoulés depuis la création jusqu'au déluge , est assez long pour

que les hommes ayent pû se répandre dans les quatre parties du monde. Bien d'habiles gens ont cru que dès-lors il y avoit autant d'hommes sur la terre qu'il y en a aujourd'hui ; du moins la chose est-elle possible ; & en voilà assez pour qu'il ne soit pas prudent d'affurer positivement le contraire.

Mais quoi qu'il en soit de ce qui a précédé le déluge , il paroît très-probable que Noé , qui a vécu encore trois cens cinquante ans après ce grand événement , n'a point ignoré qu'au-delà de l'Océan occidental il y avoit un autre Continent : s'il l'a sçu , il ne l'aura pas laissé ignorer à ses enfans , & ni le saint Patriarche ni ses descendans ne manquoient pas de moyens pour faire peupler dans son tems cette grande partie du monde. Le Seigneur en les bénissant leur avoit dit : *Croissez & multipliez-vous & remplissez la terre.* Il renouvella depuis sa bénédiction & le même commandement. Après la confusion des langues , dans les plaines de Sennaar , Dieu divisa les descendans de Noé , & de ce lieu il

Gen. 9. v. 28

Ibid v. 1. 7.

E. II. v. 8 9.

DISSERTATION. *xlviij*

les dispersa dans tous les pays , sur toute la face de la terre. Rien n'empêche de prendre ces expressions de l'Écriture à la lettre : & puisque Moÿse nous apprend que les enfans de Noé partagerent entr'eux les Isles des Nations , comment pourroit-on assurer que la plus grande partie du monde n'a pas été comprise dans cette première division ?

C'est , répond un critique , qu'on ne peut passer d'un Continent à l'autre qu'en traversant des mers immenses ; & la navigation alors étoit peu connue. La navigation alors étoit peu connue ; qui nous l'a dit ? Les petits fils de Noé remplirent plusieurs Isles : ils n'ignoroient donc pas la navigation. Il ne s'agit pas du plus ou du moins : la même main qui avoit conduit l'Arche sur une mer la plus étendue qui fût jamais , pouvoit bien conduire les vaisseaux au terme où la Providence les vouloit faire arriver. Si ces premiers propagateurs des Nations ont pu se transporter aux extrémités de l'Asie , de l'Afrique , de l'Europe , & dans

xlviij DISSERTATION.

des Isles très-éloignées du Continent, pourquoi n'auroient-ils pû réussir à pénétrer dans un autre? On ne sçauroit contester que la navigation ne fût dès-lors dans le degré de perfection, nécessaire pour le dessein que Dieu avoit de peupler toute la terre. Il en avoit donc l'ordre précis, & cet ordre a été exécuté: s'il y a eu des difficultés, elles ont été franchies; & je ne vois pas qu'elles dûssent être plus grandes dans ces premiers tems, que dix ou quinze siècles après. La distance des lieues a toujours été la même; & l'ardeur à remplir toutes les parties de la terre devoit être plus grande, lorsque le commandement qui en avoit été fait étoit encore récent.

Si on n'a pas encore démontré que les quatre parties du monde se touchent par le Nord; on n'a pas aussi prouvé le contraire: & les découvertes qu'on fait tous les jours, peuvent nous faire espérer qu'il sera enfin constaté qu'il y a un passage par terre en Amérique, soit au nord de l'Asie ou de l'Europe, soit au sud.

Dans ces cas on cesseroit de faire

des

DISSERTATION. *xlix*

des difficultés sur l'état où pouvoit être la navigation dans les premiers tems ; & on ne demanderoit plus d'où pourroient être venus les lions, les tigres , & les autres bêtes sauvages qu'on trouve dans l'Amérique ; & dont il n'y a pas d'apparence qu'on eût voulu charger un vaisseau.

Au reste , tout ce que l'on sçauroit dire du caractère des Américains , de leurs mœurs barbares , de la cruauté , ou plutôt de la férocité des peuples antropophages , de leur peu d'industrie à policer leurs Etats & à profiter de leurs richesses , de leurs mines , de la fertilité du pays , pour se procurer au moins les commodités de la vie : tout cela ne prouve rien contre leur antiquité ; je ne sçais même s'il n'est pas plus naturel de conclure de-là , que ces Insulaires sont séparés depuis un tems infini , de tout commerce avec les peuples de notre hémisphère , qui , ayant été le séjour des premiers hommes , a été aussi le premier siège de la Religion, des bonnes mœurs, des traditions les plus pures ,

des sciences & des arts. Qui nous assurera d'ailleurs que dans la succession des siècles il n'est point arrivé, à la plûpart des habitans de l'Amérique, ce que l'on sçait être arrivé à bien d'autres nations, soit de l'Afrique ou de l'Asie? Ne voit-on pas que la plus affreuse barbarie regne aujourd'hui dans des contrées autrefois célèbres, & par la sagesse de leurs loix, & par le mérite des grands hommes qu'elles ont produits? L'Afrique en est un exemple.

Si dans quelque coin des Indes occidentales on a trouvé quelques negres, avant que les Espagnols en eussent fait venir de la Guinée pour leurs travaux; si on croit avoir aperçu en certains endroits, quelques marques que l'usage des croix, ou du baptême, ou de la circoncision, n'avoit pas été absolument ignoré de tous ces peuples; si on a comme entrevu quelque espèce de conformité de noms, de mœurs ou de coutumes entre les habitans de quelque Isle, & quelques peuples de notre continent, on conviendra

DISSERTATION. *lj*

du moins que la conformité n'est jamais entiere , & que tous ces prétendus traits d'essemblance ne sont rien moins que décisifs. Quand on multiplieroit encore plus ces fortes d'observations , elles ne feroient jamais rien contre moi , parce que , sans ébranler ma seconde proposition , elles serviroient à appuyer la troisieme.

Quelques vaisseaux , déroutés par des courans , poussés ensuite par des vents contraires , & jettés par des tempêtes sur les rivages d'une Isle que le Pilote ne cherchoit point , suffissent pour nous donner le dénouement ou l'explication de bien des difficultés , ou pour renverser tous les systêmes qu'on a bâtis sur des preuves très-minces , & toujours fort équivoques. Nous ne nierons pas que bien des gens de différentes nations & religions n'aient pu aborder sans dessein dans les Indes occidentales , ni que plusieurs , en s'y établissant , n'aient dans la suite contracté des mariages dans des Provinces qui n'étoient point l'objet de leur voyage , quand ils se sont mis

sur mer. Mais nous ne pensons pas que ce soit à eux qu'on doive rapporter la première origine des Américains, ni qu'ils soient partis de notre continent, dans le dessein de pénétrer dans l'autre hémisphère. Nous ne leur attribuons pas cette vûe, parce qu'il nous paroît beaucoup plus probable qu'avant la tentative de Christophle Colomb, on n'avoit dans notre continent aucune connoissance certaine & distincte de l'Amérique.

C'est notre quatrième proposition, qu'on peut regarder comme prouvée par l'impossibilité même où on est de bien prouver le contraire. En effet, tout ce qu'on y oppose a un air de fiction, qui ne sçauroit soutenir l'examen d'un esprit sérieux. Il se trouve des Auteurs Anglois qui assurent que l'Amérique fut découverte avant la fin du douzième siècle, l'an 1170, selon quelques-uns, ou l'an 1190, suivant quelques autres. Ils prétendent qu'un Prince, nommé Madoc, frère ou fils du Prince de Galles, fit dès-lors deux voyages dans le Nouveau-Monde,

& qu'il y mourut , après avoir fait passer des Colonies dans la Virginie, dans la Floride, dans le Canada, & dans le Mexique même. Mais tout cela se dit sans preuve; aussi en parle-t-on sans certitude & sans concert. On n'est pas mieux fondé à dire que la langue des Mexicains est encore aujourd'hui entremêlée de plusieurs termes Anglois.

Dès la première expédition des Castillans dans ce pays, ils y trouverent une grande quantité d'or & d'argent; mais on n'y trouva aucune monnoye de l'un ni de l'autre, on en ignoroit encore l'usage; ce qui peut paroître une preuve bien forte contre la prétention de ces Auteurs. Quand les Anglois du douzième siècle auroient négligé de répandre leur Religion parmi les Américains, auroient-ils également négligé de faire usage de leur or?

C'est à l'occasion de ce précieux métal, que quelques autres Ecrivains font remonter bien haut la découverte du Nouveau-Monde, & le commerce avec ses habitans. Vatable & Genebraud ne font pas les

seuls qui ont imaginé que le pays d'Ophir, où les flottes de Salomon & d'Hiram, Roi de Tyr, alloient tous les trois ans chercher l'or le plus pur, étoit l'Isle d'Hayti ou de Saint-Domingue. On a attribué la même pensée à Christophle Colomb, parce qu'en marchant sur l'or, aux approches de la montagne de Cibao, il avoit dit qu'il avoit enfin trouvé l'Ophir de l'écriture.

Quelques autres avec Postel, mettent l'Ophir de Salomon dans le Perou; selon eux, les sujets de ce Prince & les Tyriens, faisoient dès-lors à peu-près ce que font aujourd'hui les Espagnols.

Mais si les Juifs & les Phéniciens avoient connu la route du Perou, du tems d'Hiram & de Salomon, l'auroient-ils oubliée après la mort de ces Princes? Auroient-ils négligé un commerce si propre à les enrichir? Je ne dis rien de la difficulté de faire tous les trois ans des voyages de si long cours, sans le secours de la bouffole, qu'on n'avoit pas encore inventée. Enfin dans toute l'étendue de l'Amérique on ne con-

noît pas , & on n'a jamais connu de pays appelé *Ophir*.

La Martiniere , après avoir fait remarquer que l'Écriture ne dit pas que la flotte de Salomon mettoit trois ans à faire le voyage d'*Ophir* , mais qu'elle le faisoit tous les trois ans , regarde comme très-probable l'opinion qui place *Ophir* sur la côte orientale de l'Éthiopie , entre le pays de Sophala inclusivement , & le détroit de la mer rouge : il faut , dit-il , qu'*Ophir* soit maritime , que la course soit aisée , que ce soit un pays fertile en or , & où une flotte puisse arriver sans avoir besoin de la bouffole. Tout cela convient à la côte de Sophala , dont , après tant de siècles , les richesses ne sont pas encore épuisées. Moins d'un semestre y menoit la flotte ; l'autre lui donnoit le vent propre pour revenir à la mer rouge : point de golfe ni de cap dangereux qui interrompe la course d'une flotte qui rase la côte.

Pour dernière preuve de notre quatrième proposition , ajoutons que les anciens connoissoient si peu l'au-

tre hémisphère, ou du moins ils étoient si peu persuadés qu'il fût habitée, qu'ils n'admettoient pas même la possibilité des Antipodes. Saint Augustin, dans le cinquième siècle de l'Eglise, a traité l'opinion qu'il y eût des Antipodes, de pure fiction; & Lactance avoit déjà dit qu'on ne sçauroit entendre sérieusement parler qu'il y eût des hommes dont les pieds sont opposés à nos pieds. Certes, ajoutoit-il, Anaxagoras s'est moins lourdement trompé, lorsqu'il a avancé que la neige étoit noire: bien des gens étoient anciennement dans l'erreur populaire, dans laquelle on dit que les Bramines se trouvent encore, que nous sommes sur la terre & sous le Ciel, dans la situation où seroit un essain de mouches sur une table, que couvreroit une cloche de verre. Saint Augustin & les autres sçavans n'ignoroient pas sans doute la figure sphérique de la terre; mais ils ne pensoient point qu'il pût y avoir des habitans dans la partie opposée à la nôtre.

N'étoit-on pas encore trop communément dans le même préjugé

DISSERTATION. *lvij*

avant l'entreprise de Christophle Colomb, dont le dessein, lorsqu'il le proposa à différentes Cours de l'Europe, parut a plusieurs une chimère, & fut traité par quelques-autres d'extravagance & de folie? L'expérience nous a instruits, & telle est l'utilité des voyages. Aujourd'hui on est revenu de la frayeur que l'on avoit du tems du Pape Zacharie, & de Saint Boniface, Archevêque de Mayence, qui condamnerent Vigile, Evêque de Saltzbourg, parce qu'il enseignoit qu'il y avoit des Antipodes : on ne craint plus que ce sentiment soit une erreur préjudiciable à la Religion, qui, au contraire, y a gagné de vastes pays, où le nom de Jesus-Christ est à présent connu & adoré.

On sçait que les peuples du Nouveau-Monde suivent aujourd'hui la Religion des Princes qui les ont conquis. Ceux, qui, mêlés avec les Européens, obéissent à leur Souverain, font profession de la Foi catholique, & sont devenus ainsi une portion de l'Eglise chrétienne. C'est donc de leur conversion, & de la

lviiij DISSERTATION.

maniere dont eux & les Colonies établies dans le même pays, pratiquent le Christianisme, que nous devons traiter dans tout cet ouvrage.

§ III.

Du caractère & de la Religion des anciens Américains.

Nous ne manquons point d'Auteurs, qui, soit à dessein ou par occasion, ont voulu nous instruire du caractère & des mœurs des anciens Américains, de leurs usages, de leur Gouvernement, & de leur Religion, ou de leurs superstitions : & il ne faut pas dissimuler qu'en tout cela il se trouve une grande diversité, parmi cette grande multitude de nations & de peuples qui habitent le Nouveau Monde. Le peu que nous en dirons ici pourra servir à concilier les Auteurs qui ont le plus écrit pour ou contre ces Indiens. Ceux-là nous les représentent comme des gens stupides, presque imbecilles, peu différens des bêtes, & adonnés à toutes sortes de

DISSERTATION. *lix*

vices les plus grossiers : pendant que ceux-ci, plus favorablement prévenus & non moins instruits, relevent beaucoup la douceur, la droiture, le bon sens, & le jugement de ces peuples, qu'ils avoient long-tems pratiqués.

Les uns & les autres semblent avoir bien exagéré, les bonnes ou les mauvaises qualités des Américains en général ; & néanmoins à certains égards, & par rapport à différens peuples de l'Amérique, ces Auteurs peuvent tous avoir écrit sans se trop éloigner de la vérité. Le mauvais caractère, & la cruauté qu'on blâme justement dans les Caraïbes & dans ces peuples sauvages, toujours errans dans les forêts ou sur leurs montagnes, sans union ni aucune société, ne sçauroit être attribué à quelques autres peuples policés. On ne vivoit pas, par exemple, dans le Mexique & dans le Perou, moins encore dans les Capitales de ces deux Empires, comme dans l'Yucatan & dans la Floride. Les habitans d'Haïti, appelée depuis l'Isle S. Domingue, étoient

d'un caractère doux & timide : ceux de la Guadeloupe étoient au-contraire ferores & cruels , accoutumés à se nourrir de chair humaine , aussi redoutables à leurs voisins que les lions & les autres bêtes carnacieres.

Dans le cours de cette Histoire ; on aura souvent occasion de faire observer cette différence de peuple à peuple , autant pour le caractère & la portée de l'esprit , que pour les mœurs , les coutumes , & la forme du gouvernement. L'éducation des enfans ne pouvoit être plus négligée , ou plus mauvaise dans quelques contrées ; ni plus exacte , on diroit presque , ni plus excellente pour des Payens dans quelques autres. Il doit suffire d'avoir fait ici ces observations générales : nous réservons le détail pour la suite de l'Histoire , selon que l'occasion se présentera ou le demandera. Les discours de ces Sauvages , autant que leur conduite & leurs actions , serviront à faire connoître leur véritable caractère : on trouvera beaucoup de bon sens & de solidité de

DISSERTATION *lxj.*

jugement dans quelques-uns ; beaucoup de stupidité ou d'extravagance dans quelques autres ; & une égale prévention en tous pour les superstitions qu'ils avoient reçues de leurs ancêtres.

Ce seroit une peine perdue que d'entrer ici dans un long détail des différens cultes qu'on a pu découvrir parmi ces peuples presque sans nombre de l'Amérique. Les uns adoroient le soleil ou la lune : les autres sacrifioient aux genies des rivières, des montagnes. La multitude offroit des victimes, & plus ordinairement des victimes humaines à des idoles que leurs mains avoient fabriquées, & qu'ils appelloient leurs dieux. Toutes ces religions se réduisoient à un paganisme plus ou moins grossier & toujours extravagant. Ceux-là croyoient tenir de leurs divinités la santé, les richesses, la fertilité de la terre, le succès de leurs entreprises, & ils leur offroient des sacrifices après la victoire, en brûlant sur leurs autels les ennemis vaincus. Ceux-ci, moins religieux envers les divinités favo-

rables, ne portoient communément leur encens qu'à celles qu'ils craignoient & qu'ils vouloient appaier, ou pour n'en pas recevoir du mal, ou afin qu'elles n'empêchassent pas les autres de leur faire du bien.

L'esprit des ténèbres, dont ils étoient les malheureux esclaves & le jouet, les tenoit dans une frayeur continuelle. Rien de plus ordinaire parmi quelques-uns de ces Idolâtres, que la persuasion que leurs dieux leur parloient sensiblement, les menaçoient, les frapportoient dans leur courroux, exigeoient d'eux le sacrifice sanglant de ce qu'ils avoient de plus cher; le sacrifice de leurs fils & de leurs filles, qu'ils ne craignoient pas d'égorger sur ces abominables autels.

Cette terreur, dont ils étoient pénétrés, se renouvelloit toutes les fois que le démon (Dieu le permettant) rendoit des oracles menaçans par la bouche d'une Idole, ou qu'un Sacrificateur fourbe annonçoit quelque prochaine calamité. On les accoutumoit ainsi à craindre leurs

DISSERTATION. *lxxij*

dieux ; & jamais ils ne s'avoient de penser qu'ils dussent les aimer. Aussi les représentoient-ils sous les figures les plus capables d'effrayer ; les idoles les plus affreuses étoient aussi les plus connues , & leurs Temples les plus fréquentés.

Mais si le propre de la Religion est de rendre les hommes justes & heureux , il n'étoit pas bien difficile de connoître & de prouver la fausseté de toutes ces Religions , également cruelles & ridicules , puisqu'aucune ne connoissoit , ni en quoi consiste la justice de l'homme , ni ce qui fait sa véritable félicité. Aucune n'apprenoit à combattre les vices , à réprimer les passions , à régler les mœurs , & à conduire l'homme à sa véritable fin. Cela étoit réservé à la lumière de l'Evangile , à la Religion de Jesus-Christ.

Un sçavant Auteur a eu raison de dire , que si on ignoroit le péché originel & ses suites , on auroit peine à croire que l'homme , à qui toutes les créatures annoncent la grandeur & la puissance de Dieu ,

lxiv DISSERTATION.

L'homme qui en porte l'idée gravée dans le fond de son être , ait été assez aveugle pour transporter aux plus viles créatures l'encens & les hommages qui ne sont dûs qu'au Souverain Etre Créateur de toutes choses.

Cependant l'Histoire & l'expérience nous apprennent que presque tous les peuples ont méconnu leur Auteur. L'idolâtrie a régné dans toutes les Nations ; & ce qui est encore plus surprenant , c'est qu'elle n'a pas été moins grossière parmi celles qui ont cultivé les sciences , que parmi les moins policées & les plus barbares. Après ce que nous lisons de la folie des Egyptiens , des Grecs & des Romains sur cet article , sera-t-on étonné de le retrouver parmi des Sauvages ? Il en étoit de l'Amérique il y a trois siècles , comme de l'ancienne Rome & de la Grece il y en a dix-huit ; on y adoroit tout , hors le Dieu véritable. L'aveuglement des hommes a été par-tout le même. Ceux qu'on appelloit les Sages , & dont on admiroit les oracles , n'étoient pas plus

éclairés sur le véritable culte que les peuples ; & on peut dire de ces anciens Philosophes , ce qu'a dit M. Bossuet de ceux de la Chine , que leur religion n'étoit qu'un amas confus d'athéisme , de politique , d'irréligion ou d'idolâtrie. C'est l'idée générale qu'on peut se former de toutes les Nations que la foi n'avoit point éclairées.

La conversion des Américains à la pureté du Christianisme rencontroit bien des obstacles particuliers, qui ne s'étoient pas trouvés communément chez les autres Nations Infidèles. C'est ce qu'il faut éclaircir dans le paragraphe suivant.

§. IV.

Obstacles qui s'opposoient à l'établissement de la Foi & aux progrès de l'Évangile dans l'Amérique.

Si la prédication de l'Évangile & ses progrès dans l'Amérique ne parurent pas d'abord aussi rapides qu'on pouvoit le désirer , ils furent peut-être plus grands qu'on n'avoit lieu de l'attendre , en considérant

les obstacles multipliés qu'il falloit vaincre, & les difficultés sans nombre qui s'opposoient à la prédication de la foi. On peut les réduire ces difficultés à quatre chefs; 1°. à la sublimité des dogmes & des Mystères de la Religion qu'on prêchoit; 2°. au caractère des personnes qu'on vouloit instruire; 3°. au nombre prodigieux de langues & de différens idiomes, dont les Ouvriers Evangéliques avoient besoin pour être entendus de tous; 4°. enfin à la manière dont la plûpart des Conquérens se comporterent d'abord avec les Américains, qu'on irrita par des cruautés inouïes, & qu'on scandalisa souvent par une conduite bien opposée à l'esprit du Christianisme.

La pureté de la Morale Evangélique, toujours ennemie des passions, & l'incompréhensibilité de nos Mysteres, furent en tout tems, & à l'égard de tous les Infidèles, le premier obstacle que le pere du mensonge essaya d'opposer à la lumière de la vérité, pour retenir les hommes dans ses liens, en les dé-

tournant d'une Religion qui demande bien des sacrifices pénibles à la nature , également difficiles à l'orgueil de l'esprit & à la corruption de la chair. Celui-là ne se soumet pas volontiers à des vérités qu'il ne peut comprendre ; & celle-ci résiste à des loix qui combattent ses penchans corrompus. Si malgré la clarté des prophéties & l'éclat des miracles , les Grecs & les Romains eurent autrefois tant de peine à abandonner le culte insensé de leurs idoles pour se soumettre au joug de Jesus-Christ : on conçoit bien qu'il fut encore plus difficile de persuader ce changement à des Sauvages , beaucoup moins instruits , & plus dominés par des passions brutales.

Tout ce qu'il y avoit de plus éclairé dans les Républiques d'Athenes & de Rome , connoissoit assez ce qu'on devoit penser de cette foule de dieux & de déesses que le peuple encensoit. Aussi se moquoient-ils en particulier de ce qu'ils adoroient en public , parce qu'ils sentoient tout le ridicule des céré-

lxviii DISSERTATION.

monies payennes. Par cet endroit ces Philosophes devoient être naturellement moins opposés à la parole du salut , ou à cette lumière qui les rappelloit à la connoissance du premier Etre , & au culte du Dieu Créateur , seul Tout-puissant & souverainement parfait , premier principe de tout bien ; seul digne par conséquent de l'adoration de toutes ses créatures. Ils devoient être frappés de la Majesté de la Religion Chrétienne , & de tous ses augustes caractères. On ne peut point dire la même chose des peuples sauvages , peu accoutumés à penser & à réfléchir , privés de cette justesse que l'étude des lettres peut donner à l'esprit , & nourris dans une indépendance qui les rendoit ennemis du joug.

D'un autre part , toutes les langues qu'on parle dans les trois premières parties du monde étoient également étrangères aux Américains ; & cette foule d'idiomes usités dans l'Amérique , n'étoit pas moins inconnue à ceux qui devoient leur annoncer l'Evangile. Cette dif-

DISSERTATION. *lxix*

ficulté devenoit plus grande , tant par la multitude de différens peuples , dont chacun avoit son idiome particulier , que par l'impossibilité d'en prendre quelque connoissance autrement que par la fréquentation de ces mêmes sauvages.

Cependant quelque considérables que pussent paroître ces obstacles , & plusieurs autres qui s'opposoient à la conversion des peuples de l'Amérique , il faudra toujours avouer que le plus grand est venu de la part des Européens. Je ne parle pas seulement de ces fiers Conquérens , lesquels à la honte de l'humanité & contre les intentions connues du leurs Princes , ne se montrèrent dans les Indes que pour en être les destructeurs , la terreur & le fléau de tous les habitans. Peu satisfaits de leur enlever leur or , leurs pierreries , & tout ce qui peut irriter la cupidité , ils les traitoient en esclaves & se jouoient de leurs vies. Je parle encore de cette foule de soldats & de gens sans aveu , qui s'étant mis à leur suite , vouloient avoir leur part à toutes les injustices

Lxx DISSERTATION.

que la licence de la guerre laissoit impunies. Tous se disoient Chrétiens; mais ce nom si respectable devenoit infiniment odieux aux sauvages, témoins & victimes des violences, des cruautés, des trahisons, & des autres crimes de ceux qui le portoient. Parmi les relations qu'on en a faites, il y en a qui font horreur; & on peut assurer que les récits ne sont point toujours outrés.

Hist. des
Hommes ill.
t. 4. P. 240.

Nous en avons donné une idée dans la vie de l'illustre Barthelemi de Las-Casas.

Indépendamment des injustices de toute espèce commises tous les jours contre les Indiens, la dissolution des mœurs ne pouvoit être plus grande parmi ces misérables, dont quelques-uns ne passaient les mers que pour pouvoir donner une plus libre carrière à leurs infâmes passions; ou pour trouver dans le Nouveau Monde l'impunité des crimes qu'ils avoient commis dans l'ancien. Ceux qui par une vie conforme à la sainteté de leur foi auroient dû être la bonne odeur de Jesus-Christ, & faire aimer sa Religion à

des barbares , ne répandoient au contraire qu'une odeur de mort , & faisoient penser que leur Religion devoit être aussi méprisable que leur conduite étoit criminelle. Tel étoit le grand sujet des gémissemens des plus saints Missionnaires. Ils ne pouvoient , sans verser des larmes de sang , être témoins de tous les scandales qui faisoient blasphêmer le nom de Jesus-Christ , parmi ces mêmes peuples à qui on prêchoit , & la divinité de sa Religion , & la nécessité de croire en lui pour être éternellement heureux.

Le Seigneur permettoit sans doute ce combat des passions humaines contre les intérêts de la Religion & la nécessité de croire en lui , pour faire éclater davantage les richesses de sa grace , & rendre plus sensible la force & la douceur de cette opération intérieure , qui ne laissa pas de changer les cœurs , & d'opérer de grandes conversions , en triomphant des plus grands obstacles.

On vit en bien des occasions ce que peut la parole de Dieu dans la bouche des hommes Apostoliques.

Lxxij DISSERTATION.

Ce qu'elle avoit fait dans les premiers siècles de l'Eglise pour dompter l'orgueil des Orateurs ou des Philosophes, & dans la suite pour soumettre à Jesus-Christ les têtes altièes des maîtres du monde; elle l'a fait de nouveau, & le fait de nos jours, pour changer les sauvages en d'autres hommes. Ni la stupidité des uns, ni la férocité des autres, ni les passions brutales de plusieurs, leurs habitudes invétérées, leur fol attachement au culte des Idoles, ou à la pluralité des femmes; rien de tout cela n'a empêché qu'on n'ait fait enfin des Chrétiens & de bons Chrétiens: on en a peuplé de vastes contrées, où la lumière de l'Evangile n'avoit pas été encore portée.

On ne trouva point par-tout les mêmes obstacles, ni les mêmes facilités: parmi tant de peuples si différens de mœurs & de génie; les uns, prévenus sans doute d'une grace particulière, ouvrirent les oreilles du cœur à la parole de vie; beaucoup plus traitables, ils parurent d'abord moins opposés à la doctrine

DISSERTATION. *Lxxiiij*

doctrine Evangélique. Quelques autres plus féroces, ou adonnés à des vices plus grossiers, éprouverent long-tems la patience de ceux qui se propofoient de faire des hommes, pour en faire ensuite des fidèles. Avec ceux-ci, nos Prédicateurs eurent plus à travailler & à souffrir. Il leur fallut & plus de tems & de plus grands efforts, sans doute aussi de plus ferventes prieres, pour attirer la grace, seule capable de vaincre l'opposition, l'indocilité, & toutes les résistances qu'ils trouvoient au succès du saint Ministère. Ce ne fut qu'après avoir souvent arrosé ces Provinces de leurs sueurs, & quelquefois de leur sang, qu'il leur fut donné de recueillir enfin les fruits de la sainte semence jettée sur une terre trop long-tems ingrate.

Parmi certaines Nations, la divine Providence consolait quelquefois ses Ministres par une abondante moisson qu'ils recueilloient avec moins de peine & dans un assez court espace de tems. Le doigt du Seigneur y paroissoit d'une manière

plus sensible , par la facilité qu'il donnoit aux Prédicateurs , ou de se faire entendre dans leur propre langue , ou d'entendre eux-mêmes celles des sauvages , de gagner leur confiance , & de les attirer à la foi. On vit donc dans ces contrées des conversions fréquentes & quelquefois solides. Mais aussi (ne le dissimulons point) plus d'une fois on s'est trouvé dans la triste nécessité de recommencer ce qui avoit paru bien avancé. Dans bien des occasions on a eu lieu de faire à quelques peuples dissimulés ou trop légers , les mêmes reproches que saint Paul avoit fait aux Galates.

On en a connu qui après avoir écouté les saintes instructions , soutenu toutes les épreuves nécessaires , demandé & obtenu le baptême , n'ont pas long-tems persévéré dans les louables dispositions qu'ils avoient fait paroître. La poligamie dans les uns , l'ancienne attache aux idoles dans les autres , & par rapport à plusieurs , la fréquentation de ceux qui résistoient encore opiniâtrément à la lumière ; la crainte,

la timidité , les menaces réelles ou prétendues des mauvais génies , qui ne manquoient pas , dit-on , de maltraiter ou de menacer ceux qui avoient abandonné leur culte impie. Tout cela devenoit quelquefois une pierre de scandale pour de foibles Chrétiens.

Ceux-là , pour recevoir le Sacrement de la régénération , s'étoient volontairement séparés de leurs concubines , & avoient promis de vivre désormais en Chrétiens , dans la compagnie de leur première femme : plusieurs néanmoins ne tar-
doient pas de reprendre celles qu'ils avoient chassées. Ceux-ci , en livrant aux Ministres de Jesus-Christ , ou en détruisant eux-mêmes en leur présence , une partie de leurs idoles , s'étoient avisés d'en retenir une autre partie , qu'ils cachoient avec soin , tantôt dans les endroits les plus secrets de leurs maisons , tantôt dans de profondes cavernes , dans les bois , sur les montagnes , où ils continuoient de les adorer. La charité chrétienne , qui ne permet-
toit point d'abandonner à l'illusion

& aux prestiges de fatan , ces ames féduites , obligeoit les serviteurs de Dieu de travailler de nouveau à les éclairer , & à les détromper : le Seigneur répandoit souvent ses bénédictions sur leurs travaux ; on en a bien des exemples.

On ne scauroit trop louer le zèle courageux & défintéressé d'un grand nombre de saints Ecclésiastiques & de saints Religieux , qu'on a vu marcher sans se démentir sur les traces des Apôtres dans l'exercice des mêmes fonctions. Peu contents d'appeler à la Foi , & d'instruire des vérités de la Religion tous les peuples que les armes des Castillans avoient déjà soumis au Roi Catholique , les Prédicateurs de la Foi entrèrent souvent dans des contrées où les troupes n'avoient pu pénétrer ; bien des sauvages , que la terreur des armes avoit dispersés , se cachotent dans l'épaisseur des forêts , ou erroient sur les sommets de montagnes presque inaccessibles , & ils craignoient moins la rencontre des bêtes féroces , que celle des soldats Espagnols. Mais ils prenoient d'autres sentimens

DISSERTATION. *lxxvij*

pour des Ministres, qui, bien loin d'en vouloir à leur or, ou à leur liberté, s'intéressoient au contraire à leur conservation, & s'exposoient à tout pour leur procurer le salut. A proportion que les Indiens, en se laissant approcher, pouvoient observer de près le caractère de ces hommes apostoliques, leur zèle, leur charité, leur douceur, leur désintéressement, & toute leur conduite, ils prenoient confiance en eux, écoutoient avec docilité les vérités qu'on leur annonçoit; & le Seigneur formant dans leur cœur la bonne volonté, ils ne demandoient qu'à être instruits, pour marcher désormais dans cette voie du Ciel qu'on venoit leur apprendre. Quand une fois on les trouvoit dans ces dispositions, on avoit moins de peine à les retirer de leurs forêts, à les faire descendre de leurs hautes montagnes, où ils vivoient errans & sans aucune espece de société. On les rassembloit dans les plaines, on y formoit des peuplades, on y introduisoit quelque sorte de police, sur-tout on y établissoit d'abord ce

qu'on appelloit une doctrine, c'est-à-dire une maison d'instruction, dans laquelle un ou deux Religieux ne refusoient point de s'arrêter quelque tems au milieu de ces pauvres sauvages pour achever de les instruire & les former peu à peu à la vie chrétienne.

Celle que menoient dans une telle situation les Ministres de J. C. ne pouvoit être qu'infiniment pénible à la nature, & toujours exposée à bien des dangers. Mais la grace soutenoit leur courage, & Dieu bénifesoit leurs travaux. Ils avoient le plaisir de voir que par leurs soins, le Christianisme s'étendoit de proche en proche, & que le nombre des Fidèles croissoit avec leur ferveur. Souvent les mêmes Insulaires, qui jusqu'alors avoient fermé l'entrée de leur pays aux troupes Espagnoles, charmés de tout ce qu'ils apprenoient de leurs voisins, venoient d'eux-mêmes au-devant des Ministres de l'Evangile, profitoient de leurs instructions, demandoient le baptême, & s'engageoient à observer à l'avenir les Commandemens

DISSERTATION. *lxxix*

de Dieu, & les loix de l'Eglise.

Il arriva plus d'une fois que tout un peuple ayant ainsi embrassé la Foi chrétienne, ils prioient leurs Missionnaires de vouloir bien passer chez d'autres peuples, leurs voisins ou leurs alliés, pour les faire jouir de la même grace.

Des nations quelquefois fort reculées, envoioient des Députés pour demander instamment le même secours. On ne manquoit jamais de leur en fournir, quand on étoit en état de le faire. Le zèle du salut des ames faisoit que les saints Ministres aimoient à se multiplier, en quelque sorte, & ils avoient encore la consolation de trouver parmi les nouveaux Chrétiens, plusieurs coopérateurs de leur ministère. Les uns leur servoient de conducteurs ou d'interprètes, & les autres faisoient les fonctions de Catéchistes.

Ceux que le Saint-Esprit avoit plus favorisé de ses dons, & qui avoient mieux répondu à la grace de la vocation, montroient quelquefois un zèle extraordinaire pour attirer leurs parens, leurs voisins,

lxxx DISSERTATION.

tous leurs compatriotes, à la même Religion qu'ils avoient eu le bonheur de connoître. Lorsqu'ils comparoient la vie féroce & brutale qu'ils avoient menée autrefois sous l'empire tyrannique du démon, avec cette douce liberté des enfans de Dieu, dont ils jouissoient depuis leur conversion, ils se sentoient animés de la plus tendre reconnoissance, & comme poussés à tout entreprendre pour faire connoître de plus en plus le nom de J. C. & la sainteté de sa Religion. Quelques-uns, sans faire distinction d'amis, ou d'ennemis, se répandoient dans les terres voisines, & pénétroient quelquefois dans des pays fort éloignés, pour procurer la connoissance du Sauveur à des nations les plus sauvages. Ils n'étoient arrêtés ni par les fatigues & les incommodités des voyages, ni par les dangers, toujours inseparables de ces sortes d'excursions. Le succès que le Ciel donnoit à leur zèle, l'enflammoit toujours davantage, & on peut dire que les conquérans Espagnols étoient moins contens, quand ils avoient

DISSERTATION. *lxxxj*

découverts de nouvelles mines d'or & d'argent, que ces pieux Néophytes, lorsqu'après de longues courses, ils pouvoient amener à leurs Missionnaires une troupe de sauvages, à qui ils avoient inspiré le desir d'être instruits & baptisés.

Il est vrai qu'on ne pouvoit pas toujours se fier à des idolâtres inconnus, & il étoit encore plus nécessaire de se défier de ceux qui se disoient députés de leurs Caciques, pour inviter les Ministres de l'Evangile à venir les visiter & les instruire sur leurs montagnes. Ces sortes d'invitations pouvoient être sincères; elles l'étoient ordinairement: cependant on a vu, plus d'une fois, que les esclaves du pere du mensonge n'avoient fait les premières avances pour attirer les Missionnaires chez eux, que dans l'intention de s'en défaire, & d'insulter aux Espagnols: ils vouloient avoir le barbare plaisir de sacrifier quelques Européens, ou à leur propre cruauté, ou à la haine qu'ils avoient conçue contre tous les Castillans. Plusieurs Religieux, ou

lxxxij DISSERTATION.

Ecclésiastiques, sont devenus de la sorte les victimes de leur zèle & de la perfidie des barbares.

Ces cas souvent réitérés ont fait penser dans quelques occasions que les momens de Dieu n'étoient pas encore venus, pour la conversion de certains peuples dans certaines contrées, où on a paru toujours repousser opiniâtrément la lumière : tandis que dans quelques-autres, le sang des Martyrs est devenu une semence féconde de Chrétiens. Tels sauvages avoient jetté la pierre à leurs premiers Prédicateurs, ou dressé le bucher sur lequel on les faisoit brûler, qui touchés ensuite d'un vif repentir, & dociles désormais à la grace, cherchoient sincèrement à expier leurs crimes dans les larmes de la pénitence & les eaux du Baptême.

Le Ciel multiplioit visiblement les miracles en faveur d'une Eglise naissante, soit dans le changement si peu attendu qu'on avoit la consolation de voir dans ces barbares, soit par le courage dont il remplissoit les Ministres qui se devoient

DISSERTATION. *lxxxiiij*

à cette difficile mission , & par la facilité surprenante qu'il leur donnoit , aux uns pour parler toutes fortes de langues , & aux autres pour se faire entendre de tous en parlant toujours la même. L'un & l'autre est arrivé dans plus d'une occasion.

C'est encore une chose remarquable , que quoique le langage des Indiens soit varié à l'infini , & très-difficile dans quelques Provinces, les Missionnaires communément n'avoient pas besoin de beaucoup de tems , ni de beaucoup de peine , pour se mettre en état d'instruire ces sauvages : lorsqu'ils sçavoient la langue de deux ou trois peuples , ils ne manquoient point d'interprête pour communiquer avec tous les autres. Quelques Religieux composerent dans la suite divers petits ouvrages en langue Américaine , soit pour l'instruction & l'édification de leurs Néophites , soit aussi pour aider leurs freres à apprendre les idiomes les plus ordinaires du pays. Il y en eut qui établirent des chaires publiques ; & nos Géné-

raux, pour soutenir ces utiles fondations, ont animé le zèle des Professeurs des langues, par les beaux privilèges qu'ils leur ont accordés.

Les Papes & les autres Souverains, sur-tout les Rois Catholiques, qui possèdent les plus vastes comme les plus riches Provinces du Nouveau Monde, ont toujours favorisé le zèle de nos Missionnaires, & n'ont rien épargné pour les mettre en état de fonder dans le pays conquis des Eglises, des Couvens, des Monastères, des Chrétientés ou des Doctrines. Le seul Ordre de saint Dominique a partagé en dix Provinces les maisons qu'il possède dans les Indes Occidentales. Les Religieux de saint François, qui ont précédé dans quelques Provinces, & suivi dans quelques autres les enfans de saint Dominique, en ont fait autant pour l'établissement & l'accroissement du Christianisme dans le Nouveau Monde. Ceux de Notre-Dame de la Mercy, les Augustins & les Carmes, ont signalé de même leur

zèle , & le Seigneur a béni leurs travaux pour le salut de plusieurs millions d'ames & pour la gloire de son Eglise.

On ne tarda pas aussi à fonder des Siéges Episcopaux , dont quelques-uns ont été depuis érigés en Archevêchés , ayant chacun un nombre considérable de Suffragans. Ces Evêques & Archevêques , pris pour la plupart du nombre des Ministres qui avoient long-tems travaillé à la propagation de la foi dans le même pays , ont ensuite fondé des Colléges , des Séminaires , quelques-uns même des Universités , qui pour la sagesse des reglemens , le nombre & la réputation des Professeurs , & la multitude des Etudians , sont devenues très-fameuses , & semblent le disputer aux plus célèbres Universités de l'Europe : aussi les a-t-on décorées des mêmes privilèges & des mêmes prérogatives dont jouit celle de Salamanque en Espagne. Nous aurons occasion d'en parler dans la suite de cet ouvrage.

Tous les établissemens dont on vient de faire mention , ont été les

lxxxvj DISSERTATION.

moyens extérieurs que la Providence a daigné employer pour la conservation & le progrès de la foi dans une grande partie de l'Amérique. Les dons du Saint-Esprit & les autres richesses spirituelles que le Seigneur n'a cessé de répandre sur cette nouvelle Eglise, pour la rendre féconde en toutes sortes de bonnes œuvres : la charité vive & l'éminente piété dont il avoit rempli plusieurs de ces nouveaux Chrétiens, & un grand nombre de ceux qui les formoient à l'esprit du Christianisme, les miracles de guérison, & plus encore ceux de conversion auxquels les autres étoient ordonnés; l'esprit de sagesse & de force qu'il donna aux Pasteurs dans des circonstances critiques; les attentions bien marquées de la Providence, qui rompit plus d'une fois les mesures d'une politique mondaine, & fit écheoir tous les efforts d'une puissance étrangère, dont l'entrée dans le pays conquis pouvoit être aussi préjudiciable à la foi des nouveaux Chrétiens, qu'aux intérêts temporels de la Couronne de

DISSERTATION. *lxxxvij*

Castille : tout cela est une bonne preuve que Dieu arrêta ses regards sur son Eglise , & qu'il prenoit plaisir à faire servir la cupidité des hommes au salut des Elus. Ceux des Européens qui , avec des travaux & des perils infinis , étoient entrés les premiers dans le Nouveau Monde , ne pensoient qu'à s'enrichir , à satisfaire ou leur avarice , ou leur ambition ; mais la Providence , qui en condamnant leurs motifs favorisa leur entreprise , vouloit ouvrir une nouvelle porte à l'Evangile , pour le bonheur éternel de ceux que Dieu s'étoit choisis.

Ces deux objets si différens continuerent à animer les hommes qui suivirent la route que Christophle Colomb leur avoit montrée. Les Conquérans , & tous ceux qui s'étoient attachés à leur fortune , couroient dans ce pays éloigné , par le seul desir de profiter de tout ce qu'on y trouve de plus capable de flatter la cupidité. Les hommes de Dieu au-contraire , les véritables Ministres de l'Evangile , ne regardant que comme de la boue ce qui

Lxxxviiij DISSERTATION.

perit avec le tems , ne se propo-
soient dans leurs travaux que la
gloire de Dieu , l'honneur de la
Religion , la propagation de la foi ,
& le salut des peuples , qu'ils vou-
loient soumettre au joug de Jesus-
Christ. Aussi la conduite des uns &
des autres ne fut-elle pas moins dif-
férente que leurs vues. Les premiers,
souvent même contre leur inten-
tion , firent tort au progrès de l'E-
vangile ; & les derniers sans se re-
buter , & sans se décourager par les
scandales , qu'ils ne pouvoient
ni prévenir ni arrêter , mirent
toute leur espérance en celui qui
tient tous les cœurs dans sa main ,
& qui ne permet le mal que pour
en tirer un plus grand bien. Leur
patience , leur zèle , leur fermeté ,
leur application à la priere & au
travail , eurent enfin un succès que
les premières apparences ne fai-
soient point espérer.

Il n'est ni possible de faire con-
noître dans un seul ouvrage tous
ces Ministres de la parole qui ont eu
part à l'œuvre de Dieu , ni permis
de laisser ignorer le nom de tous.

DISSERTATION. *lxxxix*

Dans l'Histoire de nos hommes illustres, nous avons déjà parlé des belles actions de quelques-uns qui s'étoient distingués dans cette carrière, soit parmi les Ministres du second ordre, soit parmi les célèbres Prélats qui ont rempli avec honneur les premiers Sièges de cette Eglise naissante. Tous ceux qui en ont été comme les premiers fondateurs, devroient sans doute trouver place dans l'ouvrage que nous publions aujourd'hui : nous voudrions, si nos mémoires le permettoient, rendre à chacun sans distinction d'ordre ni d'institut, le tribut de louange qui lui est dû, & nous n'avons rien négligé pour nous mettre en état de le faire : il ne fera pas malaisé, sur-tout aux Ordres Religieux, de trouver dans leurs Annales ou dans leurs Archives une infinité de faits, dont ils doivent d'autant moins envier la connoissance au public, qu'ils ne peuvent être que glorieux à la Religion.

Que de saints Martyrs qui ont répandu leur sang en témoignage des vérités qu'ils annonçoient ! que de

saints Prêtres dont les noms sont écrits dans le livre de vie avec ceux de leurs Disciples qu'ils ont gagnés à Jesus-Christ ! que d'ouvriers évangéliques qui ont fini leurs jours dans l'exercice du divin ministère , & dans les ardeurs de la charité ! la vie & la mort de tous ces heros Chrétiens ont enrichi l'Eglise de l'Amérique , & contribué à sa fécondité. Il est juste de distinguer particulièrement ceux dont les heroïques vertus ont depuis été proposées à l'imitation de tous les Fidèles. Tels sont un saint Louis Bertrand , de l'Ordre des FF. Prêcheurs , & l'Apôtre des Indes Occidentales , canonisé dans le dernier siècle par le Pape Clement X ; saint François Solano , de l'Ordre des FF. Mineurs , & le B. Torribio , Archevêque de Lima , tous les deux canonisés de nos jours par le saint Pape Benoît XIII.

Telle est encore l'illustre sainte Rose de Lima , que le Vicaire de Jesus-Christ , dans la Bulle de sa canonisation , a si justement appelé la première fleur que le Nouveau

Monde ait offerte à l'Epoux des Vierges.

Plusieurs dès son vivant s'efforçoient de marcher sur ses traces ; d'autres après son heureux décès ont travaillé ou travaillent encore à l'imiter, & cette odeur de vie, que le souvenir de ses beaux exemples a répandue dans de vastes contrées, a été pour bien des personnes de l'un & de l'autre sexe comme un germe de salut. Le nombre de ces amis de Dieu, ou de ces Epouses de Jesus-Christ, dont la mémoire est encore en bénédiction parmi les peuples de l'Amérique, & dont on sollicite la canonisation auprès du saint Siège, n'est point petit.

§. V.

Avantages & désavantages qui ont suivi la découverte & la conquête du Nouveau Monde.

Les sages politiques pourroient mettre en problème si la découverte de l'Amérique a procuré plus de bien qu'elle n'a occasionné de mal ; ou si la conquête de ce vaste pays

par les Européens n'a pas été plus funeste qu'avantageuse à l'un & à l'autre monde. L'Europe, il est vrai, depuis cette célèbre époque, ne cesse de retirer des Indes Occidentales de nouveaux trésors & des richesses immenses : on ne sçauroit imaginer quelle prodigieuse quantité d'or, d'argent, de perles & de toutes sortes de pierres précieuses, est entrée en Espagne dans le cours de deux siècles & demi. Le commerce ouvert entre les deux hémisphères, les met en état de profiter l'un & l'autre des avantages de tous les deux.

Si les métaux précieux, dont les Insulaires connoissoient peu la valeur, & dont ils ne sçavoient presque pas faire usage, nous ont enrichis ; la fréquentation des Européens a aussi beaucoup contribué à polir & civiliser ces barbares : on leur a appris en quelques sortes à être hommes, à vivre en société, & à se prêter les uns aux autres les secours mutuels dont ils avoient tous besoin, soit pour les usages communs de la vie, soit pour leur

propre conservation. Parmi les différens peuples qui habitoient ces vastes contrées, les uns étoient extrêmement cruels, ne vivant que de leur chasse, & accoutumés à chasser les hommes, comme les bêtes. On en voyoit aussi quelques autres naturellement doux, plus humains, & fort timides ; ceux-ci se trouvoient tous les jours sans défense, exposés à la cruauté de leurs féroces voisins, qui les enlevoient, eux, leurs femmes, & leurs enfans, pour se nourrir de leur chair : c'étoit pour des Cannibales le morceau le plus friant. Mais quelle situation pour ces pauvres Insulaires, qui avoient plus à craindre de la rencontre d'un Caraïbe, que de celle d'un tigre !

Si les conquérans de l'Amérique, pour remplir leurs vaisseaux d'or & de pierres précieuses, n'avoient fait la guerre qu'à des Antropophages, il ne faudroit pas mettre en doute que leur arrivée dans ces riches Provinces, ne dût être regardée comme l'époque la plus heureuse pour les deux continens. Bien des

peuples de l'Amérique se feroient volontiers unis aux nouveaux venus , & les auroient aidés à se mettre en possession de tous les pays , occupés par des hommes qu'on pouvoit justement regarder comme les ennemis & l'opprobre de l'humanité. Telle avoit été l'intention du Roi Catholique (Ferdinand V). Et la Reine Isabelle de Castille s'étoit expliquée sur ce point de la manière la plus précise.

Mais nous verrons que les Conquérens ne se conformerent pas toujours à des intentions si justes. La cupidité armée trouva bientôt le secret d'é luder les ordres des Souverains , leurs Edits , & toutes leurs Loix. Tous les peuples sans distinction , toutes les Isles , toutes les Provinces qu'on pût subjuguier , devinrent la proie des vainqueurs. Quel que pût être le caractère des habitans d'un pays , dont les montagnes renfermoient des mines d'or , ils eurent bientôt perdu leurs richesses avec la liberté , & on croyoit leur faire grace , lorsqu'on ne les laissoit vivre que pour les

charger de travaux , qui souvent excédoient leurs forces. Des ruisseaux de sang arrosèrent toutes les terres où parurent les troupes armées , & dans l'espace de peu d'années plusieurs millions d'Indiens avoient été exterminés par ces injustes agresseurs. Les habitans de Cuba , ni ceux d'Haïti , n'étoient point Caraïbes ; mais leur caractère doux & pacifique ne les fit point épargner.

D'une autre part , tandis que les Castillans faisoient main-basse sur les Américains , leur propre pays se dépeuploit aussi tous les jours : on ne pouvoit pas faire de grandes conquêtes sans perdre bien du monde : les guerres & les naufrages en faisoient périr plusieurs ; & pour donner des habitans aux nouvelles Provinces conquises , on se trouvoit dans la nécessité d'en dégarnir continuellement les anciennes. Cet inconvénient , qui certainement n'est point petit (puisqu'il est vrai que les hommes sont les premières richesses d'un Etat) continue encore , & continuera toujours , parce qu'il

y aura toujours la même raison d'entretenir au loin un grand nombre de Colonies , fans le secours desquelles on risqueroit trop dans des pays immenses , dont les naturels seroient toujours à craindre , quand ils ne se trouveroient point environnés de plusieurs peuples , qui conservent encore leur liberté & leur haine contre les étrangers.

Ainsi si la Monarchie d'Espagne , par ses conquêtes dans l'Amérique , s'est étendue & enrichie , on peut dire qu'elle s'est en même tems affoiblie : elle a plus de trésors , & beaucoup moins d'hommes. Ne parlons point de différentes guerres occasionnées entre les autres puissances de l'Europe : les Anglois , les Hollandois , les François , ont perdu bien du monde , pour étendre ou conserver leurs possessions dans les Antilles. Ce n'est encore là qu'une partie des maux , dont la découverte de l'Amérique peut être regardée comme l'occasion ou l'origine.

Cependant , si on considère ce grand événement sous un autre point

DISSERTATION. *xcviij*

point de vue ; si on fait attention que cette porte , une fois ouverte à la prédication de l'Evangile , on a déjà appelé des peuples entiers à la Foi , & procuré des moyens de salut à une infinité de personnes , dont toute la vie rouloit dans un cercle de crimes , sans aucune connoissance du principe de leur Etre : si on veut bien réfléchir que le nom de Jesus-Christ est aujourd'hui adoré , & sa sainte loi pratiquée dans une étendue immense de pays , & parmi des nations , qui pendant une longue suite de siècles , n'avoient offert leurs sacrifices qu'au soleil , ou à de vaines idoles , ou enfin à des démons qui se faisoient immoler des victimes humaines : si on se souvient que le monde ne subsiste que pour les Elus , & si l'on n'ignore pas que depuis que le flambeau de la Foi a commencé d'éclairer ces régions , on y a vu , même parmi les naturels du pays , de fervens Chrétiens , des Vierges chastes , de saints Religieux , des Evêques éminens en sainteté , des personnages de l'un & l'autre sexe , dont la vie

xcvii] DISSERTATION.

a été une vive expression de l'Evangile : enfin , si l'on pense sérieusement , & aux nouvelles richesses que l'Eglise a acquises en ouvrant son sein à cette multitude de peuples , qui sont déjà entrés dans le bercail de Jesus-Christ , & à l'espérance bien fondée , que l'Evangile continuant à s'étendre de proche en proche , réunira un jour plusieurs autres nations , qui sont encore assises dans l'ombre de la mort. Après toutes ces réflexions , pourra-t-on s'empêcher de reconnoître que la découverte du Nouveau-Monde est un effet de la miséricorde de Dieu sur son Eglise , & particulièrement sur ces peuples si longtems plongés dans les ténèbres , & appelés enfin à la lumière , à la vraie vie , au salut ? Pour peu que les intérêts de la Religion & le zèle du salut des ames nous touchent , nous devons nous répandre en actions de grâces , & bénir la divine bonté , de ce qu'elle a daigné envoyer des ouvriers dans cette riche moisson.

Les nouveaux Chrétiens une fois tranquilles (sous la protection des

DISSERTATION. *xcix*

loix, lorsqu'elles furent observées) ne tarderent pas de reconnoître & d'adorer cette douceur de la Providence à leur égard. Plus pauvres & moins indépendans, ils s'estimerent plus heureux, & par la solide espérance d'un bonheur éternel, qu'ils ne connoissoient pas auparavant, & par plusieurs autres avantages, dont la Religion chrétienne les faisoit jouir, même dès cette vie. D'abord, en les retirant des horreurs de l'idolâtrie, elle les délivroit de la tyrannie des démons, ou de leurs fourbes sacrificateurs, dont ces peuples abusés étoient perpétuellement le jouet, & souvent les victimes.

De plus, en adoucissant leurs mœurs, & abolissant leurs anciennes, mais cruelles pratiques, la profession de l'Évangile assuroit la vie à des innocens. Pour comprendre ceci, il suffit de remarquer que, selon les loix de ces peuples, également guerriers & superstitieux, la peine de mort étoit le partage de tous les prisonniers de guerre, soit que la guerre fût juste ou injuste, soit

DISSERTATION.

que l'agresseur fût vainqueur, ou vaincu. Tous ceux qui tomboient vivans entre les mains des ennemis, perdoient la vie avec la liberté, étoient irrémissiblement conduits dans les temples des vainqueurs, & immolés sur des autels sacrilèges par les mains des Sacrificateurs.

Le nombre des prisonniers ne suffisoit pas toujours pour celui des victimes, que la superstition avoit vouées à une foule de divinités. Dans un seul temple de la ville de Mexique, on devoit immoler chaque année vingt mille hommes, femmes ou petits enfans, à une idole qu'on appelloit le dieu de la guerre; & il arrivoit quelquefois qu'un Souverain attaquoit quelque peuple voisin, autant par le desir de faire des prisonniers, que par l'ambition d'étendre ses frontières. Quel que fût le succès de cette guerre, les temples des deux peuples fumoient long-tems du sang des victimes humaines: on en offroit & avant l'expédition, pour se rendre les dieux favorables, &



DISSERTATION. *cj*

après la campagne , pour rendre des actions de graces à ces prétendues divinités , ou pour les apaiser.

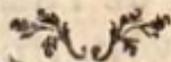
Dans un tems de paix les Indiens , les pauvres sur-tout , & les foibles , n'étoient pas moins exposés au danger de mourir par le glaive. Le Cacique , selon sa dévotion , ou le caprice des Prêtres , demandoit de tems en tems à ses Sujets un nombre de victimes , qu'on devoit lui fournir , ou qu'il faisoit enlever. Le Roi mettoit un semblable tribut sur les Provinces , & sur les Caciques mêmes. Lorsqu'on y pensoit le moins , on voyoit arriver un Envoyé de la Cour , qui demandoit plusieurs centaines de garçons & de jeunes filles , que le Souverain destinoit aux sacrifices. C'étoit ordinairement aux grands Seigneurs que l'ordre étoit adressé , & quelque barbare qu'il fût , il falloit nécessairement plier sous l'autorité des loix , ou la tyrannie de l'usage. Si le Cacique ne pouvoit trouver dans le tems prescrit le nombre de ses malheureux Sujets que le Roi deman-

cij DISSERTATION.

doit, il livroit une partie de ses esclaves, de ses domestiques, & quelquefois plusieurs de ses femmes, ou de ses propres enfans.

Telle étoit la condition de ces sauvages, qui se croyoient libres, & telle étoit la malice de satan qui les aveugloit. Est-il étonnant que ces mêmes peuples, devenus Chrétiens, ayent enfin connu le bonheur de leur vocation, & goûté avec reconnoissance la douceur du joug de Jesus-Christ ?

Il est donc permis de conclure, que quelque grands que soient les maux que la découverte du Nouveau-Monde a occasionnés. Quelques pertes qu'en ayent souffert les peuples de l'Amérique, les avantages qu'ils en ont retirés sont & plus durables, & infiniment plus précieux. Si on considère cet événement dans l'ordre de la Providence, & par rapport à la Religion : c'est l'essentiel.



**AVERTISSEMENT
DU LIBRAIRE.**

LE titre de cet Ouvrage annonce l'étendue de son objet. Il est très-vaste, & doit être intéressant par le but particulier que l'Auteur s'est proposé.

Lorsqu'il a conçu, le premier, un dessein qu'il ne paroît pas que personne eût eu jusqu'à présent, il a vu d'un coup d'œil toutes les difficultés qu'il avoit à surmonter, pour traiter, d'une manière dont on ne fût pas mécontent, un sujet où l'abondance & la variété de la matière, la grandeur, la multiplicité, le merveilleux même des événements, la multitude & la diversité de Nations que l'on ne connoissoit point encore, la différence de caractère des principaux Acteurs, leur hardiesse,

civ AVERTISSEMENT.

leur courage , & leurs autres bonnes ou mauvaises qualités , les excès de l'ambition & de l'avarice , les desseins marqués de la miséricorde divine sur des peuples encore ensevelis dans les ténèbres de l'Idolâtrie , le triomphe de la Religion chrétienne , s'entremêlent continuellement & confondent presque indispensablement les idées.

L'ordre chronologique est sans contredit, pour l'histoire, la véritable source de la lumière. L'Auteur en étoit persuadé ; mais , en même tems , il sentoit que , lorsque sans guide on entre dans une carrière aussi longue que celle qui s'ouvroit devant lui , lorsque , sans modèle , on s'engage de remplir un plan d'une aussi grande étendue que le sien , & que l'on veut ne point trop multiplier les Volumes , loin qu'il soit facile , il n'est pas mê-

AVERTISSEMENT. cv

me toujours possible de s'affervir rigoureusement à l'ordre lumineux de la Chronologie. Comment en effet, en offrant à l'esprit un jour toujours égal, assembler sous leurs dates précises une multitude de faits qui n'ont point de liaison entr'eux, ou qui n'en ont que très-peu? Mais quand même, en se roidissant contre des difficultés immenses, on parviendroit par un travail opiniâtre à les vaincre, quand même on seroit assez heureux, en suivant la méthode indiquée pour éclairer tous les objets & toutes les parties de chacun, d'une lumière qui fût toujours la même, pourroit-on légitimement se flatter d'avoir pleinement rempli l'attente du Lecteur?

Que cherche-t-on ordinairement aujourd'hui dans la lecture, sinon à fuir l'ennui dans un tems que laissent vuide, ou

cvj **AVERTISSEMENT.**

des occupations importantes, ou des plaisirs que très-souvent on leur préfère? Qu'au milieu d'un spectacle intéressant, dont la curiosité desire avidement de voir la fin, la scène change tout-à-coup; que transporté dans un autre pays, on voye de nouveaux personnages, de nouvelles actions; que d'autres changemens de scène succèdent rapidement à ce premier changement, & n'offrent tous que des portions de spectacles différens; & qu'enfin le premier spectacle ne reparoitte pour être continué, que lorsqu'on n'a plus qu'une idée confuse de son commencement, est-il possible que l'esprit soit satisfait? Est-il possible qu'il voye nettement tout ce qu'on avoit intention de lui montrer? Ce que l'on vient de dire est pour la foule des Lecteurs. Ont-ils à ce qu'ils lisent

AVERTISSEMENT. cvij

une attention assez grande pour qu'ils puissent, sans peine, renouer des fils qu'on a coupés, lors même qu'ils souhai-toient le plus de les suivre jus-qu'à leur extrémité? Parlons sans figure. Les faits morcelés sont pour eux sans attraits. Une Histoire, qui suit à peu près la marche des Annales, ne peut jamais leur plaire. Au lieu de les amuser agréablement & de satisfaire leur curiosité, qui, re-strainte par l'inapplication, veut ne voir qu'un objet à la fois, & le voir tout entier; elle leur im-pose la nécessité d'une fatigue insupportable pour eux, celle de rejoindre sans cesse les par-ties dispersées de différens ob-jets. C'est donc pour se confor-mer au goût, c'est pour se prê-ter à l'impaticence du plus grand nombre des Lecteurs, que l'Au-teur a cherché le moyen de leur

cviiij AVERTISSEMENT.

épargner une peine qu'ils prendroient à regret. Sa matiere, quoi qu'une en elle-même, s'est divisée sous sa main en portions assez considérables pour faire chacune une espece de tout ; & de ces tous particuliers réunis, on pourra se former aisément l'idée de l'ensemble.

Cette *Histoire Générale de l'Amérique* forme donc quatre Parties. La premiere contient ce qui s'est passé dans la découverte & la conquête des différens pays compris dans le Gouvernement, ou sous l'*Audience Royale de Saint-Domingue*. On voit dans la seconde la conquête du *Royaume du Mexique*, appelé la *Nouvelle-Espagne*, & la conversion de ses peuples. L'*Empire du Perou* remplit, avec une partie du *Chili*, la troisieme. La quatrieme enfin est destinée au *Nouveau Royaume de Grenade*.

AVERTISSEMENT. cix

Cette division met les Lecteurs le moins appliqués à portée de suivre sans peine les objets qu'on leur présente, & n'a rien qui doive déplaire aux Lecteurs d'un autre genre. Ceux-ci, qui ne lisent l'Histoire que pour s'en instruire & pour en déposer les faits dans leur mémoire, donnent toute l'attention qu'elle mérite; & la précision des dates étant pour la mémoire d'un grand secours, ils en sont & doivent en être, comme par état, les partisans déclarés. C'est aussi pour eux que, dans chacune des Parties de son Ouvrage, l'Auteur s'écarte le moins qu'il est possible de cette précision; & c'est pour eux que l'on a dit plus haut, que des tous séparés que font chacune de ces Parties, il ne seroit pas difficile de se former l'idée de l'ensemble. En effet, ce ne doit pas

cx **AVERTISSEMENT.**

être un travail pour des têtes bien organisées, qui, persuadées qu'on ne peut s'instruire qu'à l'aide du raisonnement, se sont fait une heureuse habitude de réfléchir, de comparer, de combiner, en un mot de raisonner.

Quoique dans la composition de cet Ouvrage il soit entré beaucoup de choses déjà très-con nues, il ne laisse pas d'être neuf par le but que l'Auteur s'est proposé. Ce but, où son état même a dû le conduire, est de faire l'Histoire de l'établissement & des progrès de la Religion chrétienne dans le Nouveau Monde; & c'est ce qui se trouve exécuté, pour la très-grande partie, dans ces huit Volumes. En voyant que l'on a tant écrit sur les conquêtes des Chrétiens, & principalement des Portugais & des Espagnols dans l'Amérique, sur l'histoire naturelle de

AVERTISSEMENT. cxj

ce pays, & sur l'origine des Nations qui l'habitent, on a lieu de s'étonner de ce que, parmi tant d'habiles Ecrivains, qui, dans ces derniers tems, ont consacré leurs talens & leurs veilles à nous instruire dans toutes les langues de l'Histoire générale de l'Eglise, aucun n'ait encore imaginé d'y faire entrer celle de l'Eglise d'Amérique, qui subsiste depuis deux siècles & demi. Elle est cependant d'autant plus digne d'attention pour ceux à qui la gloire de l'Eglise est chère, & d'autant plus intéressante pour des Lecteurs chrétiens, qu'elle offre une grande quantité d'exemples de la piété, du zèle & de la ferveur des Chrétiens du premier siècle. On en a quelque connoissance par ce qu'en ont dit des Ecrivains Espagnols & Portugais, en écrivant l'Histoire des con-

cxij *AVERTISSEMENT.*

quêtes de leurs Nations dans les Indes Occidentales ; mais , comme les conquêtes de la Foi n'étoient pas l'objet principal de ces Ecrivains , en fournissant à ceux qui voudroient spécialement s'en occuper , des matériaux excellens , ils leur ont laissé beaucoup à desirer. Si donc on a jusqu'à présent négligé cette partie de l'Histoire de la Religion , on doit sans doute l'attribuer au défaut de mémoires. Il est en effet très-difficile d'en recouvrer , en nombre suffisant , qui soient en même tems assez exacts pour mériter qu'on y ait une entière confiance , assez détaillés pour apprendre tout ce qu'il faudroit que l'on sçût.

Ces considérations auroient détourné l'Auteur d'entreprendre cet Ouvrage , qu'il sçavoit ne pouvoir être que l'esquisse de ce qu'il y auroit à faire , s'il

AVERTISSEMENT. cxiiij

n'avoit pas espéré que son exemple exciteroit l'émulation de ceux qui seroient en état de se procurer une plus grande quantité de mémoires sûrs , à mettre la dernière main à ce qu'il ne pouvoit qu'ébaucher. Il lui manquoit beaucoup de secours ; mais ceux qu'il avoit en main n'étoient pas à négliger. Des gens qui devoient être bien instruits , c'est-à-dire des Missionnaires , avoient fait sur les lieux par ordre de leurs Supérieurs , de leurs Souverains , & quelquefois du Pape , des *Relations* de leurs exploits apostoliques , ou de ceux de leurs Confreres. On avoit examiné ces *Relations* dans les Chapitres Provinciaux de divers Ordres Religieux établis dans les différentes Provinces de l'Amérique. Tous ceux qui s'étoient trouvés à ces Chapitres , avoient eu connoissance

cxiv AVERTISSEMENT.

chacun d'une partie des faits énoncés dans les *Relations* de différens particuliers; & quand on avoit cru s'être bien assuré de la vérité de ce qu'elles contenoient, on avoit chargé des personnes d'une capacité reconnue, de conférer ensemble diverses *Relations*, & de les fonder en une seule, qui fût plus complète que chacune d'elles ne le pouvoit être. On avoit ensuite envoyé cette *Relation*, munie du sceau du Chapitre, à Rome, soit à la Congrégation de la *Propagande*, soit au Supérieur Général de l'Ordre. Les *Relations* de cette espece ont toujours été conservées avec soin dans les Archives; & le Pere *Vincent-Marie Fontana*, Dominicain, a tiré de ces Archives beaucoup de pieces dont il s'est servi pour écrire en Latin deux Volumes, dont l'Auteur a

AVERTISSEMENT. cxv

fait quelque usage. De plusieurs Ecrivains Espagnols, dont les Ouvrages sont assez estimés pour faire autorité, les uns ont puisé dans les Archives de leur Nation, ce qu'ils ont dit du Christianisme de l'Amérique, les autres ont écrit sur les lieux ce qu'ils voyoient, ou ce qu'ils apprenoient de personnes venues depuis longtems dans le pays. Tous ces Ecrivains ont été mis à contribution par l'Auteur, qui les cite à mesure que l'occasion s'en présente. Il a reçu d'ailleurs de grands secours des Peres *Jean Melendez, Alfonse Fernandez, Antoine de Remesal, Augustin d'Avila, & Alfonse de Zamora*, Religieux de son Ordre, desquels le Pere *Echard*, dans sa *Bibliothèque des Ecrivains Dominicains*, loue la capacité, le discernement & l'exactitude. De ces cinq Religieux, les trois derniers, Américains de naissan-

cxvj *AVERTISSEMENT.*

ce, avoient reçu l'habit de S. Dominique; le premier à Lima, sa patrie, Capitale du Pérou; le second qui mourut Archevêque de S. Domingue, à Mexique, Capitale du Royaume de ce nom; le troisième à Sainte-Foi, Capitale du nouveau Royaume de Grenade. Employés tous cinq à l'œuvre des Missions, ils étoient témoins oculaires d'une partie de ce qu'ils écrivoient; & le reste, ils l'avoient appris, ou de leurs parens, ou de leurs prédécesseurs dans la prédication de la Foi. Le Pere *Augustin d'Avila* dit même que, pour l'Histoire Ecclésiastique des pays conquis par les Espagnols, & particulièrement de la Province de Saint-Jacques du Mexique, il avoit beaucoup profité des Ecrits de quelques autres Missionnaires très-connus. Le Pere *André Moguer*, très-pieux Dominicain Espagnol,

AVERTISSEMENT. cxvij
& l'un des premiers Prédicateurs de la Foi dans les Indes Occidentales, lequel mourut en 1576 dans la Ville de Mexique, avoit commencé l'Histoire de la Nouvelle-Espagne & de la Floride. Le Pere *Vincent de Las-Casas*, Missionnaire du même Ordre, vieilli dans le pays, avoit continué cette Histoire; & le Pere *Thomas de Castellar* l'avoit traduite en Latin. On fut content de leur exactitude & de leur sincérité; mais on ne trouva pas que leur plan fût assez rempli. C'est pourquoi dans le Chapitre de la Province du Mexique de 1589, les Supérieurs chargerent le Pere *Augustin d'Avila* de revoir leur travail; & l'Ouvrage, que de nouvelles recherches avoient considérablement augmenté, fut imprimé sous le titre d'*Histoire de la Nouvelle-Espagne & de la Flo-*

cxviiij *AVERTISSEMENT.*
ride, d'abord en 1596 à Madrid,
puis en 1634 à Valladolid.

Après avoir annoncé les garans de l'Auteur, on renvoye, pour ce qui pourroit encore trouver place dans cet Avertissement, à la *Dissertation* qui le précède; & l'on n'ajoute plus qu'un mot. En entreprenant une ébauche de l'*Histoire Ecclésiastique de l'Amérique*, l'Auteur a très-bien vu que s'il se borroit au récit des travaux apostoliques des Missionnaires, & des fruits qu'ils ont produits, il trouveroit peu de Lecteurs dans un siècle d'autant plus frivole, qu'il se pique plus de Philosophie. Il a donc pris le parti de faire marcher, sous l'escorte de l'*Histoire Politique* & de l'*Histoire Naturelle*, celle qu'il vouloit produire en public; & la lecture fera voir qu'il tient ce que son titre promet.

HISTOIRE



HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'AMÉRIQUE,
DEPUIS SA DÉCOUVERTE;

*Qui comprend l'Histoire Ecclésiastique;
Militaire, Morale & Civile des con-
trées de cette grande partie du monde.*

PREMIÈRE PARTIE.

*De ce qui s'est passé dans la découverte & la
conquête du pays, appelé le Gouvernement
de Saint-Domingue.*

LIVRE PREMIER.



ES grandes victoires que
les Rois Catholiques,
vers la fin du quinziesme
siécle, remporterent sur
les ennemis du nom Chrétien, dans
les Royaumes d'Espagne, peuvent

2 HISTOIRE GÉNÉRALE

être regardées comme les préludes de plusieurs conquêtes plus importantes, que le Ciel accorda bientôt après aux mêmes Princes, pour l'honneur de la Religion, & le salut d'une infinité d'ames.

I.

Les Maures, après avoir long-tems occupé & infecté presque tous les royaumes d'Espagne,

Depuis plus de huit cents ans, de nombreuses armées de Maures venus de l'Afrique, avoient envahi presque tous les Etats des anciens Goths dans les Provinces d'Espagne : en renversant leur Empire, les infidèles avoient pros crit & aboli tout exercice de Christianisme, pour y substituer la secte impure du Mahométisme. Ces fiers Musulmans en force, & répandus dans tout le plat pays, y portoient la terreur, avec leurs erreurs : un petit nombre de braves, retranchés sur les montagnes des Asturies, se fortifioient par les jeûnes & par la priere, contre cette multitude d'ennemis qui les environnoient ; ils n'attendoient que de la divine bonté le secours dont ils avoient besoin, pour sauver ces restes précieux de la Nation & de la Religion Catholique, dont ils faisoient tous profes-

sion, depuis le regne glorieux de leur Roi Recarede, frere du saint martyr Hermenegilde.

Après une longue suite de combats, où les Maures, ordinairement agresseurs, furent souvent vaincus; on en étoit venu à des Traités de paix, ou de trêve. Le violement de ces Traités, par la perfidie des infidèles, & les divisions que la jalousie ou l'ambition semoient entre eux, leur devinrent funestes: les Chrétiens sçûrent en profiter pour les affoiblir; & il plut au Seigneur de bénir les armes de Ferdinand d'Arragon, & d'Isabelle de Castille, pour l'entiere délivrance de son peuple. Le Royaume de Grenade, la derniere partie des conquêtes que les Musulmans tenoient encore, leur fut enlevé l'an 1491; la Capitale de ce Royaume, après un siège de plus de dix mois, ouvrit ses portes aux Rois Catholiques: ainsi finit la domination des Maures en Espagne: la secte de Mahomet en fut entierement bannie, & la Religion Chrétienne par-tout rétablie, par une faveur particuliere du Ciel.

II.

En sont enfin chassés, par les armes victorieuses de Ferdinand V, & d'Isabelle de Castille.

ANNÉE

1491.

Innocent VIII, Pape.

Dans le même tems Christophle
 Colomb, Pilote Genoïſ, devenu
 depuis ſi célèbre dans les deux hé-
 miſpheres, méditoit la découverte
 des Indes occidentales, & cherchoit
 les moyens d'exécuter ſes vaſtes pro-
 jets. Il ſe rendit d'abord dans le camp
 de Sainte-Foi, avant la reddition de
 la Ville de Grenade; & il fit pré-
 ſenter au Roi Ferdinand un Mé-
 moire, où il diſoit : « j'ai navigué
 » dès ma jeuneſſe; il y a quarante
 » ans que je cours les mers, je les
 » ai toutes examinées avec ſoin, &
 » j'ai converſé avec un très-grand
 » nombre de gens ſages de tous
 » Etats, de toutes Nations, & de
 » toutes Religions; j'ai acquis quel-
 » que connoiſſance dans la Naviga-
 » tion, dans l'Aſtronomie & la Géo-
 » metrie. Je ſuis en état de rendre
 » compte de toutes les villes, rivie-
 » res, montagnes, & de les placer
 » chacune, où elles doivent être
 » dans les Cartes. J'ai lû tous les
 » Livres qui traitent de la Coſmo-
 » graphie, de l'Histoire, & de la
 » Philoſophie. Je me ſens préſente-
 » ment porté à entreprendre la dé-

» couverte des Indes , & je viens à
 » V. A. pour la supplier de favori-
 » ser mon entreprise. Je ne doute
 » pas que plusieurs ne se mocquent
 » de mon projet ; mais si V. A. veut
 » me donner les moyens de l'exécu-
 » ter , quelque obstacle qu'on y
 » trouve , j'espère de le faire réuf-
 » fir. ».

Les offres de Colomb ne furent pas d'abord bien accueillies : on disoit assez publiquement qu'il ne proposoit que des chimères , & qu'il ne falloit pas s'étonner qu'un étranger sans biens , pressât si fort l'exécution d'une entreprise , où il ne mettoit rien du sien ; & où son pis-aller étoit de se trouver ce qu'il étoit , après quelques fatigues pour lui , & bien des dépenses pour les autres. Quelques-uns lui objectoient qu'il présumoit sans fondement d'en sçavoir plus lui seul , que n'en avoient sçû jusques-là les plus habiles Navigateurs , & les plus sçavans Cosmographes du monde ; qu'assurément s'il y avoit des pays habitables au-delà de l'Océan occidental , on ne seroit pas à en être

IV.

Son projet, peu goûté par les uns, est examiné par les autres, & la Cour diffère de s'expliquer.

1491.

informé. Colomb n'étoit gueres embarrassé de ces mauvaises raisons ; mais plus elles étoient frivoles , moins ceux qui les proposoient étoient capables de goûter ses réponses , & d'en sentir la justesse , ou la force. Il y eut pourtant des personnes en place qui y firent plus d'attention ; mais les circonstances du tems n'étant pas alors favorables , le Roi & la Reine Isabelle dirent à Colomb que la guerre de Grenade , où ils se trouvoient engagés , ne leur permettant pas de vacquer à d'autres affaires , ni de s'embarquer dans de plus grandes dépenses , il devoit patienter encore un peu , & qu'on pourroit l'écouter quand la guerre seroit finie.

V.
Nouvelles
instances de
Colomb.

D'abord après la conquête , Colomb se présenta de nouveau , résolu de lever tous les prétextes qu'on avoit déjà objectés , & tous ceux qu'on pouvoit imaginer pour faire échouer son dessein. Il étoit habile , & dans tout ce qu'il avançoit on voyoit de la solidité ; on étoit surpris de l'étendue de ses connoissances. Quelques Seigneurs de la

Cour vinrent encore à son secours ; & l'un d'eux profitant de la joie que la conquête de Grenade avoit répandue dans tous les esprits , représenta vivement à la Reine le tort qu'on feroit à l'Espagne , en rebutant un homme du mérite de Colomb , & une entreprise qui pouvoit être de la plus grande importance. « Vous ignorez peut-être , » Madame , dit-il , que cet Italien est » résolu de porter ailleurs ses mé- » moires & ses projets. Et verriez- » vous sans chagrin un de vos voi- » sins profiter de ce que vous auriez » négligé ? Que craint Votre Altesse ? » Colomb est un homme sage , ha- » bile , plein de bon sens & de pru- » dence : c'est le témoignage una- » nime que lui rendent tous ceux » qui l'ont pratiqué ; il s'offre à en- » trer dans la dépense ; il y mettra » tout son bien ; il y risquera sa » vie ; il faut qu'il se tienne abso- » lument sûr de réussir. Enfin de » fort habiles Gens ne trouvent rien » d'impraticable dans ce qu'il pro- » pose ; & quand même le succès ne » répondroit pas à ses espérances ,

VI.
Discours
d'un Seigneur
de la Cour,
en faveur de
l'entreprise
proposée.

1491.

» la chose est de nature à être tentée
 » sans imprudence. Il sied bien, Ma-
 » dame, à une grande Reine comme
 » vous, de connoître la vaste éten-
 » due de l'Océan; & rien n'est plus
 » capable d'illustrer votre règne,
 » qu'une pareille entreprise. Je ne
 » vois pas même que cet Etranger
 » demande beaucoup pour ce qu'il
 » promet; tiendra-t-il à si peu de
 » chose que vous n'éternisiez votre
 » nom par une découverte, que le
 » Ciel vous a, ce semble, réser-
 » vée? »

VII.

La Reine y
 applaudit &
 ordonne d'en
 presser l'exé-
 cution.

La Reine se rendit à ces considérations, & voulut que la chose s'exécutât au plutôt. Colomb eut ordre de traiter avec le Secrétaire d'Etat, Don Jean de Coloma; & le 17 d'Avril 1492, on convint des articles suivans. 1°. Que les Rois Catholiques nommoient, dès-à-présent, Christophle Colomb leur Amiral, & leur Viceroi perpétuel de toutes les mers, isles, & terres fermes qu'il découvreroit; qu'il jouiroit toute sa vie de ces Charges, avec les mêmes prérogatives, quant à la première, dont l'Amirauté de

Castille jouissoit, dans l'étendue de sa Jurisdiction; qu'il en seroit de même à proportion de la seconde, & qu'elles passeroient toutes deux sur le même pied à sa postérité. 2°. Que pour les Gouvernemens particuliers de chaque Place, Isle, Province ou Royaume, les Rois Catholiques nommeroient un des trois Sujets qu'il leur auroit présenté. 3°. Que toutes les richesses ou marchandises, de quelque nature qu'elles fussent, qui seroient apportées des nouvelles conquêtes, après que tous les frais auroient été remboursés, l'Amiral Viceroi auroit un dixième à prendre sur les droits du Prince. 4°. Que tous les différends qui surviendroient dans l'étendue de la nouvelle Amirauté, au sujet du commerce, & des susdites richesses & marchandises, seroient jugés par l'Amiral, ou par ses Lieutenans en son nom, comme il se pratiquoit à l'égard de l'Amirauté de Castille. 5°. Que dans tous les Navires qui seroient armés pour faire le commerce dans les nouvelles découvertes, le même Amiral pourroit s'intéresser pour un huitième.

1491.

VIII.

Quelles furent les conditions du Traité,

1491.

IX.

Qui fut signé par les Rois Catholiques, mais au nom de la seule Couronne de Castille.

Le Traité fut signé du Roi & de la Reine, mais au nom de la seule Couronne de Castille. La Couronne d'Arragon n'entra pour rien dans cette entreprise. La Castille en fit tous les frais; ce fut pour elle seule que le nouveau monde fut découvert & conquis; & tout le tems que vécut Isabelle, il ne fut guères permis qu'à des Castillans d'y passer, & de s'y établir; ce qui n'empêcha pas que le Roi ne parût toujours le Souverain, & quelquefois même seul, comme représentant la Reine de Castille son épouse.

Dès le commencement de Mai Colomb se rendit à Palos, dans l'Estramadoure, pour presser l'armement: ce Port passoit pour avoir les meilleurs Matelots d'Espagne, & la Ville étoit obligée de mettre tous les ans deux Caravelles en mer pendant trois mois: il y eut ordre de donner ces deux Bâtimens à Colomb, & l'on y joignit un troisième.

X.

Le 3 d'Août 1492, Colomb part du Port de Palos avec trois

La première de ces Caravelles, nommée *la Pinta*, étoit commandée par Martin-Alfonse Pinçon; la seconde, appelée *la Nina*, par Vin-

cent-Yanés Pinçon ; & la troisième, nommée communément *la Gallega*, fut montée par l'Amiral, qui l'appella *Sainte-Marie*. Il y avoit sur ces trois Navires cent vingt hommes en tout, tant Mariniers que Volontaires, & des vivres pour un an. Christophle Colomb mit à la voile un vendredi troisième Août, demi-heure avant le lever du soleil, après avoir fait ses dévotions avec tous ses Gens.

Colomb ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avoit bien des murmureurs, & de mal intentionnés dans son équipage. Les trois freres, Alphonse, Vincent, & François-Martin Pinçon, riches Habitans de Palos, & des plus habiles Navigateurs, pouvoient servir utilement ; mais ils n'auguroient pas bien de l'entreprise, & ils furent les premiers auteurs de bien des mutineries, qui exercerent long-tems la patience de l'Amiral, & donnerent autant d'exercice à sa fermeté qu'à sa prudence & à sa sagesse. Nous omettons ce désagréable detail : il suffit de dire, que si les observations que

1491.

navires, cent
vingt hom-
mes & des
vivres pour
un an.

XI.

Il éprouve
d'abord bien
des contra-
dictions de la
part des trois
équipages.

1491.

Colomb faisoit dans sa route, ser-
voient à l'entretenir toujours dans
ses espérances, la plûpart des au-
tres, moins habiles, ou moins at-
tentifs, ne voyoient presque rien
qui ne contribuât à les intimider ou
à les effrayer.

XII. Au bout d'un mois de navigation,
Nouvelles mutineries, qu'il n'apaise que pour un tems,
ne se croyant gueres plus avancé
que le premier jour, & craignant
que le vent, qu'ils avoient toujours
eu favorable pour aller à l'Ouest,
ne leur fût contraire, quand ils
voudroient retourner en Espagne,
ils furent tous saisis de terreur : ils
se regardoient au milieu de cette
vaste mer, comme dans un abîme
sans bornes, & sans fond, toujours
prêts à être engloutis. Dès-lors il
n'y eut qu'une voix dans tous les
équipages pour retourner en Cas-
tille. La Cour, disoient les uns, ne
sçauroit trouver mauvais, qu'après
avoir navigué plus loin que per-
sonne n'a jamais fait, nous n'ayons
pas été plus avant sans espérance de
rien trouver, & uniquement pour
servir à l'ambition ou à la folie
d'un aventurier, résolu de tout ris-

quer, parce qu'il n'a rien à perdre. Il paroïsoit aux autres qu'il étoit plus court & plus sûr pour eux de jeter Colomb dans la mer, quittes pour dire qu'il y étoit tombé en contemplant les astres.

Tous ces propos se tenoient assez haut, pour que l'Amiral ne pût les ignorer : cependant il ne perdit pas tête ; & tantôt par ses bonnes manières, tantôt par ses raisons, quelquefois par ses prières, mêlées de quelques menaces, il appaisa, pour peu de tems, ces premières faillies.

Au commencement d'Octobre les murmures recommencerent, & la mutinerie vint à ce point, que tout étoit à craindre du désespoir des trois équipages : les horreurs d'une mort qui leur paroïsoit inévitable & prochaine, soit par la faim, ou par le naufrage, avoit fait presque tourner la tête aux plus intrépides. Dans l'impossibilité de ranimer des courages abattus, Colomb suspendit du moins leur fureur, en leur déclarant, que si dans trois jours la terre ne paroïsoit pas, ils seroient les maîtres d'en user comme

1491.

XIII.

Les menaces recommençant encore, avec les frayeurs, Colomb rassure un peu les timides, & arrête les mutins. Il ne demande que trois jours.

1491.

ils voudroient. C'étoit le huitième d'Octobre que l'Amiral parloit ainsi. Ceux qui ont avancé qu'il avoit lui-même perdu courage, l'ont calomnié : son habileté & sa longue expérience lui furnissoient plus d'une preuve, qu'on n'étoit plus éloigné de la terre.

Il y avoit déjà quelque tems qu'il trouvoit fond avec la sonde, & que la nature du sable ou de la vase qu'elle rapportoit, faisoit juger qu'on approchoit de terre. Bientôt après il en parut des signes, qui rassurerent les plus timides ; c'étoit des morceaux de bois figurés, des cannes fraîchement coupées, une épine avec son fruit : d'ailleurs on commençoit, le matin sur-tout, à respirer un air plus frais ; & on observoit que les vents changeoient souvent pendant la nuit ; & cela, selon les réflexions de Colomb, ne pouvoit venir que d'un combat du vent de terre, contre celui qui souffloit ordinairement au large. Le 11 Octobre, après la priere du soir, il avertit les gens que cette nuit même il comptoit voir la terre, &

XIV.
Motifs de
ses espéran-
ces, qui se
trouvent jus-
tifiées à ce
point.

donna là-dessus ses ordres pour la manœuvre. Quelques heures après étant au château de poupe, l'Amiral vit de loin une lumière. Il la fit observer à deux hommes de confiance, & un moment après il leur fit voir distinctement la terre. Au point du jour elle parut visiblement à tous les équipages.

La *Pinta*, qui alloit toujours devant, entonna la première le *Te Deum*; les deux autres Bâtimens suivirent d'abord, après quoi tout l'équipage de la Capitane vint se jeter aux pieds de Colomb, lui demanda pardon des chagrins qu'il lui avoit donnés, & le salua en qualité d'Amiral & de Viceroi. Ce ne fut plus cet insensé, cet aventurier, que peu de tems auparavant on vouloit jeter dans la mer. C'étoit un homme divin; c'étoit un homme dont on ne pouvoit trop relever le génie & le courage; on ne trouvoit point d'expressions pour marquer la profonde vénération dont on se sentoît pénétré pour sa personne.

Ce fut le 12 d'Octobre 1492, que Christophle Colomb, Amiral de

1491.

XV.

Joye & transport de tous les équipages, qui relevent leur Amiral, autant qu'ils l'avoient humilié.

1492.

Alex. VI.
Pape.

1492.

Ferdinand
& Isabelle,
Rois d'Es-
pagne.

Castille, après une longue & périlleuse navigation, fit la première découverte des Isles de l'Amérique; il fut le premier à terre, portant l'épée nue d'une main, & l'étendard royal de l'autre; tous les équipages des trois vaisseaux employés à cette entreprise, le suivirent de près; & la première chose qu'ils firent en débarquant, fut de baiser cette terre, si long-tems désirée, & de rendre grâces à Dieu pour l'heureux succès de leur voyage. Ayant d'abord planté une croix sur le rivage, tous les Castillans se prosternerent, avec de grands sentimens de religion, devant ce signe de notre salut, & ils y graverent les armes de Castille.

XVI.
Première
découverte
des Isles de
l'Amérique.

XVII.
Prise de pos-
session, éton-
nement réciproque des
Castillans &
des Insulaires.

Cette cérémonie, qui fut une prise de possession de ce riche Pays, ne fut ni interrompue, ni troublée par les sauvages qui couvroient tout le rivage: l'étonnement étoit égal de part & d'autre; les Indiens ne paroissoient pas moins surpris de voir des hommes habillés, que ceux-ci l'étoient de la nudité des Insulaires. Au reste, tout ce peuple bientôt

rassuré, parce qu'on lui fit amitié, se montra fort doux, sans défiance & sans crainte. Plusieurs se rendirent si familiers, que lorsque l'Amiral se rembarqua, ils le suivirent avec empressement jusqu'à son bord, les uns dans leurs canots, & les autres à la nage. Ils apportoit tout ce qu'ils croyoient pouvoir faire plaisir à ces Etrangers, & ils recevoient avec de grandes démonstrations de joye les plus petites bagatelles dont on leur faisoit présent. On apprit d'eux que leur Isle, que l'Amiral appella d'abord *San-Salvador*, étoit nommée par les naturels du Pays *Guanahani*, & que les Habitans, non-seulement de cette Isle, mais encore de plusieurs autres dont elle est environnée, se nommoient *Lucayos*.

Christophe Colomb, rangeant la côte pour continuer à reconnoître le Pays, découvrit toujours de nouvelles Isles, auxquelles il donnoit des noms selon sa volonté; il appella l'une *l'Isle de la Conception*; une autre *l'Isle Fernandine*; une troisième *Isabelle*. Le 28 du même mois d'Octobre il entra dans un bon Port

1492.

Hist. de St.
Dom. l. 1. p.
87.

XVIII.

L'Amiral découvre de nouvelles Isles, & donne un nom à chacune. Respect des sauvages pour les Espagnols.

1492.

de l'Isle de *Cuba*, qu'il fit visiter par deux hommes de confiance ; ceux-ci rapportèrent qu'ayant marché environ vingt lieues, ils avoient vû un grand nombre de Villages & de Hameaux, où on les avoit reçus comme des hommes descendus du Ciel ; que tous étoient venus leur baiser les pieds, & leur présenter des rafraîchissemens. Tout cela parloit en faveur de ces peuples, & devoit faire espérer qu'il ne seroit pas impossible d'en faire de bons Chrétiens. Ce n'étoit pas, peut-être, ce qui occupoit davantage nos Voyageurs : ils cherchoient de l'or ; & sur quelques indices qu'on leur donna, ils firent voile vers l'Isle d'*Hayti*, où ils prirent terre le 6 Décembre. Colomb nomma ce Port de *Saint Nicolas*, & le lieu l'*Isle Espagnole*, plus connue depuis sous le nom de *Saint-Domingue*.

XIX.

Timidité
des Habitans
de l'Isle Hay-
ti. Une fois
rassurés, ils
ne refusent
rien aux Es-
pagnols, qui
leur paroif-

Les six Castillans qui furent chargés de reconnoître le dedans de l'Isle, retournerent au Port, charmés de la beauté du Pays ; mais peu instruits du caractère des Habitans, parce qu'ils n'en avoient pas ren-

contré un feul, quoiqu'ils euſſent marché tout un jour. Les premiers de ces Inſulaires qui avoient aperçu les vaiſſeaux, s'étoient enfuis, & avoient porté l'allarme partout. Cependant, dès qu'on put en joindre quelques-uns, & leur donner des marques de bonté, on eut la confiance de tous, & le plaifir de trouver en eux un caractère fort traitable. Ces pauvres ſauvages ſ'imaginoient que les Européens étoient deſcendus du Ciel, ils ne pouvoient, du moins, ſe perſuader qu'ils fuſſent des hommes ordinaires; ils ne les approchoient qu'avec reſpect, baiſoient la terre où ils avoient paſſé, les recevoient dans leurs cabanes avec des démonſtrations de la joye la plus ſincère, & les mettoient comme en poſſeſſion de tous leurs biens. Les Eſpagnols ramafſoient la poudre d'or & les perles, avec cette avidité qu'on peut ſ'imaginer; & les Indiens les voyoient, dans cet empreſſement, avec la même indifférence avec laquelle nous verrions des Indiens recueillir des coquilles, ou du fable ſur nos rivages.

1492.

ſent des hommes deſcendus du Ciel.

1492.

XX.

Belles espé-
rances pour
la Religion,
si on avoit sù
ménager les
sauvages.

Que ne promettoient pas pour la prédication de l'Évangile des dispositions si favorables ? Si les premiers Vaisseaux venus d'Espagne avoient porté quelques Missionnaires, il ne faut pas douter qu'on ne dût dater de cette même année les beaux commencemens de l'Église de l'Amérique ; & si les Castillans, qui parurent depuis dans les mêmes Isles, en avoient usé, à l'égard des Habitans, avec les mêmes précautions qu'avoit fait d'abord Christophe Colomb, il est moralement certain que sans rien perdre ni de leur estime, ni de leur amitié, ils auroient possédé, sans combat, leurs mines & leurs trésors, & que la Religion Chrétienne, en très-peu d'années, auroit été florissante dans toutes ces contrées. Les sauvages étoient si peu attachés à leurs perles & à leur or ; ils en faisoient si peu d'usage, qu'ils auroient livré volontiers tout cela aux Européens, & se seroient estimés heureux de pouvoir profiter des avantages que ceux-ci leur procuroient, pourvû qu'on n'eût point donné atteinte à leur liberté.

Nous n'avançons rien sans preuve ; & la première qui se présente , est un fait qu'il faut placer ici , pour faire bien connoître au Lecteur le vrai caractère des Insulaires dont nous parlons. Lorsque Colomb se préparoit à revenir en Europe , un de ses Vaisseaux , entraîné par des courans , alla se briser contre un écueil ; cet accident n'affligea pas moins les Indiens que les Espagnols même ; tous y coururent avec le plus grand empressement , non pour profiter des tristes débris de ce naufrage (ainsi qu'il arrive trop souvent parmi des Nations plus policées) mais pour retirer tous les effets , les transporter dans un lieu sûr , & empêcher que rien ne se perdît ; tous , sans distinction , mirent la main à l'œuvre. *Goacanaric* , Roi de Marien , dont la demeure étoit à quatre lieues de-là , ayant appris cette fâcheuse nouvelle , accourut sur les lieux avec ses freres , témoigna à l'Amiral , dans les termes les plus touchans , la part qu'il prenoit à sa douleur ; & , peu content de lui rendre toutes sortes de services , il lui

1492.

XXI.

Un Navire
de Colomb
se brise contre un écueil.
Zèle & générosité des
sauvages.

1492.

fit de riches présens , lui présenta de l'or , & se chargea d'en faire venir de *Cibao* autant qu'il voudroit. A l'exemple du Prince , tous ses Sujets , comme par une louable émulation , se surpasserent les uns les autres à marquer leur bonne volonté aux Castillans , & à leur donner tout ce qu'ils avoient d'or pour les consoler & les dédommager d'une perte , dont ils paroissoient eux-mêmes inconsolables. Il est beau de voir parmi des sauvages tant de générosité & de sentiment.

XXII.

L'Amiral
laisse une pe-
rite Colonie
à Hayti,

Cependant bien des raisons pressoient l'Amiral de repasser au plutôt en Espagne , pour y apporter le premier d'aussi bonnes nouvelles , avec une quantité considérable d'or , & d'autres richesses du pays. Avant que d'en sortir , il jugea à propos de construire à la hâte un petit Fort , & d'y laisser trente-huit hommes , avec l'agrément & sous la protection de Goacanaric : ce Prince consentit à tout ; promit à Colomb d'avoir soin des Espagnols , comme de ses propres enfans ; & pour dernière marque de sa bonne volonté , il lui

confia un de ses parens, avec plusieurs de ses Sujets, qui furent bien aises de faire le voyage d'Europe. Colomb, de son côté, recommanda expressément à sa petite Colonie de se conduire avec beaucoup de prudence & de modération; de ne point se débander; de ne pas inquiéter ces peuples, de l'amitié desquels ils pouvoient se promettre tout; d'apprendre leur langage; de ne rien négliger pour connoître le pays, & de ne pas oublier, sur-tout, qu'ils étoient Chrétiens, & Castillians. Avec ces bons avis, il leur laissa toutes les provisions nécessaires, & leur fit espérer son retour dans un an.

Pour l'honneur de la Religion, & la propagation de la Foi dans les Isles de l'Amérique, on pouvoit souhaiter deux choses: la première, que les nouveaux Colons eussent exactement suivi les sages conseils de l'Amiral; & la seconde, que les Officiers Espagnols qui l'accompagnerent l'année suivante dans son second voyage, ne se fussent point écartés des intentions de la Cour de

1492.

XXIII.

Et part pour l'Espagne avec quelques Américains.

XXIV.

Ce qu'on pouvoit souhaiter pour le succès de la Colonie & de la Religion.

1492.

Castille. Dans le premier cas, les trente-huit Castillans, sans être eux-mêmes Prédicateurs, auroient pû préparer les voyes aux Missionnaires : ils sçavoient assez leur Religion, pour en parler avec fruit à des sauvages ; & ceux-ci étoient assez dociles, pour respecter une Religion, que la conduite réglée de ceux qui la professoient, n'auroit pas manqué de leur rendre aimable. Ces instructions familiares, soutenues par le bon exemple, auroient prévenu favorablement tous les esprits ; & l'arrivée des Ministres de l'Evangile pouvoit avancer en peu de tems l'œuvre de Dieu, si leur zèle & leurs travaux n'avoient pas été arrêtés par les violences des Officiers, qui commencerent d'abord à effaroucher & à vexer en mille manieres, des peuples qu'on avoit toutes fortes d'intérêts de ménager. La justice de Dieu laissa agir les passions des hommes. La conversion des Infidèles en fut retardée ; mais Dieu n'accomplit pas moins ses desseins, dans les momens que sa sagesse avoit marqués.

Les

Les premiers Indiens qui embrasèrent la Foi de J. C., furent ces Insulaires, qui s'étoient embarqués avec Colomb pour le voyage d'Espagne : pendant la traversée l'Amiral n'avoit rien négligé pour les faire instruire ; & ils avoient si bien répondu à ses soins, qu'arrivés à Barcelone, où la Cour se trouvoit au mois de Mai 1493, ils demanderent avec humilité la grace du Baptême ; & on les jugea assez disposés pour la recevoir. Les Rois Catholiques voulurent offrir eux-mêmes à Dieu ces prémices de la gentilité du nouveau monde ; le parent de *Goacanaric* eut le Roi pour Parain, & fut nommé Ferdinand d'Arragon ; un autre fut nommé D. Jean de Castille, par le Prince d'Espagne, à la Cour duquel il s'arrêta, & mourut au bout de deux ans. Tous les autres profiterent des vaisseaux de l'Amiral, pour retourner avec lui dans leur pays. Avec ces prémices d'une Eglise naissante, les Rois Catholiques firent partir un nombre d'Ecclesiastiques & de Religieux choisis, à la tête desquels on

1493.

XXVI.

Nouvelle
Flotte plus
considérable
que la pre-
mière : nou-
velles dé-
couvertes.

mit Don Boyl, Bénédictin Catalan. Le 25 Septembre 1493, la flotte Espagnole, composée de dix-sept Navires, & ayant à bord plus de 1500 Volontaires, la plupart Gentilshommes, partit de Cadix; & après une très heureuse navigation, tous les Vaisseaux se trouverent un Dimanche, troisième Novembre, à la vûe d'une Isle, que la circonstance du jour fit appeller *la Dominique*. On en avoit déjà découvert, ou on en découvrit bientôt après une autre, qui fut nommée *la Desirée*. Une troisième ayant paru un peu au large, Colomb l'appella *Marigalante*, du nom du Navire qu'il montoit. Le lendemain il en reconnut une quatrième, qu'on nomma *la Guadeloupe*, du nom d'une Eglise fort célèbre en Catalogne. Les Habitans de la Guadeloupe, ainsi que ceux de la Dominique, étoient Caraïbes, ou Antropophages; on en eut de bonnes preuves; car l'Amiral ayant envoyé reconnoître de près cette quatrième Isle, on y rencontra quelques Indiens des deux sexes, que ces barbares

avoient enlevés de l'Isle Boriquen , & qu'ils n'avoient abandonnés à la vue des Espagnols , que pour se sauver plus aisément ; ces misérables captifs supplierent les Castillans de les embarquer avec eux , leurs montrèrent les tristes restes de leurs compagnons , que les Caraïbes avoient mangés , & les assurèrent qu'un pareil sort ne pouvoit leur manquer , si on ne leur accordoit la grace qu'ils demandoient , beaucoup plus par leurs larmes , que par les paroles.

En exerçant si à propos la miséricorde , l'Amiral se procuroit divers avantages à lui-même : ces Indiens ainsi sauvés devoient naturellement s'attacher à leurs Bienfaïcteurs ; ils pouvoient leur servir dans la suite d'Interprêtes , leur donner bien des connoissances du pays , s'affectionner à notre sainte Religion , & en devenir les Panégyristes parmi les autres sauvages. On peut du moins penser que ce n'étoit pas sans un dessein particulier , que la Providence , qui avoit permis qu'ils fussent enlevés de leur pays , les sauva ensuite, comme par miracle,

1493.

XXVII.

Sauvages
enlevés par
d'autres sau-
vages , & dé-
livrés par les
Castillans.

sur les terres même de leurs ennemis :

1493. Ces réflexions n'échappèrent point sans doute à l'Amiral, dont la sagesse & la Religion étoient connues.

XXVIII.

Colomb
trouve que sa
petite Colo-
nie avoit été
totalement
détruite.

Mais bientôt il fut frappé d'un autre objet qui l'intéressoit plus particulièrement. Le 27 Novembre, ayant jetté l'ancre à l'entrée de *Porte-Real*, un peu au-dessous de l'endroit où il avoit fait construire sa Forteresse, il trouva sa Colonie ruinée, & tous ses gens morts. De trente-huit hommes qu'il y avoit laissés l'année précédente, il n'en restoit pas un seul, qui pût l'instruire de ce qui s'étoit passé. Mille soupçons, mille pensées affligeantes se présentoient à son esprit. Tandis qu'on délibéroit sur le parti qu'il y avoit à prendre dans ces circonstances fort critiques, un frere du Roi Goacanaric arriva avec une suite convenable à sa Dignité, mais qui n'étoit pas assez nombreuse, pour faire craindre qu'il ne fût venu dans un mauvais dessein : ce Prince salua d'abord l'Amiral d'un air triste, & il lui parla en ces termes :

» Vous êtes sans doute surpris,
» Seigneur, de voir votre Fortes-

» resse en l'état où elle est, & de
 » ne retrouver aucun de vos gens,
 » & peut-être avez-vous déjà soup-
 » çonné mon frere de vous avoir
 » trahi; mais écoutez-moi un mo-
 » ment, & vous avouerez que Goa-
 » canaric a été, depuis votre dé-
 » part, le plus fidèle de vos amis,
 » & le plus malheureux de tous les
 » hommes. A peine vos Sujets vous
 » eurent perdu de vue, que la dif-
 » fension se mit parmi eux. Tous
 » vouloient commander, & per-
 » sonne ne vouloit obéir. Chacun
 » alloit où bon lui sembloit, & par-
 » tout où ils portoient leurs pas,
 » ils exerçoient sur les Habitans
 » toutes sortes de violences, enle-
 » voient de force tout l'or qu'ils
 » trouvoient, ravissoient les fem-
 » mes qu'ils rencontroient, & com-
 » mettoient sans honte des dissolu-
 » tions & des brigandages inouis.
 » Tandis qu'ils ne s'attaquerent
 » qu'aux peuples soumis à mon fre-
 » re, il n'y eut rien à craindre pour
 » eux; nous ne songions qu'à évi-
 » ter leur rencontre, & nous espé-
 » rions que vous reviendriez bientôt

1493.

XXIX.

Discours du
frere du Roi
de Marien à
ce sujet.

XXX.

Portrait af-
freux, mais
trop ressem-
blant des pre-
miers Co-
lons.

1493.

» faire cesser un désordre si criant.
 » Mais quand une fois ils furent en-
 » très sur les terres des autres Ca-
 » ciques, ils eurent à faire à des
 » gens qui ne les ménagerent point;
 » & de tous ceux qui furent trouvés
 » à l'écart, pas un seul n'échappa.
 » Quelques-uns pénétrèrent jusqu'aux
 » mines de Cibao, qui sont dans les
 » Etats d'un Cacique, nommé *Caonabo*,
 » lequel après les avoir massa-
 » crés tous, vint assiéger la Forte-
 » resse. Il n'y restoit que quatre hom-
 » mes avec le Commandant : ils s'y
 » défendirent quelque tems avec
 » bien de la valeur ; mais une nuit,
 » le Cacique s'étant avisé de mettre
 » le feu en plusieurs endroits, il ne
 » fut pas possible de l'éteindre. Les
 » assiégés se sauverent du côté de la
 » mer, & se noyèrent en voulant
 » passer à la nage de l'autre côté du
 » Port. Mon frere, au premier bruit
 » du siège, arma en diligence pour
 » secourir ses amis & ses alliés ; mais
 » il arriva trop tard : il trouva *Caonabo*
 » maître de tout. N'ayant pu
 » délivrer les Espagnols, il voulut
 » les venger. Il livra bataille au Ca-

» cique & le défit; mais il fut blessé,
 » & il n'est pas encore guéri. C'est
 » uniquement ce qui l'a empêché de
 » venir vous témoigner lui-même,
 » combien vivement il a ressenti le
 » malheur arrivé à votre Nation. »

Le Roi de Marien étoit-il en effet innocent de cette trahison ? Ne l'étoit-il pas ? C'est ce qui ne fut jamais bien éclairci : les Historiens Espagnols les mieux instruits lui sont favorables ; & il est certain que toute sa conduite , avant & après la destruction de la petite Colonie , le fit paroître toujours sincèrement attaché aux Castillans : il ne cessa de leur rendre toutes sortes de bons offices , quoiqu'il ne fût souvent payé que d'ingratitude. Quelques-uns (& le P. Boyl étoit de ce nombre) vouloient qu'on commençât d'abord par s'affurer de la personne de ce Prince. L'Amiral montra plus de modération & de sagesse. « Nous ne sçaurions , disoit-il , ressusciter les morts , & puisque nous pouvons nous établir ici , du contentement du Souverain qui y commande , pourquoi nous exposer

1493.

XXXI.

Le Roi de Marien ne fut jamais convaincu d'avoir trahi les Espagnols. Sage conduite de l'Amiral à son égard.

1493.

» au péril d'une guerre , dont nous
 » pourrions craindre le succès ?
 » Soyons , à la bonne heure , sur la
 » défiance ; prenons bien nos me-
 » sures pour n'être point surpris : &
 » lorsque nous nous ferons fortifiés ,
 » le Cacique , s'il est coupable , ne
 » nous échappera pas. »

XXXII.

Fondation
 de la Ville
 appelée Isa-
 belle ; & de
 la première
 Eglise du
 nouveau
 monde.

Colomb ayant rendu visite à *Goa-*
canaric , qui le combla de politesses
 & de présens , choisit un lieu pour
 y bâtir une Ville , sur une riviere à
 deux lieues de la montagne , qu'il
 avoit appelée *Monte-Christo*. Le ter-
 rein parut bon ; on y trouvoit par-
 tout des pierres propres à bâtir.
 L'Amiral ayant tracé le plan , & tout
 le monde mettant la main à l'œuvre ,
 la nouvelle Colonie fut bientôt lo-
 gée. L'Eglise , la première qui ait
 été construite dans le nouveau mon-
 de , l'Arsenal , le Magasin , & la Mai-
 son du Gouverneur , furent bâtis de
 pierre. Les Particuliers se contente-
 rent de dresser à la hâte de petits lo-
 gemens , dont tous les matériaux
 étoient le bois , la paille , & les
 feuilles de palmier. La nouvelle
 Ville fut nommée *Isabelle* , en mé-
 moire de la Reine de Castille,

On ne tarda pas à visiter les mines de Cibao, dans l'Isle d'Hayti. Cette Isle contenoit cinq belles Provinces, ou petits Royaumes, dont chacun avoit son Souverain. L'un appellé *Magua*, comprenoit ce qu'on a depuis appellé la *Vega-Real* : le Souverain d'alors, nommé *Guarionex*, avoit sa Capitale dans le même lieu, où les Castillans bâtirent depuis la Ville, nommée *la Conception de la Vega*.

Le second Royaume étoit celui de *Marien* : ce pays, qui, selon *Barthelemy de Las-Casas*, est plus grand & plus fertile que le Portugal, comprenoit toute la partie septentrionale de la *Vega-Real*, qu'on appelle présentement la Plaine du Cap François. C'étoit au Cap même que *Goacanaric* *, Roi de *Marien*, faisoit sa résidence ; & c'est de son nom abrégé que les Espagnols appellent encore aujourd'hui ce Port *El-Guaric*.

Le troisième Royaume, nommé *Maguana* *, renfermoit la Province de Cibao, & presque tout le cours de la grande riviere appellée *l'Arti-*

1493.
XXXIII.
Courte description géographique de l'Isle d'Hayti ou de Saint-Domingue.

* Ou Goacanaric.

* Ou Maguana.

1493.

bonite. Caonabo, qui y regnoit, étoit Caraïbe, le plus puissant & le plus redouté du pays, quoiqu'il y fût étranger. Sa demeure ordinaire étoit au Bourg de *Maguana*. C'est ce que les François appellent aujourd'hui la Savane de *San-Ouan*.

Le Royaume de *Xaragua* étoit le quatrième, le plus peuplé & le plus étendu de tous : il comprenoit toute la côte occidentale de l'Isle, & une bonne partie de la méridionale. Sa Capitale, appelée aussi *Xaragua*, étoit à peu-près où est aujourd'hui le Bourg du Cul-de-Sac. Le Souverain nommé *Behechio*, mourut sans enfans, & laissa son Royaume à une sœur, nommée *Anacoana*, qui avoit épousé *Caonabo*.

Le cinquième Royaume, appelé *Higüey*, occupoit toute la partie orientale de l'Isle : ses bornes étoient la rivière d'*Hyaqué*, à la côte du Nord ; & le fleuve *Ozama*, à celle du Sud. Les peuples de ce canton, dont le Cacique se nommoit *Cayacoa*, étoient toujours armés de fleches, parce qu'ils avoient à se défendre des Caraïbes, leurs voisins,

qui faisoient des descentes continues sur leurs côtes, pour en emmener des prisonniers (1).

Telle étoit la situation de l'Isle d'Hayti à l'arrivée des Castillans : mais les mines de Cibao attirèrent leurs premières attentions. L'Officier que l'Amiral députa d'abord pour les visiter, fut reçu par les Indiens dans toutes les Bourgades, avec beaucoup d'humanité, & de grandes marques de respect. La beauté & la fertilité du pays paroissoit bien répondre aux richesses de la montagne. L'Amiral ne différa pas de le reconnoître lui-même, & d'y faire bâtir une Forteresse, persuadé qu'un pays, où à chaque pas on marchoit sur l'or, méritoit bien que l'on s'en assurât la possession.

Ce qui pourroit paroître surpre-

1493.

XXXIV.

Les Castillans reconnoissent les riches mines de Cibao sans être troublés par les Indiens.

(1) Peu de tems après l'arrivée des Espagnols dans l'Isle d'Hayti, le Cacique *Cayacoa* étant mort; sa veuve, qui lui succéda dans sa Principauté, voulut être instruite des vérités de notre Religion, & reçut le baptême, avec le nom d'Agnes : elle ne survêcut pas longtems à son mari, & mourut dans les sentimens d'une Chrétienne.

1493.

nant, c'est que dans une terre si riche, & si bien peuplée, on laissât agir les Espagnols avec la même liberté qu'ils auroient pû faire dans leur propre pays : nul Indien ne les inquiéta, personne ne paroissoit offensé de leurs entreprises. Tous les maux que les Conquérans eurent à souffrir dans la suite, ne vinrent que d'eux-mêmes. L'ambition & la cupidité avoient déjà inspiré la révolte à quelques-uns d'eux. Colomb ayant découvert la conspiration, fut contraint de faire un exemple de sévérité. Le Chef des Conspirateurs fut envoyé prisonnier en Espagne, avec le projet de sa révolte, qu'on lui avoit trouvé dans les poches ; & ses principaux complices furent pendus sur le lieu.

XXXVI.

Famine, &
violences des
Soldats.

Quelque nécessaire que fût cette sévérité, pour prévenir les progrès de la rebellion, & la ruine totale de la Colonie, elle ne laissa pas d'indisposer bien des gens contre l'Amiral. Les vivres, d'ailleurs, ayant déjà commencé à manquer, bientôt la famine devint extrême, & les désordres se multiplièrent avec les

maladies. Tandis que Colomb fai-
soit de nouvelles découvertes au-
tour & dans l'intérieur de l'Isle de
Cuba, les Officiers à qui il avoit
ordonné d'aller avec des troupes vi-
siter toutes les Provinces de celle
d'Hayti, ne suivirent point les or-
dres qu'il leur avoit donnés. Au lieu
de garder une si exacte discipline,
que les naturels du pays n'eussent
aucun sujet de se plaindre, on lais-
soit aux soldats une liberté entière
de se procurer par toutes sortes de
voyes, les vivres dont ils avoient
besoin. Il est bien probable que ces
secours ne leur manquoient, que
parce qu'ils ne s'étoient point mén-
agés la confiance des Indiens, &
ils achevoient de la perdre, cette
confiance, par la nécessité de se pro-
curer des vivres; car ne trouvant
pas les Insulaires disposés à les leur
fournir, ils en prenoient par force,
& commettoient par-tout les plus
grandes violences.

Les Indiens, si peu ménagés, pri-
rent enfin le parti de se réunir, pour
exterminer des Etrangers, dont les
premières démarches ne sembloient

1494.

XXXVII.
Révolte des
naturels du
pays.

1494.

leur annoncer que des suites encore plus fâcheuses. A la réserve du Roi de Marien, tous les Caciques du pays se liguerent, & tous les Espagnols qui tomberent entre leurs mains, furent assommés; plusieurs qui avoient cru pouvoir se sauver dans une maison, y furent brulés. Mais ce feu devint funeste à ceux qui l'avoient allumé.

Pendant que quelques Officiers mécontents repassoient en Espagne pour faire des plaintes contre l'Amiral, celui-ci faisoit ses arrangemens pour dissiper l'orage déjà formé contre lui, & contre sa Colonie. Il ne crut pas devoir se mettre en campagne, pour attaquer tout-à-la-fois cette multitude d'Indiens; il jugea plus à propos de les combattre les uns après les autres, & d'employer la ruse plutôt que la force ouverte: triste ressource! mais la mauvaise conduite des Conquérans la leur avoit rendue nécessaire. *Caonabo*, Roi de Maguana, déjà accusé d'avoir détruit la première Forteresse des Espagnols, étoit sans contredit le plus puissant de tous les Caciques

XXXVIII.

Embarras de Colomb: il fait enlever le Roi de Maguana, qui périt sur mer.

de cette Isle, & le plus à craindre : Colomb resolut de s'assurer de sa personne ; & il y réussit par l'adresse & le courage d'un Officier aussi hardi qu'intrépide. *Ojeda*, c'est le nom de l'Officier Espagnol, suivi seulement de neuf Cavaliers, arrêta le Roi de Maguana au milieu de sa propre Cour, lui mit lui-même les fers aux pieds & aux mains, & l'emmena, ainsi enchaîné, à Isabelle. Ce fier Cacique, embarqué ensuite pour être conduit en Espagne, fit naufrage, & périt avec tout ce qui étoit dans le Vaisseau.

Tout cela n'étoit guères propre à inspirer l'amour de la Religion ; & je ne vois pas en effet que les Espagnols s'occupassent alors de cet objet. Un Historien fait entendre que le P. *Boyl*, qu'on avoit mis à la tête de quelques Missionnaires, s'en étoit retourné en Espagne, sans avoir même commencé l'exercice de son Ministère, du moins à l'égard des Indiens. D'ailleurs, la rude guerre qu'on leur faisoit, ne pouvoit que les éloigner de plus en plus des mœurs & de la Religion de leurs oppresseurs.

1494.

XXXIX.

On indispose toujours plus les Indiens, & on néglige leur instruction.

1494.

XL.

Ils se révol-
tent, & ils
font défaits :
plusieurs pé-
rissent dans
un combat,
& le sort des
autres de-
vient tou-
jours pire.

L'enlèvement & la mort d'un Ca-
cique avoit soulevé toute l'Isle :
cent mille Indiens, commandés par
le Prince *Manicatex*, frere de *Ca-
nabo*, se mirent en campagne pour
le venger. L'Amiral ne commanda
pour cette expédition que deux
cens hommes de pied, vingt che-
vaux, auxquels il fit joindre vingt
chiens d'attache, & avertit Goana-
ric de venir le joindre avec ses trou-
pes. Le Roi sauvage marcha en effet
au secours des Castillans ; mais il ne
fut guères que spectateur du com-
bat, que les Insulaires ne soutinrent
pas long-tems : épouvantés d'abord
par le feu des ennemis, percés par
leurs armes, dévorés par leurs gros
mâtins, ou foulés aux pieds des
chevaux, plusieurs milliers d'Indiens
demeurerent étendus sur le champ
de bataille, & un très-grand nom-
bre furent faits prisonniers de guerre.
On les condamna tous à des travaux
publics, & on en envoya trois
cens en Espagne, comme esclaves.

C'étoit ajouter une nouvelle in-
justice à la première. La Cour de

Castille en jugea ainsi : la Reine Isabelle trouva très-mauvais qu'on réduisît en servitude des gens, sur lesquels on n'avoit aucun droit, & qu'elle reconnut être d'un esprit fort doux. Elle renvoya donc les trois cens Indiens dans leur pays, & défendit de nouveau qu'on attentât désormais à leur liberté. Tous les desirs de cette sage Princesse étoient qu'on s'étudiât à réduire les Indiens par la douceur & la persuasion sous le joug de l'Évangile, & qu'on tâchât de les engager, par le motif de leur propre intérêt, à rendre un hommage volontaire à la Couronne de Castille.

La chose étoit aussi facile qu'avantageuse aux deux peuples : mais l'insatiable cupidité y mit toujours les plus forts obstacles. Les tributs exorbitans que les Vainqueurs venoient de mettre sur tous les Insulaires, sans exception, & qu'ils faisoient payer tous les trois mois avec la dernière rigueur, acheverent de les jeter dans le désespoir. Ne pouvant plus se flatter de se délivrer par la force, d'un joug si pesant, les

1494.
XLI.
La Reine de Castille juge en leur faveur.

XLII.
Elle n'est pas obéie en tout. Mauvais parti que le seul désespoir inspire aux Insulaires.

Indiens convinrent de ne plus fermer, & de se retirer tous sur les montagnes, persuadés qu'ils y trouveroient toujours de quoi subsister, de ce que la terre produit d'elle-même; & que les Etrangers, faute de vivres, sortiroient bientôt de l'Isle, ou qu'ils y périroient de misere & d'épuisement. Cette résolution fut en effet fatale aux Castillans, qui se virent à la veille de mourir de faim; mais elle ne le fut pas moins aux Insulaires, qui, poursuivis de tous côtés par les Fameliques étrangers, obligés d'errer sans cesse, ou de se tenir cachés dans de profondes cavernes, périssoient tous les jours par le même moyen, par lequel ils croyoient faire périr leurs ennemis.

Dans cette position, on comprend assez que la parole du salut ne pouvoit être ni prêchée avec sûreté, ni écoutée avec fruit. Parmi les Missionnaires arrivés depuis peu, il y avoit de fervens Religieux de Saint François, & Barthelemy de Las-Casas, devenu depuis si célèbre dans l'Ordre de Saint Dominique,

par son zèle intrépide pour la défense des Indiens opprimés : mais la malice du démon, & les passions des hommes, retarderent bien ce qu'on avoit lieu d'espérer du Ministère de ces hommes Apostoliques.

Les divisions des Espagnols augmentoient toujours ; & tandis que l'Amiral continuoit à soumettre des peuples entiers, & leur Caciques, à la Couronne de Castille, les mécontents s'efforçoient de le perdre lui-même dans la même Cour, sans épargner ses deux frères, Don Barthelemy & Don Diegue. Quelque prévenus que le Roi & la Reine fussent en faveur des Accusés, il étoit difficile de les croire tout-à-fait innocens, contre le témoignage d'une multitude d'Accusateurs, dont les uns étoient distingués par leur caractère, & plusieurs par leur naissance, autant que par leurs services. Le seul moyen d'éclaircir les faits étoit d'envoyer un Commissaire sur les lieux : on le fit ; mais on choisit mal. Don Jean d'Aguado, Maître d'Hôtel de la Reine, chargé de la commission, partit de Madrid

 1495.

XLIII.
Nouvelles divisions entre les Espagnols. La Cour envoie un Commissaire sur les lieux.

1495.

dans le mois d'Avril 1495, & arriva à Isabelle au mois d'Octobre, dans le tems que l'Amiral étoit occupé à faire la guerre aux freres de Caonabo.

* Lieute-
nant Génér-
al.

Don Barthelemy Colomb, déjà nommé Adelantade*, commandoit dans la Place. Aguado le traita avec beaucoup de hauteur, usa même de menaces; &, sous prétexte d'écouter les plaintes qu'on venoit lui faire de toutes parts contre le Gouvernement présent, il agissoit en Vice-Roi, plutôt qu'en simple Informateur. Ayant fait proclamer à son de trompe sa Lettre de créance, il partit d'Isabelle, publiant par-tout sur sa route, qu'il étoit venu pour faire le procès aux Colombes, & en délivrer la Colonie. Beaucoup moins auroit suffi pour assembler autour de lui les mécontents; & presque tout le monde l'étoit, parce que la famine étoit générale, & toujours extrême. L'Amiral, bientôt averti, se rendit en diligence à Isabelle, & Aguado rebroussa chemin pour l'y joindre.

XLIV.
Mauvaife
conduite du
Commissai-
re.

Il y fut reçu comme s'il y eût fait sa première entrée, & sa commission

y fut proclamée de nouveau avec la plus grande folemnité. Tout cela se faisoit par ordre de l'Amiral ; ce qui n'empêcha pas qu'Aguado ne commençât d'informer juridiquement contre lui : la plupart des Espagnols faisirent avec joie une si belle occasion de perdre des étrangers qu'ils n'aimoient pas , & que la Cour sembloit abandonner. Les plaintes , toujours favorablement reçues , parurent considérables , & le Commissaire ajoutoit foi à tout : continuant à trancher du Vice-Roi , il commandoit & parloit en toute rencontre avec autant de fierté que d'impudence. L'Amiral , de son côté , se comporta avec une modération dont bien des gens ne l'avoient pas cru capable ; il affecta même un air triste & embarrassé ; il ne releva aucune des fausses démarches d'Aguado.

Ce Commissaire ayant fini ses informations , se préparoit à repasser en Espagne , lorsqu'un furieux ouragan vint briser sur la côte les quatre Navires qui l'avoient apporté , sans endommager deux Caravelles

1495.

XLV.

Il n'est ni
retenu , ni
adouci par la
modération
de l'Amiral.

XLVI.

Ils se pré-
parent tous
deux à partir
pour l'Espa-
gne.

1495.

que Colomb avoit fait construire depuis peu. L'Amiral en offrit une à Aguado, & déclara qu'il monteroit l'autre pour aller lui-même plaider sa cause au Tribunal des Rois Catholiques. Il confia le Gouvernement de l'Isle, pendant son absence, à ses deux freres; & la garde des Fortereſſes à des Commandans dont il se croyoit sûr.

XLVII.
/ Découverte
de nouvelles
mines d'or.

Dans le même tems quelques Caciques lui apprirent, que dans un certain endroit, vers le Sud, il y avoit des mines d'or très-abondantes. Il voulut éclaircir le fait avant son départ. Il nomma pour faire cette reconnoissance deux Espagnols (Garay & Dyaz). Les Caciques y joignirent des Guides; ils se transporterent sur le lieu, & ils y trouverent d'abord plusieurs ruisseaux qui déchargeoient de l'or en quantité; ayant fait creuser la terre en plusieurs endroits, ils en virent encore en plus grande abondance. Colomb donna aussi-tôt ses ordres pour bâtir en ce lieu-là une Forteresse, sous le nom de Saint-Christophe; nom qui s'étendit depuis

aux mines, qu'on creusa aux environs, & d'où l'on a tiré des trésors immenses. Cette nouvelle découverte ne pouvoit que bien flatter Colomb dans la situation où il se trouvoit.

Ses deux Caravelles appareillèrent enfin le 10 de Mars 1496, & l'Amiral fit embarquer sur la sienne environ deux cens Espagnols pauvres & malades, qui avoient permission de retourner dans leur Patrie : il les traita fort bien pendant la traversée, & en fit autant d'apologistes de sa conduite. Peu de tems après il reconnut la Guadeloupe, & s'en approcha pour y faire de l'eau & du bois. Sa chaloupe étant sur le point d'aborder, le rivage parut tout bordé de femmes armées d'arcs & de fleches, qui se mettoient en posture de disputer la descente : on détacha deux Habitans d'Hayti, qui, ayant gagné la terre à la nage, avertirent les Héroïnes qu'on ne vouloit leur faire aucun tort, qu'on demandoit seulement de l'eau & du bois, & s'il se pouvoit, des vivres en payant : elles répondirent que

1496.

XLVIII.

Femmes guerrières de la Guadeloupe.

1496.

leurs maris étoient à la pêche de l'autre côté de l'Isle, & qu'elles ne pouvoient disposer de rien sans leur agrément. Cette réponse ne satisfaisant pas les Espagnols, la chaloupe avançoit toujours, lorsque ces Insulaires décocherent une grêle de fleches, dont personne ne fut blessé : quelques coups d'arquebuses qu'on tira au vent pour leur faire peur, les mirent aussi-tôt en fuite : on courut après, & l'on prit quelques petits garçons, & plusieurs femmes, parmi lesquelles étoit l'épouse du Cacique. On leur fit bien des carresses, & quelques présens ; ce qui produisit l'effet qu'on avoit espéré : on n'eut plus aucune difficulté de se pourvoir de toutes les choses dont on avoit besoin.

Après une navigation assez longue & très-fâcheuse, les deux Caravelles, qui ne s'étoient presque point quittées, arriverent le 11 de Juin dans la Baye de Cadix. L'Amiral se rendit de-là à Burgos, séjour ordinaire de la Cour en ce tems-là. Il n'y trouva ni le Roi, qui faisoit alors la guerre en Roussillon, ni la Reine, qui

XLIX.

L'Amiral
est bien reçu
à la Cour de
Castille.

qui s'étoit transportée à l'Oredo, où elle ordonnoit toutes choses pour le voyage de l'Infante Jeanne sa fille, laquelle alloit en Flandre épouser l'Archiduc Philippe d'Autriche. Mais l'un & l'autre furent bientôt de retour à Burgos; & l'Amiral eut une prompte & favorable audience, & même de nouveaux témoignages de bonté, de confiance & de satisfaction de la part des Rois Catholiques.

Colomb fut d'autant plus surpris de cet accueil, qu'il s'y attendoit moins. Il est vrai que bien des choses militoient en sa faveur: ses grandes qualités connues, & ses services déjà admirés dans toutes les Cours de l'Europe; la passion trop marquée de ses ennemis; & la partialité scandaleuse du Commissaire. Ajoutons encore le témoignage de ces deux cents Espagnols, qui de retour de l'Amérique, parloient, comme témoins oculaires, & de la modération de l'Amiral, & de la manière indigne dont il avoit été traité par Aguado. Aussi les deux Souverains ne lui parlerent-ils jamais, ni de ce

1496.

qui étoit porté dans les informations, ni de ce que le Pere Boyl & Dom Pedre Marguarit (tous deux Arragonois) avoient déposé contre lui.

II.

Diversement expliquées.

Cette conduite de la Cour fut une pleine justification de l'Amiral dans l'esprit de quelques-uns ; d'autres l'attribuerent à une sage politique de Ferdinand & d'Isabelle, qui, ayant reconnu que la passion avoit eu beaucoup de part à toutes les accusations, jugeoient à propos de fermer les yeux sur bien des choses, en faveur d'un homme qui avoit déjà rendu, & qui pouvoit rendre encore de grands services à l'Etat. La fidélité de Colomb étoit d'ailleurs au-dessus de tout soupçon.

Il ne fut donc plus question que de faire quelques reglemens pour l'établissement des Indes, tant pour le spirituel que pour le temporel, & d'y renvoyer au plutôt l'homme le plus capable de faire exécuter ce qui auroit été réglé. Il fut convenu que le Roi & la Reine feroient passer à leur dépens, dans l'Isle d'Haiti trois cens hommes, sçavoir quarante ca-

III.

Quelques Réglemens pour le bien de la Colonie.

valiers, cent fantassins, soixante mariniers, vingt ouvriers en or, cinquante laboureurs, vingt artisans de différens métiers, & qu'on y joindroit trente femmes; que tous ces gens-là auroient leur solde, qui fut alors réglée. L'Amiral obtint encore quelques Religieux, tant pour la conduite spirituelle des Espagnols, que pour l'instruction des Insulaires. Il demanda aussi non-seulement des Médecins & des Chirurgiens, mais encore des joueurs de toute sorte d'instrumens, pour chasser la mélancolie, source ordinaire de la plûpart des maladies qui désolent les nouvelles peuplades.

Pour suppléer à la disette des Sujets, dans le pays déjà conquis, Colomb proposa de commuer la peine de ceux qui étoient détenus dans les prisons d'Espagne pour des crimes, & pour de grandes dettes, qu'ils ne pouvoient pas espérer d'acquitter, en un exil perpétuel dans les nouvelles Colonies. Il vouloit encore qu'il fût enjoint à tous les Tribunaux de condamner aux mines une partie de ceux qui avoient mérité

1496.

LIII.

On veut remédier à un inconvénient, & on tombe dans un plus grand.

1496.

les galeres. Cet avis fut suivi sans aucune difficulté, parce qu'on ne se donna pas le tems de l'examiner; mais les plus sages l'ont regardé depuis comme une grande faute, parce que des Republicques doivent avoir d'autres fondemens que de malfauteurs. S'il est bon, s'il est quelquefois avantageux de pouvoir envoyer dans les Colonies de mauvais sujets qui incommodent l'Etat, qui déshonorent quelquefois les familles, & qui transplantés dans une terre étrangere y peuvent changer de mœurs & de conduite, il faut pour cela que le pays soit déjà bien établi, & que la Justice, la Police & la Religion y soient en vigueur. Il n'y avoit encore rien de cela dans le pays déjà conquis par les Castillans: & si on manquoit d'hommes au milieu de peuples innombrables, on sçavoit à quoi il falloit l'attribuer.

Cependant, malgré l'empressement & les desirs de l'Amiral, très-conformes à ceux de la Cour, son embarquement pour l'Amérique fut bien différé, soit que les fonds manquaient, ou que celui qui étoit

chargé de ces armemens manquât lui-même de bonne volonté. En attendant, Colomb obtint qu'on fit partir quelques bâtimens chargés de provisions, & il profita de la même voie, pour ordonner à son frere de placer ailleurs la Colonie d'Isabelle. Tout le terrain des environs de cette place étoit si sterile, que rien n'y pouvoit, & qu'on étoit obligé de faire venir d'Europe jusqu'aux légumes. L'Amiral manda donc à Don Barthelemi de travailler incessamment à ce transport, & de choisir la côte du sud, où il y avoit de bons ports, d'excellens pâturages, & des terres qui paroissoient être très fertiles. Il lui recommandoit sur-tout de visiter lui-même le lieu, d'examiner tout avec attention, & de s'approcher, tant qu'il se pourroit, des mines de S. Christophle.

Lorsque ces ordres arriverent à Isabelle, l'Adelantade étoit sur le point de les prévenir, & de profiter pour cela des bonnes dispositions d'une riche Indienne, qui venoit de proposer un établissement pour les

1496.

LIV.

La Colonie
d'Isabelle est
transportée
ailleurs.
Pourquoi ?

1496.

LV.

Riche Indienne, favorable aux Castellans, & à la Religion Chrétienne.

Espagnols sur ses terres. Cette Dame, qui commandoit dans une Bourgade à l'embouchure du fleuve Ozama, avoit conçu quelque affection pour un jeune Espagnol, nommé Michel Diaz, le même que Colomb avoit envoyé reconnoître les mines de S. Christophle; elle résolut de le retenir auprès d'elle, & pour l'y engager plus aisément, elle lui fit les propositions les plus avantageuses pour lui-même, & pour sa nation. Après lui avoir fait remarquer la commodité du port, que formoit naturellement l'entrée du fleuve, la beauté & la bonté du pays, & le voisinage des mines; elle ajouta enfin que si tous les habitans d'Isabelle vouloient s'y transporter, elle se chargeroit de ne les laisser manquer de rien, & fit entrevoir à Diaz qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'épouser.

La généreuse Indienne ne devoit point craindre un refus : toute la Colonie, & Diaz en particulier, acceptèrent d'abord ses offres, & Dom Barthelemi mit la main à l'œuvre, au moment qu'il reçut les or-

dres de l'Amiral. Arrivé sur le lieu, il trouva chez la Dame Indienne toutes choses dans l'état qu'on lui avoit dit, un port sûr & profond, un terrain propre à tout, & de bons Insulaires fort prévenus en faveur des Espagnols. Le plan de la nouvelle Ville fut tracé sur le champ à l'orient du fleuve Ozama, & en assez peu de tems la plûpart des habitans d'Isabelle vinrent s'y établir. On la nomma d'abord la nouvelle Isabelle, & c'est ainsi que Christophe Colomb l'appelle toujours : cependant le nom de *San Domingo* a insensiblement pris le dessus, & l'on n'est pas trop d'accord sur son origine. Ceux-là prétendent que Dom Barthelemi appella ainsi la nouvelle Ville, parce que son pere portoit le nom de Dominique. Ceux-ci croient que ce fut parce qu'il étoit arrivé en ce lieu le jour de Dimanche. L'opinion la plus vraisemblable, comme la plus commune, est que la premiere Eglise de la nouvelle Ville ayant été consacrée à Dieu, sous le nom du saint Fondateur des Freres Prêcheurs, qui est encore aujourd'

1496.

LVI.

Fondation de la Ville de Saint-Domingue, qui a donné ce nom au Diocèse, & à toute l'Isle.

1496.

d'hui le patron du Diocèse, ce nom a été donné avec le tems à toute la Ville, comme de la Ville même nos François l'ont étendu à toute l'Isle. Quand à ce qui regarde Diaz & la Cacique sa maîtresse, il paroît qu'ils se marierent, & que la Cacique fut baptisée, puisque les Auteurs Espagnols la nomment communément Catherine.

Dès que Dom Barthelemi eut fait jeter les fondemens d'une forteresse dans la Ville de S. Domingue, & donné ses ordres pour en presser les travaux, il entreprit un autre voyage à la côte de l'ouest. *Behechio*, Roi de Xaragua, étoit le seul Cacique de l'Isle d'Hayti, qui ne se fût pas soumis au tribut : fier, puissant, & assez éloigné des quartiers des Castillans, il se flattoit que cet éloignement le mettroit à couvert de leurs poursuites, ou qu'il auroit toujours le tems de se préparer à les recevoir s'il apprenoit qu'ils vinssent lui faire une visite. La fondation de S. Domingue commença à lui donner autant d'inquiétude qu'elle faisoit plaisir à sa sœur *Anacoana*, qui

LVII.

Motifs d'une visite solemnelle, que Barthelemi Colomb fait au Cacique *Behechio*.

après la mort de son mari Caonabo, s'étoit retirée chez son frere. C'étoit une femme d'un génie beaucoup au-dessus de son sexe & de sa nation : fort éloignée des sentimens de son frere & de son mari contre les Espagnols, elle les estimoit & souhai-
toit de les avoir pour voisins. Barthelemi n'ignoroit point les sentimens de la Princesse, & crut que par son moyen il pourroit traiter avantageusement avec Behechio. Il pensoit d'ailleurs que son honneur, & l'utilité de la Colonie demandoient qu'il tâchât de réduire de gré ou de force ce puissant Cacique à suivre l'exemple des autres.

Il partit donc de S. Domingue à la tête de 300 hommes bien équipés, & marcha toujours en ordre de bataille, au son des tambours & des trompettes. *Behechio* bientôt informé de sa marche, fit avancer quelques troupes pour lui disputer le passage de la *Neyva*. L'Adelantade en ayant eu avis par ses coureurs, envoya un exprès au Cacique pour l'affurer qu'il ne venoit point en ennemi, mais uniquement pour visiter

~~1496.~~
1496.

LVIII.
Appareil &
succès de cette
marche.

1496.

un Prince & une Princesse, dont on lui avoit dit beaucoup de bien. Ce compliment répandit d'abord la joie dans tout le camp, & rendit la tranquillité à Behechio. Tous ses sujets, qu'on menoit malgré eux à un combat, dont le nom seul les faisoit trembler, se persuaderent si bien qu'ils n'avoient plus rien à craindre, qu'on les vit dans le moment courir à l'envi au-devant des Espagnols.

LIX. Les Indiens vont en foule au-devant des Castillans, & leur rendent toutes sortes de services.

Les ayant rencontrés assez près de la Neyva, ils leur donnerent toutes les marques d'une parfaite cordialité, se chargerent de leurs bagages, & leur rendirent pendant le reste du chemin tous les services dont ils étoient capables, jusqu'à les porter sur leurs épaules à tous les passages des rivieres. Comme on approchoit de Xaragua, toute la noblesse fortit à la campagne, en dansant & chantant à la mode du pays : les trente femmes du Cacique parurent ensuite portant chacune une branche de palmier à la main, marchant en cadence, & faisant retentir l'air de leurs chants d'allegresse. Elles s'approcherent ainsi du Général, lui

présenterent leurs palmes, & se prosternerent à ses pieds; bien des nobles Indiens, à leur suite, firent la même chose à tous les Espagnols, & l'armée fut ainsi conduite en cérémonie jusqu'au Palais de Behechio. Il étoit fort tard, le repas étoit préparé & fort splendide; on goûta la douceur du repos pendant la nuit, & le lendemain matin on donna un divertissement militaire aux Castillans.

On vit paroître deux troupes d'Indiens, qui s'étant approchées l'une de l'autre en ordre de bataille, commencerent à se mêler & à se pousser, comme ces peuples ont accoutumé de faire dans leurs véritables combats. Le jeu s'échauffant un peu, ils prirent leurs macanas*, & s'en donnerent plusieurs coups sur la tête sans se faire beaucoup de mal. Ce divertissement fini, Dom Barthelemi prit le Cacique en particulier, lui représenta que lui seul n'avoit pas rendu hommage aux Rois d'Espagne, qu'il pouvoit venir de leur part des ordres de l'y contraindre par la force, & qu'il devoit

1496.

LX.
Divertissement Militaire.

* Espèce de sabres

1496.

LXI.

Le Cacique
se foumet au
tribut.

être convaincu par l'expérience des autres, qu'il n'étoit pas en état de résister : qu'il étoit donc de sa sagesse de prévenir les malheurs auxquels une guerre de cette nature l'exposeroit ; & qu'en se foumettant de bonne grace à payer un tribut, qui ne l'appauvriroit pas, il se procureroit l'amitié & la protection des plus puissans Princes de la terre. Ce discours persuada Behechio, que sa sœur sans doute y avoit préparé ; mais il déclara qu'il ne pouvoit pas donner de l'or, n'y en ayant pas dans ses terres : on lui répondit que les Espagnols avoient trop d'équité pour exiger de lui ce qu'il ne pouvoit pas fournir ; on convint à l'amiable d'une certaine quantité de coton & de vivres : & toutes choses se passerent avec une satisfaction réciproque.

De-là le Général Espagnol se rendit à Isabelle, où il trouva qu'on manquoit absolument de tout, & que depuis son départ de cette Ville il étoit mort plus de trois cens personnes de maladie & de misere. En attendant qu'il pût faire venir des

provisions d'Espagne, il en envoya chercher de tout côté, en dispersant les soldats dans les Bourgades Indiennes, voisines de forteresses; mais les Sauvages se lassèrent bientôt de pareils hôtes, qu'ils ne pouvoient rassasier, & dont pour récompense ils recevoient toutes sortes de mauvais traitemens. Les Sujets de Guarionex étoient les plus vexés, ils furent aussi les premiers qui tenterent de secouer un joug, qui de jour en jour leur devenoit plus insupportable. Ils obligerent même leur pacifique Roi de se mettre à leur tête, en le menaçant, s'il le refusoit, de se donner à un autre Souverain.

Don Barthelemi ayant appris cette nouvelle à S. Domingue, où il s'étoit déjà rendu, ne crut pas devoir donner au Cacique le tems de grossir ses troupes, ni aux autres celui de suivre son exemple. Il marcha promptement contre lui, & l'ayant rencontré à la tête de quinze mille hommes, il l'attaqua si brusquement pendant la nuit, qu'après lui avoir tué bien du monde, le fit lui-même

1496.

LXII.

De nouvelles vexations causent une nouvelle révolte.

LXIII.

Guarionex pris & relâché.

1496.

prisonnier. Il punit avec beaucoup de sévérité ceux qui avoient le plus contribué à lui faire prendre les armes ; & néanmoins il rendit la liberté au Cacique à certaines conditions.

LXIV.

Libéralités
d'un Caci-
que.

Bientôt après le Général reçut un exprès de Behechio , qui lui mandoit que son tribut étoit prêt , & qu'il pourroit, quand il voudroit, envoyer un bâtiment au port de Xaragua , pour le charger ; Dom Diegue, qui commandoit toujours à Isabelle , fut dépêché pour la côte de Xaragua , & Barthelemi voulut y aller lui-même par terre , pour recevoir les premiers hommages que le Cacique Behechio rendoit à la Couronne de Castille. Il fut reçu par ce Prince avec un appareil & une politesse , où il crut reconnoître l'esprit & l'affection de la Princesse sa sœur. Le navire arriva peu de tems après au port, chargé de coton & de cassave, au-delà même de ce qui avoit été stipulé. Dom Barthelemi invita ensuite le Prince & sa sœur à venir voir son vaisseau : c'étoit le premier bâtiment d'Europe

qui paroiffoit fur cette côte ; & ce qu'on publioit de ces merveilleufes machines avoit fort piqué la curiofité du Cacique. Il en vifita avec beaucoup d'attention tous les coins & les recoins ; il vit avec un plaifir fenfible toutes les manœuvres qu'on lui fit faire : à la fin on le falua d'une décharge d'artillerie , qui d'abord lui caufa une grande frayeur , mais ayant vu que les Caftillans ne faifoient qu'en rire , il fe raffura.

Les envieux de Christophe Colomb & de fes freres , n'avoient pas réuffi cette année à les abaiffer entièrement , & à les détruire comme ils fe le promettoient. Il eft vrai que par leurs brigues ils avoient obligé l'Amiral de paffer en Efpagne pour fe juftifier ; mais nous avons vu qu'il avoit été écouté ; & pendant fon abfence , fon frere Dom Barthelemi avoit fait plufieurs belles chofes dans l'Ifle : en peu de mois il avoit fondé une grande Ville & une bonne fortereffe : non-feulement le plus puiffant des Caciques du pays s'étoit rendu tributaire des Rois Catholiques , moins par la ter-

LXV.
Commen-
cement d'une
nouvelle
conspiration
contre la mai-
fon de l'A-
miral.

1497.

reur des armes , que par l'adresse & les insinuations de l'Adelantade ; son exemple , & celui de la Princesse sa sœur , sembloit faire tout espérer pour le succès de la grande entreprise de l'Amiral. Mais une nouvelle révolte , qui commença avec l'année 1497 , eut les suites les plus fâcheuses pour la maison des Colombes , & nuisit beaucoup aux progrès de l'Évangile.

D'un côté l'Amiral se vit retenu tout le cours de l'année dans la Castille , toujours flottant entre la crainte & l'espérance , toujours caressé des deux Souverains , sans être moins en butte à la mauvaise volonté de ses irréconciliables ennemis. Tandis que ceux-là le combloient de nouvelles faveurs , ceux-ci ne travailloient pas moins à le perdre par leurs calomnies , ou par les soupçons qu'ils s'efforçoient d'inspirer , & qu'ils coloroient d'une apparence de zèle.

Ferdinand & Isabelle paroissoient tout occupés à le combler d'honneurs & de biens : peu contents d'avoir confirmé de nouveau tout ce qu'ils avoient déjà fait en sa faveur , ils

LXVI.

Toujours
caressé des
deux Souve-
rains , Co-
lomb n'est pas
moins en but-
te à ses en-
vieux .

lui offrirent dans l'Isle S. Domingue un terrain à son choix de cinquante lieues de long , sur vingt-cinq de large , pour qu'il le possédât en propre , & qu'il le laissât à sa postérité , avec le titre de Marquis ou de Duc : grace que Colomb eut la prudence de refuser , pour ne point augmenter la jalousie des Grands contre lui , & pour éviter les discussions que cela n'auroit pas manqué de faire naître avec les Ministres & les Officiers Royaux , toujours appliqués à chercher les occasions de le chicaner. Une faveur que l'Amiral ne refusa pas , fut la confirmation de la qualité d'Adelantade , qu'il avoit déjà conférée à Dom Barthelemi , & que le Roi voulut bien ratifier , & en faire expédier le brevet avec les formalités ordinaires. La Reine prit encore en considération la découverte des Isles de Cuba & de la Jamaïque , que Colomb avoit faite , & dont il n'avoit retiré aucun profit pour lui-même : pour le récompenser de ce service , on le déchargea de contribuer d'un huitieme des avances , pour percevoir un huitie-

1497.

me des profits de tous les navires qui alloient aux Indes.

Cependant on ne travailloit pas avec moins de lenteur à son armement : tous les jours les Ministres lui faisoient de nouvelles difficultés, comme si on ne cherchoit qu'à le lasser. Dom Jean Rodriguez de Fonseca, chargé de la direction des armemens pour les Indes, & qui n'aimoit point l'Amiral, fut nommé à l'Evêché de Badajos, où il alla résider ; & sa place fut donnée à Dom Antoine de Torrez, plus favorablement prévenu & plus équitable. Ce changement accéléra l'armement ; mais il n'étoit pas encore fini, lorsque le Prince héréditaire d'Espagne étant venu à mourir, la Reine qui avoit beaucoup de confiance dans l'Evêque de Badajos, le rappella auprès de sa personne, pour se consoler avec lui, & le chargea de nouveau des affaires des Indes. Le retour du Prélat, retardant encore le départ de l'Amiral, fut funeste à sa maison & à la Colonie.

François Roldan Ximenés y excita une nouvelle révolte, beaucoup

LXVII.

Et à la mauvaise humeur d'un Ministre.

plus dangereuse que toutes les précédentes. C'étoit un homme peu lettré, mais de beaucoup d'esprit, d'un grand sens naturel, & d'une plus grande ambition ; mais assez adroit pour cacher ses mauvaises qualités. L'Amiral qui l'avoit eu à son service, ne les connoissoit pas, toutes ces mauvaises qualités, quand il l'établit Juge ordinaire à Isabelle ; emploi dont Roldan s'acquitta avec assez de réputation, pour que Christophle Colomb, en partant pour l'Espagne, lui confiât la charge d'Alcaïde-Major, ou de grand Sénéchal de l'Isle. Cette dignité & l'absence de l'Amiral reveillerent l'ambition de Roldan, dans l'esprit duquel les intrigues & les violences d'Aguado contre les Colombes avoient déjà jetté des semences de rébellion.

Dans la persuasion que l'Amiral ne retourneroit plus dans l'Amérique, l'Alcaïde forma le dessein de se saisir du gouvernement général, & commença par s'affurer des artisans : il leur fit entendre que les Colombes pensoient à se rendre maîtres du pays, & que déjà ils les traitoient

1497.

LXVIII.

Ingratitude
& mauvais
dessein de
l'Alcaïde de
St. Domin-
gue.

LXIX.

Ses brigues
contre l'Ami-
ral absent, &
contre ses fre-
res, qu'il
cherche à fai-
re périr dans
l'Isle.

1497.

tous en esclaves , pendant qu'ils les laissoient mourir de faim. Les ayant échauffés par de semblables discours , il fut d'abord résolu qu'on poignarderoit l'Adelantade , s'il leur tomboit entre les mains , & que cependant on se feroit de Dom Diegue , autre frere de l'Amiral. Ils marcherent dans ce dessein vers Isabelle , où se trouvoit Diegue , qui se tint enfermé dans le Château ; & comme il ignoroit encore le progrès qu'avoit déjà fait le mal , ou qu'il faisoit tous les jours , il crut y pouvoir remédier en éloignant l'Alcaïde , sous quelque prétexte honnête. Le Cacique Guarionex , qui ne se pressoit pas de payer son tribut , lui en fournit un : Diegue proposa à Roldan d'aller obliger ce Prince de satisfaire à ses obligations , & lui donna une escorte capable de l'en faire respecter. C'étoit donner des armes à un ennemi ; Diegue connut trop tard son imprudence. L'Alcaïde ne se vit pas plutôt à la tête d'une troupe de soldats choisis , qu'il travailla à les débaucher , en désarmant , ou congédiant tous ceux qui refuseroient de

s'attacher à lui. Il fit plus, il fomenta la désobéissance du Cacique, & l'engagea, non à payer le tribut, mais à prendre les armes contre le Gouverneur.

Après ces pratiques de trahison, le premier acte d'hostilité de Roldan, fut de se saisir par force des clefs du magasin Royal : il en rompit toutes les ferrures, & distribua à ceux de sa suite une grande partie de ce qui s'y trouva d'armes & de provisions. Toutes ses autres démarches répondirent à ces commencemens. Il fit de nouvelles insultes à Dom Diegue, & voulut surprendre la Ville de la Conception; mais l'Adelantade y étant accouru avec des troupes, Roldan qui connoissoit la valeur de ce Général, n'osa point l'attendre; s'il accepta une entrevue qui lui fut proposée, il la rompit; & attendant une occasion de revenir avec plus de succès à la Conception de la Vega, il se retira chez le Cacique *Manicatex*; dont il reçut le tribut; & la licence qu'il donnoit à ses troupes, les ayant bientôt grossies, pendant que la faim faisoit

1497.

LXX.
Nouvelles
entreprises
de Roldan,
toujours plus
criminelles.

1497.

tous les jours désertent des soldats de toutes les Colonies, l'embarras de Dom Barthelemi croissoit toujours, ainsi que l'audace de l'ennemi, résolu de porter les choses à toute extrémité.

LXXI.

L'Adelantade Colomb reçoit du secours & fait de nouvelles propositions de paix, que Roldan rejette avec insolence.

Dans ces circonstances critiques, on vit arriver à S. Domingue deux caravelles chargées de vivres, elles venoient de Cadix, & étoient commandées par le Sergent-Major Pierre Fernandès Coronel, homme de mérite, & fort attaché aux Colombs. Aussitôt que l'Adelantade apprit l'heureuse nouvelle de ce secours, il se mit en chemin pour la Capitale: Roldan voulut aussi s'y rendre d'un autre côté; mais apprenant qu'il avoit été prévenu, & sçachant que les habitans de S. Domingue, ainsi que les équipages des caravelles, étoient peu disposés à entrer dans la rebellion, il s'arrêta à cinq lieues de la place.

Dom Barthelemi lui envoya faire de nouvelles propositions de paix: on pouvoit espérer qu'elles seroient d'autant plus volontiers écoutées, que Coronel publioit par-tout que

l'Amiral étoit plus en faveur que jamais, & ne tarderoit pas à arriver avec ses navires. Ce Capitaine avoit aussi apporté à Dom Barthelemi ses provisions de la charge d'Adelantade, signées du Roi & de la Reine; & il ne refusa pas la commission d'aller trouver lui-même le rebelle, pour l'amener à un accommodement: mais de plus loin qu'il fut apperçu, on le coucha en joue, en lui criant: demeure-là, traître; si tu avois tardé encore huit jours, nous étions les maîtres. Coronel vit pourtant l'Alcaïde, & le pria très-instamment d'avoir pitié de lui-même, & d'une Colonie qu'il déchiroit impitoyablement, sans pouvoir espérer d'en sortir à son honneur, Roldan ne l'écouta qu'avec peine, & répondit d'un ton si haut, que Coronel ne douta point qu'il n'eût des ressources qu'on ne sçavoit pas.

Peu de jours après on apprit que le Chef des révoltés s'étoit retiré dans la province de Xaragua; & qu'il avoit déclaré au Cacique qu'il venoit le délivrer d'un tribut que les Colombs lui avoient imposé sans

1497,

LXXII.
Il continue
dans sa révolte,

1497.

ordre du Roi. Il tenoit le même langage à tous les autres Caciques ; & néanmoins il n'étoit pas long-tems chez eux , fans en exiger bien au-delà du tribut dont il prétendoit les délivrer.

LXXIII.
Et veut faire révolter les Caciques.

Les Sujets de Guarionex , molestés par les deux partis , le pressoient de profiter des divisions des Castillans , pour secouer leur joug : ce Cacique , timide & pacifique , crut prévenir de nouveaux malheurs , en se retirant , avec un bon nombre de ses meilleurs Sujets , chez les *Ciguayos* , vers le cap Cabron , où il fut bien accueilli par *Mayobanex* qui en étoit Souverain.

LXXIV.
Ce qui rallume la guerre contre les Indiens.

L'Adelantade , craignant les suites de cette retraite , marcha en diligence contre le Cacique fugitif , & contre les *Ciguayos* chez qui il s'étoit retiré. Après plusieurs journées de marche au travers de montagnes fort difficiles , il apprit qu'une armée d'Indiens l'attendoit pour le combattre ; il se présenta à elle , & après avoir essuyé une grêle de flèches , qui ne blessèrent personne , les Espagnols n'eurent pas tiré quelques

ques coups d'arquebuse, qu'on vit toute cette armée se disperser en un moment, & gagner les montagnes. Mayobanex n'étoit pas fort loin de là; & le Général ayant découvert le lieu de sa retraite, il y marcha avec toutes ses troupes; mais il fit avancer ses députés pour lui offrir la paix & son amitié, à condition qu'il lui remettroit Guarionex entre les mains.

La réponse du Cacique ne fut pas celle d'un barbare : Guarionex, dit le fier Indien, est un homme d'honneur, qui ne fait tort à personne; mais les Espagnols sont des voleurs & des assassins, accoutumés à user des moyens les plus indignes pour envahir le bien d'autrui; je ne ferai jamais assez lâche pour abandonner un Prince malheureux, qui est mon ami, & qui est venu chercher un asyle chez moi. Les nobles de sa Cour, voyant les ravages que les Espagnols faisoient dans tout le pays, & touchés des cris du peuple, que cette guerre ruinoit, lui représenterent qu'il ne sauveroit pas

Guarionex, & qu'il se perdrait lui-

1498.

même, s'il ne cedoit à la force : il en arrivera (répondit Mayobanex) ce qui pourra ; mais je perirai plutôt que de livrer mon hôte à ses ennemis. Ayant appelé aussitôt le Prince, il lui déclara sa résolution ; Garionex en fut attendri ; ils s'embrassèrent tendrement, & s'arrosèrent l'un & l'autre de leurs larmes. Après quoi le Cacique envoya occuper toutes les avenues & tous les passages des montagnes ; & donna ordre de faire main-basse sur tous les Castillans, si on les pouvoit attaquer avec avantage.

L'Adelantade, à qui il importoit de gagner les Indiens plutôt que de les dompter, voulut faire une tentative pour engager le Cacique à un accommodement. Il lui envoya trois prisonniers qu'il avoit fait depuis peu, & il s'avança lui-même avec dix hommes de pied, & quatre chevaux seulement ; mais pour toute réponse, Mayobanex fit mourir les prisonniers, & se prépara au combat. Le Général Espagnol alors alla se présenter en bataille devant l'armée des *Ciguayos* : ils étoient en

LXXVI.

Qui se perd avec sa famille, pour sauver son hôte, & son ami.

assez grand nombre ; mais ils n'eurent pas plutôt vu la belle ordonnance des Castillans , que saisis de frayeur ils se débanderent , & laisserent les deux Caciques presque seuls. Ceux-ci tâcherent de se sauver par la fuite ; & Dom Barthelemi ayant découvert la retraite de Mayobanex , envoya douze de ses gens ; il les fit mettre tout nuds , & froter de Rocou à la maniere de ces barbares ; les Espagnols ainsi déguifés ne portoient d'autres armes que leurs épées cachées dans des feuilles de palmiers : avec cet équipage ils arriverent à la retraite de Mayobanex , qu'ils trouverent avec sa femme , ses enfans , & plusieurs de ses parens ; s'en étant saisis sans résistance , ils les menerent tous à leur Général , qui reprit aussitôt la route de la Conception avec sa proye.

Dans cette nombreuse troupe de prisonniers , il y avoit une fille de Mayobanex , qui avoit épousé un des principaux du pays , & qui par son mérite & sa beauté s'étoit rendue extrêmement chere à tous les

1498.

Ciguayos. Son mari ayant appris sa captivité, assembla ses vassaux, prit avec eux le chemin de la Conception, & fit tant de diligence, qu'en peu de jours il joignit l'Adelantade. En l'abordant, il se jeta à ses pieds, & le conjura les larmes aux yeux de lui rendre son épouse. Le Général fut touché du naturel de cet homme; il le releva, lui fit amitié, & lui remit sa femme, sans exiger même aucune rançon; mais il n'y perdit rien. La reconnoissance porta ce Seigneur à faire beaucoup plus qu'on n'auroit pû lui demander: peu de tems après on le vit revenir avec quatre à cinq cens hommes de ses Sujets, qui portoient tous de certains bâtons brulés, dont ces peuples se servent pour remuer la terre; il demanda qu'on lui marquât un certain terrein pour le cultiver, & y semer du bled au profit des Castillans. Son offre acceptée, il fit défricher, en peu de semaines, beaucoup plus de terrein, que des milliers de laboureurs à gage n'eussent fait en plusieurs mois. Ce fait est une preuve dès grands avantages

LXXVII.

Tendresse
& reconnoissance d'un autre Seigneur Indien.

que les Espagnols auroient pû retirer des naturels du pays, s'ils avoient sçu les ménager, & gagner leur affection par de bonnes manieres. C'est ce qu'ils ne firent jamais.

Cependant les Sujets de Mayobanex, à la vue de la générosité du Général envers la fille de leur Souverain, se flattoient de quelque espérance de le voir bientôt lui-même délivré; ils n'épargnerent pour cela ni larmes, ni prieres, ni promesses, ni présens; mais tout fut inutile. Dom Barthelemi rendit aux Ciguayos toute la famille du Cacique, & il fut inexorable sur sa personne: Mayobanex fut conduit à la capitale de S. Domingue, où on lui fit son procès dans les formes, & il fut pendu, comme convaincu du crime de rebellion. Le Lecteur pourra demander ici lequel des deux étoit le plus criminel, ou le Cacique, ou l'Adelantade? On ne voit pas du moins à quel titre le premier pouvoit être coupable de rebellion contre les Espagnols, puisqu'il n'avoit jamais été leur Sujet, ni de fait ni de droit. Les Castillans ne s'étoient jamais

1498.

LXXVIII.

Cruel Arrêt contre un Prince innocent & généreux.

1498. présentés en armes dans la Province des Ciguayos, avant que Guarionex y allât chercher un asyle.

LXXIX.

Retour de l'Amiral dans l'Isle Espagnole : ses soins inutiles pour la pacifier.

Après cette exécution, mais avant la fin de la révolte de l'Alcaïde, L'Amiral arriva dans le pays, & entra pour la première fois dans le port de S. Domingue. Il étoit parti avec six vaisseaux du port de San-Lucar avant la fin de Mai 1498, & il arriva vers la fin du mois d'Octobre. Son arrivée causa autant de joie aux bons citoyens, que d'allarmes aux rebelles. Les premiers soins de Christophle Colomb furent de terminer, s'il le pouvoit, toutes les contestations, & de faire rentrer Roldan dans son devoir, par la persuasion & les bonnes manières, avant que d'essayer de l'y contraindre par la force. Il députa donc Balester, Commandant de la Conception, pour aller offrir à Roldan une amnistie en bonnes formes. Le député s'acquitta de sa commission avec le même zèle qu'il avoit fait paroître depuis le commencement de la révolte, mais avec aussi peu de succès. Il trouva l'Alcaïde à *Bonao* avec Es-

cobar, & deux autres de ses principaux Officiers, appellés Adrien de Moxica & Pierre de Gamiz. Il leur dit tout ce qu'il put imaginer de plus fort, pour leur faire prendre des sentimens de paix & de réconciliation; & il n'en reçut que des réponses pleines de hauteur ou de mépris pour les Colombes. Ils chargèrent le député d'une lettre à l'Amiral, où après un long détail des griefs qu'ils croyoient avoir contre Dom Barthelemi & Dom Diegue, ils ajoutoient qu'ils avoient long-tems soupiré après son retour, comme après la fin de leurs maux; mais qu'ils voyoient bien qu'ils s'étoient flattés d'une vaine espérance, ne pouvant prendre aucune confiance en un ennemi qu'ils sçavoient être résolu de les perdre; ni reconnoître pour leur Vice-Roi, un homme qui ne craignoit point de sacrifier la justice à ses intérêts particuliers & à ceux de sa famille; qu'au reste, ils ne vouloient plus entendre parler d'accommodement, à moins qu'on ne leur envoyât Dom Alfonse Sanchez de Carvajal. Cette lettre n'embarraffa

1498.

pas peu l'Amiral, en qui elle faisoit naître, contre la fidélité de Carvajal, des soupçons assez bien fondés. Néanmoins l'Amiral se résolut à ne rien épargner pour mettre dans la plus grande évidence la sincérité de son procédé, & il consentit à se servir de l'entremise de Carvajal, il l'envoya à l'Alcaïde, & le chargea de lui remettre cette lettre.

LXXX.
Lettre de
l'Amiral à
l'Alcaïde.

» Cher ami, mon premier soin,
» en arrivant dans cette Capitale,
» après avoir embrassé mon frère,
» fut de demander de vos nouvelles.
» Vous ne sçauriez douter qu'après
» ma famille, vous n'avez depuis
» long-tems occupé la principale
» place dans mon cœur, & j'ai tou-
» jours tellement compté sur le vô-
» tre, qu'il n'est rien dont je ne me
» fusse entièrement reposé sur vous;
» jugez par-là de ma douleur, en
» apprenant que vous vous étiez
» brouillé avec les personnes du
» monde qui me touchent de plus
» près, & me doivent être les plus
» chères. On me consola néanmoins
» en me disant que vous attendiez
» mon retour avec ardeur; je me

» flattai alors que vos premiers sen-
» timens à mon égard n'étoient point
» changés, & je m'attendois qu'aussi-
» tôt que vous sçauriez mon arri-
» vée, vous ne tarderiez pas à vous
» rendre auprès de moi. Ne vous
» voyant point paroître, & croyant
» que vous appréhendiez quelque
» ressentiment de ma part, je vous
» envoyai Ballester, pour vous don-
» ner toutes les assurances que vous
» pouviez désirer. Le peu de succès
» de cette démarche, a mis le com-
» ble à mon chagrin. Eh! d'où vous
» peuvent donc venir ces défiances,
» que vous témoignez avoir de moi?
» Enfin vous m'avez demandé Car-
» vajal, je vous l'envoie, ouvrez-
» lui votre cœur, & marquez-lui ce
» que je puis faire pour regagner
» votre confiance. Mais au nom de
» Dieu, songez à ce que vous de-
» vez à la Patrie, aux Rois nos Sou-
» verains Seigneurs, à Dieu, à vous-
» même : prenez soin de votre ré-
» putation, & jugez plus sainement
» de toutes choses, que vous n'a-
» vez fait par le passé : considérez
» avec attention l'abîme que vous

1498.

» creusez fous vos pieds , & ne per-
 » fitez pas plus long-tems dans une
 » résolution défespérée.

» Je vous ai représenté à leurs
 » Alteffes , comme un des hommes
 » de la Colonie sur qui elles pou-
 » voient plus sûrement compter ; il
 » y va de mon honneur & du vô-
 » tre , qu'un témoignage si avanta-
 » geux ne foit pas démenti par vo-
 » tre conduite. Hâtez-vous donc de
 » vous montrer aujourd'hui tel que
 » je vous ai autrefois connu ; j'ar-
 » rêterai les navires qui font tout prêts
 » à partir , dans l'espérance que par
 » une prompte & parfaite soumif-
 » sion , vous me mettrez en liberté
 » de confirmer tout le bien que j'ai
 » dit de vous. Je prie le Seigneur
 » qu'il vous ait en sa sainte garde.
 » Le 20 d'Octobre 1498 ».

LXXXI.

Obstination
 du rebelle
 protégé à la
 Cour de Caf-
 tille.

Ni le style de cette lettre , ni toute
 la prudence de Carvajal ne pûrent
 réduire le fier Alcaïde. D'une part ,
 il sçavoit qu'il avoit des protecteurs
 qui agissoient pour lui contre Co-
 lomb à la Cour de Castille : d'un
 autre côté , des associés de sa rebel-
 lion s'obstinoient à vouloir qu'on ne

traitât avec l'Amiral que par lettres & au nom de toute la troupe. Ainsi Roldan se contenta d'écrire à l'Amiral ; & quoique sa lettre fût plus modérée que ses discours & ses entreprises , il rejettoit néanmoins sur l'Adelantade la faute de tout ce qui s'étoit passé , & soutenoit qu'il n'avoit rien fait contre le service du Roi. Carvajal se chargea de porter cette lettre à l'Amiral ; & Balester , qui s'arrêta à Bonao , écrivoit aussi à Colomb , que son sentiment étoit , qu'on ne refusât rien aux rebelles de ce qu'on pouvoit honnêtement leur accorder ; sur-tout , qu'on leur permît de retourner en Castille ; comme plusieurs d'entr'eux le souhaitoient avec passion ; qu'au reste il n'y avoit point de tems à perdre , que le parti des mutins croissoit tous les jours , que déjà huit soldats de son escorte s'étoient donnés à eux , & qu'il étoit à craindre que les autres ne suivissent un si pernicieux exemple , ce qui les mettroit en état de tout entreprendre.

L'Amiral en avoit déjà des preuves ; car lorsqu'il avoit résolu de

LXXXII.
Embarras de
l'Amiral.

1498.

pour suivre les rebelles par la voie de la rigueur, ayant voulu assembler ses troupes pour marcher contre eux, presque tous les soldats avoient refusé de le suivre, d'abord sous divers prétextes, & puis tout ouvertement, en disant qu'ils ne vouloient point repandre le sang de leurs compatriotes.

Attaqué par les séditieux, & abandonné par ses propres troupes, l'Amiral vit bien qu'il falloit ceder au tems. Il fit donc publier une déclaration datée du 9 de Novembre, laquelle portoit que pour ceux qui dans le terme de seize jours, ou s'ils étoient trop éloignés, dans celui d'un mois, rendroient les armes, il y auroit abolition entière du passé; qu'ils seroient traités avec toute la douceur & l'humanité convenables à des Chrétiens, & à des Sujets des mêmes Princes; qu'on enverroit en Espagne tous ceux qui le fouhaiteroient, & qu'on payeroit à chacun ce qui étoit dû de sa solde. Outre cette créance générale, dont la copie fut affichée à la porte de la Forteresse, l'Amiral envoya à Roldan

LXXXIII.
Sa Déclaration.

un sauf conduit des plus amples, daté du 29 du même mois.

Comme les Navires ne pouvoient plus différer leur départ pour l'Espagne, Colomb les fit partir, & il ne put se dispenser d'instruire, par cette voie, la Cour de Castille de ce qui se passoit dans l'Isle. Après avoir exposé, en peu de mots, le commencement & le progrès de la révolte, il ajoutoit que le Chef des rebelles prétendoit n'avoir besoin d'aucun pardon, disant que tout ce qui s'étoit passé, n'étoit qu'un différend personnel entre lui & l'Adelantade, il supplioit donc leurs Alteffes, ou leur Conseil, de vouloir bien en connoître; de faire venir pour cela en Espagne les Parties, (ainsi que l'Alcaïde major le requéroit) & de s'en rapporter, sur-tout, à Carjaval & à Balester, dont la probité & la réputation étoient connues. L'Amiral ajoutoit qu'il ne répondoit pas si les factieux se remettroient incessamment en regle, ou s'ils ne continueroient pas leurs brigandages. Il n'oublioit pas que ce soulèvement étoit l'unique sujet qui

 1498.

LXXXIV.

Ce qu'il
écrit aux
Rois Catho-
liques.

1498.

l'avoit empêché d'envoyer Don Barthelemy, son frere, continuer la découverte de la terre ferme, comme il en avoit eu la pensée; qu'il tenoit trois Bâtimens tout prêts pour cette expédition, mais qu'il ne pouvoit se priver d'un tel secours, tandis qu'il n'étoit pas en sûreté dans la Capitale même. Enfin il insinuoit modestement, que si on n'eût pas différé si long-tems son armement en Espagne, tous ces malheurs ne seroient pas arrivés, ou n'auroient pas eu les suites fâcheuses qui faisoient le sujet de son inquiétude.

LXXXV.

Richesses
qu'il envoie
en Espagne.
Ses envieux
n'en font pas
moins achar-
nés à le per-
dre.

Ces Vaisseaux arriverent heureusement en Castille, avec une fort belle cargaison en coton, en or, en perles, en indigo, en bois de Bresil, & en plusieurs autres marchandises précieuses; ce qui faisoit tomber bien des discours qu'on ne cessoit de tenir contre l'Amiral. On verra cependant bientôt que ses ennemis, cachés ou connus, ne s'oublioient point pour achever de le perdre. Les batteries furent si bien dressées, si bien servies, & en si grand nombre, que la maison de

Colomb en reçut un coup, dont elle ne se releva jamais entièrement.

1499.

Pendant le même tems l'Alcaïde prit le parti d'aller trouver l'Amiral à Saint-Domingue, mais dans le dessein de lui débaucher ceux qui lui étoient encore attachés. C'est ce qu'il fit connoître par la hauteur avec laquelle il parla; par les demandes qu'il fit, en protestant qu'on ne devoit pas se flatter de lui voir mettre les armes bas. L'Amiral ne voulut pourtant pas lui faire connoître toute l'indignation que lui caufoit ce procédé; il lui fit même des propositions fort raisonnables; & comme Roldan lui eut répondu qu'il ne pouvoit rien résoudre, sans en avoir conféré avec son Conseil, on lui permit de se retirer, & de consulter les siens. A peine arrivé à Bonao, l'Alcaïde, comme s'il se fût repenti des avances qu'il avoit faites en allant trouver son Général, lui écrivit une lettre fort insolente, & lui proposa des conditions qu'il sçavoit bien lui-même ne pouvoir être acceptées.

LXXXVI.
Opiniatreté
& nouvelles
insultes de
l'Alcaïde.

L'Amiral ne se rebuta point en-

1499.

core ; il publia une nouvelle amnistie , accompagnée de toutes les promesses déjà faites , & mit Carvajal aux trouffes des rebelles , lui donnant un plein pouvoir d'agir , suivant que sa prudence & les occurrences le demanderoient. Balester étoit dans le Fort de la Conception , lorsque Roldan se présenta devant la Place ; elle étoit forte & défendue par un brave Officier ; les rebelles désespérant de l'emporter d'affaut , se préparoient à la prendre par famine , & en avoient déjà détourné les eaux , lorsque Carjaval les joignit & les obligea de prendre la fuite. Les négociations néanmoins recommencerent peu après , & furent conduites avec tant de dextérité , par la sagesse de Carvajal , que l'on convint enfin de ces conditions : 1°. Que tous ceux qui voudroient repasser en Castille , le pourroient en toute liberté , & que l'Amiral leur feroit préparer deux bâtimens au Port de Xaragua , où il étoit plus aisé d'avoir les provisions nécessaires pour le voyage. 2°. Qu'au lieu des esclaves , que les factieux

LXXXVII.

On lui fait
des condi-
tions qu'il ne
méritoit pas.

avoient d'abord demandés, on leur permettroit d'embarquer les jeunes Indiennes que ces malheureux avoient séduites. 3°. Que l'Amiral leur donneroit à tous des certificats de leurs services & bonne conduite. 4°. Qu'on leur feroit restituer tout ce qu'on avoit saisi sur eux, & qu'on prendroit des mesures pour la sûreté des effets qu'ils laisseroient dans l'Isle en partant pour l'Espagne.

Roldan signa sur le champ ces articles, le 14 de Novembre, à condition qu'ils seroient ratifiés dans dix jours par l'Amiral. Colomb les signa le 21, &, à son tour, y mit pour condition, que les rebelles partiroient dans cinquante jours pour l'Espagne. Aussi-tôt il donna les ordres nécessaires pour que les deux Navires se trouvassent à Xaragua au tems marqué. La tempête en retarda l'arrivée, & Roldan prit ce prétexte pour refuser de s'en tenir à ce qui avoit été conclu. Le mal cependant devenoit contagieux: les Insulaires, en bien des endroits, se montroient tout disposés à se sou-

 1499.

LXXXVIII.

L'Alcaïde

les accepte, signe & se retracte. Son exemple devient contagieux.

1499.

lever : ceux des Espagnols qui jusques-là étoient demeurés fidèles, commençoient à dire tout haut, que s'ils se fussent joints à Roldan, ils se feroient enrichis, & auroient la liberté de retourner en Espagne. C'étoit donc une nécessité pour l'Amiral de finir, à quelque prix que ce fût; aussi ne fit-il difficulté sur rien. Les articles furent enfin signés & exécutés de bonne foi.

Les deux caravelles partirent avant la fin de 1499, & Colomb auroit bien voulu s'embarquer lui-même pour informer plus exactement le Roi & la Reine de toute cette affaire; mais sa présence étoit nécessaire dans l'Isle, & le zèle du bien public l'emporta sur ses propres intérêts. Il se contenta d'envoyer à sa place Balester, & Garcias de Barrantez, auxquels il donna un Mémoire très-circonstancié de tout ce qui s'étoit passé, signé par Carvajal, par Corronel, & par plusieurs autres personnes en place.

Il écrivit de plus aux Rois Catholiques, pour leur rendre compte de tout ce qui regardoit les séditieux;

LXXXIX.

Sage conduite de l'Amiral : ce qu'il demandoit.

& à la fin de son Mémoire, il demandoit avec instance un Intendant de Finances, un Trésorier Royal, & un Magistrat habile. Il prioit aussi qu'on lui envoyât son fils aîné Don Diegue, pour le former aux grandes affaires, puisqu'il devoit hériter de ses deux Charges, d'Amiral & de Vice-Roi.

Peu de tems après le départ des deux Bâtimens, Roldan, qui étoit rentré dans l'exercice de sa Charge, présenta à Colomb une Requête de la part d'une centaine de ses compagnons qui vouloient s'établir dans l'Isle, & qui demandoient des terres dans la Province de Xaragua. L'Amiral comprit bien que s'il laissoit un si grand nombre de ces gens-là ensemble, il étoit à craindre qu'ils ne perpétuaissent la rébellion : ainsi sans rien accorder, ni refuser positivement, il traîna cette affaire en longueur ; & les mécontents s'étant enfin divisés en plusieurs bandes, il ne fit plus aucune difficulté de leur accorder une partie de ce qu'ils souhaitoient. Le plus grand nombre s'arrêta à Bonao ; d'autres se placèrent

1499.

XC.

Il dissipe
sans bruit la
troupe des
Révoltés.

1499. au milieu de la Vega-Real, sur les bords de la riviere verte; quelques-uns passerent six lieues au-delà de San-Jague, en tirant vers le Nord. On donna à chacun du terrain à discrétion, & on obligea les Caciques voisins de faire cultiver ces terrains par leurs Sujets. C'est de-là qu'on a pris l'idée de ces partages d'Indiens, dont il sera souvent parlé dans toute cette Histoire, sous les noms de départemens, de distributions, de commandes ou de concessions.

Avant l'arrivée de ces Navires en Espagne, on publioit déjà mille calomnies contre l'Amiral; il n'est rien qu'on n'imaginât pour le rendre odieux au peuple & suspect au Roi, à qui on avoit déjà écrit des Indes, que cet Etranger songeoit à se rendre Souverain de ces grands Pays. Ces faux bruits, soutenus par l'Evêque de Badajos, déjà transféré à l'Evêché de Cordouë, se multiplierent encore après l'arrivée des deux Bâtimens. Le peuple se joignit aux mécontents nouvellement arrivés, & Ferdinand ne paroissoit presque point dans les rues, que

XCI.
Première
origine des
Départemens.

XCII.
Clameurs
populaires
contre l'A-
miral, ca-
lomnié à la
Cour.

ces insolens ne le poursuivissent avec de grands cris, en lui demandant leur paye; & s'ils voyoient passer les enfans de l'Amiral, qui étoient encore Pages de la Reine : voila, s'écrioient-ils, les fils de ce traître qui a découvert de nouvelles terres, pour y faire périr toute la Noblesse de Castille. Le Roi se rendit bientôt à la vûe d'un soulèvement si universel; & la Reine, plus favorablement prévenue pour l'Amiral, se laissa pourtant persuader à la fin, que Colomb n'étoit pas tout-à-fait innocent.

On a déjà remarqué que l'Amiral avoit permis aux séditeux d'embarquer quelques jeunes Indiennes; mais à la place de ces créatures, qui ne pouvoient que leur être inutiles, ils embarquerent un grand nombre d'Indiens qu'ils avoient fait esclaves, ou à l'insçu de l'Amiral, ou du moins sans son consentement. Comme Isabelle n'avoit rien tant à cœur que la liberté des Indiens, elle ne pût voir arriver ceux-ci sans en être outrée; elle en fit à Colomb un crime, qui lui parut un attentat

XCIII.

La Reine
Isabelle se
laisse sur-
prendre, &
dépose l'A-
miral.

1500.

impardonnable. En conséquence, après avoir envoyé par-tout des ordres, sous peine de la vie, de remettre en liberté tous les esclaves Indiens, elle prit la résolution d'ôter absolument à Colomb le Gouvernement du nouveau monde. Sa déposition, néanmoins, ne fut signée qu'au mois de Juin de l'année suivante.

XCIV.
Commission
donnée à Bo-
vadilla.

Le tour qu'on donna à une action d'un si grand éclat, fut que Colomb avoit demandé un premier Magistrat pour administrer la justice dans l'Isle de Saint-Domingue, & prié Leurs Alteffes de faire juger son différend avec Roldan, par un homme qui ne pût être soupçonné d'avoir favorisé une partie au préjudice de l'autre. On publia donc que ces propositions avoient été jugées raisonnables, mais qu'on ne croyoit pas devoir partager ces deux emplois, qui, d'ailleurs, demandoient une autorité absolue, & ne pouvoient être donnés qu'à une personne de distinction. La commission, aussi délicate qu'importante, demandoit un homme sage, impartial,

désintéressé, & de la plus grande probité. Les Rois Catholiques crurent avoir trouvé toutes ces qualités dans la personne de Don François de Bovadilla, Commandeur de l'Ordre de Calatrava. Les suites firent voir combien on s'étoit trompé. Bovadilla ne parut affable qu'aux Révoltés, ni inexorable qu'envers les bons serviteurs du Roi, envers les Colombs, & tous ceux qui leur étoient encore attachés.

Dès son arrivée à Saint-Dominique, il fit arrêter l'Amiral, & son frere Don Diegue, qu'il fit enfermer dans des prisons les fers aux pieds, après avoir élargi tous les prisonniers convaincus de crime. L'Amiral conseilla à l'Adelantade, son frere, de se remettre lui-même prisonnier. Une maniere d'agir si violente & si irréguliere que celle de Bovadilla, eut peut-être encore quelque chose de moins surprenant que l'applaudissement qu'on lui donna : ceux-même qui devoient leur fortune aux Colombs, furent les premiers à leur insulter, & le propre Cuisinier de l'Amiral s'offrit à

1500.

XCIV.
Dureté &
mauvaise
conduite du
Commissaire.

1500.

lui mettre les fers aux pieds ; ce qu'aucun de ses ennemis n'avoit osé faire.

Colomb souffrit sa disgrâce , & toutes les indignités dont elle fut accompagnée , avec une fermeté d'ame qui lui fit autant d'honneur , que ce qui lui avoit mérité la grande élévation d'où il se voyoit tombé dans l'humiliation la plus profonde.

Par un contraste frappant , Bovadilla se deshonoroit par toutes ces démarches ; il ne cessoit de donner les plus grandes marques de distinction à Roldan & à Guevara , deux Chefs des Révoltés : il faisoit mille amitiés à tous ceux qui avoient été leurs complices : sa première attention sembloit être tournée à sauver une bande de brigands & de séditieux , qu'on avoit vû sur le point d'expier leurs crimes par le dernier supplice. On s'attendoit qu'il feroit au moins des informations , pour voir s'ils étoient coupables ou non ; mais il n'en fut pas question , & il n'eut pas même le soin de garder sur cela les bienséances. Une partialité

XCVI.

Sa partialité & ses violences contre la maison de Colomb, sont portées à l'excès.

tialité si marquée , avec tant de violences , & si peu de conduite , faisoit tout craindre pour la vie des trois freres prisonniers. Bovadilla en avoit trop fait , pour ne pas donner à penser qu'il vouloit en venir aux dernières extrémités. Le procès s'instruisoit , & tout sembloit dire que la perte de la vie des Colombbs suivroit de près celle de leur liberté.

On les accusoit de dureté dans le Gouvernement, de cruauté dans l'administration de la justice criminelle. On disoit qu'ils avoient retenu la solde des gens de guerre & des ouvriers ; qu'ils avoient empêché de travailler aux mines ; qu'ils s'opposoient à ce qu'on baptisât les Indulaires , & qu'ils leur faisoient la guerre sans aucun sujet. On faisoit publier en même tems qu'ils vouloient s'approprier la conquête du Nouveau Monde , s'y rendre Souverains , & tourner à leur profit seul la pêche des perles.

Il n'auroit pas été mal aisé aux Accusés de répondre à tous ces chefs d'accusation , dont les uns étoient

1500.

XCVIII.

Qui, par son appel, arrête l'exécution d'un arrêt de mort déjà porté contre lui.

trop vagues, trop exagérés, & les autres absolument faux. L'Amiral en fit sentir en effet la fausseté en peu de paroles; & il déclara que s'il avoit bien voulu répondre, c'étoit uniquement pour empêcher qu'on ne tirât aucun avantage de son silence; qu'il ne prétendoit le faire juridiquement qu'au Tribunal de Leurs Alteſſes, auquel il appelloit des procédures qu'on pourroit faire, & du jugement qu'on pourroit porter contre lui. Bovadilla, embarrassé par cet appel, n'osa prendre sur lui d'aller plus loin, & crut devoir se contenter de faire rendre contre l'Amiral & contre ses freres un Arrêt de mort, & de les envoyer en Espagne avec leur procès tout instruit. Il se flattoit que le nombre & l'uniformité des dépositions, la grieveté des charges, la qualité des Accusateurs, & sur-tout les menées des ennemis des Colombs à la Cour, feroient confirmer la Sentence. Les prisonniers, de leur côté, n'étoient pas sans inquiétude, lorsqu'Alfonse de Valleje, Capitaine du Vaisseau où se trouvoient déjà les trois Co-

lombs, vint appeller l'Amiral. A la vûe de de cet Officier, Colomb un peu troublé lui dit : Valleje, où vas-tu me mener ? En Espagne, Monseigneur, répondit le Capitaine. Est-il bien vrai, répondit l'Amiral, ne me cache-tu rien ? Je vous jure, Monseigneur, répartit Valleje, que j'ai ordre de conduire Votre Excellence en Espagne. Ces assurances & les manières respectueuses de cet Officier calmerent un peu le prisonnier ; mais afin que rien ne manquât à son humiliation, Bovadilla faisoit en même-tems publier une amnistie en faveur de tous ceux qui étoient le plus décriés par leur mauvaise conduite, & qui avoient plus ouvertement persécuté les Colombes : il ordonna ensuite à Valleje d'aller prendre terre à Cadix, & de mettre tous les prisonniers, avec toutes les procédures, entre les mains de l'Evêque de Cordouë, & de Gonzale Gomés, tous deux ennemis déclarés des trois freres.

On mit à la voile au commencement d'Octobre 1500, & dès que l'on fut sorti du port, Valleje vou-

1500.

lut ôter les fers à ses prisonniers : mais l'Amiral s'y opposa , & protesta qu'il ne les quitteroit que par l'ordre du Roi & de la Reine. Il n'en parut pas moins sensible à l'honnêteté du Capitaine , qui ne cessa de rendre à l'Amiral & à ses freres toutes sortes de services & de respects. La traversée fut courte & heureuse : on mouilla devant Cadix le 25 Novembre. Le bruit ne fut pas plutôôt répandu dans ce port & delà à Seville , que Christophle Colomb & ses deux frères venoient d'arriver chargés de fers & comdamnés à la mort , qu'il s'y excita une très-grande rumeur , & qu'on y donna des marques éclatantes d'une indignation publique. Ferdinand & Isabelle (déjà instruits de tout par un exprès dépêché par l'Amiral) enchèrèrent encore sur ces démonstrations populaires , & furent réellement offensés qu'on eût ainsi abusé de leur nom & de leur autorité , pour commettre des violences qui les déshonoroient : sur le champ ils donnerent de bons ordres pour mettre en liberté les prisonniers , &

XCIX.

L'Amiral & ses freres arrivent en Espagne chargés de fers. Indignation publique contre leurs ennemis.

leur faire rendre les honneurs qui leur étoient dûs, pendant qu'ils se rendroient à Grenade, où la Cour se trouvoit alors. Les Rois Catholiques, qui accueillirent l'Amiral & ses frères avec des marques extraordinaires de distinction, désavouèrent & annullerent tout ce qui avoit été fait contre eux, promettant de les dédommager & de les venger.

L'Amiral parla peu en présence du Roi, qu'il sçavoit n'être pas dans ses intérêts; mais ayant été admis quelques jours après à une audience particulière de la Reine, il commença par se jeter à ses pieds, & en cette posture, où il voulut demeurer quelque tems, il fit un récit si touchant de ses services & de ses persécutions, que la Princesse en versa des larmes. Isabelle, en qui l'indignation avoit déjà pris la place de la douleur, fut aussi quelque tems sans pouvoir parler; elle se remit enfin, & avec beaucoup de douceur elle parla ainsi à l'Amiral: « Vous voyez combien je suis touchée du traitement qui vous a été fait, je n'omettrai certainement rien

1500.

C.
L'Amira
aux pieds de
la Reine.

Cl.
Discours de
cette Prin-
cesse.

1500.

» pour vous le faire oublier. Je n'i-
» gnore pas les services que vous
» m'avez rendus , & je continuerai
» à les récompenser comme ils mé-
» ritent de l'être. Je connois vos
» ennemis , & j'ai pénétré les arti-
» fices dont ils se servent pour vous
» détruire : mais comptez sur moi.
» Cependant pour ne vous rien dis-
» simuler , j'ai peine à me persuader
» que vous n'ayez pas donné lieu à
» quelques plaintes , trop univer-
» selles pour n'être pas fondées.
» La voix publique vous taxe d'une
» sévérité peu convenable dans une
» Colonie naissante , & capable d'y
» exciter des révoltes , qui ébranlent
» ses fondemens encore mal affer-
» mis ; mais il y a sur-tout une chose
» que je n'ai pû encore vous par-
» donner ; c'est d'avoir de votre
» chef , & malgré mes défenses ,
» ôté la liberté à un grand nombre
» d'Indiens , qui n'avoient pas mé-
» rité un châtiment si sévère. Votre
» malheur a voulu qu'au moment
» que j'ai appris cette défobéissance ,
» tout le monde se plaignît de
» vous , & que personne ne parlât en

» votre faveur. Je n'ai donc pû me
» dispenser d'envoyer aux Indes un
» Commissaire qui s'instruisît, &
» m'informât de la vérité de toutes
» choses, ou modérât une autorité
» qu'on vous accusoit de porter trop
» loin, & qui, supposé que vous
» fussiez coupable des crimes dont
» on vous accusoit, prît le gouver-
» nement général, & vous envoyât
» en Espagne rendre compte de vo-
» tre conduite; ses instructions ne
» portoient rien de plus. Je recon-
» nois que j'ai fait un mauvais choix,
» j'y mettrai ordre, & je ferai de
» Bovadilla un exemple qui appren-
» dra aux autres à ne point passer
» leurs pouvoirs: mais je ne puis
» vous promettre de vous rétablir
» sitôt dans votre Gouvernement;
» les esprits y sont trop aigris con-
» tre vous, il faut leur donner le
» tems de revenir. Quant à votre
» charge d'Amiral, mon intention
» n'a jamais été de vous en ôter ni
» la possession, ni l'exercice; laissez
» faire le reste au tems, & fiez-vous
» à moi ».

Colomb, sans s'arrêter à d'inu-

1500.
CII.
Projet de
nouvelles dé-
couvertes.

tiles instances, après avoir remercié la Reine des nouvelles marques de bonté qu'elle venoit de lui donner, la supplia d'agréer qu'il ne demeurât pas dans l'inaction, inutile à son service & à l'Etat; mais qu'il lui fût permis de continuer la découverte du continent du nouveau monde, & de chercher quelque détroit qui pût le conduire aux Moluques, Isles alors fort célèbres par les grands trafics d'épifferies. Isabelle approuva avec de grands éloges le projet de l'Amiral, lui promit de faire équiper au plutôt autant de navires qu'il en demanderoit; & l'assura que si la mort le surprenoit dans le cours de cette expédition, elle rétabliroit son fils aîné dans toutes ses charges.

Tout cela faisoit honneur à Colomb; mais rien ne le justifioit plus dans l'esprit de tous ceux qui jugeoient sagement des choses, que la conduite de Bovadilla. Sa principale intention étoit d'augmenter de plus en plus la haine qu'on portoit dans les Indes aux Colombes, & de prendre le contre-pied de tout ce

qu'ils avoient faits. Il ne faisoit pas réflexion que cette animosité faisoit honneur aux Colombes, dans l'esprit de quiconque connoissoit les habitans du nouveau monde; il ne réfléchissoit pas, qu'entreprendre de faire en tout le contraire de ce qu'avoit fait l'Amiral, c'étoit s'exposer à donner dans les plus grands travers, & ne s'attacher que des brigands. Aussi Bovadilla s'attira-t-il bientôt le mépris de tout ce qu'il y avoit d'Espagnols d'honneur & de mérite dans la Colonie. Tous les jours on entendoit les plus honnêtes gens s'écrier qu'ils étoient bien malheureux d'avoir fait leur devoir, & de s'être inviolablement attachés au service du Prince, puisque c'étoit un titre pour être exclus des grâces. Bovadilla ne se comportoit pas plus équitablement à l'égard des Insulaires, qu'à l'égard des Castillans. Par sa conduite toujours irrégulière, toute l'Isle se trouva bientôt réduite sous le plus dur esclavage qui fut jamais. Les plaintes contre le nouveau Gouverneur ne se bornèrent point dans l'Isle: la Cour en fut instruite,

1501.

CIII.

Bovadilla

mécontente également la Colonie & la Cour, les Espagnols, & les Insulaires.

1501.

& les Rois Catholiques, indignés de la manière dont les Indulaires étoient traités, conçurent une grande indignation contre Bovadilla, dont le rappel fut dès-lors résolu. Dom Nicolas Ovando, Commandeur de Larez, de l'Ordre d'Alcantara, fut nommé pour être envoyé à la place de Bovadilla; mais ses provisions ne portoient qu'une commission pour deux ans; soit qu'on ne voulût le mettre qu'à l'essai, ou que l'intention de la Reine fût de rétablir Christophle Colomb dans sa charge de Vice-Roi.

CIV.

Le Successeur de Bovadilla, d'abord trop loué, s'oublie bientôt, & tombe dans de grands excès.

Un Historien fait ici un grand éloge des qualités d'Ovando. C'étoit, dit-il, un homme de mérite, fort sensé, d'un abord gracieux, & qui inspiroit en mêmes tems un grand respect pour sa personne; modeste, jusqu'à ne pouvoir souffrir les marques de distinction, ni les titres qui lui étoient dûs; grand amateur de la justice, & fort désintéressé. Le nouveau monde eût été heureux, & le Gouverneur encore plus, s'il eût soutenu ce caractère tout entier jusqu'au bout. Mais

l'emploi dont il étoit revêtu, sembloit être contagieux, & transformer d'abord les hommes les plus doux en tyrans, suscités pour la destruction des malheureux Indiens. A l'égard même des Espagnols, Ovando ne se comporta pas toujours avec ce désintéressement & cette équité, qu'on avoit cru reconnoître en lui. Il ne se tint pas même assez en garde contre les rapports des mal-intentionnés, ce qui le fit donner dans de grands travers.

On équipoit cependant en diligence une flotte de trente-deux voiles, sur laquelle, outre les équipages ordinaires, on embarqua 2500 hommes, pour remplacer dans l'Isle S. Domingue quantité de personnes que la Reine jugea à propos d'en faire sortir, afin de purger la Colonie de tout ce qui pouvoit y causer du trouble. Comme la Cour étoit résolue de rappeler en Espagne l'Alcaïde Major, & que la justice ne pouvoit guère être administrée par un homme de guerre, chargé d'ailleurs du gouvernement général, elle nomma à cette importante char-

1501.

CV.

Mesures que prend la Cour pour purger la Colonie.

1501.

ge, un habile Jurisconsulte, nommé Alfonso Maldonado, dont les provisions furent expédiées à Grenade le 3 Septembre 1501. On travailla ensuite aux instructions du Commandeur Général, elles portoient en substance, qu'après avoir examiné les comptes de François de Bovadilla, il le renvoyât en Espagne sur la même flotte qui alloit le porter lui-même dans les Indes: qu'il ne souffrît pas que Bovadilla vendît aucuns des biens immeubles, ou héritages qu'il pourroit avoir acquis dans l'Isle; mais seulement ceux qu'il avoit acquis des libéralités de la Cour. Ovando devoit porter encore tous ses soins à faire en sorte que l'Amiral & ses frères fussent parfaitement dédommagés de tous les torts qu'ils avoient soufferts: & sur cela l'instruction entroit dans un détail qui faisoit voir combien le Roi & la Reine avoient à cœur cet article.

L'un & l'autre n'avoient pas moins d'attention à la conversion des Indiens; aussi recommandèrent-ils très-particulièrement au nouveau

Gouverneur d'avoir l'œil à cette importante affaire. On avoit déjà baptisé un grand nombre d'Insulaires ; mais il paroiffoit bien que la plûpart avoient reçu ce Sacrement fans trop ſçavoir ce que c'étoit : l'apoftaſie de pluſieurs en étoit la preuve , & on ne devoit point en être ſurpris. Les cruautés qu'on exerçoit contre les Indiens , & les exemples des anciens Chrétiens ne prévenoient pas les Insulaires en faveur d'une Religion , dont on ne leur donnoit guère ni le tems , ni les moyens de s'inſtruire. D'ailleurs le petit nombre des Prêtres qui étoient alors dans l'Ifle , ſuffiſoit à peine pour les Eſpagnols. L'armement étant déjà prêt pour porter Ovando à S. Domingue , il ſe rendit à San-Lucar , où il ſ'embarqua le 13 Février 1502. Il eſſaya près des Canaries une tempête qui diſſipa ſa flotte , & fit périr un de ſes plus grands navires , avec les hommes qui étoient deſſus , au nombre de cent cinquante. Tous les autres ſe trouvèrent à la Gomera , où étoit le rendez-vous général , & où l'on acheta un navire pour rempla-

1502.

CVI.

Quel étoit
alors l'état
des nouveaux
Chrétiens.

1502.

cer celui qui avoit péri. Bien des Canariens s'offrirent à en former l'équipage, & leur offre fut acceptée. Ovando ayant ensuite partagé sa flotte en deux bandes, prit avec lui les navires qui alloient mieux à la voile, & laissa les autres sous les ordres d'Antoine de Torréz. Ce fut le 15 d'Avril 1502, qu'Ovando arriva au port de S. Domingue.

CVII.

Bovadilla, l'Alcaïde, & ses principaux Complices sont arrêtés pour être portés en Espagne.

Bovadilla ne s'attendoit point à être relevé; il vint néanmoins recevoir son successeur sur le rivage, & le conduisit à la forteresse, où les provisions ayant été lues en présence de tous les Officiers Royaux, Ovando fut aussitôt reconnu & salué en qualité de Gouverneur Général, & Bovadilla se trouva tout-à-coup absolument abandonné, s'il ne fut pas arrêté prisonnier, comme quelques Auteurs l'ont écrit. Roldan fut dès-lors traité avec une plus exacte justice, puisque le nouveau Gouverneur informa d'abord contre lui & contre ses principaux complices, qui furent tous arrêtés & repartis sur la flotte, pour être conduits en Espagne avec les pièces de leurs procès.

On faisoit moins de diligence en Castille pour l'armement des vaisseaux promis à l'Amiral. Ferdinand & Isabelle souhaitoient avec ardeur l'exécution du projet que Colomb leur avoit proposé ; mais les Ministres, à leur ordinaire, ne se pressoient pas de lui fournir les vaisseaux qu'il leur demandoit : il apprit même qu'on travailloit sous main à faire de nouvelles informations contre lui. Tant de délais, & un si grand acharnement à le perdre, le rebutèrent enfin ; & il dit assez haut, qu'il étoit las de lutter contre la fortune ; qu'il avoit montré le chemin des Indes ; qu'on pouvoit désormais y aller sans lui, & qu'il alloit prendre le parti de se retirer. Ces discours furent rapportés à Ferdinand, qui en devina aisément le sujet ; & pour y remédier, en regagnant l'Amiral, il lui écrivit ainsi.

» Vous devez être persuadé du
 » déplaisir que nous avons eu de
 » votre prison, puisque nous n'a-
 » vons pas différé un moment à
 » vous mettre en liberté. Tout le

1502.

CVIII.

Nouveau
 sujet de plain-
 tes de l'Ami-
 ral.

CIX.

Le Roi lui
 fait l'honneur
 de lui écrire.

1502.

» monde connoît votre innocence :
 » vous sçavez avec quel honneur
 » & quelle amitié nous vous avons
 » traité ; les graces que vous avez
 » reçues ne seront pas les der-
 » nières que vous recevrez de nous ;
 » nous vous confirmons vos privi-
 » léges, & voulons que vous & vos
 » enfans en jouissiez. Nous vous
 » offrons de les confirmer de nou-
 » veau, & de mettre votre fils aîné
 » en possession de toutes vos char-
 » ges, quand vous le souhaitez.
 » Soyez assuré que nous aurons soin
 » des autres. Nous vous prions donc
 » de partir au plutôt. A Valence le
 » 14 de Mars 1502 ».

CX.

L'Amiral
 part de Cadix
 avec une Es-
 cadre.

Après cette lettre, tout fut bien-
 tôt prêt pour le départ des quatre
 vaisseaux accordés à l'Amiral, qui
 fortit du port de Cadix le 9 de Mai,
 ayant avec lui Dom Barthelemi son
 frère, & Dom Fernand, le second
 de ses fils, âgé d'environ treize ans.
 Comme il sçavoit que la forteresse
 d'Arzilla, sur la côte d'Afrique, &
 possédée alors par les Portugais,
 étoit assiégée par les Maures, il s'en
 approcha pour la secourir; mais il

trouva le siège levé ; il envoya son frère & son fils au Gouverneur, qui avoit été blessé, pour lui faire compliment & lui offrir ses services. Le 20 de Mai il mouilla devant la grande Canarie, & eut ensuite les vents si favorables, que sans changer ses voiles, il arriva le 13 de Juin à la vue de la *Martinique*, où il s'arrêta trois jours. Ayant appareillé de nouveau, un de ses vaisseaux de soixante-dix tonneaux ne foutint plus la voile, ce qui lui fit prendre le dessein d'aller à S. Domingue, uniquement pour le changer, persuadé que la défense qu'on lui avoit faite de toucher à cette Isle, devoit céder à la nécessité où il se trouvoit.

Ovando n'en jugea pas de même ; & faisant réflexion que si l'Amiral entroit dans la Ville, tandis que Bo- vadilla & tant d'autres personnes, de qui il avoit reçu plusieurs sujets de chagrin y étoient encore, il en pourroit arriver quelque désordre, il le fit prier de trouver bon qu'il ne passât point par-dessus les ordres qu'ils avoient tous les deux. Cette

1502.

CXI.

On ne lui permet point d'entrer dans le Port de St. Domingue.

1502.

réponse ne laissa pas de mortifier Colomb ; mais apprenant que la flotte étoit sur le point de lever les ancres pour retourner en Espagne , il fit avertir Ovando qu'il voyoit des signes certains d'une tempête prochaine , & qu'il lui conseilloit d'engager Torrez de différer son départ. On ne fit aucun cas de son avis , & la flotte appareilla ; mais elle étoit encore à la pointe orientale de l'Isle , lorsqu'un des plus terribles ouragans , qu'on eût encore vû dans ces mers , en fit périr vingt-un navires , tous chargés d'or & les meilleurs de la flotte , sans qu'on en pût sauver un seul homme. Jamais (dit ici un Historien) l'océan n'avoit reçu tout-à-la-fois tant de richesses dans son sein. Mais ce qu'on devoit le plus regretter , n'étoit pas la perte de ces richesses , fruits malheureux de la tyrannie , de l'iniquité & de la cruauté. Le Ciel voulut sans doute venger , par la perte de tant des trésors , le sang de tant de malheureux qu'on avoit sacrifiés pour les amasser. Le Capitaine Général Antoine Torrez, l'ancien Com-

CXII.

On méprise son avis ; & les deux tiers d'une flotte , qui part de ce Port , est engloutie dans la mer.

mandeur François Bovadilla, le fameux Roldan, un Cacique Chrétien, dont nous ignorons le nom, & l'infortuné Guarionex, qu'on envoyoit en Espagne, finirent leurs jours en cette occasion.

Nous ignorons à quel dessein on transportoit Guarionex en Espagne: mais nous sçavons que si ce Cacique, toujours ami de la paix, n'avoit point demandé & reçu le Bapême, il n'en avoit été détourné que par le procédé tyranique des Conquérans, & l'action brutale d'un scélerat, qui enleva son épouse favorite, & en abusa par force. L'impunité de ce double attentat fut un nouveau sujet de scandale pour tous ces peuples. L'Indien s'imaginoit peut-être que la Religion Chrétienne autorisoit de si grands excès dans ses sectateurs. Le Christianisme cependant, dont Guarionex n'étoit pas assez instruit, condamne le crime, & le Ciel le punissoit tous les jours, tantôt par les disgraces les plus humiliantes, quelquefois même par le dernier supplice des plus coupables; tantôt par les tempêtes &

1502.

CXIII.

Terribles
effets de la
justice divine.

1502.

les naufrages , qui faisoient périr dans un moment ces hommes de sang, avec toutes les richesses qu'ils n'avoient accumulées que par une longue suite de crimes. On venoit d'en voir un terrible exemple, qu'on n'apprit qu'avec effroi dans l'un & l'autre hémisphère ; & ce qui fit surtout juger que ce grand malheur étoit un effet de la Justice divine, c'est que les onze navires que la tourmente épargna, étoient les plus foibles, ou les plus mal équipés de la flotte ; & que le plus petit, le plus mauvais de tous, sur lequel on avoit chargé tout le bien de l'Amiral, fut le premier qui arriva heureusement au port. Toute l'Espagne dans la consternation, à la nouvelle du naufrage de la flotte, regarda cette perte comme une suite de l'injustice qu'on avoit faite aux Colombes : & lorsqu'on fut instruit de l'avis que l'Amiral avoit donné à Ovando, la Cour fit au Gouverneur Général les reproches qu'il méritoit pour n'y avoir pas eû d'égard.

Ce ne fut pas seulement la flotte qui se ressentit d'une si furieuse tem;

pête, la Ville de San-Domingue en fut presque toute renversée.

1502.

Pour réparer tant des pertes, Ovando travailloit de son mieux à faire exécuter une partie des Réglémens, & à construire de nouvelles Fortereffes ou de nouvelles Villes; sans néanmoins donner assez ses attentions à l'instruction & au bon traitement des Indiens. Aussi les plaintes & les soulevemens continuèrent-ils encore. L'action cruelle d'un Espagnol donna occasion à la guerre qui s'alluma dans la *Saona*. La voici: une caravelle étant venue à la *Saona* pour y charger de la cassave, tandis que le Cacique du lieu se donnoit de grands mouvemens pour l'expédier, un Castillan ayant apperçu un chien d'attache, qu'un autre tenoit par sa chaîne, eut la malice ou l'indiscrétion de dire à ce dogue, en lui montrant le Cacique, ce qu'on a coutume de dire à ses animaux pour les agacer, *pille, pille*: Herrera dit que le Castillan ne vouloit que badiner, ce qui n'est pas trop clair; mais ce qui est certain, c'est que le dogue éventra le Cacique,

CXIV.

Action cruelle d'un Espagnol, & ses suites.

1502.

lui dévora les intestins, & que ce malheureux en mourut sur l'heure. Les Indiens, dit on, demandèrent justice d'une action si brutale, & n'ayant point été écoutés, ils dissimulèrent, pour avoir le tems d'avertir tous leurs voisins, & les engager dans leur querelle. Le Cacique *Cotubamana*, Souverain de la Province de Higuey, s'étant mis à leur tête, ils levèrent le masque contre les Espagnols, & coururent sur eux de toutes parts.

Ovando ne tarda pas à en être informé, & il crut avec raison ne devoir rien négliger dans une affaire qui lui parut d'abord sérieuse. Jean d'Esquibel, Officier de mérite, eut ordre de partir pour la Province d'Higuey avec quatre cens hommes: on se persuadoit que ce nombre étoit plus que suffisant; mais on méprisoit trop l'ennemi qu'on ne connoissoit pas assez. Esquibel ne trouva pas, dans son entreprise, autant de facilité qu'il avoit espéré; quelques-uns de ses détachemens furent bien battus, dans une Province qui étoit toute en armes; & Cotubanama,

qui fit très-bonne contenance à l'approche des troupes Espagnoles, méprisa avec hauteur les conditions qu'on lui offroit, & continua quelque tems la guerre avec succès.

On rapporte ici une action de bravoure, si extraordinaire pour un Indien, qu'on auroit peine à la croire, sans le témoignage des Castillans mêmes qui furent vaincus. Deux Cavaliers Espagnols, dont l'un se nommoit *Valdenebro*, & l'autre *Pontevedra*, apperçurent cet Indien qui passoit son chemin, & *Valdenebro* se détachant aussitôt de son camarade, courut sur lui la lance haute. L'Indien voulut le prévenir, & lui tira une flèche, mais il le manqua; & dans le moment le Cavalier lui passa sa lance au travers du corps. L'Indien l'arrache aussitôt, saisit la bride du cheval de son ennemi, & l'alloit percer, lorsque celui-ci lui enfonça son épée jusqu'à la garde dans le ventre. L'Indien la retire, comme il avoit fait de la lance; & quoique le Castillan la tint encore par la poignée, il la lui fit lâcher. *Valdenebro* prend son

1502.

* Hist. St.
Dom. lib. 12.
p. 221.

CXV.
Bravoure
incroyable
d'un Indien.

1502.

poignard, & le plonge encore tout entier dans le corps de l'Indien, qui s'en délivre avec la même facilité, qu'il avoit fait de l'épée & de la lance. Pontevedra, qui voit son compagnon défarmé & en danger, picque aussitôt son cheval pour le secourir. L'Indien l'attend de pied ferme, quoique perdant tout son sang par les trois larges playes que lui avoit faites Valdenebro. Pontevedra lui en fait successivement trois autres de la même manière & avec le même succès, & deux Cavaliers se trouvent défarmés & mis en fuite par un seul de ces hommes qu'ils jugeoient à peine dignes de la colère de leurs chiens. Un moment après l'Indien tomba mort saisi de deux lances, de deux épées & de deux poignards : par une bizarrerie dont l'Histoire ne produit pas un autre exemple, on vit les victorieux chercher leur salut dans la fuite, & le vaincu périr avec toutes les marques de la victoire.

CXVI.

Ruine d'une
belle Province.

Cette victoire cependant ne put empêcher la défaite de la Nation Indienne : Esquibel vint enfin à bout de

de faire quitter la campagne aux Indulaires, il les poursuivit vivement dans les montagnes, & en fit un si grand carnage, que cette Province, assez peuplée jusqu'alors, parut toute déserte. Cotubanama demanda donc la paix, qu'il avoit refusée; Esquibel la lui accorda de bonne grace, & le Cacique fut si charmé des manières du Capitaine Espagnol, qu'il se fit toujours depuis appeller *Jean d'Esquibel*. Ce n'est pas qu'il se fit Chrétien, mais l'usage de ces peuples est de prendre le nom de ceux pour qui ils ont conçu de l'estime & de l'affection.

La guerre contre Cotubanama n'étoit pas encore terminée, lorsque Ovando entreprit de faire rebâtir la Ville de S. Domingue, & de lui donner un air de splendeur digne de la première Métropole du nouveau monde. Elle est située sur un terrain parfaitement uni, & s'étend du nord au sud le long du fleuve Ozama, dont le rivage bordé de jardins bien cultivés, fait un très-bel aspect. La mer borne la vue au midi; le fleuve & ses bords si bien

1502.

CXVII.

La Ville de St. Domingue est rebâtie dans la plus grande splendeur.

1502.

ornés la terminent à l'orient, & ces deux côtés occupent plus de la moitié de son horison. La campagne des deux autres côtés est des plus belles & bien diversifiée. Le dedans répondoit à de si beaux dehors, les rues étoient larges & bien percées, & les maisons exactement alignées: elles étoient bâties pour la plûpart d'une sorte de marbre qu'on a trouvé dans le voisinage; les autres étoient d'une espèce de terre extrêmement liante, qui durcit à l'air, & qui dure presque autant que la brique. Le pied des murs est baigné par la mer, & lui fait une digue assez forte, pour la mettre à l'abri de la fureur des vagues. Les vaisseaux passent le long de la Ville, & le mouillage y est bon par-tout. La rade extérieure y est aussi assez sûre, si ce n'est depuis la mi-Juillet jusqu'à la mi-October, qu'il regne sur cette côte du sud des ouragans d'une violence extraordinaire.

CXVIII.

Avantages
de la nouvel-
le Ville.

Oviedo, qui avoit vu cette capitale dans tout son lustre, ne craignoit pas de dire à l'Empereur Charles-Quint, que l'Espagne n'en

avoit pas une seule qui lui pût être préférée, ni pour l'avantage du terrain, ni pour l'agrément de la situation, ni pour la beauté & la disposition des places & des rues, ni pour l'aménité des environs : il ajoutoit que Sa Majesté Impériale logeoit plus d'une fois dans des Palais, qui n'avoient ni les commodités, ni l'étendue, ni les richesses de quelques-uns de ceux de S. Domingue.

Jamais Ville ne fut plus promptement achevée, avec cette magnificence où l'on vit d'abord S. Domingue : quelques particuliers qui se trouvoient en fonds, entreprirent de bâtir des rues entières, dont ils ne tarderent pas à retirer leur argent avec de gros profits : ceux qui suivirent leur exemple, s'en trouvèrent également bien.

On convient cependant que le Gouverneur fit d'abord une faute irréparable ; car au lieu que l'Adelantade avoit placé S. Domingue à l'orient du fleuve Ozama, Ovando la fit rebâtir à l'occident du fleuve, par la seule raison qu'il y avoit des Habitations Espagnoles de ce côté.

1502.

là ; & pour la commodité de quelques Particuliers , il fit perdre deux avantages à la Ville , puisqu'elle se trouve continuellement enveloppée de vapeurs , que le soleil levant chasse toujours devant lui ; ce qui ne peut être une petite incommodité dans un pays aussi chaud qu'humide. Elle se trouve d'ailleurs privée d'une source d'eau excellente , dont elle jouissoit auparavant ; & comme l'eau des puits , & celle du fleuve sont saumâtres , on a été obligé d'y suppléer par des citernes , dont les eaux ne sont pas salutaires. C'est à cela qu'on attribue principalement la lepre , fort commune dans cette Capitale. En effet , dans les campagnes , où l'on a des sources & des rivières en abondance , on ne voit pas un seul lepreux. Le dessein du Gouverneur Général avoit été de faire un réservoir , avec une magnifique fontaine au milieu de la Ville , pour y recevoir les belles eaux de la rivière *Hayna* : il ne falloit les faire venir que de trois lieues ; mais il n'eut pas le tems d'exécuter son projet.

Après la construction de Saint-Domingue, Ovando en fit achever une autre, appelée *Puerto-di-Plata*. Ce Port a été quelques années assez florissant; mais il s'en faut bien que les Espagnols en aient tiré tous les avantages qu'ils pouvoient s'en promettre avec fondement, s'ils avoient voulu conserver les Insulaires. C'est ce qu'ils ne sçurent jamais faire. La Cour d'Espagne n'a jamais rien tant recommandé aux Gouverneurs du nouveau monde, que d'en bien traiter les anciens habitans, & ses ordres ont presque toujours été négligés, ou violés, ou fort mal exécutés.

Sur quelques représentations que le Gouverneur Général avoit faites aux Rois Catholiques, on lui prescrivit; 1°. de ne rien négliger pour gagner les Insulaires & les affectionner à la nation Espagnole, & à la Religion Chrétienne; 2°. que s'il étoit quelquefois nécessaire d'user envers eux de l'autorité, pour les obliger à travailler, on devoit le faire avec toute la discrétion possible, & ménager si sagement l'auto-

1503.
CXX.
Nouvelle
Ville.

CXXI.
Nouvelles
instructions
données au
Gouverneur,

1503.

rité & la persuasion, que les Caciques ne pussent se défendre de mener leurs Sujets au travail, les uns après les autres; 3°. d'avoir un grand soin que tous assistassent aux instructions qu'on leur feroit régulièrement à certains jours; 4°. de faire enforte qu'ils fussent soumis à ceux des Espagnols, à qui on les auroit donnés pour les faire travailler; mais de tenir aussi la main à ce que ceux-ci les traitassent bien, & leur payassent exactement le salaire qui auroit été réglé selon la qualité des personnes & la nature du travail; 5°. enfin de se souvenir que ces peuples étoient libres, & ne devoient, pour aucune raison, être réduits en esclavage.

CXXII.

Toujours
éludés, au
préjudic: des
malaires.

Quoique ces instructions ne continssent rien que de fort sage, elles ne laissoient pas d'être susceptibles d'un mauvais sens, & on ne manqua pas de le leur donner, puisque le Gouverneur, faisant semblant de s'y conformer, établit ces départemens, qui ont été la source intarissable de plusieurs injustices & des plus grands désordres. Ovando assi-

gna donc à chaque Castillan un certain nombre d'Indiens, plus ou moins, suivant la qualité des personnes, ou l'inclination qu'il avoit de leur faire plaisir. Les Espagnols, devenus par-là les Maîtres, & les Indiens leurs esclaves, on soumettoit ces pauvres malheureux à tous les travaux les plus rudes & les plus pénibles : on les tenoit les six & les huit mois de suite dans les mines, où il en mouroit beaucoup ; le pays se dépeuploit, & les Espagnols y croyoient perdre peu, parce que le Gouverneur Général, quand il vouloit les favoriser, faisoit remplacer les morts par quelques autres. Les Historiens, cependant, ne laissent pas de louer la sagesse du Gouvernement d'Ovando, & il est vrai qu'il fit d'ailleurs d'assez bonnes choses. Il purgea la Colonie de plusieurs personnes de mauvaise vie, & il s'opposa, autant qu'il put, à ce qu'on envoyât des Nègres dans les Indes, ayant remarqué que les premiers qui passerent à l'Isle de Saint-Domingue, se réfugioient chez les Indiens, à qui ils apprenoient tout

1503.

CXXIII.

Suites futures des premiers départemens.

1503.

le mal dont ils étoient capables, & qu'ils rendirent beaucoup plus difficiles à conduire. On ne peut pas dire encore que ce Gouverneur ait entièrement négligé l'établissement de la Religion, & l'instruction des Indiens, puisqu'il fit bâtir pour cela deux Couvens aux Religieux de Saint François, l'un dans la Capitale, l'autre dans la Ville de la Conception, & il les engagea à élever un bon nombre de jeunes Indulaires, à qui on apprenoit la doctrine Chrétienne, à lire & à écrire en Castillan : on leur apprenoit aussi un peu de latin, quand on en trouvoit quelqu'un qui avoit assez d'ouverture d'esprit.

Mais tous ces avantages, que le Gouverneur tâchoit de procurer à quelques Indiens, ne compensent pas les maux qu'il fit à des Nations entières, & particulièrement à la

CXXIV. Province de Xaragua. Depuis le soulèvement que le fameux Roldan y avoit causé, il étoit resté dans ce pays un assez grand nombre de ses complices, qui y vivoient toujours sans Dieu & sans foi, & sur lesquels

Princesse Indienne fort affectionnée aux Espagnols, calomniée par quelques bandits.

on croyoit avoir beaucoup gagné , en les empêchant de remuer contre le Gouvernement. Le Cacique *Behechio* (dont il a été souvent parlé) étoit mort depuis peu , & fans enfans : Son Royaume ayant passé à sa sœur *Anacoana* , cette Princesse , par un pur effet de l'inclination qu'elle avoit toujours eue pour la nation Castillanne , s'étoit d'abord appliquée à bien traiter tous les Espagnols qu'elle avoit trouvés dans ses Etats ; mais elle n'en avoit été payée que d'ingratitude , & l'on prétend que son affection s'étoit changée en une haine mortelle. Les Castillans s'en apperçurent (disent quelques Auteurs , ou ils se le persuaderent , selon d'autres , parce qu'ils devoient naturellement s'y attendre. Ces brouillons , (seuls auteurs des hostilités , s'il y en eut quelques-unes) manderent à Ovan-do que la Reine de Xaragua méditoit quelque mauvais dessein , & qu'il n'y avoit pas de tems à perdre , si on ne vouloit pas en être prévenu.

Soit que le Gouverneur ne con-

nût pas assez le caractère de ceux qui lui donnoient cet avis, soit qu'il jugeât qu'un voyage dans cette Province reculée ne seroit pas hors de propos, quand il ne serviroit qu'à remettre les Castillans vagabonds dans l'ordre, & à faire cesser le scandale que leur vie déréglée caufoit depuis long-tems aux Chrétiens & aux infidèles; il partit de Saint-Domingue à la tête de trois cens hommes de pied, & de soixantedix chevaux; il fit courir en même tems le bruit que le sujet de son voyage étoit de recevoir le tribut que la Reine de Xaragua devoit à la Couronne de Castille, & de voir une Princesse qui s'étoit toujours déclarée en faveur de la nation Espagnole. Sur le premier avis de sa marche, Anacoana parut fort joyeuse, & fit avertir tous ses vassaux de la venir trouver pour grossir sa Cour, faire honneur au Général, & lui donner une grande idée de sa puissance. Il en vint jusqu'à trois cens, à qui les Ecrivains Espagnols donnent le nom de Caciques; & la Princesse n'eut pas plutôt

1503.
verneur fait
une visite à
la Reine de
Xaragua, qui
le reçoit avec
la plus gran-
de distinction.

appris qu'Ovando approchoit, qu'elle se mit en marche pour aller devant de lui, accompagnée de toute cette Noblesse & d'un peuple infini, tous dansant à la maniere du pays, & faisant retentir l'air de leurs chants. Tout cela certainement ne marquoit ni trahison, ni infidélité de la part de la Princesse & de ses Sujets.

La rencontre se fit assez près de la Ville de Xaragua; de part & d'autre on parut charmé de se voir; jamais, peut-être, on ne vit de marques d'une joye plus sincère & d'une plus parfaite confiance. Après les premiers complimens, le Général Espagnol fut conduit, avec des acclamations continuelles, au Palais de la Reine, où il trouva dans une salle très-spacieuse un grand festin: tous les gens furent régalez avec profusion; les danses & les jeux suivirent le repas, & durèrent plusieurs jours.

Cependant les espions répandus dans ce pays ne voyoient pas avec plaisir cette bonne intelligence, & ils avertirent Ovando de ne pas se

1503.

CXXVI.

Les Caciques & les autres Sujets de la Reine en font de même.

1503.

CXXVII.
Le Gouver-
neur conti-
nue à écou-
ter des brouil-
lons qu'il au-
roit dû punir.

fier aux démonstrations d'amitié de la Reine Anacoana. On ne sçait par quel travers, Ovando faisant plus d'attention aux délations de ces brouillons, qu'aux preuves qu'il avoit sous les yeux, des bonnes dispositions de cette Reine, il résolut d'abattre tout d'un coup les derniers Chefs d'un peuple qui lui paroissoit encore trop puissant; & une détestable politique lui dicta les mesures qu'il devoit prendre, & qu'il prit en effet, pour empêcher qu'aucune des victimes, qu'il croyoit devoir immoler à la sûreté de la Colonie, ne lui échappât.

Il invita pour le Dimanche suivant la Reine de Xaragua à une Fête qu'il vouloit lui donner, disoit-il, à la maniere d'Espagne, & lui fit insinuer qu'il étoit de sa grandeur d'y paroître avec toute sa Noblesse. L'innocente Princesse donna dans le piège; tous ses vassaux & un peuple infini accoururent à un spectacle, qu'on supposoit devoir être quelque chose de fort curieux. La salle où toute la Cour Indienne étoit assemblée, donnoit sur la Place,

CXXVIII.
Trahison &
cruauté qui
font périr en
un jour la
Reine, tous
les grands de
sa Cour, &
la plus grande
partie de son
peuple.

où la Fête devoit se célébrer, & c'étoit une espece d'auvent, dont le toit étoit soutenu d'un grand nombre de piliers. Les Espagnols, après s'être fait un peu attendre, parurent enfin en ordre de bataille; l'Infanterie marchoit la première, & à mesure qu'elle arriva sur la Place, elle en occupa toutes les avenues. La Cavalerie vint ensuite, le Gouverneur Général à la tête, & s'avança jusqu'à la Maison de la Reine, qu'elle investit. Cela fait, tous les Cavaliers mirent le sabre à la main (non pour un divertissement militaire, mais pour la plus détestable bouche-rie). Quelques momens après, Ovando ayant mis la main sur sa croix d'Alcantara, ce qui étoit le signal, les Fantassins firent main basse sur la multitude qui remplissoit la Place, en même tems que les Cavaliers mirent pied à terre & entrèrent dans la salle, où l'infortunée Reine étoit plus morte que vive, aussi bien que toute sa Cour. Les Caciques furent aussi-tôt attachés à des poteaux, & ce fut alors, si nous voulions en croire à Oviedo, qu'ils

1503.

avouèrent le crime de rébellion dont on les accusoit, & dont on n'eut jamais aucune preuve réelle. On mit ensuite le feu à la maison, & tous ces malheureux y furent réduits en cendres; la Reine, réservée à un supplice plus honteux, fut présentée liée & garrotée à Ovando, qui la fit conduire en cet état à Saint-Domingue, lui fit faire le procès comme il voulut, la fit condamner à être pendue, & cette inique Sentence fut exécutée publiquement. Quoi qu'en puisse dire Oviedo & ses semblables, ce sera toujours une de ces taches dont la réputation d'Ovando ne sera jamais lavée: l'ingratitude, la lâcheté, la barbarie ne peuvent être portées plus loin.

Nous passons le détail des autres cruautés, qui furent exercées jusques sur les petits enfans, dans ce massacre des Habitans de Xaragua. Parmi le nombre des Indiens, qui purent échapper à la fureur du soldat, quelques-uns se sauvèrent dans des canots, que le hasard leur fit trouver sur le bord de la mer, &

CXXIX.

Supplice honteux qu'on fait subir à la Princesse.

se retirèrent à la Gonave; mais ils y furent poursuivis, & si on leur fit grace de la vie, ce ne fut que pour les condamner à une servitude plus dure que la mort. Quelques autres se retirèrent dans les Provinces limitrophes, & les souleverent par le seul récit de leurs malheurs. Un des parens d'Anacoana se cantonna dans les montagnes de *Baoruco*, les plus hautes & les plus inaccessibles de l'Isle. Plusieurs pénétrèrent dans le milieu de l'Isle même, & Ovando fit marcher contre les uns Diegue Velasquez, & contre les autres Rodrigue de Mescia, avec de bonnes troupes. Les Indiens se défendirent pendant quelque tems; mais leurs Chefs ayant été pris, le reste se dissipa, & au bout de six mois il ne restoit plus personne dans l'Isle qui n'eût subi le joug des Espagnols.

Du sang de tant d'innocens, sacrifiés à l'ambition ou à la cupidité, le Général fonda les Villes & les Bourgades qu'on lui avoit recommandé de bâtir aux endroits les plus avantageux, pour l'affermissement de la Colonie. Ayant obligé les

1503.

CXXX.

Suite de
cette bou-
cherie.

1504.

CXXXI.

Nouvelles
Villes fon-
dées du sang
de tant de
malheureux.

1504.

Espagnols qui restoient dans la Province de Xaragua de se réunir, il en forma une Ville qui fut d'abord nommée *Santa Maria de la Vera-Paz*. Mais le nom d'*Yaguana*, que les Insulaires donnoient à ce lieu-là, a pris le dessus dans l'usage ordinaire, & les François en ont formé celui de *Leogane*. Ovando fonda encore la Ville de *Buenaventura*; & dans le milieu de l'Isle, entre les deux grandes rivieres *Yaque* & *Nayva*, il fonda la Ville de *San-Juan de la Maguana*. A vingt-quatre lieues de Saint-Domingue, il y avoit autrefois une Bourgade de sauvages, & depuis une Habitation Espagnole près d'un Port nommé *Azua*. Cette Habitation devint bientôt une Ville, sous le nom d'*Azua de Compostella*. Le Port d'*Yaquimo*, autrement appellé le Port de Brésil, & *Salvatierra de la Savana*, furent établis peu de tems après, & Velasquez déclaré Lieutenant Général pour tous ces nouveaux établissemens. Rodrigue de Mescia fut chargé en même tems d'en faire un à *Puerto-Real*; un second dans les terres à

seize lieues de Saint-Domingue, vers le septentrion : c'est l'établissement qu'on nomma *Etcotuy* ; & un troisième sur la même côte du nord, dans un canton que les naturels du pays nommoient *Guahana*.

On comptoit ainsi dès l'an 1504, dans l'Isle Espagnole, quinze Villes ou Bourgades, toutes peuplées de Castillans. Outre deux Fortereffes dans le *Higuey*, à la place desquelles on bâtit bientôt après deux nouvelles Villes. Isabelle, & plusieurs Fortereffes qu'on avoit bâties d'abord pour s'affurer des mines de Cibao & de Saint-Christophle, étoient abandonnées depuis quelque tems. On bâtissoit donc & on démolissoit, selon les circonstances des tems & la commodité, ou l'utilité des Colonies, & on comptoit pour rien les dépenses, parce que tout se faisoit aux dépens des Indiens, qu'on obligeoit de forger eux-mêmes leurs fers.

Tout ceci se passoit en 1504, & il y avoit déjà plus d'une année que Christophle Colomb étoit parti de la rade de Saint-Domingue, pour

1504.

CXXXII.

On abandonne, ou on détruit d'anciennes Fortereffes, tandis qu'on en construit de nouvelles.

aller faire de nouvelles découvertes. La première qu'il fit, fut celle d'une petite Isle, accompagnée de plusieurs autres : les Habitans la nommoient *Guanacha* ; mais parce qu'on y trouva beaucoup de Pins, l'Amiral l'appella l'*Isle des Pins*. Elle est à douze lieues du Cap de *Honduras*, & de la Ville de *Truxillo*. Quand on étoit sur le point d'aborder cette Isle *, on rencontra un canot, qui avoit à peu près la forme d'une galere, & qui portoit vingt-cinq hommes, avec un grand attirail de femmes & d'enfans. On s'en rendit maître, & on trouva dans ce bâtiment des marchandises de plusieurs sortes, dont quelques-unes venoient de *Yucatan*. C'étoit des couvertures, des tapis ouvragés de coton, des épées d'un bois fort dur, des couteaux de cailloux, de petites haches de cuivre, & d'un fruit que ces peuples nommoient *Cacaos*, & dont ils faisoient grand cas ; c'étoit leur monnoye ordinaire ; ils en composoient aussi un breuvage qui leur tenoit lieu de nourriture & de boisson. L'Amiral ayant fait beaucoup

1504.

CXXXIII.

Diverses aventures & découvertes de l'Amiral dans sa navigation.

* L'Isle des Pins.

de caresses à tous ces Indiens, les renvoya chargés de présens, à la réserve d'un vieillard qui lui parut avoir plus d'esprit que les autres, & de qui il espéra tirer plusieurs connoissances utiles à ses desseins.

La première demande qu'il lui fit (& c'étoit toujours celle qu'on faisoit en semblables rencontres) fut s'il y avoit de l'or dans son pays? l'Indien se tournant aussitôt vers l'orient, fit entendre qu'il y avoit de ce côté-là des pays, où on trouvoit ce métal en très-grande quantité. On lui fit voir du corail, des épifferies, & d'autres marchandises précieuses; & il sembla aux Castillans qu'il leur donnoit sur tout cela les mêmes espérances, soit qu'il le fit pour leur complaire, ou qu'on ne s'entendît pas assez par signes. Colomb renvoya le vieux sauvage, & prit sa route au levant, doubla le Cap de *Gratias à Dios*; il lui donna ce nom, qui subsiste encore, parce que les mêmes vents d'est, qui l'avoient fort contrarié jusques-là, commençoient à lui être favorables. Continuant ensuite à ranger la côte,

1504.

CXXXIV.

Pourquoi il appella *Gratias à Dios*, le Cap, qui porte encore ce nom.

1504.

il envoyoit de tems en tems sa chaloupe à terre, d'où elle ne revenoit jamais fans lui rapporter de nouvelles assurances, qu'en avançant à l'est il trouveroit des régions abondantes en or.

CXXXV.

Différens
noms qu'il
donne succes-
sivement à
trois Ports.

Peu de tems après l'Amiral arriva à un Port, qui lui parut si beau qu'il lui en donna le nom, en l'appellant *Porto-Belo*. Quatre ou cinq lieues plus loin il en rencontra un autre, qu'il appella *Puerto-d'y-Bastimentos*, parce qu'il en trouva tous les environs cultivés & couverts de fruits, & du maïs. Le 26 Novembre il entra dans un troisième Port fort étroit, mais extrêmement profond; il le nomma *El-Retreto*. Ce lieu devint funeste aux Castillans, car plusieurs étant allés, à l'insçu de l'Amiral, dans les maisons des Indiens, ces barbares, qui les avoient d'abord assez bien reçus, & qu'ils voulurent apparemment maltraiter, prirent les armes, les mirent en fuite, & eurent l'assurance de venir même attaquer les vaisseaux. Colomb crut les intimider en faisant gronder son artillerie; mais comme il n'avoit fait

mettre que de la poudre dans ses canons, les Indiens s'étonnerent si peu du bruit, qu'ils ajoutèrent les menaces aux railleries. Cependant quelques boulets qu'on leur envoya, & qui abbatirent quelques-uns des plus hardis, les firent fuir bien loin, & ils n'osèrent plus s'approcher. L'Amiral pensoit déjà à son retour en Espagne, & plusieurs justes raisons l'y déterminoient; il ne voyoit plus aucune apparence de trouver ni l'or dont on l'avoit flatté, ni un détroit qui le conduisît aux grandes Indes; &, par surcroît, ses vaisseaux qui s'entrouvroient de toute part, le mettoient hors d'état de tenir plus long-tems la mer.

Il retourna donc à Porto-Belo, où il arriva le 5 de Décembre; & pour ne pas perdre tout le fruit d'un si pénible voyage, il voulut, avant que de quitter la terre ferme, y faire un établissement, qu'aucun Espagnol n'avoit encore entrepris. Ce qu'on lui racontoit des richesses d'un Cacique nommé *Quibia*, qui étoit au voisinage, lui fit naître la pensée de faire l'établissement sur les terres de

1504.

CXXXVI.
Mauvais état
de ses vais-
seaux.

CXXXVII.
Il veut faire
un établisse-
ment sur les
terres d'un
Cacique.

1504.

CXXXVIII.

Horrible &
longue tem-
pête.

ce Cacique, & il entreprit de remonter pour cela un grand fleuve, au haut duquel ce Seigneur faisoit sa résidence. Mais il n'avoit pas fait encore bien du chemin sur ce fleuve, qu'il fut accueilli de la plus horrible tempête qu'il eût jamais essuyée. Elle étoit formée par plusieurs vents contraires, ce qui causoit des vagues si excessivement hautes, que d'un moment à l'autre, les vaisseaux sembloient se lever jusqu'aux nuës, & se précipiter tout-à-coup dans un abîme sans fond : avec cela il tomboit sans cesse un déluge de pluie, le Ciel étoit en feu, le tonnerre ne discontinuoit point, & les coups se suivoient de si près, que comme les navires ne se voyoient point l'un l'autre, on s'imaginait toujours que c'étoit quelqu'un d'eux qui déchargeoit toute son artillerie pour demander du secours. Ce qui surprenoit davantage, c'est que ces bâtimens, sur lesquels on ne se croyoit point en sûreté dans une mer tranquille, résistassent à une si étrange agitation, qui dura huit jours entiers.

Quoiqu'on ne fût pas loin du Port, on n'osoit en approcher, parce qu'on ne le connoissoit pas; mais il n'y eut personne qui ne crût toucher à son dernier moment, à la vue d'une de ces pompes d'eau ou trompes marines, que l'on connoissoit alors si peu, & qui depuis ont submergé tant de navires. Le seul remède est de tirer quelques coups de canon sur ce nuage pour le couper. L'Amiral, qui n'avoit encore aucune connoissance de ce phénomène, n'eut recours qu'à la priere, pour implorer le secours de celui qui commande à la mer & au vent; on récita le commencement de l'Evangile de Saint Jean; la pompe passa assez près du navire sans l'endommager, & la même piété qui avoit inspiré à Colomb de recourir à Dieu pour être préservé du danger, ne lui permit pas de douter qu'il ne fût redevable à sa bonté d'y avoir échappé.

XII Pendant le calme qui succéda à cette fâcheuse bourrasque, les équipages auroient pu respirer; mais ils mourroient de faim, le peu de vivres

1504.

CXXXIX.

Autre danger qui fait recourir à la priere.

CXL.

Pourquoi cette côte fut appelée *la Costa de los Contrastés*, &c.

qui leur restoit s'étoit gâté, & les biscuits même fourmilloient de vers. La Providence vint encore ici au secours, par une abondante pêche de ces poissons qu'on nomme Tiburons, & qui sont gros comme des chiens d'attache. L'Amiral s'approcha enfin de terre, & il appella cette côte *la Costa de los Contrastés*. Ce n'étoit pas sans fondement, car on le vit dans toute la suite de cette navigation, lutter continuellement contre toute espèce de disgrâce, contre la fureur des élémens & des hommes, moins encore de la part des Barbares, que de celle de ses propres équipages. Avant que de quitter cette rivière, Colomb l'appella Bethleem, parce qu'il y étoit entré le jour de l'Épiphanie, auquel les Mages entrèrent dans l'étable de Bethleem. De-là on passa dans le *Veragua*, dont on n'étoit éloigné que d'une lieue. On y trouva un Village, dont tous les Habitans prirent d'abord les armes, comme avoient fait la veille ceux qu'on avoit rencontrés dans la rivière de Bethleem; mais Colomb les appaisa bientôt par des présens, & ils lui apportèrent

apportèrent de l'or : il est vrai qu'ils le lui firent extrêmement valoir , non-seulement parce qu'ils l'alloient chercher fort loin dans des montagnes escarpées , mais aussi parce qu'ils étoient obligés de se préparer à cette recherche par le jeûne & la continence (1). On remarque quelque chose de semblable des Insulaires d'Hayti , & cela est digne d'attention dans des peuples sauvages & idolâtres.

Colomb s'amusa peu avec ceux-ci , & rentra bientôt dans la rivière de *Bethléem* , parce qu'elle est plus profonde que celle de *Veragua*. Il envoya ensuite *Dom Barthelemi* son frère au Cacique *Quibia* , qui vint visiter l'Amiral ; mais comme on ne s'entendoit point de part ni d'autre , cette courte visite n'aboutit qu'à se

1504.

CCLI.

De quelle maniere ces sauvages se préparoient à chercher l'or.

CXLII.

Le Cacique *Quibia* fait une courte visite à l'Amiral , & trompe l'Amiral.

(1) S'il est surprenant que des Barbares sans Religion se préparassent à la recherche de l'or , par plusieurs jours de jeûne & de continence , on doit être encore plus étonné de ce qu'ils assuroient tous unanimement qu'ils ne trouvoient rien , lorsqu'ils avoient manqué à cette pratique qu'ils avoient reçue de leurs ancêtres.

1505.

faire mutuellement des présens, où chacun crut trouver son compte ; car Quibia étoit véritablement très-riche en or. Le 24 de Janvier la rivière de Bethléem déborda si prodigieusement, que la Capitane fut jettée avec impétuosité sur un autre bâtiment, & tous les deux en furent considérablement endommagés. Le 6 de Février Dom Barthelemi retourna chez Quibia, & le Cacique lui donna des guides pour le conduire aux mines. Il les trouva fort abondantes ; mais il sçut peu de tems après que ce n'étoit pas celles de Veragua, dont Quibia n'avoit pas voulu donner connoissance aux Castillans ; mais celle d'Urira, dont le Seigneur étoit son ennemi.

CXLIII.

Petit établissement sur la rivière de Bethléem, brulé par les Indiens, qu'on avoit maltraités.

L'Amiral s'étant embarqué dans ses chaloupes avec cinquante-huit hommes, alla dans la rivière d'Urira, éloignée de sept lieues de Bethléem ; il y fut bien reçu par les Sauvages, qui lui donnèrent de l'or pour quelques curiosités d'Europe. Dom Barthelemi poussa encore plus loin, & par-tout il trouva de l'or en quantité : il n'en falloit pas da-

vantage pour le déterminer à faire un établissement sur le bord du Bethléem, assez près de son embouchure dans la mer. Tout le monde mit la main à l'œuvre, & en très-peu de tems la bourgade fut achevée; c'est-à-dire que chacun eut une caze pour se mettre à couvert. Mais on ne fut pas long-tems sans s'appercevoir que les Indiens ne voyoient pas volontiers cet établissement: on crut même avoir de justes sujets de soupçonner qu'ils n'attendoient que le départ des navires, pour attaquer la nouvelle bourgade. Sur ces soupçons, Dom Barthelemi jugea à propos, non d'essayer de les gagner, mais de les prévenir & de les défaire. Il partit donc le 30 de Mars à la tête de soixante-quatorze hommes, entra lui cinquième dans la maison de Quibia, ayant donné ordre à ses gens de les suivre à la file, & d'environner cette maison. Il se faisit sans peine de la personne du Cacique, & de tous ceux qu'il trouva chez lui au nombre de cinquante, & emporta la valeur de 300 écus d'or. Mais Quibia se sauva des mains

1505.

de celui à qui on l'avoit donné en garde, & vint quelques jours après brûler la nouvelle habitation avec des flèches embrasées.

CXLIV.
Embaras
des Espa-
gnols, & dé-
sespoir de
quelques In-
diens.

Ces hostilités obligèrent enfin les Espagnols de songer à la retraite; mais ils avoient déjà perdu leurs navires, qui s'étoient échoués dans la riviere. L'Amiral, qu'un vent contraire retenoit dans la rade, avoit aussi perdu sa chaloupe, dont tout l'équipage avoit été tué par les Barbares. L'Amiral ignoroit ce qui se passoit à terre, & faute de chaloupe il ne pouvoit en être instruit, ce qui l'inquiétoit d'autant plus, que les cinquante prisonniers que Dom Barthelemi avoit fait chez Quibia, & qui avoient été embarqués dans son bord, s'étoient tous sauvés à la nage, à l'exception de quelques-uns qui s'étranglèrent de désespoir de n'avoir pas pû suivre les autres. Le sort des Castillans n'étoit guère moins déplorable que celui des Sauvages, puisqu'ils virent le moment que leurs deux troupes séparées alloient périr; l'une, par un triste naufrage; & l'autre, par le fer des barbares qu'ils avoient irrités.

L'Adelentade & toute sa troupe soutenoient avec une valeur incroyable les efforts redoublés d'un peuple ennemi qui croissoit tous les jours, & ils ne pouvoient manquer de succomber enfin, si la mer étant un peu calmée, & l'Amiral instruit de tout, n'eût trouvé le moyen d'embarquer promptement tout son monde. Tirant droit à Portobelo, il fut encore obligé d'échouer un de ses navires, qui ne pouvoit plus tenir la mer. Il suivit quelque tems la côte, & après avoir fait environ dix lieues au-delà de ce qu'on appelle aujourd'hui *le Cap Saint-Blaise*, il fit le nord à dessein de gagner l'Isle S. Domingue. Les deux bâtimens qui lui restoit, n'étoient pas en état d'entreprendre un plus grand voyage : ils ne pûrent même aller jusque-là, parce qu'ils étoient tout ouverts, & quoiqu'on travaillât jour & nuit à vider l'eau, elle gaignoit toujours à vue d'œil.

Pour surcroît de malheur, il s'éleva dans une nuit un vent si furieux, que les deux navires (qu'il n'étoit presque plus possible de gou-

1505.

CXLV.

L'Amiral échappe à un grand péril, & retombe dans un autre.

CXLVI.

Ce qu'il lui arrive à la Jamaïque.

1505.

verner) s'étant choqués, la poupe de l'un, & la proue de l'autre, en furent extrêmement endommagées. Echappés de ce danger contre toute apparence, les Castillans gagnèrent l'Isle de Cuba, où ils prirent quelques rafraîchissemens; ayant ensuite voulu tourner du côté de S. Dominique, les vents & les courans les contraignirent de relâcher à la Jamaïque. Ils entrèrent dans un port qu'ils se hâterent trop de nommer *Puerto Beno*, car ils n'y trouvèrent ni eaux douces, ni vivres, ni habitans; & à peine y étoient-ils entrés, que les deux navires ayant de l'eau jusque sur le tillac, il n'y eut pas d'autre parti à prendre que de les faire échouer. L'Amiral eut soin de les faire amarrer ensemble avec de bons cables, & de construire sur les deux extrêmités de chacun des espèces de baraques, pour y loger tout son monde, en attendant qu'il pût recevoir du secours de l'Isle Espagnole.

CXLVII. Les Indiens leur apportèrent d'abord des vivres en quantité, & on les leur payoit avec des mar-

Précautions qu'il prend pour se con-

chandises d'Europe. Mais de peur que si les Castillans avoient la liberté d'aller où bon leur sembleroit, ils ne maltraitassent ces peuples, & ne fissent cesser par-là cette bonne intelligence, l'Amiral crut ne devoir permettre à personne de sortir des navires, & fit sur cela des reglemens très-sevères. Il pensa ensuite au moyen de donner de ses nouvelles au Gouverneur Général de S. Domingue, ce qui n'étoit pas facile, quoique la traversée ne soit que de trente lieues, parce qu'on ne pouvoit la faire que dans des petits canaux, qui n'ont presque point de bord, & que la moindre vague peut remplir ou renverser. On trouva néanmoins deux hommes qui osèrent l'entreprendre, & qui en vinrent heureusement à bout. L'un se nommoit Dieguo Mendés, qui faisoit l'office de Commissaire sur l'Escadre; & l'autre, nommé Barthelemi Fieschi, étoit un Gentilhomme Génois, fort attaché à la personne de l'Amiral. On leur donna à chacun un canot, où l'on mit de l'eau, des vivres, six Espagnols,

1505.

server la bonne
volonté
des sauvages,

CLIX

1505

1505

1505.

CXLVIII.

Ce qu'il
écrit à la
Cour de Caf-
tille.

& dix Indiens. Mendès avoit ordre de passer de S. Domingue en Espagne, le plutôt qu'il pourroit : & l'Amiral lui remit des lettres pour le Roi & la Reine, avec un mémoire détaillé de son voyage. Il marquoit à leurs Alteſſes, qu'après vingt ans de fatigues & de dangers, eſſuyés pour leur ſervice, il ne ſçavoit pas ſ'il poſſédoit un ſol, qu'il n'avoit pas une maifon à lui, & qu'il ne lui reſtoit de bien aſſuré que les chaînes qu'il avoit portées, & l'infamie dont elles avoient couvert ſon front. Les plaintes de Colomb n'étoient point exagérées, & il n'étoit pas encore à la fin de ſes diſgraces.

CXLIX.

Autres con-
tre-tems.

Lorsque les deux envoyés arrivèrent à S. Domingue (après la perte de quelques Indiens, dont un mourut de ſoiſ & de chaud, & l'autre pour avoit bu trop d'eau) le Gouverneur ſe trouvoit à Xaragua, & Mendès l'y alla trouver ; lui expoſa d'une manière touchante l'extrémité où étoit réduit l'Amiral avec tous ſes équipages, & n'oublia rien pour l'engager à le ſoulager au plutôt. Ovando ne fut guère ſenſible à ce

récit, il soupçonna même Christophe Colomb d'avoir ménagé cet accident pour avoir un prétexte de venir à l'Isle S. Domingue. Il retient long-tems Mendés auprès de lui, sans rien résoudre. Fieschi, par d'autres contretens, fut empêché de conduire quelque secours à la Jamaïque.

Cependant Colomb & ses équipages ne pouvoient que souffrir beaucoup de ces délais. Il eut encore la douleur de voir ses gens se mutiner contre lui. Il n'ose, disoient-ils, retourner à l'Isle Espagnole d'où il a été chassé : Mendés & Fieschi, font allés, ajoutoit-on, faire sa paix à la Cour, où l'on ne veut plus entendre parler de lui ; c'est pour cela qu'il a échoué ses navires à la Jamaïque, s'embarrassant fort peu de ce que deviendront ceux qui sont avec lui. Ils concluoient que chacun devoit penser à soi, & ne pas attendre que les maux fussent sans remède ; que le Gouverneur Général, qui n'étoit pas bien avec Colomb, ne leur sçauroit pas mauvais gré de l'avoir quitté ; que l'Évêque

1505.

CL.

Mutinerie
des équipages.

1505.

de Cordoue, son ennemi, les en recevroit mieux, quand ils arriveroient en Espagne; & que la Cour voyant que personne ne pouvoit vivre avec cet Etranger, en délivreroit enfin la Nation Espagnole.

CLI.

Révolte déclarée; François de Porras se met à la tête des séditieux: modération de l'Amiral,

Après de tels discours, les séditieux se mirent sous les armes, ayant à leur tête François de Porras, qui avoit commandé un des quatre vaisseaux de l'Escadre.

L'Amiral étoit détenu au lit par la goutte; Porras vint le trouver & lui dit insolemment: » Nous voyons » bien, Monsieur, que votre dessein » n'est pas de retourner sitôt en » Castille, & que vous avez résolu » de nous faire périr ici. Je ne comprends pas, répondit l'Amiral, » qui a pû vous faire naître une telle » pensée: vous sçavez aussi bien que » moi, que si nous avons relâché » dans cette Isle, si nous y sommes » encore, c'est qu'il ne m'a pas été » possible de faire autrement. J'ai » envoyé demander des navires au » Gouverneur de l'Isle Espagnole, » que pouvois-je faire de plus? & » n'y va-t-il pas encore plus de mon

» intérêt que du vôtre, de passer
 » en Castille? D'ailleurs ai-je rien
 » fait sans avoir demandé l'avis de
 » tout le monde? Si vous jugez qu'il
 » y ait encore quelque chose de
 » mieux à faire, voyez entre vous
 » ce qui convient à notre situation
 » présente, & vous me trouverez
 » toujours très-disposé à tout ce qui
 » dépendra de moi pour votre satis-
 » faction ».

Ce discours, tout raisonnable qu'il étoit, ne contenta point, parce qu'on n'écoute guère la raison, quand une fois on a levé l'étendard de la rébellion. Porras, qui se croyoit appuyé à la Cour, reprit brusquement la parole, & dit: « Qu'il ne s'agissoit plus de discourir, mais de s'embarquer sur l'heure, qu'il vouloit aller en Castille, & que ceux qui ne voudroient pas le suivre, pouvoient rester à la garde de Dieu ». Il s'éleva aussitôt un bruit confus de gens qui crioient: *Nous vous suivrons*. Chacun se déclara, & tous se mirent à crier: les uns, *Castille, Castille*; les autres: *Seigneur Capitaine, que faisons-nous?* quelques-

1505.

CLII.
 Infolence
 de Porras &
 de ses Com-
 plices.

1505.

uns répondirent à ces dernières paroles, *qu'ils meurent*. L'Adelantade parut avec un espton à la main : Porras se retira, & se faitit de dix canots, que l'Amiral avoit achetés des Indiens; & il y eut tant de presse à le suivre, que les malades furent presque les seuls qui resterent auprès de l'Amiral.

CLIII.

Désordres
qu'ils causent
partout, ils
portent la
violence & la
cruauté à
l'excès.

Dès le jour même les révoltés s'embarquèrent, & prirent le chemin de la pointe orientale de l'Isle, commettant par-tout de grandes violences sur leur route, prenant de force tout ce qu'ils trouvoient chez les Indiens, & leur disant d'aller se faire payer par l'Amiral, ou de le tuer, s'il refusoit de les satisfaire: aussi-bien, ajoutoient-ils, vous n'avez guère que ce moyen de sauver votre vie, car cet homme est bien résolu de vous exterminer tous, comme il a fait les peuples qu'il a rencontrés sur ses pas. Arrivés à l'extrémité de l'Isle, les séditieux entreprirent d'abord de traverser, quoique la mer fût fort agitée: mais ils n'avoient fait que peu de lieues, lorsque leurs canots s'emplirent

d'eau : pour les alléger, ils jettèrent leurs hardes à la mer ; & cela ne suffisant pas encore, ils se déterminèrent à se défaire des Indiens qu'ils avoient embarqués pour ramer. Ces malheureux voyant des épées nues, & quelqu'uns de leurs compagnons déjà étendus à leurs pieds, sautèrent dans l'eau ; mais après avoir nagé quelques tems, ils demandèrent en grace qu'on leur permît de se délasser un peu en tenant le bord du canot. On ne leur répondit qu'à coups de sabres, qu'on déchargeoit sur ceux qui s'approchoient de trop près, & plusieurs se noyèrent. Le vent augmentoit toujours, & la mer devint si grosse, que les séditieux furent enfin contraints de regagner la terre au plus vite.

Ayant délibéré sur le parti qu'ils avoient à prendre, & en ayant proposé plusieurs, qui ne pouvoient être inspirés que par la révolte & le désespoir, ils s'en tinrent à tenter une seconde fois le passage ; & en attendant que la mer fût moins agitée, ils se répandirent dans les bourgades voisines, où pendant six

1505.

CLIV.

Ils conti-
nuent à rava-
ger le pays.

~~1505.~~ femaines ils commirent des excès incroyables.

1505.

CLV.

Sage conduite de l'Amiral,

La conduite de l'Amiral à l'égard des Indiens étoit bien différente, il faisoit garder à ses gens une très-exacte discipline, qu'il adoucissoit par des attentions infinies sur leurs besoins. D'ailleurs il ne prenoit jamais rien des Sauvages qu'en payant; aussi conserva-t-il long-tems leur amitié. Mais comme ces Indiens n'étoient pas accoutumés à faire de grandes provisions, ils se lassèrent bientôt de nourrir des faméliques, qu'ils exposoient eux-mêmes à manquer du nécessaire. Les discours que les mutins avoient tenus des prétendus desseins de l'Amiral, avoient fait quelque impression sur l'esprit des Indiens; de sorte qu'ils commencèrent de s'éloigner, & que l'Amiral avec ses gens se vit à la veille de mourir de faim. Pour se tirer d'un aussi mauvais pas, Colomb s'avisa d'un stratagème qui lui réussit.

Il devoit y avoir bientôt un éclipse de lune; l'Amiral envoya dire à tous les Caciques des environs, qu'il avoit une chose de grande con-

féquence à leur communiquer. Ils se rendirent auprès de lui ; & il commença par leur faire de grands reproches sur leur dureté à son égard ; puis prenant un ton assuré : vous en ferez bientôt rudement punis , ajouta-t-il , je suis sous la protection d'un Dieu puissant qui me vengera : & n'avez-vous pas vu ce qu'il en a coûté à ceux de mes soldats qui ont voulu secouer le joug de mon obéissance ? Quels dangers n'ont-ils pas couru , en voulant passer à l'Isle Haïti , tandis que ceux que j'y ai envoyés ont traversé sans peine ? Bientôt vous ferez un exemple bien plus terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols ; & pour preuve de ce que je vous dis , vous allez voir dès ce soir la lune rougir , puis s'obscurcir , & vous refuser sa lumière ; mais ce ne fera là que le prélude de vos malheurs , si vous ne profitez de l'avis que je vous donne.

Quelques heures après l'éclipse commença à paroître , & aussitôt les Barbares épouvantés & poussant des cris effroyables , allèrent se

1505.

CLVI.

Stratagème
qui lui réussit.

CLVII.

Eclipse de
lune.

1505.

jetter aux pieds de Colomb, le conjurant de détourner de dessus leurs têtes les maux dont ils se croyoient menacés. L'Amiral se fit un peu prier, & puis paroissant tout-à-coup se radoucir : vous en serez quittes cette fois, leur dit-il, pour la peur : je vais prier mon Dieu de faire reparoître la lune. En disant cela, il s'enferme, tandis que les Indiens recommençoient à jeter des cris épouvantables. Peu de tems après l'éclipse commençant à perdre, les Indiens se rassurèrent, & ne demeurèrent pas moins persuadés que cet étranger dispoisoit à son gré de toute la nature. Aussi eurent-ils toujours un grand soin de lui fournir des vivres, & d'éviter de lui donner le moindre sujet de mécontentement.

CLVIII.

Conduite
d'Ovando en-
vers l'Ami-
ral.

Ovando de son côté pensa enfin à donner de ses nouvelles à l'Amiral. Il lui envoya Diegue d'Escobar, qui ayant mouillé l'ancre à quelque distance des navires de Colomb, descendit seul à terre, fit débarquer un baril de vin & un cochon, rendit à l'Amiral une lettre d'Ovando;

& s'étant un peu éloigné, éleva la voix & lui dit, que le Gouverneur Général avoit été fort sensible au récit de ses malheurs; qu'il étoit mortifié de ne pouvoir pas encore le tirer de sa triste situation; mais qu'il le prioit d'être assuré qu'il faisoit pour cela toutes les diligences possibles; le priant cependant d'agréer cette légère marque de son amitié. En achevant ces mots, Escobar se retira & s'embarqua sur le champ.

Quoi qu'en puisse dire l'Historien Herrera, pour justifier le procédé d'Ovando, tous les gens sensés le regarderent comme une insulte faite à Colomb, moins encore pour la modicité du présent, que par le choix qu'il avoit fait de son envoyé: Escobar avoit été complice de la révolte de l'Alcaïde Roldan, & il n'avoit évité la potence, à laquelle il avoit été condamné, que par la faveur de Bovadilla, autre ennemi de Colomb. Tout cela n'empêcha point que l'Amiral ne fît à la lettre & au compliment d'Ovando, une réponse fort honnête, le priant de

1505.

CLIX.
Ce qu'il y
avoit d'o-
dieux.

1505. nouveau de favoriser en tout Mendès & Fieschi ; & il lui donna avis de la révolte de Porras.

CLX. Il tenta ensuite d'engager , par la
 Nouveaux voie de la douceur , les mutins à
 emporte- rentrer dans leur devoir ; il leur fit
 mens de Porras , que les communiquer les bonnes nouvelles
 politesses mê- qu'il venoit de recevoir , & leur fit
 mes irritent. part du petit présent. Mais jamais
 honnêteté ne fut plus mal reçue :
 Porras jura qu'il ne se fieroit de sa
 vie à Colomb , qu'il continueroit
 à vivre comme il faisoit ; & qu'au
 reste , ses gens ayant été obligés de
 jeter à la mer toutes leurs hardes
 & toutes leurs marchandises , il con-
 venoit que l'Amiral partageât avec
 eux ce qui pouvoit lui en rester.
 Les envoyés de Colomb répondi-
 rent que ce n'étoit pas là des pro-
 positions à faire à un Général : &
 Porras repliqua en fureur , que si
 on ne vouloit pas lui donner de
 bonne grace ce qu'il demandoit , il
 iroit le prendre de force ; & se re-
 tournant vers ses complices , il ajou-
 ta qu'il falloit que Colomb fût un
 magicien , & que cette barque , qui
 avoit paru & disparu comme un

éclair, étoit fans doute un pur effet de ses prestiges : mais qu'il iroit bientôt le visiter l'épée à la main, & qu'il verroit si ses charmes étoient assez puissants pour en émousser la pointe.

Il ne tarda pas en effet de paroître en armes jusqu'à un quart de lieue des navires, résolu de se saisir de tout ce qu'il trouveroit à sa bien-séance. Quelques-uns ont écrit qu'il envoya même défier l'Amiral. Colomb étoit malade à ne pouvoir quitter le lit : il frémit d'indignation ; mais quelque outré qu'il fût de l'insolence des séditieux, en envoyant Dom Barthelemi contre eux avec cinquante hommes, il lui recommanda d'offrir d'abord la paix, & une amnistie à tous ceux qui mettroient bas les armes. Les mutins ne lui en donnèrent pas le tems : à peine Porras eut-il apperçu la troupe de Dom Barthelemi qu'il vint fondre sur elle, avec moins d'ordre que de fureur. Une décharge faite à propos sur les rebelles, en jetta quelques-uns par terre, & arrêta la fougue des autres. Le seul Porras n'en pa-

1505.

CLXI.

Il vient les armes à la main attaquer le quartier de son Général ; il blesse Don Barthelemy, qui le fait son prisonnier, & dissipe la troupe des factieux.

1505.

rut point étonné, il courut à l'Adelantade, & d'un coup de fabre il lui fendit son bouclier en deux, & ne le blessa que légèrement à la main. Dom Barthelemi, qui se possédoit mieux, le saisit par le corps & le fit son prisonnier. Il tourna ensuite ses armes contre ceux qui paroissoient vouloir encore faire résistance, & il en tua plusieurs. Cette victoire ne lui coûta qu'un seul homme; & l'on peut dire que sa valeur sauva l'Amiral d'un des plus grands dangers qu'il eût encore couru.

CLXII.
Terreur des
sauvages; re-
tour des sé-
ditieux, qui
s'humilient
devant leur
Général.

On rapporte que les Insulaires, fort surpris de voir étendus par terre & sans mouvement ces hommes qu'ils croyoient immortels, s'approcherent des cadavres, & comme ils eurent par hazard touché la playe d'un d'eux, qui n'étoit que blessé, celui-ci se leva tout-à-coup, en criant d'une manière terrible, ce qui causa un si grand saisissement dans l'ame de ces sauvages, qu'ils se mirent à fuir, comme si tous les morts se fussent mis à leurs trouffes. Cependant ceux des séditieux qui avoient pris la fuite, se trouvant

fans chef, & ne ſçachant plus que devenir, prirent le parti d'aller ſe jeter aux pieds de l'Amiral, & lui promirent avec ferment de lui être déformais obéiffans & fidèles. Il les reçut avec bonté; mais ne jugeant pas à propos de les garder ſur ſes navires, ni de leur permettre aucun commerce avec les autres, il leur donna un Commandant, ſur la ſageſſe duquel il crut pouvoir ſe repoſer; leur fit délivrer quelques marchandises pour les aider à ſubſiſter, & leur permit de s'établir où bon leur ſembleroit, en attendant qu'on vînt les chercher pour les conduire à S. Domingue.

Enfin, après une année entière de délais affectés, Ovando fit partir pour la Jamaïque une caravelle, ſous la conduite de Salzedo, ancien ſerviteur de Colomb; & le navire que Dieguo Mendès avoit freté aux dépens de l'Amiral. Ces deux vaiſſeaux heureuſement arrivés au port, l'Amiral ſ'embarqua auſſitôt avec tout ſon monde; mais il eut bien de la peine, à cauſe des vents contraires, à gagner la *Beata*, qui eſt

1505.

CLXIII.

L'Amiral
reçoit deux
vaiſſeaux, &
s'embarque
pour Saint-
Domingue.

1505.

à vingt lieues d'Yaquimo. Il ne voulut pas aller plus loin sans en avoir eu l'agrément du Gouverneur Général ; non-seulement il l'obtint , mais Ovando , ayant sçu qu'il paroïssoit à la vue du port , vint lui-même à la tête de toute la noblesse , le recevoir à la descente de son navire , le logea chez lui , & le regala splendidement. L'Amiral étoit parti de la Jamaïque le 28 Juin , & il n'entra dans la Ville de S. Domingue que le 13 du mois d'Août.

CLXIV.

Indigne conduite d'Ovando envers l'Amiral , qui sort de Saint-Domingue.

Ovando , qui se faisoit sans doute violence , pour se montrer si poli envers l'Amiral , déposa bientôt ce personnage. Celui-ci avoit laissé sur son bord François Porras , qu'il prétendoit mener en Espagne les fers aux pieds , ainsi qu'il l'avoit bien mérité : cependant le Gouverneur Général se le fit livrer , prétendant que c'étoit à lui de connoître de son crime ; & il ne l'eut pas plutôt entre les mains , qu'il lui donna la liberté. Il fit plus , il déclara qu'il vouloit informer sur tout ce qui s'étoit passé à la Jamaïque , & voir qui avoit tort , ou de ceux qui s'étoient

foulevés, ou de ceux qui étoient demeurés fidèles à leur Amiral. Une injustice si criante ne fit pas sortir Colomb de son caractère : il se contenta de dire avec assez de modération, que les droits de son Amiralauté seroient réduits à bien peu de chose, s'il ne pouvoit pas juger un de ses Officiers, qui s'étoit révolté contre lui, sur son propre bord ; & il se hâta de sortir de l'Isle. Ayant frété deux navires, il donna le commandement de l'un à son frère, & le 12 de Septembre il appareilla pour l'Espagne.

La navigation ne fut pas gracieuse, il eut bien des contretens ; mais enfin il arriva heureusement à San-Lucar vers la fin de l'année ; & s'étant aussitôt rendu à Seville, la première nouvelle qu'il y apprit, fut la mort de la Reine Isabelle de Castille. Ce coup mit le comble à toutes ses anciennes disgraces, & les lui fit presque oublier.

Ce fut à Medina d'el Campo que mourut Isabelle le 9 de Novembre 1504. Toute l'Espagne pleura longtemps une Princesse, qui avoit égalé

1505.

CLXV.

Mort de la Reine Isabelle, généralement regrettée pour ses grandes qualités.

1505.

les plus grands Rois, par ses qualités personnelles, & dont la gloire avoit comme effacé celle de tous les Souverains de son siècle, par la ruine des Maures en Espagne, par la conquête de Grenade, & la découverte du Nouveau Monde. Ce n'est point la flatter, que de reconnoître qu'il n'a pas tenu à elle, que cette découverte n'ait été pour tous les Américains, la source d'autant de biens, qu'elle leur a causé de maux. En les assujettissant à sa Couronne, Isabelle n'avoit d'autres vues que d'en faire des Chrétiens : elle ne recommanda rien tant à ceux qu'elle leur envoyoit, que de les traiter comme les Castillans mêmes, & de s'appliquer avec zèle à leur instruction : elle n'a jamais fait paroître plus de sévérité, que contre ceux qui avoient contrevenu à ses ordres sur cet article. On a vu ce qu'il en avoit coûté à Colomb, pour avoir ôté la liberté à quelques Indiens ; cependant elle l'aimoit, connoissoit son mérite, & sçavoit apprécier ses services. On ne douta point en Espagne, que sa mort seule n'eût

n'eût épargné un châtement exemplaire , pour le cruel massacre de Xaragua , dont la Reine n'avoit appris la nouvelle qu'avec un chagrin extrême : aussi recommanda-t-elle à Ferdinand de rappeler cet Officier & de le punir : le bon traitement des Indiens fut la chose sur laquelle elle insista davantage dans son testament. Si tous les peuples de l'Amérique eurent un juste sujet de regretter cette Princesse , ils ne furent ni consolés , ni dédommagés de sa mort par celle de Christophle Colomb.

Ce fut le 20 de Mai 1506 , que mourut à Valladolid cet homme , presque aussi célèbre par ses disgrâces que par ses dignités ; & plus connu encore par ses excellentes qualités , que par ses défauts. Il en avoit , sans doute , des défauts , & dans une vie toujours traversée , il a fait quelques fautes que nous n'avons point dissimulées ; mais ses talens & ses vertus compensoient bien en lui ce qu'on pouvoit lui reprocher de vicieux ou de défectueux. Ayant passé sans milieu de l'état de simple Pilote , à une condition

1506.

CLXVI.

Mort de
Christophle
Colomb.

1506.

où il ne voyoit au-dessus de lui que le Trône, il parut un peu trop jaloux de son autorité, & il ne fit pas toujours assez d'attention qu'il commandoit à des gens qui n'obéissent pas volontiers à un étranger. On ne peut nier que dans quelques occasions, il n'ait traité les Indiens avec trop de sévérité; mais il fut toujours éloigné de les molester de gayeté de cœur. Trop persuadé peut-être qu'ils étoient nés pour être les esclaves de leurs conquérans, il cessoit d'être leur ennemi dès qu'il les voyoit soumis. Il ne négligeoit ni leur conservation, ni leur instruction; & il ne tint pas à lui qu'ils ne devinssent tous Chrétiens. Son amour de l'ordre & de la discipline lui fit porter quelquefois la rigueur, tant à l'égard des Espagnols que des Indiens, un peu plus loin qu'il ne convenoit dans de nouvelles Colonies. On reconnoit néanmoins que tout cela procédoit moins du vice du cœur, que du zèle pour le bien public.

CLXVII

Loué par
ses envieux
mêmes.

C'est la justice que ses envieux
mêmes lui ont rendu après sa mort.

Les plus illustres Historiens Espagnols se font un devoir de publier, que Colomb joignoit à des talens supérieurs, beaucoup de probité, beaucoup de religion, & une piété solide. Oviedo ne craignit point de dire à Charles-Quint, que si on lui eût érigé une statue d'or, on n'eût rien fait de trop. Peu d'hommes se sont fait un aussi grand nom, & à plus juste titre.

On ne dira pas la même chose de la plupart des conquérans, qui ont paru dans l'Amérique après Colomb, ou dès son vivant. Leurs excès ont effacé, ou fait oublier même, la sévérité que ce premier conquérant s'étoit permise quelquefois. La conduite d'Ovando justifioit celle de l'Amiral; mais cette conduite, toute reprehensible qu'elle étoit, n'empêchoit pas alors que ses créatures, sur-tout les ennemis des Colombes, ne fissent perpétuellement l'éloge d'Ovando, & dans la Cour de Castille, & dans l'Amérique même. On ne cessoit de relever avec exagération son habileté, son désintéressement, son zèle pour le ser-

1506.

CLXVIII.

Son Successeur lui ressemble peu.

1506.

vice du Roi, pour l'honneur de la Religion, & pour le ménagement des Indiens. Ces deux derniers points étoient non-seulement bien outrés, mais entièrement faux : & tout ce qu'on a vu jusqu'ici montre fort clairement que ce Gouverneur Général ne pensa jamais sérieusement ni à la conservation des Insulaires, ni à leur conversion. Selon l'expression de Barthelemi de l'As-Cafas, Ovando n'avoit pas plus de zèle pour le salut de ces malheureux, que s'ils eussent été des animaux entièrement dépourvus de raison ; & néanmoins il vouloit persuader le Roi qu'il n'avoit rien plus à cœur. Ferdinand de son côté ne cessoit de lui recommander cet article ; & sur les réponses qu'il en recevoit, il ne doutoit point que la plûpart des Indiens ne fissent déjà profession du Christianisme, & que toute l'Isle ne devînt bientôt Chrétienne. Le Gouverneur Général trompoit donc son Roi, déshonoroit la Religion, & exterminoit sans miséricorde les peuples qu'il ne devoit que soumettre, & leur procurer de bonnes instructions.

C'étoit par son ordre, & sous les plus légers prétextes qu'on les poursuivoit par-tout avec le fer & le feu. Ceux qui ne périffoient pas sous les pieds des chevaux, ou par les dents des dogues, on les réduisoit à un dur esclavage, & on les excédoit de travail, tandis qu'on négligeoit de les instruire des vérités de la Religion, & qu'on leur refusoit même le tems de se rendre aux instructions. Le peu de Ministres, Ecclésiastiques & Religieux de S. François, qui se trouvoient alors dans l'Isle, n'avoient garde de négliger eux-mêmes cette partie essentielle de leur devoir; mais quels fruits pouvoient-ils se promettre de leur ministère, auprès de ces Sauvages ainsi opprimés & scandalisés? Quand ils auroient eû beaucoup plus de liberté de les catéchiser, aussi souvent & aussi long-tems qu'il étoit nécessaire pour les faire entrer dans l'esprit de l'Evangile, étoit-il facile, étoit-il même possible de leur faire entendre que la sainteté du Christianisme défend les violences, l'injustice, la cupidité, la rapine,

1506.

CLXIX.

Conduite
d'Ovando,
non moins in-
juste envers
les Indiens,
qu'injurieuse
à la Religion.

1506.

la vengeance, & nous commande d'aimer le prochain comme nous-mêmes? Comment des hommes idolâtres se feroient-ils laissés persuader, que le Christianisme fait un devoir capital de toutes ces vertus, qu'ils ne retrouvoient point dans les Chrétiens leurs vainqueurs; ou qu'il défend & punit sévèrement tous ces vices, tous ces crimes, qu'ils ne pouvoient s'empêcher de voir dans la personne de leurs oppresseurs, & dont ils étoient les malheureuses victimes?

CLXX.

Peu de véritables conversions dans l'Amérique pendant les quinze premières années de sa découverte.

Ne soyons donc point surpris de trouver si peu de véritables conversions dans ces Provinces conquises, durant les quinze ou seize premières années, depuis qu'on en avoit fait la découverte. Nous l'avons déjà remarqué, le plus précieux fruit du Ministère Evangélique, dans ces commencemens, fut presque tout en faveur de ces petits & heureux Indiens, qui avant que de connoître le mal, moururent avec la grace du Baptême. Nous verrons dans la suite que quelques autres avoient profité des instruc-

tions , mais ils étoient en fort petit nombre , & ce ne fut que vers l'an 1509 ou 1510 , après le rappel d'Ovando , & l'arrivée de quelques nouveaux Ministres courageux , que cette Mission commença à prendre une nouvelle face : ce qu'il faut entendre de l'instruction , & de tous les autres exercices de la piété chrétienne : car ni le zèle , ni toute l'intrépidité des plus saints Missionnaires ne purent donner des bornes à la cupidité des Conquérans , ni arracher les pauvres Indiens à leurs violences.

Les mauvais traitemens continuèrent toujours : on croyoit même pouvoir le faire plus impunément depuis la mort de la Reine Isabelle. Tous les ravages , toutes les cruautés qu'Ovando avoit déjà exercées dans la Province de Xaragua , il les renouvela dans celle de Higüey. Il lui falloit un prétexte : il le trouva.

On a déjà dit que Jean d'Esquibel , après avoir forcé *Cotubanama* , Roi ou Cacique de Higüey , à recevoir la loi , il lui avoit imposé un

1506.

tribut, qui, selon l'usage établi par la seule volonté des vainqueurs, devoit se payer rigoureusement tous les trois mois. Une des conditions du traité, fait avec ce Cacique, étoit que ses Sujets labourent une certaine étendue de terrain au profit du Domaine; mais qu'on ne pourroit point les contraindre à porter eux-mêmes à Saint Domingue les grains qu'ils recueilleroient, qu'ils les livreroient sur les lieux à ceux qui seroient commis pour les recevoir. L'Officier Espagnol qui commandoit dans un des forts qu'Ovando avoit eu soin de faire bâtir dans cette Province, méprisa la clause du traité, quoique bien expresse, & voulut obliger les Indiens de charrier eux-mêmes les grains jusqu'à la Capitale; & comme d'ailleurs les soldats vivoient eux-mêmes d'une manière très-licentieuse, & commettoient bien des désordres dans la Province, sans qu'il pensât à y remédier, les malheureux Indiens, après bien des plaintes inutiles, ne consultant que leur désespoir, allèrent tumultuairement

CLXXI.

Traité entre les Espagnols & un Cacique. Les Castillans l'observent mal, & les Indiens se révoltent.

attaquer la forteresse, la brûlerent, & massacrèrent la garnison, dont il ne s'échappa qu'un soldat.

Sur cette nouvelle, le Gouverneur Général fait assembler toutes les milices répandues dans les principales Villes, choisit ses Officiers, & donne à Jean d'Esquibel le commandement général de l'armée, forte de 400 hommes. On leva encore dans la Province d'Yacayagua, qui confine à celle d'Higüey, un grand nombre d'Indiens aguerris, qui se joignirent aux Castillans, & leur furent d'un très-grand secours. Il s'agissoit d'aller attaquer l'ennemi sur les plus hautes montagnes, où ils s'étoient cantonnés : les routes qui y conduisent ne sont pas aisées à connoître, & il ne fut jamais possible d'obliger, même à force de tourmens, aucun des prisonniers que firent les Espagnols, à leur servir de guide.

On vit quelques-uns de ces fuyards, qui blessés à mort par les arbaletes de leurs ennemis, s'enfonçoient de rage leurs propres flèches dans le corps, & après les avoir retirées,

1506.

CLXXII.

On les poursuit à outrance.

CLXXIII.

Suites du désespoir de ces malheureux.

1506.

les prenoient avec les dents, les mettoient en morceaux, & les jetoient contre les Castillans, croyant s'être bien vengés par cette espèce d'insulte. Quelques-autres ayant été faits prisonniers, & leurs vainqueurs les obligeant de courir devant eux pour leur montrer le chemin, se précipitoient sur des pointes de rochers, & périssoient pour n'être pas forcés de trahir leurs frères, en servant leurs ennemis. Il y en eut un, qui s'étant avancé à la tête de l'armée, osa bien défier un Espagnol, nommé Alexis Gomez, qui ne put jamais lui porter un seul coup : ce fut un spectacle fort singulier, de voir un homme tout nud, un arc & une flèche à la main, voltiger autour d'un soldat bien armé, & se mocquer des vains efforts qu'il faisoit pour le percer. Ce combat, où il n'y eut point de sang répandu, réjouit long-tems les spectateurs : enfin l'Indien se lassa, & se rejoignit à ses gens, qui le reçurent avec de grandes acclamations.

CLXXIV.

Cette guerre finit par le

Il y eut plusieurs autres rencontres, où les Insulaires montrèrent

assez de résolution & de conduite , pour faire comprendre qu'il falloit désormais peu de chose pour les aguerrir tout-à-fait. Mais enfin Cotentubanama ayant été pris , la guerre fut terminée. Ce malheureux Cacique se croyoit fort en sûreté dans l'Isle de Saona , où il s'étoit fait une espèce de labyrinthe : on ne laissa pas de l'y découvrir , on le mena à S. Domingue , où Ovando le fit pendre. Tel fut le sort du dernier Roi de l'Isle Espagnole ; la plûpart des autres Souverains & des Seigneurs particuliers n'en avoient pas eû un plus heureux : & la condition des peuples subjugués devenoit tous les jours pire.

La Cour de Castille n'avoit consenti , qu'on obligéât chaque Cacique d'envoyer ses Sujets travailler aux mines , qu'à la charge qu'ils n'iroient que tour-à-tour , & qu'on les payeroit de leur travail. Le Gouverneur Général regla d'abord ce salaire à si peu de chose , qu'il montoit à peine à une demie piastre par mois. Tout modique qu'étoit ce paiement , on le retrancha tout-à-

1506.
suppliee du
dernier Sou-
verain de l'Is-
le.

CLXXV.
On rend le
joug toujours
plus pesant ,
& on trompe
la Cour de
Castille.

1507.

fait après le succès de la dernière guerre, & dès lors le travail ne fut plus limité : bientôt tous les Indiens, sans distinction d'âge, de sexe, de condition, y furent condamnés. On sent quel devoit être leur désespoir ; mais leurs cris & leurs gémissemens ne pouvoient être portés jusqu'à la Cour de Castille. On y écrivoit au-contraire, que rien ne pouvoit être mieux réglé que la Colonie, que la Police & la justice s'y administroient avec exactitude, que l'on n'y souffroit aucun désordre, & que tout le monde étant occupé, personne ne se plaignoit.

CLXXVI.

Riches-
s transportées
chaque année
de St. Do-
mingue en
Espagne.

Les richesses immenses qu'on faisoit passer de Saint-Domingue en Espagne, parloient encore en faveur d'Ovando, & rendoient croyable tout le bien que ses créatures, ou ses flatteurs, publioient de lui. Il se faisoit en ce tems-là, & dans la même Isle, quatre fontes d'or chaque année : l'une produisoit cent dix, ou cent vingt mille marcs d'or ; une autre cent vingt-cinq, ou cent trente, & quelquefois cent qua-

rante mille ; enforte que l'or qui se tiroit tous les ans de ces mines , montoit à quatre cens soixante , ou à cinq cens mille marcs. Il n'est donc pas surprenant , ni qu'Ovando fût toujours écouté à la Cour , ni que , sur le bruit qui se répandit en Espagne , qu'on faisoit en peu de tems des fortunes considérables dans la Colonie , une multitude de Castillans s'empressât de passer dans cet heureux pays , pour y partager tant de trésors.

Bientôt il ne fut plus nécessaire , à certaines gens , de passer la mer pour profiter des richesses de l'Amérique. La plupart des grands Seigneurs & des Ministres , demanderent au Roi des départemens dans les Indes , & ils en obtinrent sans beaucoup de difficulté. Ovando qui prévint d'abord toutes les suites de cette libéralité du Prince , voulut s'y opposer , mais ces prétentions furent mal-reçues. Les Concessionnaires établirent des Procureurs sur les lieux pour agir en leur nom ; ces Procureurs avoient leur fortune à faire , & à pousser les intérêts de

1507.

CLXXVII.

Les charges & les travaux des Insulaires croissent à proportion que les Concessionnaires se multiplient.

1507.

leurs maîtres : les Insulaires en furent la victime, on ne les ménageoit en rien, & on se foucioit fort peu qu'ils succombassent sous le travail, parce qu'en vertu des provisions du Roi, on se les faisoit remplacer sur le champ : on ne sçauroit dire combien en peu de mois il périt de ces malheureux, qui furent sacrifiés à la cupidité des grands, & à celle de leurs Intendans.

CLXXVIII.

Douze ou quinze cens mille Indiens réduits à soixante mille, dans l'espace de quinze années.

Dès l'année 1507, il ne restoit déjà plus dans l'Isle Saint-Domingue qu'environ soixante mille Indiens, c'est-à-dire la vingtième partie de ce qu'on y avoit trouvé quinze ans auparavant, selon ceux qui en mettent le moins ; & comme il s'en falloit bien que ce nombre fût suffisant pour satisfaire l'avarice des Concessionnaires, le Gouverneur Général proposa de transporter les habitans des Isles Lucayes dans celle-ci, sous prétexte que c'étoit l'unique moyen d'instruire dans la Religion ces peuples abandonnés, auxquels il n'étoit pas possible de fournir des Missionnaires en tant d'endroits différens. Ferdinand donna

Dans le piège, & la permission ne fut pas plutôt publiée, que plusieurs particuliers équipèrent à leurs frais des bâtimens, pour aller faire des recrues aux Lucayes. Il seroit difficile d'imaginer toutes les fourberies qui furent mises en usage, pour engager ces pauvres Insulaires à s'expatrier & à fuivre leurs tyrans. La plupart les assurèrent qu'ils venoient d'une region délicieuse, où étoient les ames de leurs parens & de leurs amis défunts, qui les invitoient à les venir joindre, pour jouir avec eux d'un torrent de délices. Quarante mille de ces sauvages furent assez simples pour se laisser séduire; mais quand ils virent, en arrivant dans la nouvelle Isle, qu'on les avoit abusés, ils en conçurent un chagrin qui en fit périr plusieurs, & porta les autres à entreprendre des choses incroyables pour se sauver.

Un navire Espagnol en rencontra une troupe à cinquante lieues en mer dans une pirogue, au tour de laquelle ils avoient attaché desalebasses pleines d'eau douce. Ils touchoient presque à leur Isle, lorsqu'

1507.

CLXXIX.

On veut réparer cette perte par une nouvelle injustice, & on surprend une permission de la Cour.

CLVXX.

A la fourberie on ajoute la violence, & on réussit à dépeupler les Isles Lucayes, comme on avoit

1507.
 Déjà dépeuplé
 l'Isle Espagnole.

qu'ils firent cette malheureuse rencontre, qui les remit dans leur premier esclavage. Lorsque l'artifice & les fourberies ne furent plus de mise, on employa la violence pour arracher à leur terre natale les habitans des Lucayes : ainsi au bout de quelques années, ces Isles furent absolument désertes ; & comme elles sont la plupart assez stériles, elles n'ont fait envie à personne. Cependant la maison des Colombs commençoit à se relever, & le crédit d'Ovando diminueoit à proportion dans la Cour de Castille.

CLXXXI.
 D. Diegue, fils aîné de Christophle Colomb, poursuit ses droits en Justice réglée, & gagne son procès. Illustre alliance.

Dom Diegue, l'aîné des fils de Christophle Colomb, poursuivoit avec chaleur les droits qu'il avoit hérités de son pere sur le Gouvernement des Indes. On ne lui disputoit point la qualité d'Amiral ; mais on soutenoit qu'il n'avoit aucun droit de prétendre à celle de Vice-Roi. Le jeune Amiral, sans se déconcerter par les difficultés, conjura enfin le Roi de trouver bon qu'il se pourvût en justice. Ferdinand trouva la demande raisonnable ; & Colomb présenta aussitôt au Conseil un

mémoire contenant quarante-deux articles, tous conformes à ce qui avoit été arrêté entre les Rois Catholiques & Christophle Colomb son pere, avant & depuis la découverte des Indes. L'affaire discutée avec toute l'exacritude possible, le droit de l'Amiral fut reconnu incontestable, & il gagna son procès tout d'une voix. Il se procura en même-tems une puissante protection. par son mariage avec Marie de Toledé, fille de Ferdinand de Toledé, frere du Duc d'Albe, cousin germain du Roi Catholique. Le premier effet de cette alliance fut, que ces deux Seigneurs, tout-puissans à la Cour, se mirent d'abord à solliciter fortement en faveur, l'un de son neveu, & l'autre de son gendre.

Ovando fut en conséquence révoqué, & le jeune Amiral nommé pour le remplacer, avec la même autorité, les mêmes privileges & les mêmes appointemens, qu'avoit eus Christophle son pere. Quoiqu'on ne lui eût pas attribué expressément la qualité de Vice-Roi, on le trouve néanmoins quelquefois ainsi nommé

 1508.

CLXXXII.
 Disgrace &
 imprudence
 d'Ovando,
 qui est révo-
 qué.

1508.

dans les Historiens, & Dona Maria de Toledé son épouse, n'est jamais appelée que *Vice-Reine*: c'étoit sans doute des titres d'honneur, qu'on leur donnoit sans conséquence, en faveur d'une alliance qui l'unissoit de si près à la Maison Royale. Quant à Ovando, sa disgrâce ne fut pas seulement le fruit du crédit des protecteurs de Don Diegue, il se la procura lui-même (ou du moins il l'avança beaucoup) par une imprudence, qu'on n'excuse pas dans un homme qui devoit connoître la Cour & les Ministres. Il s'étoit brouillé avec le Roi & avec Fonseca, qui de l'Evêché de Cordoue étoit encore passé dans celui de Palencia. Ce Prélat avoit fait donner par le Roi le Gouvernement de la Citadelle de S. Domingue à Christophe de Tapia, sa créature. Tapia, en arrivant à la Capitale, trouva la place prise, parce que Ovando l'avoit donnée à Diegue Lopez de Salsedo son neveu. Tapia ne laissa pas de présenter ses provisions au Gouverneur Général, qui les mit par respect sur sa tête, & en les lui

rendant , lui dit : » J'informerai le
 » Roi de cette affaire , & je ne fe-
 » rai rien que ce qui me paroîtra
 » le mieux pour le service de Son
 » Altesse ».

Il écrivit en effet au Roi , pour
 lui représenter que Tapia étoit déjà
 pourvû d'une charge , qui étant très-
 lucrative , devoit lui suffire : & que
 d'ailleurs la Citadelle de S. Domin-
 gue étoit son ouvrage , qu'il étoit
 bien naturel qu'il pût disposer de son
 Gouvernement , d'autant plus qu'on
 ne lui avoit jamais disputé le droit
 de nommer à ces sortes de places.
 Quelque tems après , Tapia ayant
 mal parlé du Gouverneur Général ,
 il fut mis en prison dans la forteresse
 même , & bientôt après envoyé
 prisonnier en Espagne. L'Evêque de
 Palentia le fit déclarer innocent , &
 engagea le Roi à nommer François
 de Tapia son frere , au Gouverne-
 ment de la forteresse de S. Domin-
 gue. Ovando ressentit vivement
 cette mortification qu'il s'étoit atti-
 rée ; mais il n'en devint pas plus
 souple à l'égard du Ministre , ce qui
 acheva de le perdre.

1508.

CLXXXIII.
 Autre témé-
 rité de ce
 Gouverneur.

1509.
CLXXXIV.
 Le nouvel Amiral arrive à St. Domingue.

Le nouvel Amiral s'étant cependant rendu à Seville avant la fin de 1508, le Roi l'y suivit de près, & lui donna plusieurs audiences particulières, où il entra dans un grand détail de tout ce qui concernoit les Indes. Mais il ne lui recommanda rien tant que d'établir la Religion, & sur-tout d'attirer par les voies les plus efficaces ces peuples au Christianisme. De Seville, Dom Diegue passa à San-Lucar, & il s'y embarqua le 9 de Juin 1509, avec sa femme, son frere Dom Fernand, ses deux oncles, quantité de noblesse, beaucoup d'Officiers, & un bon nombre de Demoiselles, qui étoient à la suite de la Vice-Reine. Le voyage fut heureux, & la flotte mouilla dans le Port de Saint-Domingue le 10 de Juillet.

CLXXXV.
 Sa nombreuse famille & sa suite donnent un grand lustre à la Colonie.

L'arrivée du nouveau Gouverneur Général & de sa nombreuse famille donna à la Colonie un lustre qu'elle n'avoit pas encore eu. Les Demoiselles nouvellement arrivées, & bientôt mariées aux plus riches Habitans, contribuerent beaucoup à adoucir les mœurs de ces

anciens Colons, devenus déjà pres-
qu'à moitié sauvages. Mais divers ac-
cidens arrivés coup sur coup, & dans
lesquels les Espagnols furent assez
heureux pour reconnoître la main de
Dieu qui les frappoit, servirent
encore davantage à les faire rentrer
en eux-mêmes, & à reprendre leurs
premiers sentimens de Religion,
dont ils ne conservoient guère que
de fort légères traces.

Dans le mois d'Août 1508, un
ouragan avoit fait périr à la côte
jusqu'à vingt navires. Au mois de
Juillet 1509, il en survint un autre
qui fit des dégats incroyables, &
renversa une grande partie des mai-
sons de la Capitale. Les Indiens eux-
mêmes regardoient ces coups extra-
ordinaires comme des effets de la
colere du Ciel; ils le publioient par-
tout, & assuroient unanimement
qu'avant l'arrivée des Espagnols,
les ouragans étoient très-rares sur
leurs côtes. Ce qu'il y eut de fâ-
cheux, c'est que la plûpart des Cas-
tillans, en reconnoissant que Dieu
les punissoit, bornerent presque
tout leur changement de vie à faire

1509.

CLXXXVI.
Fléaux qui
humilient les
Castillans,
sans les con-
vertir.

1509.

bâtir de belles Eglises, & à les orner fort richement, sans ouvrir les yeux sur leurs cruautés & leurs dissolutions, sans se rendre justice sur leurs excès les plus crians, & sans en rendre aucune aux misérables Insulaires. Les départemens continuoient toujours à les épuiser, ou à les anéantir, & personne n'élevoit la voix en leur faveur. On sentoit néanmoins que l'intérêt commun étoit de les conserver : on ne pouvoit ni guère profiter de leurs richesses, ni subsister dans le pays que par leur travail; mais pour qu'il fût de durée, il auroit dû être modéré, & l'excessive cupidité ne connoît pas de modération.

CLXXXVII
Nouveaux
expédiens
pour peupler
l'Isle désolée.

Après qu'on eut presque entièrement dépeuplé l'Isle de ses anciens Habitans, il fallut nécessairement en chercher ailleurs. Nous avons vu que les courses des Castillans dans les petites Isles Lucayes, n'avoient pas eu un grand succès pour remplir leur objet. Celles qu'ils firent depuis contre des peuples (vrais ou prétendus Caraïbes) donnèrent lieu à bien des cruautés, des excès, des

tyrannies, & ne réussirent pas mieux : nous en verrons plus d'une preuve. Il fallut enfin en venir aux negres ou noirs d'Afrique. On avoit déjà commencé d'en introduire quelques-uns dans les Indes ; mais ils n'y étoient encore que tolérés, & il y avoit même un Edit du Roi Catholique contre cette nouveauté, parce qu'on craignoit que la nation des Negres, qui paroïssoit indocile & fiere, ne se révoltât, si elle se multiplioit, & n'entraînât les Insulaires dans sa révolte.

La nécessité obligea de s'en servir, & l'expérience fit connoître que les mêmes vices ne sont pas communs à tous les Negres. On éprouva d'abord qu'un Negre fait autant de besogne que six Indiens, qu'il s'accoutume bien plutôt à l'esclavage, pour lequel il paroît né, se contente de peu de chose pour vivre, & en se nourrissant mal, ne laisse pas d'être fort & robuste. Mais on ne peut pas assurer la même chose de tous, parce que les bonnes ou les mauvaises qualités qui se trouvent plus ordinairement dans

1509.

CLXXXVIII
Bonnes &
mauvaises
qualités des
Negres.

1509.

les Negres de certains pays, ne se trouvent pas de même dans la plupart de ceux qu'on fait venir de quelques autres contrées (1).

CLXXXIX.
Différence
dans le caractere.

Un Missionnaire du dernier siècle qui avoit long-tems pratiqué les Negres, assure qu'il se passoit peu d'années, qu'il ne vît arriver au seul Cap-François deux à trois mille esclaves, & il nous apprend, sur l'expérience, que les *Bambaras* sont les plus grands, mais voleurs : les *Aradas*, ceux qui entendent mieux la culture des terres, mais les plus fiers : les *Congos*, les plus petits & les plus habiles à la pêche; mais ils défertent aisément : les *Nagos*, les plus

(1) La plupart des Negres qu'on a continué de transporter dans l'Isle Espagnole, pour servir au travail des mines & aux autres choses pénibles, sont pris des peuples d'Afrique, fort étendus de l'orient à l'occident le long de la riviere de Niger. Ces misérables vendus aux Espagnols & conduits dans l'Amérique, en perdant la liberté, perdent en même tems toute espérance de revoir jamais leur pays, appelé communément le pays des Negres, divisé en quatorze grandes Provinces ou Royaumes principaux.

humains :

humains : les *Mondongos*, les moins traitables & les plus cruels : les *Mines*, les plus résolus, les plus capricieux, les plus sujets à se défaire eux-mêmes, de chagrin & de désespoir : les *Sénégalois*, sont de tous les Negres les plus spirituels, les mieux faits, les plus aisés à discipliner, & les plus propres au service domestique. Cependant ils avouent sans façon, qu'un sentiment intime leur dit qu'ils sont une nation maudite, & que par une tradition qui se perpétue parmi eux dans le Sénégal, ils ont appris que ce malheur est une suite du péché de leur *Papa Tam*, qui se mocqua de son pere. Enfin les Negres *Creoles*, (ceux qui naissent dans l'Amérique d'un Negre & d'une Negresse) de quelque nation qu'ils tirent leur origine, ne tiennent de leurs peres que l'esprit de servitude, & la couleur. Ils ont néanmoins un peu plus d'amour pour la liberté, quoique nés dans l'esclavage ; ils sont aussi plus spirituels, plus raisonnables, plus adroits, mais plus fainéans, plus fanfarons, plus libertins que les

Dandas. C'est le nom commun de tous ceux qui sont venus d'Afrique.

1509.

CXC.

Qualité de leur esprit.

On a vu à Saint-Domingue des Negres qu'on avoit enlevés au *Monomotapa*, & on en a vu dans d'autres Colonies qui étoient de l'Isle *Madagascar* : ni les uns ni les autres n'ont fait aucun profit à leurs maîtres. Ceux-ci sont presque indomptables ; & ceux-là périssent d'abord en différentes manières. Pour ce qui est de l'esprit, tous les Negres de Guinée l'ont extrêmement borné ; plusieurs mêmes paroissent stupides & comme hebétés : on en voit qui ne peuvent jamais compter au-delà de trois, ni apprendre l'Oraison Dominicale. D'eux-mêmes ils ne pensent à rien, & le passé leur est aussi inconnu que l'avenir ; ce sont des machines dont il faut remonter les ressorts à chaque fois qu'on les veut mettre en mouvement.

CXCI.

Leurs vertus & leurs défauts.

Cela est pourtant assez difficile à accorder, avec ce que tout le monde assure généralement, qu'ils sont très-entendus, & très-fins dans les affaires, qu'ils ont extrêmement à cœur, & que leurs maîtres en font

souvent les dupes.. Ce qui est encore certain, c'est qu'il semble que leur secret soit leur trésor, ils mourroient plutôt que de le révéler. Ils ont néanmoins leur naturel fort doux ; ils sont dociles, simples, mais crédules, & sur-tout superstitieux à l'excès. Selon un Historien, qui les avoit fréquentés, ils ne sçauroient garder de haine ; ils ne connoissent ni l'envie, ni la mauvaise foi, ni la médifance ; & quand on leur a donné une fois la connoissance de Dieu, la Religion est la chose dont ils font plus de cas.

Quant à ce point, il faut observer que les différentes sortes de Negres qu'on transporte d'Afrique dans nos Colonies, se peuvent réduire à trois Nations principales, qui sont les *Congos*, les *Aradas*, & les *Sénégalois*. Les *Congos* furent convertis au Christianisme par les Portugais, il y a près de trois siècles ; leurs Rois ont toujours été chrétiens depuis ce tems-là, & plusieurs de ces Negres sont baptisés ; mais à peine trouve-t-on dans quelques-uns une légère teinture de nos mystères.

1509.

Quelques *Sénégalois*, voisins de Maroc, sont Mahométans, & circoncis. Les *Aradas* sont plongés dans les plus épaisses ténébres de l'Idolâtrie, jusqu'à rendre un culte divin aux coulevres de leur pays.

Mais tous, en sortant d'Afrique, se défont de l'attachement à leur créance, & à leur culte superstitieux; ou supposé qu'ils en eussent encore, on n'a aucune peine à les faire Chrétiens; & le plus grand embarras des Missionnaires, est pour leur différer le Baptême sans les choquer, jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment instruits: il est même très-rare d'en voir apostasier. On ne peut guère sçavoir quelle idée la plupart ont de Dieu, avant que d'être éclairés des lumières de la Foi; mais on n'a nulle peine à leur en persuader l'existence; & en interrogeant des enfans, on a cru entrevoir qu'ils avoient une idée confuse d'un premier Etre Souverain de l'Univers, & d'un esprit méchant, qui ne sçait faire que du mal. On ajoute qu'ils sont fort tourmentés du Démon avant leur Bap-

tême, & que c'est ce qui leur fait demander ce Sacrement avec tant d'instance. Quant à la Loi naturelle, ils en ont une connoissance bien imparfaite ; rien, selon eux, ne rend l'homme criminel, que le vol, l'homicide & l'adultère. Au reste ils sont fort peu capables de comprendre les vérités chrétiennes ; & toute la science à laquelle plusieurs peuvent parvenir, se réduit à croire qu'il y a un Dieu, un Paradis, & un Enfer.

Il est plus aisé de leur ouvrir l'esprit sur le fait de la Morale, & on leur voit quelquefois faire, par rapport à leur salut, des réflexions qu'un Docteur corrompu ne feroit pas avec toute sa science. Néanmoins, comme la plupart faisoient auparavant profession de sortilege, quelques-uns ont bien de la peine à n'y pas revenir après le Baptême. Ceux qui les ont examinés de plus près, sont persuadés qu'il y a du surnaturel dans quelques maladies, auxquelles ils sont sujets avant que d'être Chrétiens ; & dans les remèdes dont ils se servent pour les guérir :

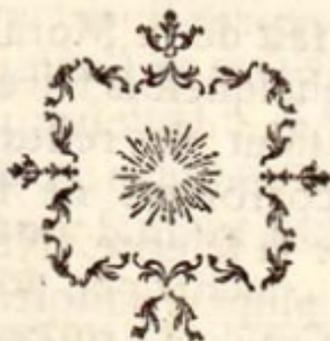
1509.

CXCIII.

Ils se défont
difficilement
de certaines
superstitions.

1509.

mais souvent ils se croient enforcés, qu'ils ne sont qu'empoisonnés : car il y a parmi eux, comme dans toutes les autres Nations, des Charlatans, dont tout le secret consiste à être d'habiles fourbes ; & il est certain que leurs prétendus sorts, jettés sur des Blancs, n'y ont aucun effet.



LIVRE SECONDE.

UNE des premières attentions du nouvel Amiral, dès son arrivée dans l'Isle, fut de conquérir les différens pays de l'Amérique, que son pere avoit découverts, & d'en assurer la conquête par de bons établissemens : tout l'engageoit à cette entreprise ; sa gloire, son propre intérêt, la volonté du Roi, qui le lui avoit expressément recommandé, & l'avantage enfin qu'il trouvoit à donner de l'occupation à ses troupes. A son départ d'Espagne, Ferdinand lui avoit donné un ordre précis de se mettre en possession de l'Isle de *Cubagua*, qu'on appelloit communément l'Isle des Perles. Aussi commença-t-il ses expéditions militaires par celle-ci.

Au premier bruit de cette entreprise, plusieurs Habitans de Saint-Domingue s'offrirent à l'Amiral, & ceux principalement qui avoient à leur service des esclaves *Lucayes*.

1509.

I.

L'Amiral, dès son arrivée, entreprend la conquête de *Cubagua*, appelée l'Isle des Perles.

1509.

II.

Les Plongeurs ne font point méragés; les perles disparoissent enfin, & l'Isle est abandonnée.

On avoit reconnu que ces Insulaires avoient tous une très-grande facilité à demeurer sous l'eau; & l'expérience avoit montré qu'ils étoient peu propres au travail des mines. L'Amiral eut donc égard à cela, dans le choix qu'il fit des nouveaux Colons de Cubagua, & pendant plusieurs années, il se fit dans cette Isle des fortunes immenses, par la pêche des perles. Mais bientôt les Plongeurs, qu'on ménageoit encore moins qu'on ne faisoit les Mineurs dans l'Espagnole, périrent tous, & les perles disparurent presque en même-tems des côtes de Cubagua. Alors cette Isle, qui n'a ni bois, ni eau douce, & dont les terres ne sont absolument bonnes à rien, fut entièrement abandonnée, quoique son Port soit excellent, & que l'on y eût déjà bâti une jolie Ville, sous le nom de nouvelle Cadix.

III.

Le Cacique de Boriquen, appelé plus communément *Porto-Ric*, cede volontiers

Dans le cours de la même année, on donna une forme plus solide à un autre établissement, commencé depuis peu dans l'Isle de *Boriquen*, ou de *Porto-Ric*. Cette Isle, où l'on trouve des montagnes très-hautes,

a aussi beaucoup de collines, de vallées extrêmement fertiles, & d'assez belles rivières. Le caractère de douceur de ses Habitans, étoit le même que celui des Insulaires d'Hayti; mais comme ils se trouvoient sans cesse aux prises avec les Caraïbes des petites Antilles, ils étoient un peu moins policés, & un peu plus aguerris. Pour se rendre maîtres de leur Isle, les Espagnols n'eurent pas besoin de leur faire la guerre. La première fois que Jean-Ponce de Leon s'y présenta, peu accompagné, le Cacique de Porto-Ric, nommé *Agueynaba*, le reçut bien, le logea chez lui, avec ses Gens, l'assura qu'il trouveroit des mines d'or en quantité dans son Isle; & peu content de le conduire lui-même à celles qui dépendoient de lui, il déclara qu'il les lui abandonneroit avec plaisir, si le Gouverneur Général vouloit bien lui accorder ses bonnes grâces.

De telles offres ne devoient pas être rejetées; Ponce de Leon se hâta de porter de si bonnes nouvelles à Saint-Domingue, avec des

1509.

son Isle & ses mines d'or aux Castillans.

IV.

Ponce de Leon prend possession de l'Isle, & se brouille avec

1509.
les Insulai-
res,

montres de l'or de Porto-Ric. Cet or, mis au creuset, fut estimé moins pur que celui de Cibao; mais on n'accepta pas moins la nouvelle possession, & Ponce de Leon en fut nommé Gouverneur. Cette Charge lui fut d'abord contestée par des concurrens accrédités; mais enfin il s'y maintint quelque tems: ce fut sa faute s'il se brouilla bientôt après avec ces Insulaires.

V.
Qu'on veut
soumettre au
joug des dé-
partemens,

Le bon Cacique *Agueynaba* mourut, & son frere, qui lui succéda, n'avoit pas hérité de son affection pour les Espagnols: il portoit néanmoins le joug sans murmure, & n'auroit peut-être jamais tenté de le secouer, si les Castillans ne l'avoient rendu tous les jours plus pesant. Le Gouverneur s'étoit imaginé pouvoir disposer à son gré de toute l'Isle, comme d'un pays de conquête: il avoit commencé par bâtir une bourgade, & voulut ensuite faire des départemens d'Indiens, ainsi qu'il se pratiquoit dans l'Isle Espagnole. Les Insulaires, allarmés de l'entreprise, s'assemblerent, & la première chose dont ils convinrent, fut qu'on

commenceroit par s'assurer si ces cruels Etrangers étoient ou n'étoient pas immortels. La commission fut donnée à un Cacique appelé *Brayau*, qui s'en acquitta dans la première occasion. Elle ne tarda point à se présenter.

Un jeune Espagnol nommé *Salzedo* faisant voyage, passa chez ce Cacique, qui le reçut & le traita comme s'il eût été le meilleur de ses amis, & lorsque l'Espagnol voulut se retirer, *Brayau* l'obligea de prendre quelques-uns de ses gens pour porter son paquet, & pour l'aider lui-même à passer quelques endroits difficiles qui se rencontreroient dans sa route. Après que *Salzedo* eut marché quelque tems, il se trouva au bord d'une rivière qu'il falloit traverser; un de ses guides (bien instruit par le Cacique de ce qu'il avoit à faire) se présenta pour le charger sur ses épaules, ce que le jeune Espagnol ne refusa point. Mais arrivé au milieu de la rivière, le porteur le laissa tomber dans l'eau, & avec l'aide de ses camarades, il l'y tint enfoncé, jusqu'à ce qu'il ne

1509.

VI.

Avant que d'attaquer les Espagnols, ces sauvages veulent s'assurer s'ils sont, ou s'ils ne sont pas immortels.

1509.

VII.

On en fait
l'épreuve par
trahison, sur
un jeune Ca-
stillan.

remuât plus. Alors ces sauvages tire-
rent le corps à terre, & ne pouvant
encore s'affurer qu'il fût mort, ils se
mirent à lui demander pardon de
lui avoir laissé avaler tant d'eau, que
c'étoit par mégarde qu'ils l'avoient
laissé tomber, & qu'on n'avoit pu
faire plus de diligence pour le reti-
rer. En parlant ainsi ils pleuroient,
comme s'ils eussent été les hommes
du monde les plus affligés, & ne
cessoient de tourner le cadavre &
de le retourner, pour voir s'il ne
donneroit pas quelque signe de vie.
La puanteur qui exhaloit de ce cada-
vre trois jours après, les rassura, &
ils donnerent avis au Cacique de ce
qui s'étoit passé. Brayau ne voulut
s'en rapporter qu'à ses yeux, & il
fut convaincu que les Castillans n'é-
toient pas immortels.

VIII.

Cent Espa-
gnols sont
surpris, &
massacrés par
les Barbares,
qui repren-
nent le joug,
par une nou-
velle erreur.

Le rapport qu'il fit de ceci aux au-
tres Caciques, les détrompa tous de
la prétendue immortalité de leurs
conquérans, & ils résolurent de s'en
délivrer à quelque prix que ce fût.
L'affaire fut conduite avec beaucoup
de secret, & comme les Castillans
ne se défioient de rien, il y en eut

une centaine de massacrés, avant qu'on se fût apperçu d'aucun mouvement parmi ces Insulaires : tout le reste des Espagnols, qui se trouvoient déjà réduits à la moitié de ce qu'ils avoient été, auroient subi le même sort, sans la diligence & l'intrépidité du Gouverneur. Mais au premier bruit de la révolte, Ponce de Leon se mit en campagne, & il vengea d'une manière si terrible la mort des Espagnols, qu'il ôta pour toujours aux Insulaires l'envie de remuer. Ce qui acheva de les contenir fut une nouvelle erreur : car en voyant les Espagnols se multiplier de jour en jour dans leur Isle, ils allèrent s'imaginer, que ces nouveaux venus, étoient ceux-là même qu'ils avoient fait mourir, & qu'ils étoient ressuscités. Dans cette persuasion, il crurent que ce seroit folie à eux de continuer à faire la guerre, & qu'il valoit mieux plier de bonne grace, sous l'autorité de gens qui renaissoient de leurs cendres, que de les irriter de nouveau par une opiniâtre résistance. Ce trait d'histoire, peint au naturel le carac-

1509. tère & la portée des anciens habitans de Portoric.

IX.
Projet de
nouvelles
conquêtes.

La conquête de la Jamaïque, de la Castille d'or, & de la nouvelle Andaloufie, suivit de près celle de Cubagua & de Portoric. Alfonse de Ojeda, & un autre Gentilhomme fort riche, nommé Diegue de Nicueffa, furent choisis à la Cour même de Castille pour entreprendre ces conquêtes, qu'on leur partagea même d'avance : Ojeda eut depuis le Cap auquel il avoit donné lui-même le nom de *la Vela*, jusqu'à la moitié du golfe d'Uraba, & tout ce pays fut nommé *la nouvelle Andaloufie*. Le partage de Nicueffa fut depuis le même golfe jusqu'au Cap *Gratias-à-Dios*, & cette Province fut appelée *la Castille d'or*. On abandonna aussi la Jamaïque aux deux Gouverneurs en commun, pour en tirer des vivres, & les autres choses dont ils pouvoient avoir besoin. Un troisième, nommé Jean de la Cosa, ami intime des deux Capitaines, fut nommé Lieutenant du Gouverneur de la nouvelle Andaloufie.

Celui-ci fit fréter un navire &

deux brigantins, sur lesquels il embarqua environ deux cens hommes. Nicuesa arma quatre grands vaisseaux & deux brigantins, qu'il rempli d'une quantité prodigieuse de provisions. Ils arrivèrent tous deux à Saint-Domingue presque en même-tems, quoique Nicuesa fût parti d'Espagne plus tard que la Cosa, & qu'il se fût arrêté à l'Isle de Sainte-Croix, où il enleva une centaine de Caraïbes. Les deux Gouverneurs ne furent pas long-tems ensemble, sans avoir des démêlés au sujet des limites de leurs Provinces. La Jamaïque fut la première pomme de discorde qui les brouilla, & tous deux vouloient avoir le golfe de d'Arien. Ils s'accordèrent enfin à prendre pour leur ligne de séparation la riviere même qui se décharge dans le golfe qui en a pris le nom.

Quant à la Jamaïque, ce fut l'Amiral qui accorda les deux Capitaines, en se saisissant de cette Isle. Dom Diegue avoit vivement senti qu'on eût disposé, sans sa participation, de tant de riches

1509.

X.

Dispute entre les Capitaines choisis pour la conquête.

XI.

Prétentions de l'Amiral.

1509.

pays, que son pere avoit découverts, & qui, en vertu des capitulations faites avec lui, & si souvent confirmées, devoient être de son Gouvernement. Les abondantes mines de Veragua, où Christophle Colomb avoit essuyé tant de fatigues & couru tant de dangers, lui tenoient sur-tout au cœur; mais il n'avoit pû digerer qu'on lui ôtât jusqu'à la Jamaïque, qui étoit, pour ainsi dire, à sa porte: & comme il jugea qu'inutilement il feroit sur cela des représentations, il crut que le plus court étoit de se faire justice à soi-même, & de prévenir les deux nouveaux Gouverneurs. Il mit tout en usage pour traverser leurs entreprises, non-seulement il n'y réussit pas, mais il s'attira de nouveaux sujets de mécontentement du côté de l'Evêque de Palentia.

XII.
 Ses bonnes
 qualités, &
 ses défauts.

Quoique les Historiens s'accordent à nous représenter le jeune Amiral comme un homme plein de probité, d'honneur, de Religion & de zèle pour le bien public; il faut convenir qu'il ne se tint pas toujours assez en garde, pour ne pas

donner prise à un Ministre, que la maison des Colombes avoit toujours trouvé sur son chemin; ni à bien d'autres gens attentifs à profiter de ses moindres fautes, & capables même d'y ajouter la calomnie, comme ils firent plus d'une fois. Si l'Amiral avoit essayé d'abolir ces injustes départemens, qui étoient la source de tant de maux, il eût gagné la confiance de tous les peuples du pays, & mis tous les gens de bien de son côté; mais la chose étoit dangereuse à tenter, & il y avoit peu d'espérance de réussir. Dom Diegue laissa donc les choses sur le pié où il les avoit trouvées, & on ne laissa pas d'en prendre un sujet d'accusation contre lui auprès de Ferdinand.

Ce Prince, à l'instigation de son Ministre, donna un nouveau sujet de mortification à l'Amiral, mortification qui ne lui fut guère moins sensible que lui auroit été son rappel: il établit à S. Domingue une Cour Souveraine, sous le nom d'*Audience Royale*, & déclara que désormais on pourroit interjetter

1509.

L'alle II

Pape

L'empereur V.

Le Roi d'Esp.

anc.

XIII.

Etablisse-

ment de l'Au-

dience Roya-

le à Saint-

Domingue.

appel à ce Tribunal, des Sentences
 du Gouverneur, même dans les cas
 qui lui avoient été réservés jusques-
 là. Dom Diegue eut beau se récrier
 contre une innovation qui dégradait
 absolument sa charge, en lui don-
 nant un Supérieur dans son propre
 Gouvernement; la Cour ne fit
 nulle attention à ses plaintes, & le
 Tribunal a toujours subsisté depuis.

» On remédia dans le même tems
 » à un grand désordre qui s'étoit
 » glissé dans toute l'Isle, au sujet
 » des Indiens. Ces malheureux, li-
 » vrés à l'avarice des Conqué-
 » rans, n'étoient nullement ins-
 » truits de nos Mystères, quoique
 » cette instruction eût été l'unique
 » prétexte de l'institution des départe-
 » temens. Mais les Concessionnaires
 » avoient cru satisfaire à toutes leurs
 » obligations sur ce point, en les
 » faisant baptiser, comme si les
 » Adultes pouvoient recevoir ce Sa-
 » crement dans la foi de l'Eglise,
 » aussi-bien que les enfans. Les pre-
 » miers qui firent ouvrir les yeux
 » sur une irrégion si criante, fu-
 » rent les Peres de Saint Domini-

XIV.

Zèle & suc-
 cès de quel-
 ques bons
 Missionnai-
 res.

» que; il venoit d'arriver d'Espagne
» quatre de ces Religieux, & ils
» s'étoient acquis d'abord une gran-
» de réputation, par leur zèle & une
» austerité de vie surprenante. Ils
» s'éleverent avec beaucoup de for-
» ce contre cet abus & plusieurs au-
» tres, dont le principal étoit
» l'usure; & l'on peut dire, qu'en
» très-peu de tems, ils firent chan-
» ger de face à toute la Colonie,
» en quoi ils furent merveilleusement
» secondés par l'Amiral. Ils établi-
» rent des Catéchismes réglés pour
» les enfans des Colons & pour les
» Insulaires, & ils trouverent dans
» ces derniers une docilité qui les
» charma. Aussi après avoir travaillé
» avec un succès qu'ils n'avoient osé
» se promettre, à les affranchir de
» l'esclavage du démon, ils songè-
» rent à les soustraire à cette servi-
» tude où on les tenoit, ils se
» déclarèrent hautement contre les
» départemens; mais dès qu'ils vou-
» lurent toucher cette corde, la
» vénération que leur avoient atti-
» rée l'éminence de leur sainteté,
» leur désintéressement & leur zèle,

1510.

Hist. de St.
Dom. l. 4. p.
288.

XV.

Persecutés,
ils demeurent
toujours fer-
mes.

» se changea en une violente persé-
 » cution, ainsi que nous le verrons
 » bientôt. Ce sont les expressions de
 » Charlevoix ».

Cette persécution (d'autant plus
 sensible qu'elle venoit de la part
 des personnes qui plus instruites de
 la religion auroient dû sacrifier quel-
 ques petits intérêts temporels au
 salut des ames) ne pût ralentir le
 zèle des Ministres de Jesus-Christ :
 & ils furent encore moins rebutés
 par les autres difficultés, presque
 toujours inséparables du Ministère
 Apostolique. Ils ne commençoient
 point par cette mission à remplir les
 fonctions de l'Apostolat ; ils sça-
 voient à quoi l'obéissance & le zèle
 de la gloire de Dieu alloient les ex-
 poser dans une terre étrangere ; &
 ils avoient fait le sacrifice, non-
 seulement de leur repos, mais de
 leur vie même ; aussi s'attendoient-
 ils à tout, & rien ne fut capable de
 leur faire approuver ce que la loi
 de Dieu réprouve, ni de leur im-
 poser silence, lorsque la charité &
 la justice les obligeoient de par-
 ler.

Ces quatre ou cinq Missionnaires demandés par le Roi Ferdinand, & choisis par le Général des Freres Prêcheurs, (Thomas de Vio Cajetan) étoient Pierre & François de Cordoue, Antoine de Montefino, Jean Garcés & Dominique de Mendoza, frere du Cardinal Garcias de Loayfa. Le Supérieur, ou le Chef de la Mission, étoit Pierre de Cordoue, non moins recommandable par ses talens & ses vertus, que par son illustre naissance. La réputation que tous ces Ministres de la parole s'étoient déjà faite, tant dans les Chaires, que dans les Universités d'Espagne, les suivit dans les Colonies de l'Amérique; & ceux qui les connurent le mieux, avouèrent sans peine que leur réputation étoit encore au-dessous de leur mérite. Laissons parler les faits.

Arrivés à l'Isle Saint-Domingue vers la fin de 1509, ou au commencement de 1510, ils y trouvèrent deux grands peuples, & presque point de Chrétiens: les guerriers Castillans & les Sauvages, par des endroits différens, paroissoient éga-

1510.

XVI.

Quels étoient ces Missionnaires, les premiers de leur Ordre dans le Nouveau Monde.

XVII.

Les anciens Chrétiens n'édifient pas les nouveaux.

1510.

lement éloignés de l'esprit du Christianisme. Ceux-ci le connoissoient peu, & ceux-là le déshonoroient dans la pratique, ou le faisoient blasphémer par le dérèglement de leurs mœurs. Uniquement possédés du desir d'accumuler des trésors, jaloux & toujours divisés entr'eux, ils ne se réunissoient guères, que dans le dessein de s'enrichir de plus en plus du sang des Insulaires, ou de leurs sueurs. Rien ne devoit donc paroître plus important ni plus pressé, pour des hommes Apostoliques, que de travailler de toutes leurs forces à rappeler (s'il étoit possible) ces anciens Chrétiens au véritable esprit de leur Religion: ce changement, aussi nécessaire que difficile, auroit bien avancé l'œuvre de Dieu, au grand avantage de l'une & de l'autre nation.

XVIII.

Les Ministres de l'Evangile se font tout à tous, pour les gagner tous. à J. C.

Ce fut aussi sur ce plan que nos Missionnaires formèrent d'abord celui de leur mission, & on peut dire, que pour le bien remplir, ils ne négligèrent rien de tout ce qui appartient au saint Ministère. La vertu de la priere, la force de l'exemple,

le patétique des plus touchantes ~~prédications~~ 1510.
 prédications, les insinuations, ou
 les charmes de la douceur évangéli-
 que, & la terreur des jugemens de
 Dieu: tout fut employé à tems & à
 contre-tems, selon l'avertissement
 & dans l'esprit de l'Apôtre. On n'a-
 voit pas encore oublié dans ce pays
 les orages affreux, ces terribles ou-
 ragans, autrefois peu connus, &
 qui sembloient s'être bien multipliés
 avec les péchés des nouveaux habi-
 tans. Les Ministres de l'Evangile,
 en retraçant tous ces fléaux sous les
 yeux de leurs Auditeurs, renouvel-
 loient toute l'impression qu'ils a-
 voient faite dans leur ame, dans le
 tems qu'ils paroissoient ébranler &
 presqu'engloutir toute l'Isle.

Nous ne dirons pas que la parole
 de Dieu, & le zèle ardent de ses
 Ministres, ayent operé sur le cœur
 des anciens Chrétiens, tout le fruit
 qu'on en devoit espérer; mais il est
 vrai que plusieurs en profitèrent, &
 que bien des abus les plus crians
 furent retranchés; bien des mau-
 vaises pratiques, passées déjà en
 coutume, des inimitiés & des que-

XIX.

Fruits de

leur zèle.

1510.

relles scandaleuses ; plusieurs autres péchés publics , & les lieux de débauche furent abolis , ou au moins supprimés pour un tems : c'étoit déjà quelque chose. Le succès fut plus sensible , & le fruit plus consolant du côté des Sauvages , ils venoient en nombre demander le Bap-tême , & on commença à voir des conversions solides (1).

Le Roi Catholique , en envoyant à ses nouveaux Sujets des Missionnaires , dont il connoissoit bien le désintéressement , les lumières , la sagesse & la fermeté , avoit prétendu leur donner en même-tems des protecteurs & des peres : ils remplirent effectivement l'un & l'au-

Alf. Fernan-
dez, Hist. Ec-
cl. de Neuf-
tros Tiem-
pos. L. 1. c.
3. p. 20. 21.

(1) *Confessavan y predicavan como varo-
nes Apostolicos , con lo qual , y con su rigida
penitencia convirtieron à neustra santa fè gran-
de multitud de Indios. Entre los Españoles
reduxeron à buen orden muchos abusos , re-
formaron las costumbres , desterraron los lo-
gros , y otros pecados publicos . . . continuose
esto siempre , con grande apro vechiamento de
aquellos gentiles , y neuvos en la fè , de los
quales se convirtieron , y bantizaron mu-
chos , &c.*

tre office, & ce fut ce qui leur gagna d'abord toute la confiance des Américains. Les Espagnols de leur côté, soit par religion, ou par une prudente condescendance, troublèrent moins les fonctions ou les exercices de la mission, & donnerent à leurs Indiens un peu plus de tems pour se trouver aux assemblées, où on leur apprenoit à connoître le vrai Dieu, à le prier & à le servir. Les instructions dès-lors furent réglées & suivies : on profita de ces précieux momens, & de tous les moyens de bien connoître tout ce qu'il importoit de ne pas ignorer, pour bâtir sur de solides fondemens.

Oviedo, celui peut être de tous les Historiens qui est entré dans un plus grand détail de tout ce qui regarde les anciens Insulaires d'Haïty, se plaint avec raison, de ce qu'on ne s'est pas donné le tems de s'instruire de leurs mœurs, de leurs coutumes & de leur Religion; ou de ce qu'on n'y a pensé qu'après qu'ils ont été presque tous détruits. Cette destruction étoit bien avancée, dix-sept ans après la première découverte

1510.

XX.

En protégeant les Indiens, les Missionnaires gagnent leur confiance.

XXX

XXI.

On commence tard à examiner le caractère, les mœurs, les coutumes des anciens Indiens.

1510.

de cette Isle, lorsque nos Missionnaires y arriverent; & cependant il en restoit encore assez, pour en tirer les connoissances nécessaires sur leur caractère, leurs bonnes & mauvaises qualités naturelles, leurs usages, leurs habitudes, leurs erreurs ou leurs superstitions, leurs traditions & leurs opinions. Ce n'étoit pas sans doute par un motif de curiosité, mais de charité & de religion, qu'ils s'appliquerent d'abord à suivre cet examen.

XXII.

Avec beaucoup de mauvaises qualités, on leur en connoît de bonnes.

Il ne fallut pas bien des réflexions pour se convaincre, que le vice dominant & le penchant commun de ces sauvages, étoit l'indolence & la paresse. Laisés à eux-mêmes, ils ne travailloient point, & ne s'inquiettoient de rien; ils étoient tous d'une complexion foible, d'un tempérament flegmatique, un peu mélancoliques, ils mangeoient peu, vivant, les uns de la chasse, les autres de la pêche, & le commun de racines, ou de ce que la terre produit sans culture; ils ne s'embarassoient guères du lendemain. Après s'être divertis à danser une partie

du jour, ne sçachant plus que faire, ils s'endormoient. Du reste (ajoute un Auteur moderne après quelques anciens) c'étoient les hommes du monde les plus simples, les plus doux, sans fiel, sans aigreur, sans ambition; dans le grand nombre on ne remarquoit ni esprit, ni mémoire. On en trouvoit aussi en qui on reconnoissoit un fond de bon sens naturel, un jugement solide, & ces semences de vertus, qui peuvent faire des hommes & de grands hommes. Nous verrons dans la suite que le Cacique Henri en donna dans l'occasion des preuves, qui firent trembler long-tems toute la Colonie.

Parmi ces anciens barbares, les hommes alloient tout nuds, cachant à peine ce qui ne doit pas être vu. Les femmes portoient une espèce de jupon, qui dans les dames descendoit jusqu'aux pieds, & dans les autres jusqu'aux genoux seulement. Les filles ne portoient absolument rien. Cet usage, quelque indécent qu'il soit, & quelque dangereux qu'il nous paroisse, étoit parmi eux

1510.

XXIII.
Nudité des
sauvages.

1510.

fans conséquence, & les bons Missionnaires ne trouverent aucune difficulté à leur faire prendre sur cela l'usage des nations policées. On accuse Oviedo d'avoir beaucoup excédé, en parlant de la dépravation des mœurs de ces Insulaires; on se récrie sur-tout contre ce qu'il avance, que le péché contre nature étoit commun parmi eux; & il y en a qui ne font point difficulté d'affirmer, que cette abomination ne leur étoit pas même connue. C'est le témoignage que leur rend un Auteur bien respectable, & d'autant mieux instruit, qu'il a fort long-tems conversé avec ces peuples.

XXIV.
Divertissemens
ordinares, qui
les conduisent
à l'ivresse.

Il seroit plus difficile de les excuser sur l'ivresse, non de vin, mais de tabac. Dans chaque bourgade, il y avoit une place destinée à des jeux publics; les hommes & les femmes y étoient également admis. Le nombre des joueurs n'étoit point réglé, & il montoit quelquefois jusqu'à vingt de chaque côté; ils se renvoyoient avec beaucoup d'adresse, ce qu'ils nommoient *le Batos*, (Balon) une ligne séparoit les deux

bandes, & il n'étoit pas permis de la passer. La victoire se célébroit par une danse générale, à la fin de laquelle on ne manquoit jamais de s'enivrer de la fumée de tabac, & cela étoit bientôt fait; car on ne commençoit à fumer, que lorsqu'on étoit prêt à tomber de lassitude; alors on étendoit des feuilles de tabac, qui n'étoient pas tout-à-fait séchées, sur des braises à moitié allumées, & avec un instrument très-propre pour cela, on attiroit dans les narines cette fumée, qui montoit bientôt au cerveau. Chacun restoit où l'ivresse l'avoit fait tomber, excepté le Cacique, que ses femmes venoient enlever & portoient sur son lit. Si pendant cette ivresse il lui survenoit quelque songe, on le prenoit pour un avertissement du Ciel. De tels avertissemens devoient être fréquens, & à la mort du Cacique, ils servoient à la composition des chansons, dont on célébroit ses louanges. Ces sortes de chansons, qui faisoient encore une partie des traditions de ces peuples, ne se chantoient guères que

1510.

durant le regne de son successeur.

1510.

XXV.

Une ou deux femmes du Cacique défunt sont enterrées avec lui.

A la mort du Cacique, on obligeoit deux de ses femmes à lui tenir compagnie, en se laissant ensevelir toutes vivantes dans le même tombeau : on a vu dans quelques occasions des épouses se disputer cet honneur, & faire avec joye ce qu'on exigeoit ailleurs de quelques autres. En certaines contrées la chose étoit laissée à leur choix, & assez peu pratiquée : en quelques autres, l'usage, ou la loi, étoit plus tyrannique ; si l'épouse n'étoit pas assez jalouse de la réputation d'honnête femme, pour l'acheter au prix de sa vie, elle se couvroit pour toujours d'infamie, & ses enfans ne pouvoient prétendre à la succession du pere, parce que l'aveu tacite que leur mere faisoit de son infidélité, les faisoit regarder comme illégitimes.

Les Principautés étoient héréditaires : mais si un Cacique mouroit sans enfans, ses Etats passaient à ceux de ses sœurs, préférablement à ceux de ses freres. La raison de cette coutume, presque générale dans toute l'Amérique, étoit que les enfans des sœurs sont bien plus certai-

XXVI.

Loix pour la succession des Caciques.

nement du sang de leurs oncles, que ceux de leurs freres : la mere d'un enfant est toujours connue, le pere ne l'est pas avec la même certitude. Telle étoit la Jurisprudence de ces peuples, que nous appellons Barbares.

La forme de leur Gouvernement étoit despotique : la vie, les biens, la Religion même des Sujets, étoient en la disposition des Souverains; mais communément ils n'abusoient pas de leur pouvoir : aussi les Sujets étoient-ils extrêmement soumis & dociles. Ils avoient peu de loix, & elles n'étoient point sévères, excepté contre les voleurs, qui étoient toujours punis de mort, de quelque condition qu'ils fussent, & quelque peu considérable que pût être le larcin : il n'étoit pas même permis à personne d'intercéder pour eux. Une si grande sévérité avoit produit son effet : on pouvoit laisser les maisons ouvertes de jour & de nuit, sans rien craindre; & comme on ne sçavoit d'ailleurs, dans cette Isle, ce que c'étoit que d'attenter à la vie les uns des autres, on y

1510.

XXVII.

Leur Gouvernement :
sévérité des loix contre le vol.

1510. vivoit dans une très-grande fécurité.

XXVIII.

Hospitalité :
manière de se
préparer à la
recherche de
l'or.

Je remarque encore deux choses dignes de louange dans nos Insulaires, l'hospitalité & la manière de se disposer à chercher de l'or. Accoutumés à se borner au pur nécessaire pour la vie, ils ne songeoient point à thésauriser, & ce que la terre produisoit d'elle-même, étoit, en quelque sorte, à tout le monde : du moins les plus accommodés ne manquoient jamais de secourir ceux qu'ils sçavoient dans le besoin ; & l'hospitalité étoit religieusement observée à l'égard de tous : il ne falloit pas être connu pour être bien reçu dans une maison, & on l'étoit du premier chez qui on entroit, comme on l'auroit été de ses meilleurs amis. Quoique ces peuples fissent peu d'usage de l'or, ils ne laissoient pas de l'estimer : on diroit même qu'ils regardoient ce métal comme quelque chose de sacré ; car ils n'alloient jamais le recueillir, qu'après s'y être préparés par de longs jeûnes & plusieurs jours de continence. Ils disoient que quand

ils avoient manqué à cette pratique ils ne trouvoient rien. Ni l'autorité de Christophle Colomb, ni toutes ses représentations ne purent engager les Castillans à imiter un si bel exemple.

On a des preuves que les anciens Habitans d'Hayti avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame, & de l'autre vie; car ils étoient persuadés qu'il y avoit un lieu où les ames des bons étoient récompensées: chacun plaçoit ce Paradis dans sa Province, & s'y figuroit une vie délicieuse à sa maniere. Il se flattoit, sur-tout, d'y retrouver ses parens, ses amis, & d'y avoir des femmes à choisir: ce Paradis d'imagination ressembloit beaucoup à celui de Mahomet. Quelques-uns croyoient que le séjour des ames étoit vers le lac Tiburon, où on voit de grandes plaines toutes couvertes de *mameys*. Nos bons Insulaires prétendoient que les ames faisoient leur nourriture de cet excellent fruit, qu'on a appelé depuis *abricot de Saint-Domingue*: les Vivans n'osoient presque y toucher;

1510.

XXIX.

Les anciens Insulaires avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame.

1510.

soit par respect, soit pour ne pas exposer les morts à manquer de nourriture.

XXX.

Toute leur Religion étoit un composé monstrueux de fables, & des plus grossières superstitions.

On conçoit par-là quelle pouvoit être la Religion de ces sauvages, c'étoit un tissu mal assorti des plus grossières superstitions. On y voit & l'égarement de l'esprit humain, & la malice du démon, qui se jouoit de la simplicité d'une Nation peu accoutumée à réfléchir. Rien de plus ridicule que leurs opinions, ou leurs traditions, touchant l'origine des hommes, & des astres : ils croyoient que les femmes n'étoient venues au monde que long-tems après les hommes, & que le soleil & la lune étoient sortis d'une grotte profonde, qu'ils nommoient la caverne sacrée, & où ils alloient en pèlerinage de tous les endroits de l'Isle : on y voyoit une ouverture pratiquée dans la voûte, en façon de clocher, & les sauvages ajoutoient que c'étoit par-là que le soleil & la lune étoient sortis pour aller se placer dans le Ciel (1).

(1) On prétend que c'est la même grotte

Si les Insulaires multiplioient presqu'à l'infini leurs Divinités, c'étoit parce qu'ils resserroient beaucoup l'autorité & le pouvoir de chacune. Ils n'attribuoient pas le même pouvoir à leurs Dieux; ils faisoient pré sider les uns aux saisons, les autres à la santé, ceux-ci à la chasse, ceux-là à la pêche, & chacun avoit son culte, ses offrandes particulières. Je ne trouve pas que nos Insulaires immolassent (comme on faisoit ailleurs) des victimes humaines; leurs offrandes ordinaires étoient des fruits, ou des gâteaux, que les femmes portoient avec solennité dans des corbeilles ornées de fleurs; les

1510.

XXXI.

Leurs Divinités étoient multipliées, à proportion que le pouvoir de chacune étoit resserré.

qu'on voit dans le quartier de Dondon, à six ou sept lieues du Cap-François. Quoique l'entrée & toute la caverne soit fort étroite, la grotte n'a pas moins de 150 pieds de profondeur, & environ autant de hauteur. Toute la voûte est si régulière, qu'on a peine à se persuader que ce soit l'ouvrage de la Nature seule. Du reste on ne voit en ce lieu aucune statue, mais on y apperçoit par-tout des Zemés * gravés dans le roc, & plusieurs niches, hautes & basses, qu'on croiroit y avoir été ménagées à dessein.

Hist. de St. Doming. l. 1.
P. 60.

* Ou Chémis, Idoles.

1510.

Prêtres rompoient ces gâteaux consacrés par l'offrande, en distribuoient les morceaux aux Chefs de famille, & ceux-ci les conservoient toute l'année, avec d'autant plus de respect, qu'ils les regardoient comme des préservatifs contre toutes sortes d'accidens.

XXXII.

Fourberie de
leurs Prêtres-
Médecins,

Au reste l'opinion la plus générale, comme peut-être la plus dangereuse de ces Idolâtres, étoit que leurs Dieux, qu'ils appelloient *Zemés*, leur apparoissoient souvent, leur parloient, & leur rendoient des oracles. Non-seulement leurs Prêtres, mais aussi leurs Médecins, les entretenoient dans cette superstition, en leur faisant croire qu'ils avoient eux-mêmes de fréquens entretiens avec les Dieux, & qu'ils en apprennent toujours ce qu'il y avoit de plus caché dans l'avenir.

XXXIII.

Souvent fa-
nelle au Mé-
decin recon-
nu pour four-
be.

Si la fourberie leur étoit ordinairement utile, elle leur devenoit aussi quelquefois fort dangereuse, lorsque le malade mouroit, après que le Prêtre-Médecin avoit annoncé sa prochaine guérison : car alors les plus proches parens du défunt s'af-

sembloient autour du cadavre, lui verfoient une certaine composition dans la bouche, & après bien des invocations, ils le prioient de leur faire ſçavoir ſi c'étoit par la faute du Médecin qu'il étoit mort. Lorsque la réponſe ou leur imagination chargeoit le Médecin, ſ'il n'avoit pas pris la précaution de ſe cacher, il étoit mis en pièces.

L'idée peu avantageuſe que les ſauvages avoient de leurs Dieux-mêmes, paroifſoit, dans la maniere dont ils avoient coutume de les repréſenter, tantôt ſous la figure des crapaux, des tortues, des couleuvres, des caymans, ou d'autres animaux, & tantôt ſous des figures humaines encore plus hideuſes, ou plus affreufes. Ces figures faites de craye, de pierre, ou de terre cuite, étoient placées à tous les coins des maiſons, & ſur les meubles des Inſulaires, qui ſ'en imprimoient encore l'image ſur le corps. De-là venoit que les ayant toujours ſous les yeux, & les craignant beaucoup, leur imagination étoit continuellement frappée de cet objet; de-là

1510.

XXXIV.
Figures affreufes de leurs Dieux.

1510.

encore ces visions, ces prétendus entretiens, ou ces songes, dans lesquels ils s'imaginoient voir & entendre leurs Dieux, dont la laideur effrayoit : aussi les regardoit-on comme beaucoup plus capables de faire du mal, que de procurer quelque bien. Toute l'attention de ces peuples abusés étoit d'appaîser la fureur des *Zemés*, & de les engager, par des sacrifices, à les laisser jouir du repos.

XXXV.

Tout le culte des sauvages se rapportoit à des Dieux subalternes & mal-faisans.

Selon quelques Auteurs, qui prétendent avoir étudié ces peuples plus à fond, ils regardoient les *Zemés* comme des Divinités subalternes, & les Ministres d'un Etre Souverain, unique, éternel, tout-puissant, invisible & infini. C'est bien sans doute l'idée que la saine raison doit avoir du premier Etre; mais nos sauvages ne se suivoient guères en portant tous leurs hommages à des Dieux subalternes qu'ils n'estimoient pas, & qu'ils ne pouvoient aimer; tandis qu'ils ne rendoient aucun culte, du moins extérieur & connu, à ce Dieu suprême à qui seul tout est dû, comme au

premier principe, & à la dernière fin de toutes choses.

1510.

Cer article, le plus important de tous, fut le premier sujet que nos Missionnaires entreprirent de bien éclaircir dans leurs instructions familières avec un peuple, dont le salut leur tenoit infiniment au cœur. Les dociles Insulaires se prêterent aussi de leur côté, à des instructions, dont ils sentoient déjà qu'ils avoient besoin. Rassurés bientôt par les manières douces & insinuantes des Prédicateurs de la Foi, édifiés de leur désintéressement, & charmés de leur charité, ils écoutoient avec respect tout ce qu'on vouloit leur apprendre. Un Auteur remarque, que malgré les fâcheux préjugés de la naissance & de l'éducation, malgré les violences & les scandales des mauvais Chrétiens, qui ne pouvoient qu'avoir bien aigri ou augmenté ces préjugés des infidèles, on les vit avec étonnement, sur-tout depuis l'arrivée des Religieux de Saint-Dominique, demander la grâce du Baptême, avec un empressement dont on ne les croyoit pas

XXXVI.

Les dociles Insulaires écoutent avec docilité les instructions.

IVXXX

Hist. de St. Domingue.

1510.

capables. Tous ne montrèrent pas d'abord la même bonne volonté pour la Religion qu'on leur annonçoit : ceux-là , parce qu'ils ne pouvoient oublier sitôt les mauvais traitemens qui les avoient si fort aigris ; & ceux-ci par la peine qu'ils avoient à entrer dans l'esprit de la Morale Evangélique , & plus encore dans celui de nos dogmes , ou de nos saints Mystères , peu proportionnés à leur portée.

XXXVII.

On leur rend sensible la vanité & l'impieété de leur culte.

Il en coûtoit beaucoup moins pour leur rendre sensible la vanité de leurs idoles , & l'impieété de leur culte ; la noire malice des démons , dont ils étoient le jouet , & l'impuissance de ces génies réprouvés , qui jusqu'alors avoient également attiré , & leur haine , & leurs adorations. Avec la même facilité on leur faisoit connoître l'existence & l'unité du Dieu Créateur , qui , étant essentiellement parfait & parfaitement infini , ne pouvoit partager ses perfections avec un autre , qui ne seroit pas un seul & même Dieu. La corruption de notre Nature par le péché , étoit encore une de ces

vérités qu'on leur faisoit avouer sans ~~peine~~
 peine, & de-là on passoit à la né- 1510.
 cessité d'un Rédempteur ou Repa-
 rateur du genre humain. Après quoi,
 entrant peu à peu dans l'économie
 de notre Rédemption, on leur don-
 noit une connoissance plus distincte
 de Jesus-Christ, fils unique de Dieu,
 Dieu lui-même, fait homme pour
 notre salut.

Mais à mesure qu'on avançoit
 dans l'explication des saintes vérités
 du Christianisme, on s'appercevoit
 que l'esprit de ces Indiens, plus
 étonné qu'éclairé, avoit besoin
 qu'on revînt souvent aux mêmes
 instructions les plus familières ;
 qu'on se donnât la peine & la pa-
 tience nécessaire pour leur bien in-
 culquer ce qu'ils ne pouvoient pas
 saisir d'abord, & qu'on ne se lassât
 pas de leur faire souvent répéter ce
 qu'on venoit de leur expliquer. On
 ne travailloit pas avec moins de
 soin à régler leurs mœurs & leur
 conduite ; à les retirer de leurs pra-
 tiques criminelles ou superstitieu-
 ses ; à leur inspirer beaucoup d'hor-
 reur du péché, & à les accoutumer

XXXVIII.
 Difficulté de
 leur incul-
 quer les vé-
 rités de la Re-
 ligion, qu'i's
 respectoient.

1510.

insensiblement à tous les exercices de la vie chrétienne.

XXXIX.

Précautions nécessaires , quand il s'agissoit de conférer les Sacremens aux Adultes.

C'est de la sorte qu'on les préparoit à la grace du Baptême : les Ministres les plus prudens, ou les mieux instruits des regles de l'Eglise, de sa discipline & de son esprit, ne précipitoient rien quand il s'agissoit de conférer les Sacremens à des hommes qui avoient passé toute leur vie dans les pratiques de l'idolâtrie, & dont l'ignorance égaloit le penchant à la corruption. Nous verrons dans la suite, que dans quelques Provinces de l'Amérique, les plus grandes attentions à instruire les sauvages & à les éprouver, ne suffirent pas toujours pour prévenir les scandales. Mais la rechûte de quelques uns, leur dissimulation, leur hypocrisie, ou leur légereté naturelle, furent pour tous les Missionnaires un avertissement d'éviter avec un soin égal, le trop & le trop peu de confiance aux protestations de ceux qui demandoient d'être régénérés par le Baptême.

XL.

On baptisoit avec plus de

On étoit moins réservé à l'égard des petits enfans, parce que n'étant

pas encore capables d'instruction, ils pouvoient être baptisés dans la Foi de l'Eglise, sur-tout quand ils étoient présentés par des parens qui se faisoient instruire eux mêmes, & on se rendoit particulièrement attentif à n'en laisser mourir aucun, sans lui avoir procuré la grace de la régénération. Le nombre n'en étoit point petit, & ce fut pendant assez de tems, le plus sûr, comme le plus précieux fruit du Ministère Apostolique.

Dès la naissance du Sauveur, les petits enfans, égorgés par l'édit d'un tyran, avoient été comme les heureuses prémices de l'Eglise chrétienne; ils se trouverent baptisés dans leur sang, & sauvés par les mérites de celui, en haine duquel on les faisoit mourir. On peut dire aussi, que par une admirable disposition de la Providence, ces petites créatures, choisies de toute éternité pour être les premiers Chrétiens & les premiers Elus de l'Eglise naissante de l'Amérique, furent comme le premier objet des attentions des saints Ministres. Dieu fit pour eux

1510.

facilité & plus
de fruit les
petits enfans.

XLI.

Glorieuses
prémices de
la Religion
Chrétienne
dans la primi-
tive Eglise,
& dans l'E-
glise de l'A-
mérique.

1510.

ce que , dans les siècles antérieurs ; il n'avoit point fait pour leurs peres ; & les lumières de la Foi ne permettent point de douter , que ce ne fût spécialement pour leur salut , que la divine bonté avoit appelé de si loin ceux qu'elle vouloit employer à ce ministère : elle avoit conservé la vie à ces petits Indiens jusqu'au moment , que purifiés du péché dans le sang de l'Agneau , ils mouroient pour commencer véritablement à vivre. Nous aurons encore la consolation de voir plus d'une fois , que de jeunes Américains de neuf , dix , ou douze ans , ayant été une fois instruits des vérités de notre sainte Religion , édifierent non-seulement par leur piété & leur ferveur ; mais que fortifiés , ou élevés par la grace au-dessus de leur âge , & , pleins de zèle , ils travaillèrent avec constance à la conversion de leurs peres encore idolâtres : les idoles , que ceux-ci tenoient cachées , pour les adorer en secret , ces petis Chrétiens les découvroient aux Missionnaires , ou les mettoient eux-mêmes en pieces ; quelques-uns souffrirent généreuse-

ment la mort, & acquirent la couronne du martyr, par les mains de ceux qui leur avoient donné la vie.

1511.

Cependant pour favoriser les progrès du Christianisme dans le nouveau monde, la Cour de Castille sollicitoit celle de Rome, d'ériger quelques Villes en Evêchés; & on avoit choisi pour cela *Xaragua*, *Larez de Guahana*, & la *Conception de la Vega*. Ces trois Villes étoient dans l'Isle Espagnole: la première étoit la Capitale d'une Province de même nom, la plus peuplée & la plus étendue; on y voyoit parmi les naturels du pays, plus de noblesse, plus de politesse, & plus d'aisance, que dans le reste de l'Isle: aussi avoit-on destiné la Ville de *Xaragua* pour être le siège d'un Archevêque, dont les deux autres seroient Suffragans. Mais quoique la Reine Isabelle eût eu cette affaire extrêmement à cœur; & que le Pape eût consenti sans peine à sa demande, cette Princesse étoit morte sans en avoir vu l'exécution. Lorsqu'en 1511, Ferdinand reprit cette affaire, les Villes déjà proposées avoien

XLII.

Le Pape & le Roi Cath. s'accordent d'abord à ériger 3 Evêchés dans l'Isle Espagnole. Le projet fut depuis changé, & l'exécution différée à un autre tems.

1511.

perdu beaucoup de leur lustre : on fit donc un autre arrangement. Le Roi voulut faire ériger Saint-Domingue , la Conception & Saint-Jean de Portoric , en Evêchés Suffragans de Seville ; le Pape Jules II agréa le nouveau plan , les Sujets furent présentés par le Prince , & les Bulles expédiées , en faveur du Pere Garcias de Padilla Franciscain , nommé à l'Evêché de S. Domingue ; du Docteur Pierre de Deza , pour l'Evêché de la Conception ; & du Licencié Alphonse Manfa , Chanoine de Salamanque , pour l'Evêché de S. Jean de Portoric. Les prémices & les dîmes de toutes choses , à l'exception des métaux , des perles & des pierres précieuses , la juridiction spirituelle & temporelle , & les mêmes droits & prééminences , dont jouissoient les Evêques de Castille , furent attribués par le Pape aux trois nouveaux Sièges. Le Roi Ferdinand , approuvant cette disposition , fit avec les trois Evêques un concordat , dont les principales conditions furent qu'ils s'engageoient pour eux & pour leurs

successors, à distribuer une partie des Dîmes au Clergé, aux Hôpitaux, aux Fabriques ; & que les Bénéfices & les Dignités seroient à la nomination du Roi Catholique.

Les peuples de l'Amérique n'eurent pas la consolation de recevoir, aussi promptement qu'il eût été à souhaiter, des Prélats qui devoient leur servir de Pasteurs & de Peres. Celui qui devoit remplir le Siège de S. Domingue, mourut en Espagne peu de tems après son Sacre : & divers accidens retarderent le départ des deux autres. Ce retardement fut préjudiciable aux Indiens, que les Castillans continuoient de pousser à bout, comme s'ils avoient résolu d'en exterminer toute la race. Ces pauvres Insulaires avoient perdu leur protectrice, par la mort de la Reine Isabelle : & Ferdinand, qui jusqu'alors avoit fait plusieurs sages Ordonnances en leur faveur, trompé ensuite par de fausses relations, les abandonna en quelque sorte à la discrétion de leurs tyrans, & permit que désormais on ne leur donnât d'autre salaire que la vie & l'entre-

1511.

XLIII.

Occasion de ce retardement, funeste aux Indiens.

1511. ~~missionnaires~~ tien, pendant qu'on ne cessoit de les épuiser par des travaux au-dessus de leurs forces.

XLIV.

Deux zélés Missionnaires ne craignent pas de prendre hautement la défense des opprimés.

Une rigueur si déplacée, si contraire à la douceur de la Religion Chrétienne, & à l'humanité même, affligea sensiblement tous les bons Missionnaires, qui n'avoient que des entrailles de charité pour ces peuples si cruellement traités. Mais personne n'y parut plus sensible que deux saints Religieux, Pierre de Cordoue & Antoine de Montefino, qui s'étoient dévoués à la conversion des Insulaires. Servons-nous encore ici des expressions du Pere de Charlevoix : » Les Peres de Saint » Dominique, continue cet Ecrivain vain Jésuite, eurent beau se recrier » contre une nouveauté, qui devoit » naturellement apporter une obstacle insurmontable à la conversion de ces peuples, & représenter qu'il y alloit même de l'intérêt du Roi & de la Nation, de traiter les Indiens avec plus de douceur & de ménagement : on n'eut aucun égard à leurs remontrances, » ce qui détermina enfin ces zélés » Ministres

» Ministres à s'armer de toute la
 » vigueur Apostolique , pour répri-
 » mer par les armes spirituelles , un
 » scandale qui faisoit blasphémer le
 » nom du Seigneur parmi les Na-
 » tions.

» Cette résolution prise , le Pere
 » Antoine de Montefino , Prédica-
 » teur , qui avoit une grande répu-
 » tation d'éloquence & de sainteté ,
 » monta en chaire à S. Domingue ;
 » & en présence de l'Amiral , du
 » Trésorier Royal , de tout ce qu'il
 » y avoit dans cette Capitale de
 » personnes en place & d'un très-
 » nombreux auditoire , il déclara
 » les départemens d'Indiens illici-
 » tes ; il ajouta que le terme de tu-
 » telle , dont on usoit pour colorer
 » cette tyrannie , cachoit une véri-
 » table servitude , à laquelle , con-
 » tre toutes les loix divines & hu-
 » maines , on assujettissoit des inno-
 » cens ; que cette conduite , si con-
 » traire à l'esprit du Christianisme ,
 » avoit déjà fait périr des millions
 » d'hommes , dont on répondroit à
 » Dieu , & dépeupleroit infaillible-
 » ment tant de vastes Provinces ,

1511.

» dont le Maître des Nations n'a-
 » voit pû donner l'empire aux Rois
 » Catholiques , qu'afin qu'ils enga-
 » geassent tous les habitans à em-
 » brasler le joug aimable de son
 » Evangile ».

XLVI.

Trouble dans
 l'Audience
 Royale.

Quelque fort que parût ce dis-
 cours , il étoit exactement vrai , &
 bien loin que les termes y fussent
 outrés , ils ne représentoient que
 foiblement une partie des excès ,
 dont on pouvoit très-justement se
 plaindre. On l'avoit fait bien sou-
 vent en particulier , mais toujours
 inutilement ; & puisque le scandale
 étoit public , la réclamation aussi
 devoit être publique. Cependant
 ofer blâmer les départemens , c'é-
 toit toucher les assistans par l'en-
 droit sensible ; aussi murmura-t-on
 beaucoup contre le Prédicateur , on
 devoit s'y attendre ; mais on ne s'en
 tint point aux murmures : il fut arrêté
 (& ce fut dans un Conseil com-
 posé de ceux qui étoient en même-
 tems Juges & Parties) que le Pré-
 dicateur seroit reprimandé , com-
 me s'il eût manqué au respect qu'il
 devoit au Roi , & à ceux qui gou-
 vernoient sous ses ordres.

Cependant ceux qui s'étoient chargés de cette commission, furent bien surpris, lorsque le Pere Pierre de Cordoue, auquel ils s'étoient adressés d'abord, comme au Supérieur de la Maison, leur déclara que le Pere de Montefino n'avoit rien dit qui ne fût vrai, & qu'il ne fût nécessaire de dire; que tous, tant qu'ils étoient de Religieux de son Ordre, pensoient comme lui; & que le Sermon, dont ils faisoient tant de bruit, étoit une chose concertée entr'eux. Les Députés, extrêmement choqués de ce discours, & le prenant sur un ton fort haut, lui dirent qu'il étoit bien étrange, que de simples particuliers, sans caractère, se donnassent la hardiesse de blâmer publiquement des choses établies par le Conseil des Sages, & par l'autorité du Souverain: en un mot, qu'il falloit nécessairement que le Pere de Montefino se retractât en chaire, ou que tous les Dominicains sortissent de l'Isle. Le Supérieur les écouta paisiblement jusqu'au bout, & comme s'il eût été ébranlé par leurs menaces, il les assura que dès le

1511.

XLVII.

Réponse de
Pierre de
Cordoue aux
plaintes des
Magistrats.

1511. Dimanche prochain, le Pere de Montefino feroit son possible pour les contenter.

XLVIII.

Montefino, dans un second discours public, confirme tout ce qu'il avoit dit dans le premier, contre les départemens.

Le jour marqué, il se fit à l'Eglise un concours extraordinaire. Le Prédicateur parut, & d'un ton qui marquoit assez que la modestie ne prenoit rien sur la fermeté évangélique, il dit, que si l'ardeur de son zèle, dans la cause du monde la plus juste, l'avoit empêché de mesurer assez ses expressions, il prioit ceux qui avoient pu s'en tenir offensés, de les lui pardonner; qu'il sçavoit quel respect étoit dû aux personnes que le Prince avoit fait dépositaires de son autorité: mais qu'on se trompoit fort, si on prétendoit lui faire un crime de s'être élevé contre les départemens. Il dit sur cela des choses plus fortes encore que la première fois; car après être entré dans un détail extrêmement pathétique des abus qui se commettoient tous les jours en cette matière; il demanda, quel droit des gens qui n'étoient sortis d'Espagne que pour chercher du pain, avoient de s'engraïsser de la substance d'un peuple né aussi li-

bre qu'eux ? Sur quoi fondés , ils dispofoient de la vie de ces malheureux , comme d'un bien qui leur fût propre ? qui avoit pu les autorifer à exercer fur eux un empire tyrannique , qui enfantoit tant de crimes ; & fi on vouloit facrifier encore quinze à vingt mille Indiens , qui reftoient à peine de plus d'un million d'ames , qu'on avoit trouvé dans l'Ifle Efpagnole en y abordant ?

Le Prédicateur , que le zèle de la justice & de la religion animoit , n'avoit rien dit qu'il n'eût bien médité , & qu'il ne voulût bien dire , parce qu'il craignoit Dieu , & qu'il ne craignoit pas les hommes , lorsqu'ils fouloient aux pieds la loi de Dieu & de la Nature. On verra souvent dans la fuite les Religieux du même Ordre , animés du même efprit dans la même caufe ; auffi les Rois Catholiques leur donnerent-ils , dans bien des occasions , le titre glorieux de Protecteurs des Indiens. Jamais peuple n'eut un plus grand befoin de trouver ces fentimens de compaffion & d'équité , dans des

 151 F.

XLIX.

 Justes raifons
 qui animoient
 fon zèle.

F511.

cœurs Chrétiens ; & rien ne pouvoit être plus capable de les affectionner à la sainte Religion , qu'on vouloit leur faire embrasser. La pieuse Reine de Castille étoit si persuadée de ces deux vérités , qu'elle n'avoit rien omis pour prévenir ou punir les injustices criantes qu'on commettoit tous les jours contre les Indiens. Elle s'en étoit souvent expliquée pendant sa vie , & elle ne recommanda rien plus expressément avant sa mort. Christophle Colomb , quoique beaucoup plus modéré que les autres Gouverneurs ses successeurs , n'encourut la disgrâce de cette grande Princesse , que pour n'avoir pas toujours suivi exactement ses volontés sur un point si important.

Ceux qui commandoient dans l'Isle ne pouvoient ignorer , ni les ordres de la feue Reine , qu'on auroit dû respecter , ni les véritables intentions du Roi ; mais la malheureuse cupidité leur avoit appris le secret d'éluder tout ce qui ne s'accordoit pas assez avec leurs intérêts. La démarche hardie du Pere Montefino n'avoit servi qu'à les irriter , & à leur

faire comprendre qu'ils gagneroient peu à traiter cette affaire sur les lieux. Ils en écrivirent donc au Roi Ferdinand : le Trésorier Royal surtout le fit d'une manière très-forte, & chargea de sa lettre un Religieux Franciscain, nommé le P. Alphonse d'Espinar. Sur quoi un Auteur Espagnol * remarque, que ce qui fit en tout ceci un plus mauvais effet sur l'esprit des peuples, fut de voir entre ces deux Ordres Reguliers, qui étoient alors seuls établis dans l'Isle, une si grande diversité d'opinions, sur un point qui intéressoit si fort la conscience; les uns permettant sans aucune difficulté, ce qui paroissoit aux autres un crime digne de toutes les censures de l'Eglise. Mais il faut ajouter que bien des Religieux de S. François pensèrent depuis comme les Dominicains, & s'expliquerent de même en faveur des Indiens.

Le Pere de Montefino ne craignit pas d'aller plaider lui-même leur cause & la sienne dans la Cour de Castille. A son arrivée en Espagne, il trouva, ainsi qu'il l'avoit prévu, les Seigneurs de la Cour & le Prince

1511.

* Oviedo.
L.

On écrit à la Cour de Castille; le P. Montefino s'y rend lui-même pour plaider sa cause, qui étoit celle des Indiens, & du Roi.

1511.

I.I.
Il se fait é-
couter, & il
persuade, &
sans faire re-
venir les es-
prits, qui
vouloient
concilier ce
qui étoit in-
conciliable.

même, fort prévenus contre lui : mais il avoit mis sa confiance dans celui qui est le grand Protecteur des opprimés ; il étoit d'ailleurs fort éloquent ; & pour faire connoître la bonté de sa cause, il suffisoit de la proposer telle qu'elle étoit : aussi n'eut-il pas beaucoup de peine à faire revenir le Roi en sa faveur. Ce Prince commença d'entrevoir qu'on lui avoit déguisé la vérité. Néanmoins ne voulant rien décider sur ses propres lumières, il assembla un Conseil extraordinaire, où ce grand procès fut plaidé avec beaucoup de véhémence de part & d'autre. Ceux qui parlèrent en faveur des Indiens, insistèrent particulièrement sur ce principe, que tous les peuples sont nés libres, & qu'il n'est jamais permis à une nation d'attenter à la liberté d'une autre, dont elle n'a reçu aucun tort : principe qu'on ne pouvoit ni combattre solidement, ni admettre sans condamner toute la conduite qu'on avoit trop constamment suivie contre les Indiens.

II.
principe lu-

On avoit beau dissimuler ce qu'il y avoit de bon en eux, exagérer

leurs vices , leurs défauts , leurs mauvaises habitudes , leur incapacité : tout cela n'ébranloit point le principe ; rien de tout cela ne pouvoit fonder un droit légitime de leur enlever leurs biens , leur liberté & la vie. Un peuple né libre , & qui n'avoit jamais eû ni le pouvoir , ni la volonté , ni la pensée même de faire quelque tort aux Européens , ne devoit pas s'attendre à être attaqué sans raison , ni prétexte ; & après avoir perdu ses anciennes possessions , se voir réduit à un honteux esclavage ; forcé de travailler ses propres terres , au seul profit des étrangers ; & être condamné au dernier supplice , sous le simple soupçon qu'on pensoit à secouer un joug , aussi injuste qu'insupportable. C'est cependant ce qu'on voyoit tous les jours ; on avoit vu des Caciques , des Rois & des Reines , les uns pendus , les autres brûlés , & des peuples entiers exterminés , sous le beau prétexte de révolte : car c'est le nom qu'on donnoit à la simple fuite de quelques-uns , & à de certaines démarches de quelques-au-

1512.

mineux, contre lequel on n'opposa jamais que de mauvaises raisons.

1512.

tres, qui marquoient moins des desseins de guerre, de la part de ces peuples timides, que l'abattement, le découragement & le désespoir, où on les pouffoit par des traitemens, dont le simple récit révolte la raison.

LIII.

Le Conseil décide pour & contre les Indiens; en reconnoissant leur droit à la liberté, on les retient dans l'esclavage.

Le Conseil de Castille avoit déjà senti la nécessité de remédier à ces maux, & il n'y remédia pas. Il est vrai qu'on fit quelques reglemens, moins pour ôter le joug, que pour l'adoucir; encore ces reglemens ne furent-ils point suivis. En attendant un plus ample examen, il fut déclaré, comme par provision, que les Indiens seroient réputés libres & traités comme tels; mais que les départemens, à cela près, resteroient sur le pied où ils étoient. C'étoit, dit sensément un Auteur, reconnoître le droit de ces peuples à la liberté, en même-tems qu'on les retenoit dans un dur esclavage.

Il ne faut donc pas être surpris, si les personnes qui ne se conduisoient pas par des vues d'intérêt, ou qui ne cherchoient que les intérêts de Jesus-Christ, furent peu sa-

tisfaites de ces fortes de décisions. Pierre de Cordoue, qui avoit suivi de près le Pere de Montefino en Espagne, pour appuyer la cause de ses chers Néophytes, ne pût s'empêcher de témoigner son mécontentement au Roi même, qui eut la bonté de l'écouter, & de lui dire qu'il étoit fort persuadé de la pureté de son zèle; mais que l'avis de presque tous les Jurisconsultes & des Théologiens de son Royaume, étoit de ne rien changer à ce qui étoit établi, à quelques abus & à quelques désordres près, contre lesquels il alloit prendre les plus justes mesures. Qu'il s'en retournât donc dans sa mission; mais que lui & ses Religieux cessassent d'investiver contre une chose approuvée d'un si grand nombre de personnes sages; qu'ils continuassent à éclairer & à édifier les Indes, par les lumières de leur doctrine, & par la sainteté de leur vie, comme ils avoient fait jusqu'alors, sans se mêler en aucune manière de la Police ni du Gouvernement. Le Prince accom-

1512.

LIV.

Ce que le Roi Ferdinand dit & promet à P. de Cordoue, en le priant de continuer ses travaux Apostoliques dans l'Isle de St. Domingue.

1512.

marques de confiance & d'estime ; & tâcha d'adoucir la douleur que ressentoit le serviteur de Dieu , de n'avoir pû obtenir pour les Indiens une justice , qui en assurant leur repos , les auroit mis en état de profiter de tant de travaux , qu'on entreprenoit par le seul desir de leur procurer le salut.

LV.

Projet du S.
Missionnaire
agréé & favo-
risé par S. M.
C.

Frustré de ses espérances , le Pere de Cordoue comprit qu'il lui seroit désormais bien difficile d'être d'accord avec les Espagnols du Nouveau Monde ; & que pour faire du fruit parmi les Sauvages , il falloit chercher de nouvelles contrées , où les Prédicateurs de la Foi fussent seuls avec ces peuples. Il supplia donc le Roi Catholique de trouver bon , que lui & ses Religieux sortissent de l'Isle Espagnole , & qu'ils allassent prêcher Jesus-Christ dans quelques-unes des Provinces de l'Amérique , où les Espagnols n'eussent pas encore d'établissement ; & lui expliqua le dessein qu'il avoit formé pour cela. Le Prince goûta le projet ; & pour en favoriser l'exécution , il fit expédier des ordres

pour l'Amiral, afin qu'il fournît à ces Religieux toutes les choses dont ils auroient besoin pour leur sainte entreprise. Mais il ne put consentir qu'ils abandonnassent l'Isle de Saint-Domingue : il crut au-contraire que la présence de Pierre de Cordoue y étoit nécessaire ; & en lui permettant d'envoyer de ses Freres ailleurs, il lui dit que son desir & sa volonté étoient, qu'il continuât sa mission dans le même lieu où il l'avoit commencée.

Conformément à des ordres si précis, Pierre de Cordoue, de retour à S. Domingue, choisit trois excellens Missionnaires. Le P. Antoine de Montefino, le P. François de Cordoue & le P. Jean Garcez, pour une nouvelle mission. L'Amiral leur ayant fait armer un vaisseau, y fit mettre toutes les provisions nécessaires, & ils s'embarquerent pour la côte de Cumana, qu'ils avoient choisie pour y commencer leurs travaux Apostoliques. Le Pere de Montefino tomba malade en passant à l'Isle de Portoric, & comme sa maladie tiroit en longueur, ses

 1512.

LVI.

Trois Missionnaires partent pour la côte de Cumana; la maladie en arrête un à Portoric.

1512.

deux compagnons le confierent aux soins de la Colonie , qui avoit aussi besoin de son ministere , & continuerent leur route. Ils débarquerent assez près du lieu où l'on bâtit depuis la Ville de *Coro* , appelée autrement *Venezuela* , ou petite Venise.

Ce fut sans doute par une disposition particuliere de la Providence , que le premier des trois Missionnaires fut arrêté par la maladie , dans une Province où il devoit travailler long-tems à l'instruction & à la conversion d'un grand peuple , pendant que ses deux compagnons annonçoient le nom de Jesus-Christ dans une terre qu'ils ne tarderent pas d'arroser de leur sang.

LVII.

Fruits du
Ministère de
Montefino
dans cette Is-
le.

Les Insulaires de Boriquen , depuis que leurs premières tentatives , pour secouer un joug étranger , leur avoit si mal réussi , s'accoutumèrent à le porter en paix , & on ne les inquiétoit plus , ou du moins les ménageoit-on beaucoup plus qu'on ne faisoit plusieurs autres peuples , & les Ministres de Jesus-Christ profitoient de cette heureuse tranquil-

lité, pour les retirer de leurs pratiques criminelles, en dissipant les ténèbres du paganisme par la lumière de l'Évangile. Le P. de Montefino fut peut-être le premier qui leur présenta le flambeau de la foi, & qui leur fit connoître que leurs prétendues divinités n'étoient que des démons, de mauvais génies réprouvés de Dieu, condamnés à des tourmens sans fin, & aussi incapables de procurer quelques biens à leurs adorateurs, qu'appliqués à les séduire, ou à les corrompre, pour en faire les compagnons de leurs supplices, après les avoir rendus les complices, ou les imitateurs de leur révolte contre leur Créateur.

On peut avoir déjà remarqué que le caractère de ces Insulaires étoit la douceur & la simplicité; mais quoique extrêmement crédules, ils n'étoient pas tout-à-fait incapables de reconnoître leurs erreurs, & de saisir le vrai, quand on sçavoit le mettre à leur portée. Ce fut aussi l'application & le travail du zélé Missionnaire l'espace de plusieurs

LVIII.

Le caractère de ces Insulaires, & une espèce de tranquillité, dont on les laissoit jouir, favorisoient les progrès de l'Évangile.

1512.

années : la grace par son ministère fit un grand nombre de Chrétiens ; le succès lui faisoit porter sans dégoût les plus grandes fatigues, & il attribuoit à une faveur spéciale du Ciel, cette tranquillité dont on laissoit jouir les habitans de Porto-Ric. Il est vrai que leurs mines d'or étant fort abondantes, elles donnoient beaucoup avec peu de travail. Il faut ajouter que Ponce de Leon, encore Gouverneur de cette Isle, portoit alors ses premières attentions ailleurs.

LIX.

Tradition fa-
buleuse dont
le Gouverneur
Ponce de Leon se
laisse enchan-
ter ; mais s'il
est le plus cé-
lebre dans ce
genre d'ex-
travagance,
il n'est ni le
seul, ni le
premier qui
y ait donné.

Depuis long-tems il couroit, parmi les habitans des Antilles, une opinion, que dans l'Isle de *Bimini* (une des Lucayes, assez près du canal de Bahama) il se trouvoit une fontaine, dont les eaux avoient la vertu de rajeunir les vieillards qui s'y baignoient. On ne doit pas être surpris que des Sauvages, naturellement crédules, ayent donné dans de semblables chimères ; il est sans doute plus étonnant, que bien des Espagnols s'en soient laissé infatuer, jusqu'au point de n'être pas même capables de se détromper. Plusieurs

(au rapport d'un Historien) avoient malheureusement avancé leurs jours , en courant après la prétendue fontaine de *Jouvence* ; & la mort des uns ne défabusoit point les autres ; ils s'imaginoient que si ceux qui les avoient précédés dans cette importante recherche ne retournoient pas , c'étoit parce qu'ayant trouvé ce qu'ils cherchoient , ils ne vouloient plus sortir de ce délicieux séjour , où ils jouissoient d'un printems perpétuel dans l'abondance de toutes choses.

Personne ne parut plus enchanté de ces douces rêveries que Ponce de Leon. Cet Officier , qui ne manquoit d'ailleurs ni d'expérience , ni d'esprit , résolut de faire de nouvelles découvertes , & de ne rien épargner pour trouver la fontaine rajeunissante. Le premier de Mars 1512 , il partit de Boriquen avec deux navires équipés à ses frais ; & après avoir rangé toute la côte septentrionale de l'Isle Espagnole , il se trouva au milieu des Lucayes , s'informa par-tout de la fontaine miraculeuse , goûta de toutes les eaux

 1512.

LX.

Dans ses courses & ses aventures , il fait quelques découvertes par occasion.

LXI.

1512.

qu'il rencontra, même de celles des marais les plus bourbeux. Si en continuant toujours sa course, il ne trouvoit jamais ce qu'il cherchoit uniquement, il découvroit bien des pays qu'il ne cherchoit pas. Une campagne qu'il vit toute semée de fleurs, fit qu'il lui donna le nom de *Floride*. Il donna aussi aux Isles *des Martirs & des Tortues*, les noms qu'elles portent encore aujourd'hui. Il eut de plus une connoissance assez distincte du canal, appelé depuis le canal de Bahama. Mais on ne sçauroit dire en quel endroit notre aventurier débarqua : car par-tout où il voulut tenter une descente, il trouva des Sauvages en grand nombre, & fort résolus à ne pas souffrir qu'il s'établît chez eux.

LXI.

Il revient à Boriquen, plus pauvre & plus vieux; mais son absence n'a pas été moins utile à la Mission, que ses découvertes à la Cour de Castille.

Ayant encore couru assez long-tems, & toujours avec le même succès, après son Isle enchantée, Ponce de Leon retourna enfin fort mal en ordre à Porto-Ric, où il eut à essuyer bien des railleries, sur ce qu'on le voyoit revenir plus vieux qu'il n'étoit parti. Ses courses néanmoins n'avoient pas été inutiles

pour la Cour de Castille, ni son absence pour le repos des Insulaires de Porto-Ric, & pour l'avancement de l'Évangile dans cette Isle. Tandis que l'ambition ou la folie le faisoit courir ainsi après un bonheur imaginaire, le Missionnaire travailloit plus utilement à montrer à ses chers & dociles Indiens la voie sûre qui conduit au véritable bonheur, par la connoissance, l'amour & le culte du vrai Dieu. La main du Seigneur étoit avec son Ministre, & par ses instructions, aussi solides qu'assidues, il avoit le plaisir de voir que le nombre des Païens diminuoit tous les jours, & que celui des Chrétiens croissoit à proportion. L'infatigable Prédicateur soutint ce travail pendant trente ans, soit dans la même Isle, ou dans quelques autres contrées du Gouvernement de Saint-Domingue. Il ne fut pas donné aux deux premiers associés du Pere Montefino de travailler aussi longtems dans la vigne du Seigneur.

En arrivant à la côte de Cumana, François de Cordoue & Jean Garcez trouverent d'abord une bour-

gade Indienne , où ils furent reçus & logés avec beaucoup d'humanité.

1512.
de Cumana ,
& des pre-
miers Mis-
sionnaires qui
leur prêchent
l'Évangile.

La petite Ville de Cumana est aujourd'hui la Capitale de cette contrée de l'Amérique méridionale , que les Espagnols ont nommée la nouvelle Andalousie. Ses anciens habitans , quoique Païens , avoient des sentimens ; ils étoient braves , & mieux policés que le commun des Sauvages. Ils n'ignoroient pas tout ce que les Castillans avoient fait dans quelques Provinces de l'Amérique septentrionale ; mais ils reconnurent bientôt dans nos Prédicateurs ce qui devoit les rassurer & attirer leur confiance : la solide vertu & la véritable sainteté n'eurent besoin que d'être connues , pour attirer des respects. Plus les Barbares faisoient attention à la conduite des Ministres de Jésus-Christ , à leur modestie , à leur parfait désintéressement , à cette vie pauvre , pénitente , toujours appliquée , ou à la prière , ou aux travaux de l'Apôstolat , plus ils se confirmoient dans l'idée avantageuse qu'ils en avoient d'abord conçue ; ils les

écoutoient avec docilité , recevoient avec actions de grace toutes leurs instructions : de si beaux commencemens faisoient tout espérer pour le progrès de l'Evangile dans tout ce pays , lorsqu'un navire Espagnol vint malheureusement rompre toutes les mesures des Missionnaires , & donner occasion à leur mort ou à leur martyre.

Les aventuriers qui montoient ce vaisseau , cherchoient à surprendre les Indiens , & à les enlever pour les vendre ; le commerce étoit infâme , mais il étoit utile à ceux qui le faisoient , parce qu'après avoir détruit presque tous les anciens habitans de l'Isle Espagnole , on avoit besoin d'hommes , pour cultiver les terres. Quelques-uns s'imaginoient même que leur brigandage étoit autorisé , soit parce qu'il n'étoit point puni , soit aussi parce qu'il y avoit une Déclaration du Roi Ferdinand , qui permettoit de réduire en captivité tous les Canibales , ou mangeurs de chair humaine ; & on vouloit bien supposer , sans examen , que tous les habitans de l'Amérique

1512.

LXIII.

Cet utile concert est troublé par la perfidie d'un malheureux Pirate.

1512.

étoient coupables de ce crime. Les naturels de Cumana n'étoient pas de ce caractère ; & on n'avoit pas laissé d'attenter plus d'une fois sur leur liberté. Si ces peuples se tenoient ordinairement sur leurs gardes, comme on l'affure , ils ne le furent pas assez dans cette rencontre. La présence de nos Religieux les avoit rassurés , & à leur considération , ils firent aux Espagnols tous les plaisirs qui pouvoient dépendre d'eux. Bien loin de fuir , ou de prendre les armes , ils alloient au-devant de ces étrangers , les invitoient à venir dans leur bourgade & dans leurs maisons ; enfin ils n'oublioient rien pour leur marquer leur bonne volonté & leur affection. Pendant plusieurs jours on se fit mutuellement bien des amitiés , toujours sincères de la part des Sauvages , & toujours dissimulées de celle des perfides Européens. Enfin , le Patron du navire ayant invité le Cacique du lieu à venir dîner sur son bord , ce Prince y alla avec sa femme , & dix-sept autres Indiens , les plus qualifiés du lieu ; mais à peine furent-ils embar-

qués, que le Capitaine fit appareiller, & prit la route de l'Isle Espagnole, enlevant ainsi, par la plus noire perfidie, dix-neuf personnes, cheres à la nation, pour les livrer à un honteux esclavage.

Il est aisé de juger dans quel trouble la nouvelle de cet enlèvement dut jetter & tous les habitans & les deux Missionnaires en particulier. Les uns & les autres furent également surpris, allarmés, consternés. Ceux-là frémissaient de rage contre les auteurs d'un attentat qu'ils regardoient avec raison comme un sanglant outrage fait au Prince & à tous ses Sujets; mais avec des circonstances qui en augmentoient encore la noirceur. Ceux-ci ne conféroient pas avec un moindre serrement de cœur, le coup qu'une action si indigne portoit à la Religion. Eh! qui auroit pû voir, sans verser des larmes, qu'une malheureuse cupidité eût porté des Chrétiens à déshonorer ainsi le Christianisme, à faire blasphêmer le nom du Seigneur parmi les Gentils, & à faire perdre toute espérance de

1512.

LXIV.

Indignation
des sauvages,
& danger des
deux Mis-
sionnaires.

LXV.

1512.

prêcher avec fruit la foi, à des peuples qui avoient commencé de goûter les vérités du salut, à des peuples qu'on étoit à la veille de faire entrer dans le bercail de Jesus-Christ ?

Au premier bruit de l'enlèvement du Cacique, nos Missionnaires accoururent sur le rivage, & ils trouverent toute la bourgade dans un transport d'indignation ou de fureur, dont peu s'en fallut qu'ils ne fussent sur le champ la victime. Un reste d'estime pour leur vertu, & de vénération pour leurs personnes, arrêta les premières faillies. Les Sauvages, il est vrai, n'avoient pas long-tems pratiqué les deux Religieux; cependant ils les connoissoient assez, pour être persuadés qu'ils avoient absolument ignoré le projet de la trahison; mais cette persuasion ne mettoit pas leur vie en sûreté. Les coupables étoient Es-

LXV.

Les premiers suspendent leur vengeance, & les autres sont entre la vie & la mort pendant quatre mois.

pagnols, les Missionnaires l'étoient aussi; & les Barbares croyoient qu'il leur étoit permis de se venger d'une nation perfide, ne fût-ce que sur des Innocens. Les plus modérés suspendirent

pendirent la vengeance ; & peu de tems après on vit paroître un autre navire , dont le Capitaine étant descendu à terre , fut extrêmement touché de voir tout un peuple en pleurs , & deux Religieux de grande réputation , dans une situation à ne pouvoir pas se répondre d'un jour de vie. Les Missionnaires de leur côté conçurent quelque espérance ; ils étoient bien éloignés de vouloir profiter de l'occasion pour s'échapper , puisque cela même n'auroit servi qu'à augmenter le scandale : la gloire de la Religion & l'honneur leur tenoient plus à cœur que leur propre vie. Ils se contenterent donc de prier cet Officier , qui leur paroissoit honnête homme , de vouloir se charger d'une lettre pour l'Amiral : le Pere François de Cordoue écrivit au Gouverneur de Saint Domingue , pour lui exposer le fait en peu de mots , & le conjurer de renvoyer les Indiens chez eux , puisque c'étoit l'unique moyen de faire cesser le scandale , de réparer en quelque manière le tort que cet enlèvement avoit fait à la Religion,

1512. & de sauver la vie à deux de ses Ministres. Le même écrivit dans le même goût au Pere Pierre de Cordoue, Supérieur des Dominicains à Saint-Domingue. Le Capitaine se chargea de ces deux lettres, les remit exactement, & elles n'eurent aucun effet.

LXVI.

Quelques Officiers royaux participent à l'iniquité, & l'Audience royale ne fait point justice.

A l'arrivée de l'Officier, le Cacique, sa femme & les autres Indiens enlevés, étoient déjà vendus; & on ajoute que c'étoit les Officiers même de l'Audience Royale qui les avoient achetés. L'Amiral & Pierre de Cordoue perdirent leurs peines auprès de ces équitables Magistrats; ni la bonne volonté de l'un, ni les soins & toute la diligence de l'autre ne purent rien obtenir en faveur de ces pauvres esclaves. Ni l'intérêt public, ni celui de la Religion, ni l'infâmie dont la nation alloit se couvrir, ni le danger évident où on exposoit la vie des deux Prédicateurs de la foi: rien ne fût capable d'empêcher des personnes commises pour rendre la justice, de se noircir de la plus criante iniquité qui fut jamais. Le Lecteur peut faire

ici les réflexions que nous supprimons. Continuons l'Histoire.

1513.

Les Sauvages de Cumana n'avoient suspendu leur vengeance, que par l'affurance qu'on avoit cru pouvoir leur donner du retour de leurs gens dans l'espace de quatre lunes; si ce terme expiré, rien ne paroïssoit, les Missionnaires consentoient d'être mis à mort. Les quatre mois étant donc expirés, sans qu'on eût reçu aucune nouvelle, les Barbares, toujours plus irrités, massacrèrent impitoyablement les deux serviteurs de Dieu à la vue l'un de l'autre. Ainsi moururent, par les mains des Gentils, mais par la malice des Chrétiens, François de Cordoue & Jean Garcez, l'un & l'autre fort distingués par leur naissance, leur sçavoir & leurs vertus; sur-tout par ce zèle de la Religion, qui les avoit portés à mépriser tous les avantages que leurs talens & leur mérite pouvoient leur procurer dans leur patrie, & à s'exposer généreusement à tous les périls de l'Apostolat, par le seul desir de gagner des ames à Jesus-Christ. Ils

LXVII:
Mort précieuse des deux Ministres de J. C.
Leur éloge.

1513.

étoient passés des premiers dans l'Isle Espagnole avec le célèbre Pierre de Cordoue , & nous avons vu dans quelle odeur de fainteté ils y vivoient ; les fruits qu'ils firent en faisant changer de face à la Colonie , qui avoit besoin de Prédicateurs de cette réputation ; enfin avec quelle fermeté ils s'étoient opposés à la tyrannie qu'on exerçoit sur les Indiens. La seconde mission qu'ils avoient entreprise dans la terre ferme , à la côte de Cumana , est une nouvelle preuve de la pureté & de l'ardeur de leur zèle. Sans autres armes que celles de la foi , ni autre secours que celui de la grâce , ils étoient entrés seuls dans un pays de Sauvages ; & la ferveur de leurs prédications , soutenue par l'innocence de leur vie , leur avoit déjà concilié l'estime & l'affection des Barbares ; tout leur promettoit une prompte & abondante moisson , lorsque la malice des hommes vint arrêter une œuvre si heureusement commencée. Dieu le permit ainsi , sans doute , pour leur faire bientôt consommer leur sacrifice. Ils s'y

étoient déjà disposés depuis long-tems ; mais les quatre derniers mois de leur vie furent une préparation continuelle à la mort : tous les jours ils offroient les saints Myfteres, & tous les jours ils renouvelloient la ferme résolution qu'ils avoient prise de mourir pour les intérêts de la Religion.

Un Auteur, qui croit que Jean Garcez étoit frere de l'illustre Barthelemi de Las-Cafas, met cette mort en 1515. Un autre la recule de quatre ans ; & le Pere de Charlevoix, dans son histoire de Saint-Dominique, la place sous l'année 1513. Nous ne trouvons point de preuves assez claires, pour décider quelle de ces époques doit être préférée. Fontana & l'Auteur qu'il cite, se sont trompés, en attribuant à la malice des prêtres idolâtres la mort des deux Religieux, qui ne peut être proprement attribuée qu'à la cupidité des mauvais Chrétiens ; dont les uns avoient enlevé par trahison les Indiens ; & les autres par une injustice, non moins criminelle, avoient refusé de les rendre. Peut-

1513.

LXVIII.

C'est moins à la malice des Gentils, qu'à la cupidité de quelques Chrétiens, qu'on doit attribuer l'effusion de leur sang.

1513.

être que les Prêtres des Gentils ne furent pas les moins ardents à la vengeance ; mais l'histoire n'en parle point.

Ce que nous sçavons de certain , c'est que le sort des deux Missionnaires ne put ralentir le zèle de leurs freres , ni leur faire perdre l'espérance de convertir les Sauvages de Cumana. Ils n'ignoroient pas que Dieu a ses momens , & que sa grace toute-puissante sur le cœur des hommes les touche , les change , en fait ce qu'il lui plaît , & quand il lui plaît. Nous en verrons bientôt les preuves ; mais voyons plutôt la suite des travaux du Pere de Cordoue & de quelques autres Religieux , qui s'étoient arrêtés avec lui dans l'Isle Espagnole.

LXIX.

Propagation de la Foi dans l'Isle St. Dominique. Fondation du Monastère de Ste. Croix,

Tandis que Dominique de Mendoza & Bernard de S. Dominique , avec quelques autres Religieux du même Ordre , continuoient les fonctions du saint Ministère dans différens quartiers de l'Isle , Pierre de Cordoue s'arrêta quelque tems dans la Capitale , où deux objets l'occupoient principalement ; l'instruction

des Indiens, qu'il ne pouvoit perdre de vue; & la construction d'un Monastère, car c'est proprement en l'année 1512, qu'il faut rapporter la fondation du célèbre Couvent de Sainte Croix, le premier que l'Ordre de S. Dominique ait érigé dans le Nouveau Monde. Ceux de nos Missionnaires qui arriverent les premiers dans cette partie de l'Amérique, en 1509 ou 1510, se logerent d'abord dans une espèce de petit taudis, peu différent des cabanes des Indiens; mais en cela très-conforme à l'esprit de pénitence & de pauvreté, dont ils faisoient profession. Le Roi Ferdinand donna depuis ses ordres, pour faire bâtir une Eglise & un logement en état de recevoir un nombre considérable de Religieux, qu'on se proposoit d'envoyer de Castille, comme ils ont été en effet envoyés presque d'année en année, pour être de-là distribués, selon les besoins des peuples, tant dans les autres Isles, que dans la terre ferme.

Si les libéralités du Souverain, & les pieuses largesses de quelques ri-

LXX.
Qui devient
le Chef & le

ches particuliers fervirent à la construction & à la décoration d'une Eglise, qu'on appelle magnifique, la religion de Pierre de Cordoue & de ses compagnons les appliqua avec encore plus de soin, à former ce premier sanctuaire, & cette Communauté d'hommes Apostoliques, dans le véritable esprit de leur saint Patriarche. L'assiduité à la priere & au travail, l'amour & la pratique de la pénitence & de la pauvreté la plus rigoureuse, la suite du Chœur de jour & de nuit, lors même qu'ils ne se trouvoient que deux Religieux dans la même maison; en un mot, toutes les observances regulieres qui sont en vigueur dans les Communautés les plus nombreuses & les plus reformées, furent les fondemens & les glorieuses prémices de celle-ci. Aussi fut-elle, non-seulement le chef, mais le modèle de toute la Province, appelée encore aujourd'hui la Province de Ste Croix, du nom de ce premier Couvent.

LXXI.

Véritable
 Ecole de l'A-
 postolat.

Nous n'entreprendrons pas de nommer ici tous les ouvriers Evangéliques de réputation qui ont

été formés dans cette école de vertu; moins encore de donner une idée de leurs travaux & du fruit de leurs prédications. Dans le cours de cette Histoire, nous nous trouverons plus d'une fois dans la nécessité d'en faire connoître quelques-uns. Si la plûpart, arrivés d'Espagne, s'arrêtoient quelque tems dans cette maison d'exercice & de priere, c'étoit moins pour s'y délasser des fatigues d'une longue navigation, ou pour y apprendre les langues du pays, que pour y recevoir d'en-haut les lumières de l'Esprit saint, qui donne la vertu à sa parole. On en vit aussi plusieurs, qui, descendus des premiers Conquérans, ou issus de parens Indiens, renonçoient à toutes les espérances du siècle, pour s'assurer les biens plus solides de l'autre vie.

Ceux-ci marchotent avec ferveur sur les traces de leurs saints Prédécesseurs, ils ne travailloient pas moins & ne se traitotent pas mieux. Ils n'avoient ni de pain de froment, ni de vin que pour le sacrifice; le pain de cassave ou de racines étoit leur

LXXII.

La parole de Dieu, & la vie sainte de ses Ministres, font des conversions parmi les sauvages;

1513.

nourriture , & l'eau leur boisson ordinaire. Les œufs , le poisson , l'huile , n'étoient que pour les malades , ou les infirmes. La grossiereté ou la simplicité des habits , répondoit à celle de leur nourriture : ils faisoient tous leurs voyages à pied ; ils marchotent quelquefois sur l'or comme sur la boue , parce qu'ils ne connoissoient que l'or de la charité , & le salut des ames. Les serviteurs de Jesus-Christ qui annonçoient son Evangile , devoient cet exemple de zèle & de désintéressement aux Indiens & aux Castillans , leurs Vainqueurs. Aussi la main de Dieu étoit-elle avec eux , pour opérer une multitude de conversions (1).

(1) *Vivieron muchos annos guardando este rigor , padeciendo grandes trabajos , haziendo rigida penitencia , y predicando apostolicamente. Floreció mucho la Religion en obediencia , pobreza y provecho de la almas. Ordenaron tambien , que demas de los que sullivan siempre à la predication de los Indios , un Religioso predicasse à los de la ciudad en la Iglesia del Convento , todos los Domingos , y fiestas despues de comer. Continuose esto siempre , con grande aprovechamiento de aquellos Gentiles , y neuvos en la fè , &c.*

Alf. Fernandez, Hist. Eccl. de Nuestros Tiempos, ut sp.

Si les Espagnols communément étoient moins touchés que les sauvages, de la vertu de la prédication, & de celle de l'exemple, on ne pouvoit guère l'attribuer qu'à cette soif de richesses périssables, dont ils paroissent presque tous uniquement occupés. On couroit toujours sans se lasser après de nouvelles découvertes, & leurs entreprises n'étoient pas toujours heureuses. Leurs troupes, dans quelques contrées, furent repoussées avec une très-grande perte, malgré la valeur & l'intrépidité de leurs Chefs. Lorsque Alphonse d'Ojeda prit terre dans le Port de Carthagène, il trouva d'abord des Barbares aguerris, dont le courage répondoit bien à leur taille avantageuse. Les femmes n'y étoient pas moins adroites que les hommes à tirer de l'arc, à empoisonner & à lancer leurs fleches. Mais ce qui irritoit d'avantage ces braves, étoit le souvenir de plusieurs visites, que les Espagnols leur avoient faites dans le cours de neuf ou de dix années, & dans lesquelles les naturels du pays avoient toujours été fort

1513.

LXXIII.

Et touchent
peu les ar-
ciens. Chré-
tiens. Pour-
quoi ?

1513.

maltraités. Il est vrai qu'Ojeda avoit reçu de la Cour des ordres bien précis de tenir une conduite plus modérée, & d'essayer de prendre ces peuples par la douceur, pour tâcher de les gagner à J. C., par le moyen des Religieux qui l'accompagnoient, avant que de leur parler de se soumettre à la Couronne de Castille. Ojeda voulut effectivement commencer par faire amitié aux Indiens; mais ils répondirent à ses avances de manière à lui faire entendre, que s'il pensoit à s'établir dans leur pays, il falloit se préparer à la guerre. Ojeda, contre l'avis de son Alcaïde Jean de la Cosa, ne crut pas qu'il fût de son honneur de fuir devant des hommes nus, il les attaqua, en tua beaucoup, fit quelques prisonniers, qu'il envoya sur les navires, & poursuivant sa victoire, il s'avança jusqu'à un Village qu'il trouva abandonné.

Les Espagnols qui n'avoient pas laissé que de perdre quelques-uns des leurs dans les premières attaques, s'imaginant alors n'avoir plus rien à craindre d'un peuple battu & in-

LXXIV.
Défaite des
troupes Espa-
gnoles.

timidé, se débanderent pour piller. Les Barbares, qui l'avoient prévû, s'étoient mis en embuscade dans tous les endroits par où leurs ennemis pouvoient se retirer. Au moment qu'ils les virent répandus, sans ordre & sans défiance, dans la campagne, ils donnerent sur eux de toutes parts, & avec tant de résolution, que tous les Castillans qui avoient fait cette dangereuse descente, y périrent malheureusement. Ojeda seul se sauva, par son extrême agilité, mais si dangereusement blessé qu'il eut bien de la peine à se trainer pour se cacher dans l'épaisseur des bois.

Personne n'ayant pû apporter la nouvelle de cette défaite à ceux qui étoient restés sur les navires, ceux-ci, après quelques jours, envoyèrent la chaloupe à terre, & on trouva Ojeda couché dans des mangles, tenant son épée d'une main, ayant sur les épaules son bouclier, percé de trois cens coups de fleches. On ne dut pas être surpris de le voir prêt à expirer de faim & de foiblesse. On alluma du feu, on lui

1513.

LXXV.

Malheureux
état d'Ojeda,

1513.

donna à manger, & revenu à soi, il raconta sa triste aventure, témoignant son chagrin de n'avoir pas suivi le conseil de la Cosa, & son désespoir d'avoir perdu le meilleur de ses amis.

LXXVI.

Qui a sa revanche, & fonde la Ville de S. Sébastien.

La rencontre heureuse de Nicuesa, autre Capitaine Espagnol, qui, ayant appris le désastre de son rival, lui offrit généreusement son bras, & ses gens, pour le venger, mit Ojeda en état d'avoir sa revanche sur ses Vainqueurs, & de s'exposer bientôt après à de nouveaux risques. L'expédition contre les Indiens de Carthagène terminée en peu de jours, & un grand butin enlevé, les deux Chefs se séparèrent fort contents l'un de l'autre. Nicuesa prit la route de Veragua, & Ojeda celle du golfe d'Uraba. Il s'arrêta vis-à-vis de certaines hauteurs, à la pointe orientale de ce golfe, où il jeta les fondemens d'une Ville, qu'il nomma S. Sébastien, & il mit tout son Gouvernement sous la protection de ce saint Martyr, dans l'espérance qu'il le garantiroit des fleches empoisonnées des Barbares.

Il travailla cependant à des retranchemens, pour se mettre en sûreté contre les Indiens des environs, qui étoient Cannibales. Mais les vivres lui ayant bientôt manqué, il fut forcé de permettre à ses Gens d'en aller chercher dans les Villages & dans la campagne. Partout ils trouverent les sauvages en si grand nombre, & si peu traitables, qu'ils furent obligés de rentrer au plus vîte dans leurs retranchemens. La faim les dévorait, lorsqu'un petit bâtiment, parti de l'Isle Espagnole, vint mouiller l'ancre au pied de Saint-Sebastien. Ojeda bénit la Providence qui le secouroit si à propos; il acheta toute la cargaison du navire, & il se flattoit déjà que les ennemis, le voyant si bien retranché, & déjà ravitaillé, prendroient enfin le parti de le laisser en repos. Mais il ne pensoit pas à laisser lui-même en repos ceux qui vivoient sur leurs terres. Ces Barbares n'en parurent que plus acharnés à la perte des Espagnols, parce que leur voisinage les tenoit tous dans des allarmes continuelles.

1513.

LXXVII.

Le défaut de vivres l'expose, avec toute sa Colonie, à de nouveaux dangers.

1513.

LXXVIII.

Autre bataille où Ojeda, percé d'une fleche empoisonnée, se fait appliquer un remède plus cruel que la mort.

Résolus donc de faire les derniers efforts pour s'en délivrer, & ayant connu par expérience, que le Capitaine des Castillans leur tuoit lui seul plus de monde, que tous les autres ensemble, ils crurent que s'ils pouvoient se défaire de lui, ils auroient bon marché du reste. En conséquence ils mirent en embuscade quatre de leurs meilleurs archers, avec ordre de ne tirer que sur le Chef. Ojeda, que la peur ne fit jamais reculer, parut bientôt, & attiré par un gros corps d'Indiens, qui faisoient semblant de reculer devant lui, il donna dans l'embuscade. Son bouclier le couvroit tout entier, & le garantit pendant quelque tems: mais ayant fait un mouvement pour venir fondre l'épée à la main sur ceux qui l'attaquoient, il fut blessé d'une fleche, qui lui perça la cuisse de part en part. La fleche étoit empoisonnée, ce qui fit que tant les Barbares, que les Espagnols de S. Sebastien, s'attendoient de le voir bientôt mourir enragé, comme il étoit déjà arrivé à plusieurs. Ojeda cependant s'avisa d'un remède, dont

peu de gens auroient le courage de se servir : il fit rougir dans le feu deux plaques de fer , ordonna à son Chirurgien de les lui appliquer aux deux ouvertures de sa playe , & le menaça de le faire pendre , s'il n'obéissoit promptement : il fut obéi , & il soutint cette cruelle opération avec une fermeté héroïque. Le remède opéra , en consumant l'humour froide que le poison avoit glissée dans la blessure ; mais en même tems il enflamma toute la masse du sang : il fallut tremper des linges dans une grande quantité de vinaigre , pour rafraichir le malade dans l'ardeur qui le brûloit.

Si nous racontons ici en abrégé ce qu'on appelle les aventures d'Ojeda , c'est moins pour contenter la curiosité , que pour inviter le Lecteur Chrétien à observer la conduite de la Providence sur ces fameux Guerriers , que les uns ont appellés des Héros , & les autres , des fléaux du genre humain , des destructeurs des Indes , & des Indiens.

Les provisions commençant à manquer dans les retranchemens de

1513.

LXXIX.
Suite des aventures de

1513.
ce Héros fin-
gulier.

Saint-Sebastien, les Espagnols deman-
derent tous qu'on les ramenât
incessamment à Saint-Domingue.
Ojeda eut beau leur représenter que
leur salut dépendoit de leur persé-
vérance à attendre un secours,
qu'on ne pouvoit manquer de rece-
voir bientôt; il ne persuada person-
ne, & il s'offrit d'aller lui-même
hâter ce secours dans l'Isle Espa-
gnole. Tous y consentirent, & il
s'embarqua, laissant pour comman-
der à Saint-Sebastien, François Pi-
zarre, devenu depuis fameux dans
la conquête du Perou. Dès qu'on
fut sur mer, Ojeda voulut agir en
maître; mais Talavera, autre avan-
turier, de qui le bâtiment & tout
l'équipage dépendoient, commença
par le mettre aux fers: c'étoit le
fort d'Ojeda, de ne faire guère de
voyage sans être ainsi enchaîné,
par ceux même qui étoient sous ses
ordres. Talavera néanmoins fut
bientôt obligé d'avoir recours à lui,
parce que la navigation fut extrê-
mement traversée. Après avoir
long-tems lutté contre les courans &
les vents, le navire, ouvert de toutes

parts, alla se briser sur la côte de Cuba.

Ojeda ainsi dégradé dans un pays qu'il ne connoissoit pas, au lieu de prendre sa route vers l'Isle Espagnole, qu'il cherchoit, & qui étoit plus voisine, tenta de s'approcher de la Jamaïque. Il fit cent lieues, suivant toujours le rivage de la mer, obligé de marcher trente jours de suite, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, & perdant quelquefois terre; heureux, quand il pouvoit rencontrer quelques mangliers, où il se perchoit, pour y passer la nuit. Quelques fruits, quand il en trouvoit, étoient toute sa nourriture; l'eau faumatre & bourbeuse, où il marchoit, servoit aussi à le désaltérer. Avec cela, Ojeda encourageoit tout son monde par la confiance qu'il avoit en la Mere de Dieu; il en portoit toujours sur soi une image, qu'il suspendoit à une branche d'arbre, toutes les fois qu'il étoit obligé de s'arrêter; il faisoit mettre aussi-tôt tous ses gens à genoux, pour adresser leurs prieres à celle qui est le Refuge assuré des

1513.

LXXX.

Dégradé sur la côte de Cuba, il marche trente jours de suite les pieds toujours dans des marais: il fait bâtir une petite Chapelle en l'honneur de la Ste Vierge.

1513. affligés ; & avant que de quitter l'Isle , il fit bâtir une petite Chapelle en son honneur.

LXXXI.

Il est bien reçu par un Cacique , & servi par un autre ; le Gouverneur de la Jamaïque le traite avec générosité.

Réduit enfin à trente-cinq hommes , de soixante-dix qu'il en avoit en débarquant à Cuba , & ne pouvant plus se traîner , il arriva dans les Etats d'un Cacique , qui , ayant appris le triste état où se trouvoient les Espagnols , envoya au-devant d'eux plusieurs de ses Sujets , pour les charger sur leurs épaules , & les conduire chez leur Prince , où ils eurent tout le tems & les moyens de se rétablir. Ojeda passa de-là chez un autre Cacique , qui le traita avec la même humanité , & lui donna un canot bien équipé : un des Officiers d'Ojeda s'en servit pour porter au Gouverneur de la Jamaïque une lettre de son Général , qui le supplioit de ne le pas abandonner dans son malheur. Esquivel , alors Gouverneur dans cette Isle , se picqua de générosité ; & pour rendre le bien pour le mal , à un homme qui l'avoit autrefois menacé de le faire pendre , il fit armer en diligence un bâtiment & l'envoya à Ojeda , sous

la conduite de Pamphile de Narvaez. L'accueil qu'il lui fit à son arrivée à la Jamaïque, répondit à cette première démarche; & quand il l'eut bien régalé pendant plusieurs jours, il le fit conduire à l'Isle Espagnole sur le même bâtiment qui l'étoit allé prendre à Cuba.

Ojeda se flattoit déjà de réparer toutes ses pertes, avec le secours des amis qu'il avoit laissé en grand nombre à Saint-Domingue; mais il reconnut bientôt que l'amitié est rarement assez forte, pour tenir contre la mauvaise fortune: tout le monde lui tourna le dos, quand on le vit malheureux & sans ressource. Obligé d'abandonner son entreprise, il en mourut peu de tems après de chagrin, & si pauvre qu'il fallut mandier un linceul pour l'ensevelir. Pourroit-on ne pas reconnoître ici la justice divine, qui remettoit sans cesse devant les yeux d'Ojeda, la trahison qu'il avoit faite au malheureux *Caonabo* Cacique, ou Roi de Maguana, & le sang de tant de peuples, tristes victimes de sa cupidité ou de son ambition? Bernardin de

1513.

LXXXII.

La Justice divine venge le sang des Indiens, par la mort honteuse de deux coupables.

1513. Talavera, n'osant fuivre Ojeda à l'Isle Espagnole, où il sçavoit qu'il ne pouvoit éviter le châtiment de ses crimes, s'étoit arrêté à la Jamaïque; mais l'Amiral l'ayant appris, envoya des foldats pour le saisir & le fit pendre.

LXXXIII.
La Colonie de St. Sebastien n'éprouve pas moins les coups de cette Justice vengeresse.

La main de Dieu ne s'appesantissoit pas d'une manière moins visible sur la Colonie qu'Ojeda avoit laissée à Saint-Sebastien. Reduite bientôt à manger ses chevaux, ou à se nourrir des extrêmités des palmiers, elle se détermina enfin à aller chercher fortune ailleurs. Les Espagnols avoient deux brigantins, Pizarre en monta un avec une partie de son monde, & il donna l'autre à un Flamand de Valenciennes: ils n'étoient pas encore bien loin de la côte, que le brigantin du Flamand reçut un coup de mer si furieux, qu'il s'ouvrit dans un moment à la vue de Pizarre, à qui il ne fût pas possible de sauver un seul homme. Toujours contrarié par les vents, il voulut retourner à S. Sebastien, & il n'en trouva que la place, les Indiens ayant déjà réduit en cendres

toutes les caſes & la fortereſſe. C'étoit ainſi que des richelſſes immenſes, acquiſes avec autant de rapidité, que de violence & d'injuſtice, s'en alloient en fumée ; & des monceaux d'or ne pouvoient empêcher quelquefois les Conquérans de mourir de faim. C'eſt ce qu'on pourra remarquer dans plus d'une occaſion, & dans les différentes contrées de l'Amérique.

Les conquêtes des Miniſtres de l'Évangile étoient ordinairement plus ſolides, comme elles étoient toujours & plus ſaintes & plus avantageuſes aux Indiens. On ne vit auſſi que trop ſouvent, que l'arrivée des troupes dans les Iſles qui avoient reçu en paix les Prédicateurs de la foi, en arrêta le progrès. Tantôt la cupidité immodérée des Officiers, & tantôt la licence du ſoldat, en révoltant les Barbares, donnerent lieu à la mort de pluſieurs Miſſionnaires, ou à la fuite & à la retraite involontaire de quelques autres. Pierre de Cordoue ſe trouva dans ce dernier cas.

Cet homme de zèle, qui ne cher-

1513.

LXXXIV.

Miſſionnaires bien accueillis par les ſauvages, & troublés par les Eſpagnols.

LXXXV.

Pierre de

choit de repos que dans le travail ,
 1513. ayant vu arriver à S. Domingue
 Cordoue prê- plusieurs Missionnaires de son Or-
 che dans l'Isle dre , il en laissa quelques-uns dans
 de la Margue- la Capitale , destina les autres pour
 rite. différentes contrées , & il alla lui-
 même porter les lumieres de l'Evan-
 gile chez d'autres peuples. Les Cas-
 tillans se propofoient alors d'en-
 voyer quelques gens dans l'Isle de
 la Marguerite , sur la côte de la
 nouvelle Andaloufie , dont elle n'est
 éloignée que de huit lieues , à douze
 de Cumana , à quarante de l'Isle de
 la Trinité au couchant , & à cent
 cinquante de Porto-Ric au midi.
 Quoique cette Isle , découverte par
 Christophle Colomb dès l'an 1498 ,
 soit fort considérable , tant par sa
 fertilité , que par son étendue , qui
 est de quarante lieues de circuit , les
 Espagnols n'y avoient pas fait en-
 core d'établissement.

LXXXVI. C'étoit peut-être pour commen-
 Ses premiers cer à s'y établir , sans répandre du
 succès. sang , que dans le tems dont nous
 parlons , ils y envoyerent assez peu
 de monde dans deux bâtimens , &
 Pierre de Cordoue fut invité de prê-
 ter

ter son ministère à un œuvre qui regardoit la gloire de Dieu & le service du Roi. On ne manqua pas sans doute de lui promettre de s'abstenir de toute violence, & de tout ce qui pourroit scandaliser les Insulaires, ou mettre quelque obstacle aux fruits de la Prédication. La navigation fut heureuse, & la descente trouva peu de résistance. Le Prédicateur fut d'abord suivi & écouté; on se rendoit avec une espèce d'empressement aux assemblées, aux catéchismes, & à tous les exercices de prière ou d'instruction: déjà bien de ces Sauvages, sans être encore assez instruits, demandoient le Bapême. Tout sembloit annoncer le plus heureux succès; les Espagnols se hâterent de renvoyer les deux navires à Saint-Domingue, pour y apporter ces bonnes nouvelles, & en faire venir plus de monde. Mais bientôt ils eurent lieu de se repentir de s'être trop pressés.

Soit que les premières démarches des Insulaires ne fussent qu'un appas pour surprendre les Chrétiens, &

Part. I.

N

1514.

LXXXVII.
Révolte subite des Insulaires, qui fait périr tous

1514.
 les Espagnols répandus dans l'Isle ; Pierre de Cordoue & son Compagnon , seuls exceptés,

en avoir bon marché, comme un Auteur Espagnol l'a cru ; soit que par les intrigues des Prêtres des Idoles, les Sauvages eussent conçu des sentimens moins favorables envers les Etrangers ; soit enfin que la conduite de ceux-ci leur eût déjà donné quelque juste sujet de craindre les suites : & peut-être pour toutes ces raisons ensemble, les Indiens de la Marguerite résolurent de se défaire de leurs hôtes, sans en épargner aucun. L'occasion leur parut favorable : les Castillans ne pouvoient, ni leur échapper par la fuite, puisqu'ils avoient renvoyé leurs vaisseaux, ni leur résister long-tems, étant en petit nombre, & ne se défiant de rien, tandis que la multitude des Sauvages, les armes à la main tomboit sur eux de toutes parts. La résolution ne fut pas plutôt prise qu'on la vit exécutée. Selon le rapport d'Alphonse Fernandès, tous les Espagnols débarqués depuis peu dans l'Isle, perirent malheureusement dans cette boucherie, le seul Pierre de Cordoue & son Compagnon furent sauvés par un

coup de Providence, qui fut considéré comme un miracle (1).

Les préparatifs que les Espagnols faisoient alors à S. Domingue pour la conquête de Cuba, leur fit différer la vengeance qu'ils se promettoient bien de prendre de la perfidie de ceux de la Marguerite. Les Missionnaires animés d'un autre esprit, tournoient toujours leurs regards vers la côte de Cumana, où leurs freres avoient reçu depuis peu la couronne du martyre. Ce qui sembloit devoir les rebuter ou les intimider, ne servoit qu'à enflammer leur zèle. Ils ne pouvoient oublier d'ailleurs les bonnes dispositions que les peuples

1514.

LXXXVIII.

Quelques Religieux de St. Dominique, & de St. François, vont instruire les sauvages de Cumana.

(1) *El goto grande da aquestas buenas nuevas, no dio lugar à la consideration, sino que may sin ella, se despacharon luego los dos navios à la Española, pidiendo gente, y dando aviso del buen successo. Quando los Españoles no tenian en que huir, persuadioles, el demonio que à todos los quitassen la vida. Eram innumerables los Indios, y may valientes; los Españoles pocos, y descuidados, con la qual executaron su intento, matandolos à todos, que no quedaron mas que el padre fray Pedro de Cordoua, y su compañero . . . y milagrotamente salieron de entre los Indios, &c.*

Fernand. l. 1.
c. 3. p. 21.

1514.

de terre ferme avoient fait d'abord paroître pour le Christianisme. Remplis donc du desir & de l'espérance d'attirer un grand peuple à la foi, quelques Religieux de l'Ordre de S. François & de celui de S. Dominique ne craignirent pas d'entrer dans un pays qui fumoit encore du sang qu'on venoit d'y répandre. Ils arriverent au port de *Chiribichi*, & dans fort peu de tems ils gagnerent si bien la confiance des habitans de cette Province, qu'on leur permit de s'y établir & d'y exercer leur ministère.

LXXXIX.

Fondation du
Couvent de
Sainte-Foi :
travail utile
& assidu pen-
dant plusieurs
années.

Les Dominicains y bâtirent une petite maison, qu'ils appellerent le Couvent de Sainte-Foi. Les Peres Franciscains en firent autant à une distance considérable. C'étoit-là que les Ministres de Jesus-Christ assembloient les Indiens du voisinage, pour leur apprendre à connoître & à servir Dieu. Les Catéchismes y étoient fréquens, les prières ferventes; le silence & la modestie de ces sauvages pendant l'instruction édifioient ceux-mêmes qui les instruisoient. Après les exercices de

Religion, les enfans des Caciques, & des autres Principaux du lieu s'arrêtoient ou revenoient dans quelque autre heure du jour, pour apprendre à lire, à écrire, & à répondre à la Messe. Les Missionnaires ne fortoient guères de leurs retraites que pour aller chercher & instruire ceux qui étoient plus éloignés. Leurs courfes évangéliques n'étoient jamais fans quelque fruit; & , selon la maxime qu'ils s'étoient d'abord faite, ils ne manquoient point de conférer le Baptême aux petits enfans, sur-tout à ceux qui étoient en danger de mort. Les parens ne s'y oppofoient pas; plusieurs au contraire témoignèrent un véritable desir de recevoir eux-mêmes la même faveur; & on ne différoit de la leur accorder, que pour les y préparer par l'instruction & par la pratique des bonnes œuvres.

Tout cela, en unissant les deux nations, étoit pour des Ministres de l'Evangile un sujet de consolation qui leur rendoit le travail bien doux, en leur faisant aimer les fatigues

XC.

Le Ministère des Prédicateurs n'étant point gêné, commençoit à unir les deux nations.

1514.

mêmes & toutes les peines de l'Apôstolat. Ils marchèrent sans crainte pour prêcher l'Évangile à cent lieues de la côte, & ils n'étoient pas moins en sûreté dans un pays de Barbares, qu'ils l'auroient été dans leur propre patrie (1). On n'avoit garde de penser, qu'un événement semblable à celui qui avoit déjà coûté la vie à deux Religieux, dût encore troubler les nouveaux Missionnaires, & anéantir toutes les espérances de cette mission. C'est néanmoins ce qui leur arriva, lorsqu'ils s'y attendoient le moins, après quatre années de travaux continuels. Nous en parlerons en son tems.

XCI.

Un Cacique de l'Isle d'Hayti, réfugié dans celle de Cuba, apprend aux autres Caciques quel est le Dieu des Espagnols,

Fernand. l. 1. c. 4. p. 27.

La conquête de l'Isle de Cuba n'avoit point été négligée par les Castillans, & nous allons voir qu'elle

(1) *Destos conventos se hazia abundantissimo fruto en la conversion de los Indios. Enseñavan los Religiosos à leer, à escribir, y responder à Missa, à muchos hijos de Caciques, y de gente principal. Con esto, y su apacible trato les teniam ganados, y tan amigos, que los Padres de S. Domingo ivam solos la tierra advento cien leguas de costa, à predicar el santo Evágelio, &c.*

leur coûtâ peu. Diego Velasquès, fort distingué parmi les Officiers Espagnols, avoit été choisi par l'Amiral, pour réduire cette grande Isle sous la puissance de Castille; & aussitôt que les habitans en apprirent la nouvelle, la consternation fut si générale dans tout le pays, qu'on pouvoit déjà les regarder comme vaincus. Ce qu'on rapporte d'un Cacique nommé *Hatuey*, est la preuve de ce que nous disons. Ce Seigneur étoit né dans l'Isle Hayti; mais la crainte de tomber dans l'esclavage où il voyoit tous ses compatriotes condamnés, l'avoit obligé de chercher une retraite ailleurs. Arrivé à l'extrémité orientale de Cuba, avec un bon nombre de ses vassaux, il se rendit maître de ce canton, & y auroit régné paisiblement, si le progrès des armes Espagnoles n'avoit entretenu ou renouvelé ses allarmes. Il avoit communiqué ses défiances à plusieurs autres Caciques, avec lesquels il avoit un soin particulier d'entretenir la plus étroite union. Un jour qu'ils conféroient ensemble sur les mesu-

1514.

res qu'on pourroit prendre contre des ennemis si redoutables, *Hatuey* leur dit que toutes leurs précautions seroient inutiles, si avant toutes choses ils ne tâchoient de se rendre propice le Dieu des Espagnols :

XCII.

Et comment ils pouvoient se le rendre favorable.

» Je le connois, ajouta-t-il, ce Dieu, le plus puissant de tous les Dieux; je sçai le moyen de le gagner, & je veux vous l'apprendre. En disant cela, il se fait apporter de l'or dans un panier, & le montrant aux Caciques : Le voilà, dit-il, le Dieu des Espagnols; célébrons une fête à son honneur, & il nous regardera d'un œil favorable ».

XCIII.

Extravagance des Barbares, plus humiliante encore pour des Chrétiens.

Tous à l'instant célébrèrent une fête à la manière des Sauvages, ils se mirent à fumer, à chanter, & à danser autour de ce panier, jusqu'à ce qu'ils tombassent d'yvresse & de lassitude. C'est ainsi qu'ils avoient coutume de célébrer les fêtes de leurs Idoles.

Si l'extravagance de ces Indiens est capable de faire rire, leur aveuglement doit faire encore plus gémir. Mais le Lecteur judicieux fera

ici une autre réflexion : Le Cacique *Hatuey* raisonnoit sur un principe qui est absolument vrai. Il supposoit que les hommes regardent comme leur Dieu ce qu'ils préfèrent à tout, ce à quoi ils sacrifient tout le reste. Quelle honte pour des Chrétiens, dont la conduite fait penser à des Barbares que l'or est leur Divinité !

Hatuey étoit si bien dans cette persuasion, que le lendemain matin, ayant rassemblé les Caciques, il leur tint ce discours : » J'ai beau-
 » coup réfléchi sur l'affaire dont je
 » vous ai parlé, mon esprit n'est
 » pas encore tranquille, & tout bien
 » considéré, je ne pense pas que
 » nous soyons en sûreté, tandis que
 » le Dieu des Espagnols sera parmi
 » nous. Par-tout où ils le trouvent, ils
 » s'y établissent pour le posséder : il
 » est inutile de le cacher, ils ont un
 » secret merveilleux pour le décou-
 » vrir ; si vous l'aviez avalé, ils
 » vous éventreroient pour l'avoir :
 » je ne sçache que le fond de la mer,
 » où ils n'iront pas assurément le
 » chercher, c'est-là qu'il faut le

1514.

XCIV.

Les Insulaires montrent autant d'empressement à jeter leur or, que les Espagnols à le chercher.

1514.

» mettre ; quand il ne fera plus par-
 » mi nous , ils nous laisseront en
 » repos , car c'est uniquement ce
 » qui les attire hors de chez eux ». L'expédient fut trouvé admirable ; les faciles Caciques prennent aussitôt tout l'or qu'ils peuvent ramasser , le vont jeter dans la mer bien loin du rivage , & s'en reviennent fort contents , comme si avec leur or ils avoient noyé toutes leurs craintes. Aussi furent-ils fort surpris , lorsqu'au bout de quelque tems ils virent paroître les Espagnols dans l'Isle de Cuba.

XCV.

Facile con-
 quête de l'Is-
 le de Cuba.

Le Cacique *Hatuey* fut le premier attaqué , il s'étoit mis en devoir de s'opposer au débarquement , mais il ne résista que foiblement. Aux premières décharges de l'artillerie Espagnole , toute cette multitude d'Indiens qui bordoient le rivage , s'enfuit avec précipitation dans le bois , & on ne jugea pas à propos de les poursuivre ; on fit la descente sans obstacle , & après quelques jours de repos , Velasquès voulut se délivrer d'un ennemi , qui à la faveur de sa retraite , auroit pû

l'incommoder, & lui tuer bien du monde; il fit chercher avec soin le Cacique, on le trouva, & on crut être en droit de lui faire expier par le feu la faute qu'il avoit faite, de ne s'être pas soumis de bonne grace à des Conquérans, auxquels il n'étoit pas en état de résister. On ne pouvoit pas cependant lui reprocher d'avoir répandu le sang des Espagnols, car on assure que la conquête de l'Isle de Cuba, ne leur coûta pas un seul homme: *Hatuey* ne leur avoit donc causé d'autre perte, que d'avoir prévenu leur arrivée, pour faire jeter dans la mer tout son or & celui des autres Caciques. Si ce fut le crime qui le fit condamner à être brûlé vif, on ne l'exprima point dans la Sentence. C'est de lui qu'on rapporte ce trait si célèbre dans l'histoire du Nouveau Monde. Le Cacique étoit déjà attaché à son poteau, lorsqu'un Missionnaire Franciscain voulut faire un dernier effort pour le gagner à Jesus-Christ: après qu'il l'eut exhorté d'une manière fort pathétique à ne pas se perdre pour l'Eternité, tandis qu'il pouvoit

1514.

XCVI.

Le Cacique *Hatuey* est pris, & condamné à être brûlé.

XCVII.

Pourquoi il refuse obstinément le Baptême?

1514.

se procurer un bonheur éternel dans le Paradis : Hatuey s'avisa de lui demander, s'il y avoit des Espagnols dans ce Paradis dont il lui parloit. Il y en a sans doute, répondit le Pere, mais il n'y en a que de bons. *Le meilleur n'en vaut rien*, repliqua le Cacique, & je ne veux point aller où je puisse craindre d'en rencontrer un seul. Rien ne put le tirer de cette idée, & il se laissa brûler, sans vouloir plus écouter le Missionnaire. Rien aussi ne sçauroit marquer d'une manière plus sensible, combien les Conquérans s'étoient rendus odieux aux Indiens, & quel tort ils faisoient à la Religion, par une conduite que la Justice & la Religion condamnoient également.

XCVIII.

Réclamation
des Mission-
naires.

Dieu ne permit pas que toutes les bouches fussent fermées sur de si grands excès : il suscita des hommes puissans en œuvres & en paroles, & des hommes de la même nation, qu'il remplit de fermeté & de courage, pour les opposer comme des colonnes de fer aux injustes passions de ceux qui se persuadoient que tout leur étoit permis, parce qu'ils

pouvoient faire tout impunément. On a déjà vu avec quel zèle vraiment apostolique, Pierre de Cordoue & Antoine de Montefino, avoient parlé en faveur des Indulaires opprimés, en présence même de leurs oppresseurs. Ils ne s'étoient pas expliqués avec moins de force au Tribunal du Roi Catholique & devant son Conseil. Quelque bon ou mauvais traitement qu'on leur fit, ces zélateurs de la justice furent toujours les mêmes, ils ne cessèrent jamais de condamner hautement le mal qu'ils ne pouvoient arrêter : peut-être eurent-ils le bonheur d'en empêcher beaucoup, du moins ne négligerent-ils rien pour instruire exactement le Prince, de tout ce qu'on entreprenoit contre ses intentions & au préjudice de la Religion.

Nous pouvons mettre à la tête de ces héros Chrétiens le célèbre Barthelemi de Las-Cafas, dont nous aurons souvent occasion de parler. Jeune Licentié, il étoit passé aux Indes, pour s'y rendre utile aux habitans dans l'exercice du saint mi-

1514.

XCIX.

Le licencié Barthelemy de Las-Cafas commence à montrer tout son zèle pour la défense des Indiens.

1514.

nistère ; il travailla avec d'autant plus d'ardeur à la conversion des Insulaires , qu'il crut leur trouver un bon naturel & une si grande docilité , qu'il ne craignoit point de publier , qu'il étoit sans comparaison moins difficile de faire embrasser le Christianisme aux Sauvages , que d'obliger les Espagnols à vivre chrétiennement. D'ailleurs le zèle pur & désintéressé de Las-Cafas , sa charité compatissante & toujours active , l'innocence de ses mœurs , sa fermeté dans les occasions , & son attention à empêcher les vainqueurs d'abuser de la victoire , pour maltraiter les vaincus : tout cela charma de telle sorte ces pauvres Insulaires , qu'ils s'abandonnoient à lui avec une confiance sans borne. Par-là il se vit en état , non-seulement d'inspirer l'amour & l'estime de notre Religion aux Indiens , mais aussi d'être d'un grand secours aux Colonies Espagnoles : on assure que dans plus d'un endroit , ces foibles Colonies coururent risque d'être étouffées dès leur naissance , & qu'elles n'éviterent leur ruine , que par l'as-

pendant que cet homme Apostolique avoit pris sur les esprits.

 1514.

Las-Cafas, ami de Diego Velasquès, l'avoit suivi dans son expédition : s'il ne put empêcher le cruel supplice qu'on fit souffrir au malheureux *Hatuey*, il ne faut pas douter qu'il n'ait épargné un pareil sort à plusieurs autres. Ce fut peut-être sur ses vives représentations, que le Général Espagnol ne permit pas qu'on poursuivît d'abord les Indiens qui s'enfuyoient dans les bois ; & bientôt après tous les Caciques, qui commandoient dans l'Isle de Cuba, vinrent les uns après les autres faire leurs soumissions : la paix fut accordée aux peuples, & la tranquillité rétablie dans cette grande & belle Province, la plus considérable des Isles de l'Amérique, par sa situation & par la commodité de ses ports, comme sa Colonie a été depuis, & est encore une des plus florissantes du Nouveau Monde. Velasquès s'y arrêta pour la gouverner ; & Barthelemi de Las-Cafas pour la rendre Chrétienne. Ses travaux, & ceux de quelques autres

C.
Il travaille
utilement
pour la Colo-
nie, & pour
le salut des
Insulaires.

1514.

Missionnaires qui se joignirent à lui ne furent pas sans succès : les progrès de l'Évangile dans l'Isle de Cuba furent plus rapides que dans les autres pays déjà conquis.

CI.
Caractère de
ceux de Cu-
ba.

Ces peuples étoient à peu près du même caractère que ceux d'Hayti ; ils pouvoient avoir la même origine, mais on leur trouvoit plus d'ouverture, ils étoient plus capables d'instruction, & il paroît qu'ils avoient quelque connoissance de l'immortalité de l'ame, des peines & des récompenses de l'autre vie. Un Auteur Espagnol assure que lorsque Christophle Colomb débarqua à l'Isle de Cuba l'an 1492, un vieux Cacique étoit venu lui faire son compliment & son présent, & que s'étant assis à terre à côté de lui, il lui avoit parlé en ces termes :

CII.
Discours
d'un vieux
Cacique à
Christophle
Columb.

» Tu es venu avec de grandes for-
ces dans ces terres que tu ne con-
noissois pas, & tu y as répandu une
grande terreur. Mais tu sçauras
que nous croyons ici, qu'après
cette vie il y en a une autre ; &
que toutes les ames au sortir de
leur corps, ne vont point au mê-

» me endroit. Celles qui ont bien
 » vécu, sur-tout celles qui ont aimé
 » la paix & le repos des peuples,
 » sont reçues dans un lieu de dé-
 » lices, pour y jouir de l'abondance
 » de toutes sortes de biens ; tandis
 » que les autres, qui n'ont pas eû
 » une conduite régulière, mais qui
 » ont aimé le désordre, & qui ont
 » troublé le repos des peuples,
 » sont précipitées dans un lieu téné-
 » breux, où il y a beaucoup à souf-
 » frir. Si donc tu crois mourir un
 » jour ; & si tu es persuadé que
 » Dieu rend à chacun le bien & le
 » mal qu'il aura fait, tu te garderas
 » bien de nuire à ceux qui ne t'of-
 » fensent point ».

Des Sauvages qui pensoient ainsi,
 devoient aimer à entendre les véri-
 tés de l'Évangile ; vérités, qui bien
 loin d'être contraires en ce point à
 leurs traditions, servoient merveil-
 leusement à les expliquer & à les
 développer. Aussi les conversions
 devenoient-elles fréquentes dans
 l'Isle de Cuba ; ce bon peuple, sans
 penser à secouer le joug de leurs
 vainqueurs, s'affectionnoit parti-

1514.

CIII.

Fruit des
instructions
chrétiennes.

1515.

culièrement aux Ministres de la foi, en qui ils retrouvoient des peres & des pasteurs charitables, toujours prêts & à les instruire, & à les défendre contre la violence.

CIV.
Les Habitans
de Cuba sont
ménagés.

Le Gouverneur de Cuba avoit fait bâtir, en peu de tems dans cette Isle, huit petites villes ou bourgades, dans lesquelles on ne faisoit d'autre commerce que celui de l'or. Les environs de la Havane étoient fertiles & fort peuplés; & comme les naturels du pays y étoient beaucoup moins vexés que ceux de l'Isle Espagnole, ils se rangeoient aussi avec plus de docilité à tout ce que les Missionnaires pouvoient souhaiter pour les instruire, les retirer de leurs vaines superstitions, & leur faire embrasser toutes les pratiques du Christianisme.

CV.
Ceux d'Hayti plus qu'à
demi détruits.

Cependant la maladie & la mortalité dépeuploient l'Isle Espagnole; la petite verole faisoit un si grand ravage parmi ces Insulaires, qu'on craignoit d'en voir bientôt l'entière destruction. Mais c'étoit moins la mort de ces malheureux, que le défaut de service, qui touchoit &

affligéoit leurs vainqueurs : ils ne s'occupoient guères que du soin de substituer des Indiens à d'autres Indiens ; de nouveaux esclaves à ceux que la mortalité avoit enlevés. Déjà on avoit écrit en Castille , pour obtenir du Roi la permission de transporter dans l'Isle Espagnole une partie des habitans de Cuba.

C'eût été leur rendre le joug toujours plus pesant : cette considération , & la continuation de la tyrannie , qui en faisoit périr tant d'autres dans les départemens de S. Domingue , déterminèrent Las-Casas à passer incessamment en Espagne , pour y plaider la cause des Indiens , au Tribunal même du Roi Catholique. Arrivé à Seville sur la fin de l'année 1515 , le Licencié s'adressa d'abord à D. Diego Deza , & au P. Matienço , tous deux de l'Ordre de Saint-Dominique ; le premier étoit Archevêque de Seville , & le second Confesseur du Roi. Sur le court exposé que Las-Casas leur fit du sujet de son voyage , ils lui promirent de le servir , & ils le firent en effet , en rendant compte

1515.

CVI.

Las-Casas
va plaider
leur cause au
Tribunal de
Castille.

Hist. de St.
Dom. t. 1. p.
334.

1515. à Ferdinand d'une partie des griefs dont on se plaignoit, & qui en diminuant beaucoup ses revenus, chargeoient encore sa conscience.

CVII. C'est ce que le Licencié ne craignit pas de dire lui-même au Prince, en s'engageant d'en donner les preuves les plus sensibles. Mais les preuves les plus claires & les plus fortes, suffisoient-elles pour triompher des langues & des plumes venales, ou pour faire taire le langage de la cupidité? Toutes les fois que, dans le Conseil des Indes, on revenoit à l'examen de ce qui touchoit la liberté & le traitement des Indiens, il falloit s'attendre à les voir traiter de gens stupides & corrompus, indignes de tout ménagement. Et c'étoit ceux qui ne les avoient jamais vus, ou qui les connoissoient le moins, qui les traitoient de la sorte.

CVIII. » Tous les Indiens (disoient les
 Ce que la cupidité oppose au droit naturel. » Avocats des Conquérans) doi-
 » vent être regardés comme des
 » enfans incapables de se conduire,
 » puisqu'ils ont à cinquante ans l'es-
 » prit moins avancé, que les Espa-

» gnols ne l'ont ordinairement à
» dix : on ſçait que les choſes les
» plus aiſées à concevoir ne peu-
» vent leur entrer dans la tête ; que
» dès qu'on ceſſe de leur parler, ils
» oublient dans le moment les vé-
» rités qu'on leur avoit le plus in-
» culquées dans la mémoire ; qu'on ne
» peut même ſ'assurer qu'ils retien-
» droient les plus courtes prieres,
» ſi l'on manquoit un ſeul jour à les
» leur faire reciter ; qu'on a beau les
» vêtir, & leur faire ſentir l'indé-
» cence de leur nudité, dès qu'ils
» ſont hors de la vûe de leurs maî-
» tres, ils déchirent leurs habits en
» mille pièces, & courent tout nuds
» dans les bois, où ils ſ'abandon-
» nent ſans honte à toutes ſortes
» d'infâmies ; que la ſouveraine fé-
» licité ſelon eux eſt de ne rien faire,
» & que cette continuelle oiſiveté,
» outre les autres vices qu'elle en-
» fante, produit cette extrême in-
» dolence qu'on remarque en eux
» pour les choſes de la Religion ;
» enfin, il paroît certain qu'ils ſont
» d'autant moins capables d'uſer bien
» de la liberté qu'on leur laiſſeroit,

1515.

» qu'aux défauts & à l'incapacité
 » des enfans, ils joignent les vices
 » des hommes les plus corrom-
 » pus ».

CIX.

Raisons de
 politique qui
 font taire cel-
 les de l'équi-
 té & de la
 justice.

S'il y avoit quelque chose de vé-
 ritable dans toutes ces déclamations,
 il n'y avoit aussi aucun article qui
 ne fût extrêmement exagéré : & en
 grossissant beaucoup les mauvaises
 qualités de quelques-uns, on diffi-
 muloit celles qui étoient bonnes,
 & qu'on devoit estimer dans le plus
 grand nombre. C'est ce que les Re-
 ligieux de Saint-Dominique avoient
 bien fait remarquer plus d'une fois,
 & aux Rois Catholiques, & à leur
 Conseil. Mais sans parler de l'inté-
 rêt des Ministres & des favoris,
 rendre la liberté aux Indiens, &
 réduire la meilleure partie des ha-
 bitans des Colonies Espagnoles à
 l'état d'indigence d'où ils étoient
 sortis, c'étoit presque la même chose.
 Or c'est-là un de ces inconvéniens
 contre lesquels, en matière de po-
 litique, l'évidence même du droit
 tient rarement. Aussi avons-nous vu
 jusqu'ici, que ni le zèle désintéressé
 des Missionnaires, dont on connois-

foit les lumières & la probité, ni les bonnes intentions du Roi & de la Reine, ni leurs ordres précis & souvent réitérés, n'avoient fervi de rien pour adoucir le joug des peuples de l'Amérique.

Dans l'Isle Espagnole sur-tout, on les traitoit avec une inhumanité qui ne se peut imaginer. On les accabloit (dit un Historien) comme on auroit fait des bêtes de somme, & après les avoir excessivement chargés, on les contraignoit à grands coups de fouet de marcher. S'ils tomboient sous la pésanteur du fardeau, on redoubloit les coups, & l'on ne cessoit pas de frapper qu'ils se ne fussent relevés. Un habitant un peu à son aise, ne sortoit jamais de sa maison, qu'il ne se fit porter dans une espèce de hamac par deux Indiens. On séparoit les femmes d'avec leurs maris; ceux-ci étoient pour la plûpart confinés dans les mines, d'où ils ne sortoient point; on occupoit celles-là à la culture des terres: & dans le tems même que les uns & les autres étoient le plus chargés de travail, on les nourrissoit d'herbes & de ra-

1515.

CX.

Dur esclavage des Indiens dans l'Isle Espagnole.

1515.

cines. Aussi rien n'étoit plus ordinaire que de les voir expirer sous les coups, ou de pure fatigue : les meres, dont le manque de nourriture avoit fait tarir ou corrompre le lait, tomboient mortes d'inanition & de chagrin sur les corps de leurs enfans morts ou moribonds.

CXI.

Nouveaux excès de cruauté; désespoir de quelques Insulaires.

Bientôt après on porta les choses encore plus loin. Quelques Insulaires, pour se soustraire à la tyrannie, s'étoient réfugiés sur les montagnes; on créa un Officier, sous le nom d'*Alguazil del Campo*, pour donner la chasse à ces transfuges; & cet Officier entra en campagne avec une meute de chiens qui mirent en pièces un très-grand nombre de ces misérables. Quantité d'autres, pour prévenir une mort si cruelle, burent du jus de manioc, qui est un poison très-présent, ou se pendirent à des arbres, après avoir rendu ce triste service à leurs femmes & à leurs enfans. Voilà quels étoient dans la pratique ordinaire ces départemens, qu'on avoit représentés à la Cour comme absolument nécessaires pour la conversion de ces peuples, & que

que les Docteurs Espagnols n'avoient approuvés que faute d'être instruits.

Ceux même qui se picquoient de quelque modération envers les Infidèles, travailloient peu, pour la plupart, à en faire des Chrétiens; ceux-là, parce qu'ils prétendoient qu'ils en étoient incapables; & ceux-ci, pour une raison contraire, soutenoient qu'il n'étoit pas à propos d'apprendre aux Indiens, des vérités qui, en leur ouvrant & leur élevant l'esprit, les rendroient plus clairvoyans & moins traitables. On alla quelquefois jusqu'à vouloir empêcher les Missionnaires de leur expliquer l'Evangile: & on se porta dans ces occasions aux plus grandes violences, jusques dans les Eglises. Croiroit-on que c'étoit d'anciens Chrétiens qui agissoient ainsi? Quel scandale pour les Gentils! mais quelle douleur pour des Missionnaires qui s'exposoit à tant de fatigues, & qui auroient voulu répandre leur sang pour le salut des uns & des autres! la patience héroïque des Ministres de Jesus-Christ tenoit

CXII.

Différens motifs de négliger, ou d'empêcher même l'instruction des sauvages.

1515.

toujours ferme contre les plus indignes traitemens : leur tendresse & leur compassion , pour un peuple si cruellement foulé , leur attiroit sa vénération & sa confiance : & au milieu des plus grands scandales , la grace toute-puissante faisoit de nouvelles conversions par leur ministère.

CXIII.

Un Distributeur d'Indiens devient un nouveau fléau dans les Indes.

La Cour de Castille venoit d'envoyer dans l'Isle Espagnole un Distributeur d'Indiens ; & ce Distributeur , nommé Rodrigue d'Albuquerque , donna d'abord occasion à de nouveaux désordres , sans faire cesser les anciens. Muni des plus beaux privilèges , il arriva tout triomphant à Saint-Domingue , & commença par révoquer tous les départemens actuellement existans , à l'exception de ceux qui avoient été accordés par le Roi même ; ensuite il ne dissimula point qu'il avoit besoin d'argent , & l'on comprit d'abord ce qu'il vouloit dire : l'enchere fut bientôt aux départemens , qui ne manquèrent pas d'être adjugés à ceux qui en offrirent davantage. Les provisions que donnoit ce distributeur

étoient conçues en ces termes :
 » Rodrigue d'Albuquerque, Distri-
 » buteur des Caciques & des In-
 » diens , au nom du Roi & de la
 » Reine , nos Souverains Seigneurs ,
 » en vertu des Patentes Royales
 » que je tiens de Leurs Alteſſes , de
 » l'avis & du consentement du Sei-
 » gneur Michel de Passamonté , Tré-
 » ſorier Général en ces Isles & terre
 » ferme pour leursdites Alteſſes ; je
 » vous commets à vous , N. tel Ca-
 » cique avec tant d'Indiens , & mon
 » intention est que vous vous en
 » ſerviez pour le labourage , pour
 » les mines & pour le ménage , tout
 » le tems de votre vie & d'un de
 » vos héritiers , fils ou fille , si vous
 » en avez , à condition que vous
 » obſerverez à leur égard les Or-
 » donnances ; sinon les Indiens vous
 » ſeront ôtés , & vous aurez encore
 » à répondre devant Dieu de votre
 » défobéiſſance ; Leurs Alteſſes dé-
 » chargeant leurs conſciences ſur la
 » vôtre , outre les peines que vous
 » encourrez , & qui ſont contenues
 » dans les ſuſdites Ordonnances ».

Le Distributeur n'agissoit pas lui-

1515. même selon ces principes de con-
 science & d'honneur, qu'il vouloit
 CXIV. inspirer aux autres. L'avarice lui fit
 Il surprend quelque tems le Prince. Ses excès le font enfin connoître & révoquer.
 faire bien de lourdes fautes dans son
 emploi, & bientôt les plaintes en
 furent portées à la Cour de Castille.
 Mais bien loin que ces plaintes y
 fussent écoutées, d'Albuquerque
 reçut encore un brevet du Roi, par
 lequel ce Prince approuvoit tout ce
 qu'il avoit fait au sujet des partages;
 & en vertu de sa Puissance Royale,
 suppléoit à tous les défauts qui pou-
 voient y être intervenus, défendant
 à quiconque de se mêler de cette
 affaire. Il n'en falloit pas tant, pour
 autoriser le Distributeur dans les
 plus grands excès : il les porta si
 loin, que tout le crédit de ses pro-
 tecteurs ne put le soutenir. Hors
 d'état de se défendre en même-tems,
 & contre les gens de bien, que son
 avarice scandalisoit, & contre ses
 envieux, qui cherchoient à profiter
 de ses fautes pour le perdre, il fut
 enfin révoqué au commencement de
 1515.

CXV. Le Licencié Ybarra, envoyé à sa
 Mort trop place, passoit pour un homme fort

intègre & fans passion. Mais à peine ce nouveau Distributeur d'Indiens fut-il arrivé, bien résolu, à ce qui paroïssoit, de faire sa charge sans aucun respect humain, qu'il mourut, non sans quelque soupçon de poison : & les maux se multiplièrent avec la licence de tout faire impunément.

Les Peres Dominicains (je parle toujours après l'Auteur Jésuite) voyoient tous ces désordres sans y pouvoir apporter de remède, & la continuation de la tyrannie qu'on exerçoit sur les pauvres Indiens, sans ofer même s'en plaindre ; mais le Licencié Barthelemi de Las-Casas, qui n'avoit pas les mêmes ménagemens à garder, entra en lice contre les fauteurs des départemens. C'étoit un homme d'une érudition sûre, d'une esprit solide, d'un naturel ardent, d'un courage que les difficultés faisoient croître, & d'une vertu héroïque. Rien n'étoit capable de lui faire changer de sentiment, quand il étoit persuadé qu'il y alloit de la gloire de Dieu de le soutenir : & comme il avoit rendu

1515.

précipitée de son Successeur.

CXVI.

Le zèle du Licenciés'eufflamme d'avantage.

Hist. de St-Dom, p. 333.

1516.

à la Religion & à l'Etat des services essentiels dans l'Isle de Cuba, son crédit étoit grand dans toutes les Indes.

CXVII.

Ce qu'il fait
en Espagne
en faveur des
Insulaires de
Cuba.

Mais ce qui l'allarma le plus, ce fut la crainte bien fondée de voir bientôt les habitans de Cuba traités comme ceux de l'Isle Espagnole, si ce transport qu'on projettoit avoit lieu: c'étoit donc pour leur épargner ce malheur, qu'il entreprit, comme nous avons dit, le voyage d'Espagne. Il ne pouvoit se persuader que le Roi Catholique eût été bien informé de toutes choses; & il n'avoit pas tort de le penser ainsi: la première réponse que lui fit d'abord ce Prince, fut que les affaires ne lui permettoient pas de lui donner beaucoup de tems; mais qu'il fît son mémoire, & qu'il le liroit. Au sortir de cette Audience, le Licencié retourna à celle du Père Confesseur, à qui il dit qu'il sçavoit que Passamonté avoit écrit contre lui en Cour; que l'Evêque de Palentia & le Commandeur Lopez de Conchillos lui seroient contraires, parce qu'ils avoient dans l'Isle Espagnole

des départemens d'Indiens, lesquels étoient les plus maltraités de tous ; & qu'il ne pouvoit compter à la Cour que sur lui, & sur la justice de la cause qu'il défendoit. Il lui exposa ensuite toutes les cruautés qu'on exerçoit sur ces malheureux Insulaires ; & le conjura au nom du Seigneur, de prendre la défense de la Religion, de la justice & de l'innocence.

Le Confesseur rendit compte à Ferdinand de cet entretien ; & ce Prince lui dit d'avertir Las-Casas de l'aller attendre à Seville, où il l'écouteroit aussi long-tems qu'il voudroit. Cette réponse donna de grandes espérances au Licencié, auquel le Pere de Matienço conseilla de voir l'Evêque de Palentia & le Commandeur Lopez, à qui il falloit s'attendre que le Roi communiqueroit tout ce qu'il lui diroit : il suivit cet avis ; le Commandeur le reçut bien, & lui fit espérer qu'il ne seroit pas contraire à ses desseins ; l'Evêque au contraire lui parla fort durement ; mais il se flatta que l'Archevêque de Seville balancerait en

 1516.

CXVIII.

Le Roi Cath.
lui fait espé-
rer une au-
dience favo-
rable.

1516.

CXIX.

Mort du Roi
Ferdinand V.
Leon X,
Pape.Le Cardinal
Ximenés,
Régent d'Es-
pagne.

sa faveur le crédit de ce Prélat, & il partit pour se rendre auprès du Roi. La première chose qu'il apprit en arrivant à Seville, fut la mort de ce Prince, arrivée à *Madrigalejos* le 23 de Janvier 1516. Sur le champ Las-Cafas prit le parti d'aller en Flandre instruire le Prince Charles de ce qui se passoit dans les Indes, avant qu'on eût pensé à le prévenir. Mais il ne crut pas devoir faire une pareille démarche, sans en avoir eû l'agrément du Cardinal Ximenés, qui venoit d'être déclaré Régent du Royaume; il l'alla donc trouver à Madrid, & en fut bien reçu; mais son voyage de Flandre ne fut point approuvé. Le Cardinal lui donna plusieurs audiences particulières; après quoi il voulut l'entendre dans une Assemblée, où se trouverent avec lui le Doyen de Louvain, qui fut depuis le Pape Adrien VI, Zapata, l'Evêque d'Avila, & les Docteurs Carvajal & Palecios Rubios.

CXX.

Délibérations & nouveaux Réglemens fort uti-

Dans une Assemblée on délibéra sur ce que Las-Cafas avoit dit; & le Cardinal se fit représenter les instructions qui avoient été dressées,

& envoyées à l'Isle Espagnole en 1512, au sujet du voyage du Pere de Montefino : puis il ordonna au Licencié de convenir avec Rubios d'un Reglement, où on ménageroit les intérêts des Indiens, sans abandonner entièrement ceux des Espagnols. La chose ne paroïssoit pas aisée ; les deux Députés néanmoins convinrent d'un Reglement, où ils se proposoient trois choses : d'instruire les Indiens dans la foi, de les soulager en les occupant, & de les mettre en état de payer à la Couronne de Castille le tribut qui leur avoit été imposé. Pour parvenir à ces fins, il étoit statué qu'on sépareroit les Insulaires des Espagnols ; qu'on en formeroit plusieurs villages ; que dans chacun de ces villages, il y auroit un Missionnaire, avec toute l'autorité qui seroit jugée nécessaire, pour rendre son ministère utile & sa personne respectable ; qu'à chaque famille on assigneroit un héritage, qu'elle cultiveroit à son profit ; & que le tribut seroit taxé selon la nature du terrain où se trouveroit le village. Par-là on pro-

1516.

les, s'ils avoient été exécutés.

1516.

curoit quelque repos , quelque profit , & quelque espèce de liberté aux Indiens. Le Licentié se proposoit de plus un nouveau moyen de travailler plus utilement à leur conversion & à leur salut , parce qu'en les éloignant de la vue des mauvais Chrétiens , il leur ôtoit une occasion de scandale.

CXXI.

Las-Casas
déclaré Pro-
tecteur des
Indiens, re-
tourne dans
l'Amérique
avec les
Commis-
saires , & un
bon nombre
de Missio-
naires.

Dans les entretiens que le Cardinal-Régent avoit eus avec Barthélemi de Las-Casas , il avoit reconnu la solidité & l'étendue de son génie , la fermeté de son ame , l'élévation de ses sentimens , sa piété , son zèle , son érudition : & il n'ignoroit pas que si les Insulaires lui étoient si chers , il étoit aussi très-chéri & fort respecté de ces peuples , sur lesquels il conservoit toujours le plus grand ascendant. Ximenés le crut donc trop nécessaire dans les Indes , pour ne pas l'y renvoyer avec distinction ; il lui fit expédier un Brevet de Protecteur Général des Indiens , avec des appointemens considérables ; & il lui ordonna d'accompagner les Commissaires ; de les aider de son crédit auprès des naturels du

pays, & de les instruire de tout ce qu'il leur importoit de sçavoir, pour se bien acquitter de leur commiffion. Elle fut donnée à trois Religieux Hieronimites, & avec eux on en fit partir plusieurs autres, tant de l'Ordre de Saint François, que de celui de Saint Dominique, pour la propagation de la Foi dans diverses Provinces du Nouveau Monde.

On ne sçauroit nier que le Régent d'Espagne ne fût bien intentionné, tant pour la confervation & la liberté des sauvages, que pour leur instruction. S'il ne fupprima point tout-à-fait les départemens, fans doute parce que cela ne lui parut pas praticable dans les circonftances présentes, il tâcha du moins d'en prévenir les abus, & de donner quelques bornes à la licence des conquérans, qui difpofioient à leur gré de la fortune & de la vie des Indulnaires, comme d'une chofe de néant. La droiture des intentions & la fupériorité des lumières de ce grand Cardinal, paroiffent dans les inftructions, dont il chargea les trois Commiffaires.

1516.

CXXII.
Droites intentions du Régent.

1516.
CXXIII.
Instructions
dont les
Commiffai-
res font char-
gés,

La première fut qu'en arrivant à l'Isle Espagnole, ils commenceroient par licentier les Indiens qui avoient été donnés à tous les absens, c'est-à-dire à ceux des Ministres & des Seigneurs de la Cour, qui, sans être fortis de Castille, ne laissoient pas d'avoir des départemens dans l'Isle Espagnole. Mais on oublia d'ajouter que les Insulaires, ainsi licenciés, ne pourroient être forcés de servir dans les départemens qu'on laissoit subsister, & par cette omission, la condition des Indiens ne devenoit pas meilleure; ils ne faisoient que changer de maître.

CXXIV.
Envers les
Espagnols,

Le second article des instructions portoit, que les Commiffaires assembleroient les Espagnols, pour leur déclarer qu'ils étoient envoyés pour examiner leur conduite, dont on avoit fait de grandes plaintes, & remédier aux abus, s'il y en avoit. Ils devoient faire bien sentir à tout le monde, que dans cette recherche ils auroient uniquement en vûe le bien public, & celui des Particuliers, puisqu'il s'agissoit de prendre des mesures pour la conservation

d'un peuple qui faisoit, en quelque forte, toute leur richesse.

Les Commissaires, dont les soins ne devoient pas se borner à la seule Isle Espagnole, mais s'étendre à toutes les parties de l'Amérique, où l'Espagne avoit déjà des établissemens, étoient encore chargés d'assembler les principaux Caciques de chaque Province, & de leur parler en ces termes : » Le Conseil des » Rois Catholiques, vous regardant » comme un peuple libre, sujet de » leur Couronne, & Chrétien, » nous a envoyés ici pour ouïr vos » griefs; ne craignez point de dé- » clarer les torts qu'on vous a faits, » afin qu'on y remédie, & qu'on » en punisse les auteurs. Nous ferons » aussi fort aises d'apprendre de » vous-mêmes ce qui se peut faire » pour votre soulagement; car per- » suadez-vous bien que nos Souve- » rains ont à cœur vos intérêts, au- » tant que vous-mêmes, & qu'ils » n'épargneront rien pour vous en » donner des preuves réelles ».

Au cas que le projet proposé par le Licencié Las-Casas, & agréé dans

1516.

CXXV.

Et envers les
Caciques.

CXXVI.

Projet de
réunir & de

1516.
 policer les In-
 sulaires.

le Conseil de Castille, pour réunir les Indiens dans des bourgades, parût convenir, les Commissaires devoient en procurer l'exécution, & faire en sorte que ces bourgades fussent chacune de trois cens Insulaires; qu'elles eussent toutes une Eglise, un Hôpital, un Cacique, auquel on assigneroit quatre fois plus de terrein qu'aux autres. On devoit encore nommer des visiteurs royaux, dont chacun auroit inspection sur un certain nombre de bourgades, & dont le principal soin seroit d'empêcher qu'on ne fît aucun tort aux Indiens de son district. On ne devoit jamais entreprendre rien de considérable, sans le consentement du Missionnaire, du Cacique & du Visiteur.

CXXVII. On leur défend sévèrement les armes, la nudité & la polygamie. On recommandoit encore aux Commissaires, de ne pas souffrir que les Insulaires eussent aucune sorte d'armes, ni qu'ils fussent nus, ni qu'ils pussent avoir plus d'une femme, ou changer celle qu'ils avoient une fois prise. On devoit décerner des peines contre les adultères, & marquer celles que les Caciques

pourroient infliger à leurs Sujets, & celles qui seroient réservées aux Justices établies par le Roi. Les appointemens pour les Visiteurs devoient être assignés, partie sur le Domaine, & partie sur les Bourgades de leur dépendance : ceux des Missionnaires, sur les décimes & les offrandes, sans qu'ils pussent rien recevoir, ni pour les baptêmes, ni pour les mariages, ni pour les enterremens. On leur recommandoit d'avoir chacun dans son Eglise un Sacristain de bonnes mœurs, capable d'apprendre à lire aux enfans des Indiens, & de leur enseigner la langue Castillane. Par plusieurs autres articles des mêmes instructions, il paroît que le Régent avoit principalement en vue ce qui pouvoit contribuer à la conversion des Indiens & aux progrès de l'Evangile. C'étoit le point que le Cardinal, à l'exemple de la feuë Reine Isabelle, avoit le plus à cœur, & qu'il recommanda plus particulièrement aux Commissaires.

Cependant, comme une autorité désarmée couroit risque de n'être

1516.

guère respectée, & que le manie-
 ment des armes, l'administration
 immédiate des Finances, & l'exer-
 cice de la Justice criminelle, ne con-
 venoient point à la profession de
 Religieux-Commissaires, on leur
 donna un Adjoint sous le nom d'Ad-
 ministrateur. Alphonse Zuazo, hom-
 me de beaucoup de capacité & de
 réputation, fut choisi pour cet em-
 ploi, & revêtu d'une autorité d'au-
 tant moins bornée, qu'il devoit fai-
 re tout seul l'office des Auditeurs
 royaux. Ceux-ci furent interdits,
 pour avoir abusé de leur pouvoir.
 Le Cardinal-Régent avoit eu égard,
 dans son choix, non-seulement au
 mérite & aux talens de Zuazo, mais
 aussi à l'union qu'il sçavoit être en-
 tre lui, & ceux à qui on confioit
 une commission de cette importan-
 ce. Par le même desir du bien com-
 mun, il ordonna à Barthelemy de
 Las-Cafas, & aux Commissaires,
 d'agir toujours de concert, & de
 ne se proposer en tout que la gloire
 de Dieu, l'honneur de la Religion,
 le service du Roi, & le vrai bon-
 heur des Indiens. Déjà il avoit fait

CXXVIII.

Alphonse
 Zuazo, Ad-
 ministrateur :
 Auditeurs in-
 terdits.

à armer à Seville un navire pour les porter à l'Isle Espagnole; & il défendit de laisser partir personne pour les Indes avant eux, de peur que, si l'on étoit prévenu avant leur arrivée, de ce que portoient leurs instructions, on ne prît des mesures pour les rendre inutiles. Enfin il profita de la même occasion pour envoyer en divers quartiers du Nouveau Monde, plusieurs Religieux de Saint Dominique & de Saint François.

Les Commissaires & les nouveaux Missionnaires mirent à la voile le jour de la Saint Martin, & mouillèrent à Saint-Domingue le 20 de Décembre 1516. Dès leur arrivée, les Commissaires ayant montré leurs provisions, tout le monde parut se soumettre, & ils se transporterent aussitôt dans le Palais de l'Audience Royale. Sur un bruit qui commençoit à se répandre qu'ils alloient abolir les départemens, on entendoit déjà de fâcheux murmures; on les arrêta promptement par un coup de vigueur: les Commissaires apprirent que l'Alcaïde Tapia étoit l'auteur

1516.

CXXIX.

Réception
des Commis-
saires à St.
Domingue.

CXXX.

Murmure
puni.

1517.

de ce bruit; ils le manderent, lui firent une sévère correction; & bientôt après, ayant été informés que Tapia avoit maltraité un Particulier, sur le soupçon qu'il lui avoit attiré cet affront, l'Alcaïde fut de nouveau appelé, interdit, & condamné à une amende.

CXXXI.

Les Commissaires rendent la liberté à quelques Indiens.

Personne ne peut s'intéresser beaucoup pour un homme qui en avoit inquiété plusieurs; & cependant, pour prévenir les suites du murmure, les Commissaires firent publier qu'il n'y avoit rien de décidé touchant les Indiens, qu'ils alloient s'instruire avec soin de l'état des choses, & ne regleroient rien qu'après une mûre délibération. Ils déclarerent néanmoins libres tous les Insulaires qui appartenoient aux absens: les ordres du Cardinal sur cet article, ne souffroient ni retardement, ni explication, & ce n'étoit pas ce qui devoit rencontrer de grandes difficultés dans la Colonie.

CXXXII.

L'Administrateur fait plusieurs bonnes choses.

Les choses en étoient là, lorsque l'Administrateur Alphonse Zuazo, qui n'avoit pû partir d'Espagne avec

les Commissaires, arriva à l'Isle Espagnole le 3 d'Avril 1517. Il n'eut pas plutôt communiqué ses pouvoirs aux Officiers Royaux, qu'il commença par les citer, ainsi que les Juges d'appellation, à comparoître devant lui pour rendre compte de leur conduite. Il fit la même chose à l'égard de tous les Gouverneurs, & de tous ceux généralement qui étoient, ou qui avoient été en place; après quoi il rendit plusieurs Sentences, auxquelles il fallut se soumettre, parce qu'il n'y avoit point d'appel. Il s'appliqua ensuite à regler la police, & fit construire plusieurs édifices publics, gouvernant avec assez de tranquillité & de paix, tout le tems que dura son administration. Les Commissaires procédoient dans le même esprit de sagesse & de douceur, & ils n'étoient pas troublés dans leurs fonctions, parce que l'on étoit déjà revenu de la frayeur qu'avoit d'abord causé la nouvelle de leur Commission.

Les soins de ces Religieux-Commissaires ne se bornerent pas à la

1517.

CXXXIII.
Missionnaires
chargés
de protéger
les Indiens.

seule Isle Espagnole. Le zèle de la Religion les leur fit étendre à toutes les parties de l'Amérique, où l'Espagne avoit déjà des établissemens; & ils envoyerent en plusieurs endroits des Missionnaires, à qui on recommandoit toujours d'empêcher que les Indiens ne fussent maltraités. Il eût été à souhaiter qu'on les eût mis en état d'arrêter efficacement ces vexations, dont on avoit tant de sujet de se plaindre. Les Ministres de l'Evangile les voyoient, & ils en gémissaient les premiers; jamais ils ne traiterent les infidèles avec indifférence, moins encore avec mépris ou avec dureté; & plus d'une fois ils se virent exposés eux-mêmes à d'indignes traitemens, pour avoir voulu s'opposer à ceux que les troupes faisoient aux Américains: aussi le Seigneur bénissoit-il leur zèle; ils réussirent souvent à faire de bons Chrétiens, de ces hommes que les Conquérans auroient voulu confondre presque avec les bêtes.

CXXXIV.
Fruits de
leur vigilan-

Dans le tems, & dans des contrées où la famine & la mortalité,

en se joignant à la persécution, moissonnoient les peuples, & ravageoient les Provinces, les bons Missionnaires redoubloient de zèle & de vigilance auprès des malades, particulièrement de ceux qui avoient déjà reçu le Baptême, ou qu'on préparoit à le recevoir. On ne négligeoit rien pour leur procurer le soulagement, la consolation, & tous les secours dont ils avoient besoin. Une charité si prévenante gaignoit ces pauvres sauvages, les affectionnoit à notre sainte Religion, & leur faisoit quelquefois avouer que leur bonheur eût été bien grand, s'ils avoient trouvé les mêmes sentimens dans le cœur de tous les Européens.

Les Religieux de Saint-Jerôme, Commissaires, n'avoient pas été envoyés dans les Indes occidentales, pour y exercer le divin Ministère, il n'y avoit encore que ceux de Saint François & de Saint Dominique, avec quelques pieux Ecclésiastiques, qui s'occupoient des saintes fonctions; & cependant ce petit nombre d'Ouvriers Evangéliques ne

1517.

ce & de leur zèle en faveur des affligés.

CXXXV.

Les conversions se multiplient,

1517.

laissoit pas de faire tous les jours des fruits considérables. Le Seigneur, qui leur inspiroit un zèle à l'épreuve de tout, & qui soutenoit leurs forces, ouvroit par sa grace le cœur aux infidèles, à qui il faisoit annoncer la divine parole.

CXXXVI.

Dans les Isles de S. Domingue, de Porto-Ric, de Cuba, de la Trinité, sur la côte de Cumana, & sur le Darien.

Ce que le Pere de Montefino continuoit toujours de faire dans l'Isle de Porto-Ric, & Pierre de Cordoue dans celle de Saint-Domingue; quelques autres le faisoient avec le même succès dans l'Isle de Cuba, dans celle de la Trinité, & dans la Terre-ferme, sur la côte de Cumana, de même que dans la Province du Darien, où il y avoit déjà un Evêque & un petit Clergé, que le mauvais air, ou des raisons de politique firent depuis transférer à Panama avec toute la Colonie. Parmi ces hommes apostoliques, qui porterent les premiers la lumière de la Foi à plusieurs peuples, & dans plusieurs Provinces du Nouveau Monde, on distingue avec raison Gonzales de Lucero, Thomas Orthis, & quelques autres Religieux de mérite, qui, arrivés à

Saint-Domingue en 1514, à la suite du célèbre Dominique de Betancos, travaillèrent long-tems dans tous ces pays déjà conquis, avant que de pénétrer plus avant dans l'Amérique. Si par la négligence des Historiens, nous connoissons peu le détail de leurs travaux, dans l'étendue du Gouvernement de Saint-Domingue, qui fut le premier théâtre de leur Apostolat, nous en ferons bien dédommagés par tout ce que nous trouverons de leurs Missions dans la Nouvelle Espagne, après la conquête du Mexique. Mais pour ne rien prévenir, continuons à voir ce qui se passoit dans l'Isle Espagnole.

Les maladies épidémiques continuoient à dépeupler presque entièrement les grandes Antilles (1); & à

(1) Dans cette quantité prodigieuse d'Isles de toutes grandeurs, qui portent communément le nom d'Antilles de l'Amérique, & qui forment le plus nombreux Archipel que nous connoissons dans l'Océan, on en distingue cinq qu'on appelle les grandes Antilles; sçavoir l'Espagnole, ou Saint-Domingue, Cuba, Porto-Ric,

~~1517.~~
1517.

CXXXVII.

Les maladies épidémiques dépeuplent les Antilles, & les fourmis ravagent les campagnes.

1517.

ce fléau , qui n'étoit tombé que sur les Indiens , il en succéda un autre , qui , pour avoir eu une cause fort légère en apparence , ne laissa pas de produire des effets très-funestes. Il parut tout-à-coup dans l'Isle Espagnole & dans celle de Porto-Ric , une quantité si prodigieuse de fourmis , que la surface de la terre en fut couverte. Celles de Porto-Ric avoient des aiguillons , dont les piqures causoient une douleur plus vive que celles des abeilles ; dans l'Espagnole elles n'avoient pas cette incommodité , mais elles y firent un dommage infini. Dans l'une & dans l'autre on étoit contraint , quand on vouloit prendre un peu de repos , de poser les quatre pieds du lit dans quatre grands bassins remplis d'eau. Tous les orangers moururent dans l'Espagnole , aussi-bien que les cannes de sucre , dont la Vega-Real étoit déjà tellement remplie , que , selon l'expression ou l'exagération d'un Auteur Espagnol ,

Hist. de St.
Dom. t. 1. p.
350.

la Trinité & la Jamaïque. Le nombre des petites est infini.

elle

elle pouvoit espérer d'être bientôt en état de fournir du sucre à toute l'Europe & à toute l'Asie. La perte des Cassiers ou Caneficiers fut encore plus considérable. C'étoit alors le plus grand commerce de l'Isle, & il n'en resta pas un seul pied. On avoit beau noyer les fourmis, dont on voyoit les arbres tout noirs, un moment après c'étoit à recommencer. On auroit dit que tous les arbres avoient passé par le feu, quantité même séchèrent par la racine, & il est arrivé plusieurs fois, qu'après avoir brûlé des monceaux d'œufs de ces insectes, qu'on trouvoit dans la terre jusqu'à la hauteur de quatre palmes, le lendemain on voyoit sortir des mêmes endroits un aussi grand nombre de fourmis que si l'on n'avoit rien fait.

Mais le plus grand de tous les fléaux pour nos Insulaires, étoit le dur esclavage où les retenoient toujours les départemens. Si les instructions du Cardinal Ximenés avoient été exécutées, & ses ordres fidèlement suivis, ils n'auroient pas

1516.

laissé de produire des fruits considérables ; soit pour le soulagement des Indiens , soit pour faciliter aux Missionnaires les moyens de leur faire goûter les vérités de la Religion , à proportion que ces peuples auroient joui du repos , & qu'ils auroient été moins exposés à voir ce qui les scandalisoit. Mais déjà le mal étoit si invétééré , que malgré les ordres précis du Régent , les choses allerent toujours leur train dans les Indes. Les Commissaires , dont on loue d'ailleurs le zèle , la prudence , la douceur & la fermeté , ne purent , ou n'osèrent se roidir contre les difficultés , ni tenter de vaincre les obstacles qui s'opposèrent constamment aux meilleures résolutions.

CXXXIX.

Plaintes &
accusations
contre les
Commissaires
mêmes.

On se plaignoit d'ailleurs , & non sans fondement , que ces Commissaires , au lieu de supprimer les départemens , ou du moins de les modérer , autant qu'il étoit possible , avoient distribué dans la Ville de Saint-Domingue , & dans les habitations Espagnoles , ces mêmes Indiens qu'il avoient ôtés aux absens. Ce changement , en mécontentant

quelques Castillans , avoit été encore plus funeste aux Insulaires. Enfin on accusa les Commissaires d'avoir conservé les départemens , pour donner à plusieurs de leurs proches , qui les avoient suivis dans les Indes , le moyen de s'enrichir promptement ; & cette accusation n'étoit pas dépourvue de preuves. Ces bons Peres avoient envoyé dans l'Isle de Cuba quelques particuliers , qui se disoient leurs parens , ils les y avoient fait pourvoir d'un bon nombre d'Indiens , & ces nouveaux venus ne traitoient pas mieux leurs esclaves , que n'avoient fait de tout tems les autres Concessionnaires.

Dans le même tems Barthelemi de Las-Casas , fort mécontent de tout ce qu'il voyoit , intenta un procès criminel aux Juges d'appellation , pour avoir laissé périr , à la côte de Cumana , les deux premiers Religieux de Saint-Dominique qui y exerçoient leur ministère. Zuazo , au Tribunal duquel cette affaire avoit été intentée , passoit pour être sur cela dans les sentimens du Protecteur ; mais il eut défense de terminer la

1516.

CXL.
Diligence du
Protecteur
des Indiens,
tant dans l'A-
mérique,
qu'en Espa-
gne.

1516.

querelle sans la participation des Commissaires ; & il n'en fut plus parlé. Il reçut même quelque autre mortification de la Cour ; & les pouvoirs des Peres Hieronimites furent considérablement étendus aux dépens des siens. Ils ne profiterent pas de cette étendue de pouvoir, pour adoucir le joug des Indulaires, ni pour empêcher qu'on ne l'aggravât tous les jours. Le Licencié, qui ne s'étoit pas attendu à une conduite si contraire à ses vûes, fit ses représentations d'abord d'une manière assez modérée ; mais voyant qu'on n'y avoit aucun égard, il s'abandonna à son zèle, & fit sonner bien haut sa qualité de Protecteur des Indiens, qu'il voyoit toujours dans l'oppression, malgré les ordres précis qu'on avoit de les en tirer. Après des plaintes & des menaces inutiles, il écrivit en Cour contre les Commissaires, & partit pour aller défendre en Espagne la cause des Indiens. Les Commissaires écrivirent de même contre lui ; le Pere Mançanedo, un des trois, suivit de près le Protecteur des Indiens pour

répondre à ses accusations. Le Hieronimite fut d'abord mieux reçu que son adversaire, de tous ceux qui composoient le Conseil : mais il avoit à faire à un homme, contre l'éloquence duquel il n'étoit pas aisé de tenir; & qui par sa constance, autant que par son courage, venoit à bout des plus grandes difficultés. Le Pere Mançanedo ne s'endormoit pas cependant; mais quoiqu'il eût eu d'abord une audience favorable, il comprit bientôt que le regne des Commissaires alloit expirer, & il se retira à son Couvent.

Depuis que Las-Casas étoit parti du port de Seville au mois de Novembre de l'année précédente, il étoit arrivé bien de changemens en Espagne; le Cardinal Ximenès étoit mort : le Roi Charles avoit pris le gouvernement de ses Etats; plusieurs Seigneurs Flamands, dès-lors fort puissans à la Cour, vouloient avoir, ainsi que les Espagnols, des départemens dans les Indes; & le jeune Prince, qui n'en voyoit pas la conséquence, accordoit tout sans difficulté. Cette libéralité, qui ne

1516.

CXLI.
Changemens

CXLII.
Mort du
Cardinal-Ré-
gent. L'Em-
pereur Char-
les-Quint,
Roi d'Espa-
gne, en prend
le Gouverne-
ment.

1517.

pouvoit qu'augmenter encore les maux, dont on cherchoit depuis long-tems le remède, fut un surcroît d'inquiétude & d'allarme pour le Protecteur des Indiens.

CXLIII.
Las-Cafas se roidissant contre les difficultés, obtient enfin une favorable audience.

Il s'étoit fait plusieurs amis à la Cour; il y avoit aussi de grands ennemis. Les importantes affaires dont le Roi étoit alors occupé, & l'intrigue de ceux qui avoient intérêt qu'il ne fût pas instruit de tout, retardoient toujours l'Audience que le serviteur de Dieu sollicitoit; plusieurs autres incidens éprouverent long-tems sa patience sans la lasser. Il fit cependant proposer & agréer divers projets, qui tendoient tous à procurer aux Indiens le repos, la liberté & l'instruction. Tout dépendoit de l'exécution de ces projets; & pendant qu'on étoit occupé à en chercher les moyens, Las-Cafas obtint une nouvelle Audience du Roi, à l'occasion que je vais dire.

Don Jean de Quevedo, Franciscain, Evêque de *Sainte Marie l'ancienne du Darien*, venoit d'arriver en Espagne. Ce Prélat, qui avoit apparemment quelque affaire au Con-

feil, après avoir examiné d'où venoit l'air du bureau, s'étoit fort attaché à Las-Cafas, qu'il voyoit en grande faveur auprès des Flamands, & fort estimé du Roi même. Un jour que l'Evêque de Badajoz, un des Conseillers d'Etat, donnoit à dîner au Prélat nouvellement arrivé de l'Amérique, Las-Cafas s'y trouva aussi, avec Don Jean de Zuniga, & Don Diegue Colomb, Amiral des Indes. Après la table, le discours tomba sur les Indiens, & Las-Cafas commença par dire à l'Evêque du Darien, qu'il avoit eu grand tort de ne pas procéder par la voie des censures, contre le Gouverneur & ses Officiers, pour les contraindre d'obéir aux Ordonnances du Prince, en cessant les vexations tyranniques qu'ils faisoient aux naturels du pays. Comme le Prélat n'étoit pas en tout du sentiment du Protecteur des Indiens, la conversation ne tarda pas à s'échauffer. On disputa vivement & long-tems. L'Evêque de Badajoz, obligé de sortir pour aller au Conseil du Roi, ne manqua pas de rapporter à Sa Majesté ce qui

1518.

CXLIV.

Dispute entre l'Evêque du Darien & le Licencié.

1518.

venoit de se passer chez lui, entre l'Evêque du Darien & Las-Cafas. Ce Prince, qui ne demandoit qu'à être instruit, ne fut pas fâché de trouver des personnes qui pussent lui apprendre le pour & le contre dans une affaire qu'on ne pouvoit assez éclaircir; & il dit à l'Evêque de Badajoz qu'il vouloit entendre les deux parties, qu'il les avertît de se trouver au Conseil, un jour qu'il lui marqua; & qu'il donnât le même ordre de sa part à l'Amiral des Indes & à un Pere Franciscain, arrivé depuis peu de l'Isle Espagnole à Barcelone, où se trouvoit la Cour.

CXLV.

Célébre as-
semblée en
présence de
S. M. C.

Le jour marqué, le Roi parut dans une grande sale, sur un trône fort élevé, & avec l'appareil de la Royauté. Tous les Seigneurs de sa suite prirent leur place; & le Chancelier se tournant vers l'Evêque du Darien, lui dit: » Révérend Evêque, Sa Majesté vous ordonne de dire votre sentiment touchant la manière dont on doit traiter les Indiens ». Un Auteur remarque que ce fut la première fois qu'on donna le titre de Majesté au Roi d'Espagne.

Herrera,
Hist. de St.
Dom. l. 5. p.
360.

L'Evêque se leva aussitôt , & après un assez long préambule sur l'honneur qu'il avoit de parler devant un si grand Prince , il fit entendre que les choses qu'il avoit à dire , étoient de nature à n'être communiquées qu'au Roi & à son Conseil , & qu'ainsi il supplioit Sa Majesté de vouloir bien faire sortir tous ceux à qui il n'étoit pas à propos de faire part des choses qui devoient être secrettes. Il insista même après un second ordre du Roi. Enfin le Chancelier lui dit que tous ceux qui étoient présens avoient été appelés pour être du Conseil , & que Sa Majesté vouloit qu'il parlât. Il obéit , mais sans entrer dans aucun détail , après avoir dit qu'il y avoit cinq ans qu'il étoit parti pour la Terre-ferme , il ajouta » que depuis » ce tems-là on n'avoit rien fait , ni » pour le service de Dieu , ni pour » le service du Prince ; que le pays » se perdoit , au lieu de s'établir ; » que le premier Gouverneur qu'il » y avoit vu étoit un méchant homme , que le second étoit encore » pire ; & que tout alloit si mal ,

1518.

CXLVI.

Discours de
l'Evêque du
Darien.

1518.

» qu'il s'étoit cru dans l'obligation
 » de passer en Espagne pour en in-
 » former Sa Majesté. Venant ensuite
 » au fait, sur lequel on avoit de-
 » mandé son avis, il dit que tous les
 » Indiens qu'il avoit vus, soit dans
 » le pays d'où il venoit, soit dans
 » tous ceux où il avoit passé, lui
 » avoient paru nés pour la servitu-
 » de, qu'ils étoient naturellement
 » pervers, & que son sentiment
 » étoit qu'on ne les abandonnât pas
 » à eux-mêmes, mais qu'on les di-
 » visât par bandes, & qu'on les mît
 » sous la discipline des plus ver-
 » tueux Espagnols, sans quoi on
 » travailleroit en vain à en faire des
 » hommes, & on ne viendroit ja-
 » mais à bout d'en faire des Chré-
 » tiens ». Quand il eut cessé de
 parler, Las-Casas reçut ordre de ré-
 pondre, & sans se faire prier, il le
 fit en ces termes :

CXLVII.

Réponse du
 Licencié Las
 Casas.

» Sire, je suis un des premiers
 » Castillans, qui ayent passé dans
 » le Nouveau Monde; j'ai vu toutes
 » les différentes conduites qu'on y
 » a tenues avec les naturels du pays;
 » je n'aurois jamais fini, & j'abu-

» ferois de l'honneur que me fait
» Votre Majesté, si j'entrois dans le
» détail des horreurs dont j'ai été
» témoin, ou que j'ai apprises de
» personnes sûres. Je m'en suis déjà
» expliqué plus d'une fois au Con-
» seil, & à Votre Majesté même,
» qui n'aura pas oublié ce que je pris
» la liberté de lui dire : mais je croi-
» rois trahir la cause de l'innocence,
» si je laissois sans réplique devant
» une si auguste Assemblée, ce qui
» vient d'être avancé par l'illustrissi-
» me Evêque de Terre-ferme. En
» premier lieu, ce Prélat ne peut
» parler que des habitans de sa Pro-
» vince ; & n'y auroit-il pas de l'in-
» justice à juger de tous ces peuples
» par un seul ? Secondement, il re-
» proche aux Indiens leurs vices, &
» je m'assure que s'il veut y faire un
» peu réflexion, il conviendra qu'ils
» n'en ont guères qu'ils n'ayent pris
» des Chrétiens ; & que dans ceux
» mêmes que les Chrétiens ont pris
» d'eux, ils les y ont bientôt sur-
» passés d'une manière sensible.
» Peut-il en effet nier que l'or-
» gueil, l'avarice, l'ambition, le

» blasphême, les trahisons, & quan-
» tité de monstres semblables, n'ont
» point encore gagné ces Infidèles,
» qu'ils n'en ont pas même l'idée;
» & que tout l'avantage que nous
» pouvons nous flatter d'avoir sur
» eux, se réduit à un peu plus d'ou-
» verture d'esprit, & d'élévation
» dans les sentimens? Avantages
» qui sont bien remplacés dans ces
» peuples, par une grande simpli-
» cité, une douceur inaltérable, &
» beaucoup de bonne foi. Ils ne sont
» pas, dit-on, capables de se con-
» duire; & comment donc se sont-
» ils si long-tems maintenus sous le
» Gouvernement de leurs Caciques?
» Qui les a jusqu'ici préservés de ces
» guerres intestines, dont les Etats
» de la Chrétienté les plus florissans
» & les mieux réglés ont été & sont
» encore si souvent déchirés? Mais
» enfin supposons, ce qu'il faudroit
» commencer par prouver, qu'ils
» ont besoin de tuteurs; où les trou-
» ver ces tuteurs? Parmi les Espa-
» gnols? Eh! comment en ont-ils
» été traités jusqu'à présent? Ne se-
» roit-ce pas confier aux loups la

» garde des agneaux ? Tous les coins
» & les recoins du Nouveau Monde
» retentissent des cris de ces mal-
» heureux , qui gémissent sous une
» tyrannie , dont celle des Denis
» & des Phalaris n'étoit que l'ombre.
» Ils sont nés , dit-on encore , pour
» la servitude & l'esclavage ; & de-
» puis la naissance du monde ils ont
» été les moins esclaves de tous les
» hommes , sans intérêt & sans pas-
» sion. Ne flattons point notre cupi-
» dité , ne nous aveuglons point sur
» notre condition : toutes les Nations
» sont également libres ; & il n'est per-
» mis à aucune d'entreprendre sur la
» liberté des autres : usons-en à leur
» égard , comme nous aurions voulu
» qu'ils en eussent usé avec nous , s'ils
» avoient paru sur nos rivages ,
» avec la même supériorité de for-
» ces que nous avons sur eux ,
» quand nous les avons découverts.
» Et pourquoi tout ne seroit-il pas
» égal de part & d'autre ? Depuis
» quand le droit du plus fort a-t-il
» prévalu , & prescrit contre celui
» de la justice ? Par quel article du
» Christianisme est-il autorisé ?

» Mais qu'aurions nous à dire, si
» ces peuples, trouvant une occa-
» sion de nous rendre tout le mal
» que nous leur avons fait, ils se
» mettoient en devoir d'en profi-
» ter? Car enfin au droit de repré-
» sailles, ils joindroient celui que
» donne la nécessité de se précau-
» tionner pour l'avenir. Rien de
» semblable n'a autorisé & n'auto-
» risera jamais au Tribunal de la
» postérité, les concussions, les
» fourberies, les violences, les ra-
» pines, & les cruautés, par les
» moyens desquelles nous sommes
» déjà venus à bout d'exterminer
» des peuples sans nombre. Ce sont
» pourtant des Chrétiens, que je
» mets ici en parallèle avec des Ido-
» lâtres; & ce qu'il y a encore de
» plus étonnant, c'est que tous les
» crimes, dont je viens de parler,
» sont colorés du spécieux prétexte
» de zèle. Mais dans quel pays du
» monde les Apôtres & les hommes
» Apostoliques ont-ils jamais cru
» avoir droit sur la vie, sur les biens
» & sur la liberté des Infidèles?
» Quelle étrange manière de prê-

» cher l'Evangile, cette Loi de grace
 » & de sainteté, qui d'esclaves du
 » démon, nous fait passer à la liberté
 » des vrais enfans de Dieu, que de
 » réduire en captivité ceux qui sont
 » nés libres, de déchirer à coups de
 » fouet des innocens, dont tout le
 » crime, par rapport à nous, est de
 » ne pouvoir supporter les travaux
 » dont nous les accablons, d'inon-
 » der leur pays d'un déluge de sang,
 » de leur enlever jusqu'au néces-
 » faire, & de les scandaliser par les
 » plus honteux excès? Voilà, Sire,
 » ce qu'on cache à Votre Majesté;
 » voilà ce que j'ai vû, & sur quoi
 » je ne crains point d'être démenti.
 » Jugez à présent la cause des In-
 » diens selon votre sagesse, votre
 » équité, votre Religion, & je
 » m'assure qu'ils souscriront sans pei-
 » ne à votre Arrêt ».

On voit ici toute la vivacité du zèle de Las-Cafas : sa compassion pour les Indiens opprimés, fait qu'il les considère toujours par le bon côté. Tous ces peuples cependant n'avoient pas cette grande simplicité, cette douceur inaltérable &

1518.

CXLVIII.

Si l'Evêque avoit trop exagéré les vices des Indiens, le Licencié peut avoir exagéré un peu leurs bonnes qualités.

1518.

cette bonne foi, que leur charitable Protecteur avoit admirées dans quelques-uns. Mais il avoit raison dans le fonds ; & il n'exageroit pas les cruautés qu'on avoit excercées contre-eux, & dont il importoit également à la Religion & à l'Etat d'empêcher la continuation.

CXLIX.

Lorsque notre Licencié eut fini son discours, le Pere Franciscain eut ordre de dire son sentiment : il obéit, & il commença par assurer qu'ayant été chargé par deux fois de faire le dénombrement des Indulaires de l'Espagnole, il en avoit trouvé au second plusieurs milliers de moins qu'au premier, que la diminution devenoit de jour en jour plus sensible : & que par rapport à cette Isle, le mal auquel on cherchoit un remède paroissoit incurable. Il dit ensuite qu'il craignoit bien que la mesure des crimes des Espagnols ne fût à son comble dans les Indes, & que Dieu ne les exterminât de ces nouvelles contrées, qu'ils avoient presque entièrement dépeuplées, sans aucune raison, & contre leurs

Discours
d'un Mission-
naire Fran-
ciscain, assez
conforme à
celui du Li-
cencié, con-
tre la tyran-
nie.

» plus véritables intérêts : car enfin , 1518.
 » continua-t-il , lorsque Dieu dit à
 » Caïn , voici le sang de votre frere
 » Abel , qui crie vers moi de la terre ,
 » il ne s'agissoit que d'un homme ; &
 » fera-t-il sourd , ce même Dieu ,
 » aux cris qu'élevent vers le Ciel
 » ces déluges de sang , dont tant de
 » vastes Provinces sont encore tein-
 » tes ? Sire , par les playes adorables
 » du Sauveur des hommes , & par les
 » sacrés Stigmates de mon Pere saint
 » François , je vous conjure de met-
 » tre fin à une tyrannie , dont la
 » continuation ne pourroit manquer
 » d'attirer sur votre Couronne tout
 » le poids de l'indignation du Sou-
 » verain Seigneur des Rois de la
 » terre ».

L'Amiral des Indes fut le dernier
 de tous , dont on demanda l'avis ;
 & il le donna en peu de mots. » Il
 » dit qu'il n'avoit jamais approuvé
 » les départemens : & il ajouta , que
 » si l'on ne se pressoit de remédier
 » aux désordres , dont le Licencié
 » & le Franciscain venoient de par-
 » ler , & qui n'étoient que trop
 » réels , les Indes ne seroient plus

CL.
 Avis de l'A-
 miral Don
 Diegue Co-
 lomb.

1518.

» bientôt qu'un vaste desert : que
 » c'étoit en partie pour représenter
 » tout cela au feu Roi Catholique ,
 » qu'il étoit venu en Espagne ; &
 » qu'il pouvoit assurer Sa Majesté ,
 » que cette affaire étoit une des plus
 » importantes qu'elle eût à termi-
 » ner , & une de celles qui inté-
 » ressoient autant sa gloire que sa
 » conscience ».

CLI.

Tous, jus-
 qu'à l'Evê-
 que du Da-
 rien, se ran-
 gent à l'avis
 de Las-Ca-
 sas ,

C'étoit un triomphe & un grand
 sujet de consolation pour Las-Casas,
 de voir que tous ceux qui parloient
 sans intention de flatter la cupidité,
 ne pensoient pas autrement que lui,
 & que les Dominicains, dont il
 avoit embrassé les sentimens, avant
 que d'en prendre l'habit. L'Evêque
 du Darien lui-même, interrogé quel-
 ques jours après par le Chancelier,
 sur ce qu'il pensoit du projet de
 Las-Casas, il répondit qu'il l'ap-
 prouvoit fort. Les Commissaires en-
 voyés autrefois par Ferdinand dans
 l'Isle Saint-Domingue, avoient aussi
 reconnu, quoique tard, que le sys-
 tème de réunir les Indiens, & d'en
 composer des bourgades, étoit non-

seulement praticable, mais absolument nécessaire, si on vouloit les conserver.

Las-Casas avoit déjà obtenu une autre grace du Roi dans une Audience particulière : il s'étoit plaint à ce Prince, que sous prétexte d'aller enlever des Caraïbes, pour en faire des esclaves, on enlevoit indifféremment tous les Indiens, comme s'ils eussent tous été Antropophages (mangeurs de chair humaine) quoique plusieurs ne le fussent pas. Il avoit fait sur-tout mention de l'Isle de la Trinité, dont les habitans, disoit-il, étoient fort doux, & qui couroit risque d'être bientôt dépeuplée, si on ne faisoit cesser ce désordre. Le Roi, profitant de ces lumières, avoit ordonné qu'on tirât de captivité tous ces prétendus Cannibales; & il prit depuis de nouvelles mesures pour arrêter les autres désordres. Le plan qu'avoit proposé Las-Casas pour établir une nouvelle Colonie, avoit été approuvé dans une assemblée extraordinaire; on lui avoit confirmé le

1519.

CLII.

Qui fait cesser une autre espece de tyrannie.

CLIII.

Il fait approuver son projet pour une nouvelle Colonie.

1519.

titre de Protecteur général des Indes, & accordé trois cens lieues de côtes, pour y travailler selon ses vûes, à apprivoiser, civiliser & instruire les Indiens. Enfin dans une dernière Audience, que le Roi lui donna sur la fin de 1519, notre Licencié obtint à peu près tout ce qu'il vouloit; & les Grands de la Cour, à l'exemple du Prince, lui donnerent bien des marques d'estime & de confiance. Il n'y eut pas jusqu'à l'Evêque de Burgos, qui pour ne pas offenser les Seigneurs Flamands, & le Cardinal Adrien, que le Roi Charles laissoit en Espagne avec une autorité presque souveraine, ne s'étudiât à lui faire plaisir en tout ce qui dépendoit de lui. Las-Casas s'embarqua à Seville vers le commencement de 1520, & il avoit avec lui deux cens Laboureurs. La traverse fut fort heureuse jusqu'à Porto-Ric; mais les nouvelles qu'il y apprit dès son arrivée l'affligerent beaucoup.

CLIV.
Ce qu'il apprend dès son arrivée à Porto-Ric.

On a déjà vû que quelques Religieux de saint Dominique & de saint

François s'étoient établis à la côte de Cumana, assez peu de tems après la mort des deux premiers Missionnaires, qui avoient porté les lumières de la foi dans ces pays. Comme les uns & les autres n'alloient point chez ces barbares pour piller leur or, ni pour profiter de leurs sueurs, mais pour les conduire dans les voies du salut par la prédication de l'Evangile, ils avoient fait bien des Chrétiens, & un plus grand nombre de profelites, par un travail continuel de quatre ou cinq années. On avoit déjà accoutumé les habitans de Cumana à voir sans inquiétude les Espagnols paroître & trafiquer dans leurs terres, lorsqu'un événement trop semblable à celui dont on a parlé ailleurs, vint tout-à-coup arrêter les fruits de la mission, & procurer la mort aux Missionnaires.

Un Corsaire Espagnol, cotoyant la Province du Cumana, y enleva quelques Indiens, & il eut l'imprudence de descendre à terre, au village même de *Maracapana*, qui n'étoit qu'à trois lieues de l'endroit où

1520.

CLV.
Fruits de la
prédication
sur la côte de
Cumana, ar-
rêtés par la
criminelle
entreprise
d'un For-
ban.

CLVI.
Indiens en-
levés, Espa-
gnols massa-
crés.

1520.

il avoit fait son coup, & à quatre du port de *Chiribichi*. Le Cacique du lieu bientôt instruit de cette nouvelle insulte, dressa une embuscade, où le malheureux Corsaire périt, avec six Espagnols de ceux qui l'accompagnoient : le reste fut assez heureux pour se sauver & rejoindre le vaisseau à la nage. Cependant le Cacique, peu satisfait d'avoir vengé ses Indiens enlevés par la mort du coupable, crut devoir prendre d'autres mesures, pour se mettre à couvert de semblables attentats. Il donna aussitôt avis de ce qu'il venoit de faire à un autre Seigneur Indien, appelé *Maraguey*, dont le village étoit à quatre lieues du sien, & assez proche d'un petit Monastère de Dominicains, nommé *Sainte Foi* : il lui conseilla en même-tems de se défaire des Religieux qu'il avoit dans son voisinage, afin de délivrer une bonne fois le pays de l'inquiétude où le tenoient les Castillans. *Maraguey* goûta fort cet avis, & n'en différa l'exécution que jusqu'au lendemain, qui étoit un Dimanche. Les deux Religieux, qui ne sçavoient rien de

CLVII.
Mort des
nouveaux
Missionnaires sur la côte de Cumana.

ce qui s'étoit passé à quatre à cinq lieues de leur habitation, furent surpris & massacrés par les Barbares, dans le tems que l'un se préparoit à dire la messe; & que l'autre, qui n'étoit point Prêtre, venoit de se confesser pour communier. Les Sauvages pillèrent ensuite tout ce qu'ils trouverent dans la Chapelle ou dans la maison, & mirent le feu à l'une & à l'autre. Les Missionnaires Français eurent le même sort, & presqu'en même-tems.

Lorsque la nouvelle de ce désastre arriva à l'Isle Espagnole, fort peu de tems après le retour de l'Amiral, la résolution y avoit été prise d'aller enlever tous les habitans de Cumana, pour les transporter dans l'Isle, & on en pressa davantage l'exécution: cette entreprise avoit été confiée à un Gentilhomme Espagnol, nommé Gonzalés de Ocampo, qui ayant assemblé en diligence 300 hommes de bonnes troupes, s'embarqua à Saint-Domingue sur cinq bâtimens, abondamment pourvûs de tout ce qui étoit nécessaire pour une pareille expédition.

1520.

Fernandez;
1. 1. c. 5. p.
28.

CLVIII.
Résolution
prise contre
tous les In-
diens de Cu-
mana.

1520.

Ce fut dans ces entrefaites que Las-Cafas débarqua à Porto-Ric, on n'y parloit que de la révolte de Cumana, & de la terrible vengeance qu'on se préparoit à en tirer : le Licencié avoit eu à peine le tems de faire réflexion sur un accident, qui dérangoit absolument son projet, lorsque l'Escadre d'Ocampo vint mouiller au même port où il étoit. Ce Capitaine étoit son ami, & Las-Cafas n'oublia rien pour l'engager à suspendre au moins une entreprise, qu'il lui représentoit comme contraire à la justice, aux intentions connues du Roi, & aux provisions que lui-même tenoit de Sa Majesté, & qu'il présenta. Le Protecteur des Indiens n'avoit garde d'excuser en tout ceux de Cumana; mais il prétendoit que quelque coupables que fussent ces Sauvages, ils l'étoient incomparablement moins que les Castillans, qui les pouffoient à quelques excès, par des violences & des injustices encore plus criantes : les faits parloient, & ils n'étoient point douteux. Las-Cafas ajoutoit, qu'en vertu du pouvoir dont Sa
Majesté

CLIX.
Le Licencié en apprend la nouvelle, qui renverse tout son plan.

Majesté Catholique venoit de le revêtir, lui seul avoit droit de prendre connoissance de ce qui s'étoit passé à la côte de Cumana, comprise toute entière dans sa concession.

Ocampo reconnoissoit les titres du Protecteur, & n'ignoroit point la vérité des faits avancés : mais pour éluder une discussion qui auroit retardé ses exploits, il ne répondit d'abord aux raisons que par quelques plaisanteries ; & prenant ensuite un ton plus sérieux, il dit à son ancien ami qu'il avoit ses ordres, qu'on ne pouvoit pas changer, & qu'il étoit bien fâché d'un contretems si imprévu ; mais qu'il lui conseilloit de faire ses représentations à l'Amiral & à l'Audience Royale de S. Domingue : il mit peu de tems après à la voile ; & le Licencié, laissant ses laboureurs & presque tout son monde à Porto-Ric, passa sans différer à l'Isle Espagnole. Il trouva l'Amiral très-disposé en sa faveur ; & il ne rencontra aucune difficulté à faire enregistrer & proclamer ses provisions. Si cette proclamation ne fut

1520.

CLX.

Il veut persuader à l'Officier chargé de l'expédition, de la suspendre, & ne peut l'obtenir.

1520.

point agréable à tous, personne n'y fit opposition; & il y eut des amis de Las-Casas assez généreux pour lui ouvrir leurs bourses.

CLXI.

Stratagème
de l'Officier
Espagnol;
juste défiance
des Indiens.

Cependant Ocampo étoit allé prendre terre à Cubagua, où il laissa trois de ses navires. Son but étoit de faire des esclaves, & pour y réussir, il ne falloit pas se montrer sur la côte avec toutes ses forces: aussi n'y parut-il qu'avec deux bâtimens, & avec la précaution de faire cacher tous ses soldats, en sorte qu'on n'y voyoit jamais que cinq ou six matelots pour y faire la manœuvre. Cette fraude lui réussit, & bientôt il se vit environné de pirogues remplies d'Indiens, à qui il présenta des biscuits de Castille. Avec cela il ne levoit pas absolument tous les soupçons des Barbares, qui s'attendoient bien qu'on ne laisseroit pas impunie la mort des Espagnols, sur-tout celle des Religieux si indignement massacrés. Ocampo peu scrupuleux avoit beau leur assurer qu'il venoit de Castille, & sans aucun mauvais dessein, plusieurs lui répondirent qu'il vouloit les tromper, & qu'assurément il

venoit d'Haïty pour leur faire quelque mauvais parti. Ils s'en tinrent à cette sage défiance, jusqu'à ce que le Capitaine Espagnol eût trouvé le moyen de noyer toutes leurs craintes dans le vin d'Espagne dont il les regala.

Dès-lors les Sauvages se rendirent extrêmement familiers, & Ocampo les recevoit tous avec une affabilité qui acheva de les séduire. Un Gentilhomme Chrétien ne se faisoit pas une peine, d'ajouter à la cupidité le mensonge & la trahison pour perdre des Barbares. Un jour qu'un Cacique déjà Chrétien, nommé Gel Gauzalez, qui avoit eu quelque part à la défaite du Corsaire Espagnol, étoit venu voir Ocampo avec un bon nombre de ses vassaux, le Capitaine fit paroître tout-à-coup ses soldats, & retint prisonnier le Seigneur Indien avec toute sa suite. Le Cacique ayant voulu se défendre, fut tué en combattant; quelques-uns des principaux furent pendus aux vergues, & les autres réservés pour les mines. Ocampo, après ce premier acte d'hostilité, fit

1520.

avertir les trois navires qu'il avoit laissés à Cubagua, de le venir joindre; & dès qu'ils furent arrivés, il tourna du côté où le sang Espagnol avoit été répandu, fit sa descente sans presque aucune résistance, força une Bourgade, qui ne se défendit que foiblement, fit pendre ou passer au fil de l'épée une partie des Habitans, remplit ses navires d'esclaves, qu'il envoya sur le champ à l'Isle Espagnole, pardonna aux autres Bourgades, qui imploroient sa clémence; & avec ce qui lui restoit de Castellans, il fonda une Ville qu'il nomma Toledé.

CLXIII.

Ocampo fonda la nouvelle Toledé.

CLXIV.

Caractère des Auditeurs de S. Domingue.

Rien ne pouvoit être plus contraire aux vues & aux droits de Las-Casas que cet établissement, & le Licencié avoit toujours craint quelque chose de semblable de l'expédition d'Ocampo; aussi ne cessoit-il de demander le rappel de cet Officier à l'Audience Royale; mais on ne lui répondoit rien de précis, & l'on traînoit l'affaire en longueur, pour tâcher de le lasser. Les Auditeurs, dit un Historien François, plus Marchands que Magistrats,

Hist. de St. Dom. l. 6. p. 415.

vendoient tout, jusqu'à la justice ; ils se trouvoient Juges & Parties d'un homme qui prétendoit soustraire à leur cupidité trois cens lieues de côte : s'ils n'osoient s'opposer directement aux ordres de l'Empereur leur Maître, ils en éludoient l'exécution, tantôt sous un prétexte, & tantôt sous un autre, toujours dans l'espérance que le Licencié, fatigué de tant de délais, s'ajusterait enfin à leurs volontés. Voyant néanmoins qu'il ne se rebutoit pas, ils s'aviserent d'ordonner une visite de son navire ; & comme on ne manqua pas de le trouver hors d'état de soutenir la mer, il fut condamné, & démoli.

Le Protecteur des Indiens, ennuyé de tant de chicanes, menaçait enfin de retourner en Espagne, & d'informer l'Empereur du peu d'égard qu'on avoit pour ses ordres. Ces menaces eurent en partie leur effet ; on se rendit un peu plus traitable, & on fit des propositions, auxquelles Las-Casas aima mieux souscrire, que de s'exposer de nouveau aux vexations de la Cour &

1520.

CLXV

On fait un Traité avec Las-Casas,

1520.

des Confeils. Il figna donc en 1521 un Traité pour l'établissement d'une Compagnie, où entrèrent tous ceux qui fe trouvoient alors en place dans l'Ifle Espagnole. Toutes les difficultés paroiffant alors applanies, on donna au Licencié les mêmes vaiffeaux qui avoient porté Ocampo à la côte de Cumana, & cent vingt hommes de bonnes troupes pour protéger la Colonie, & même pour faire la guerre aux Barbares, s'ils étoient véritablement reconnus pour Antropophages. L'efcadre partit de Saint-Domingue au mois de Juillet, & prit la route de Porto-Ric, où Las-Cafas ne retrouva plus fes Laboureurs: quelques-uns étoient morts, & les autres ne voulurent point fortir de l'Ifle où ils avoient pris parti. Cette perte ne pouvoit pas être indifférente, puisqu'il en avoit coûté bien de l'argent, & de plus grandes fatigues, pour assembler ces gens-là & les amener jufqu'aux Indes. Mais dans les plus triftes événemens, le ferviteur de Dieu, qui ne cherchoit que les intérêts de Jefus-Christ, &

le salut des ames , se foumettoit aux ordres de la Providence , fans se déconcerter.

De Porto-Ric il alla débarquer tout droit à la nouvelle Toledé , & il y trouva les nouveaux Colons si rebutés d'avoir continuellement à lutter contre les Indiens , qu'ils foupiroient tous après une occasion d'en fortir. Ils ne manquerent donc pas de profiter de celle-ci , pour s'embarquer sur les navires qui avoient porté Las-Cafas & sa Colonie. Les troupes qu'Ocampo devoit commander , suivirent un si dangereux exemple ; & cet Officier se trouvant ainsi sans emploi , ne jugea pas à propos de faire le triste personnage de Général sans troupes. Il prit congé de son ami , dont il ne pouvoit , disoit-il , que plaindre le sort , & fit voile avec tous les autres du côté de l'Isle Espagnole.

Tout cela ne put rebuter Las-Cafas , ni lui faire abandonner une entreprise , contre laquelle tout sembloit conspirer. Ayant commencé par se loger , & construire quelques magasins pour sa petite Colonie , il

1520.

CLXVI.

Qui , de l'Isle Saint-Domingue , retourne à Porto-Ric , & se rend à Camana.

CLXVII

Seul , il entreprend une Mission au milieu des sauvages irrités ; il les adoucit , & gagne leur confiance.

1520.

fit avertir les Indiens par une femme chrétienne, nommée Marie, qu'il avoit été envoyé par l'Empereur pour faire cesser les trahisons & les mauvais traitemens qu'on leur avoit faits jusqu'alors, & leur procurer, avec la connoissance du vrai Dieu, tous les biens qu'ils pouvoient souhaiter. Il ne promettoit que ce qu'il espéroit faire avec le secours divin. Son zèle étoit ardent, ses intentions toujours pures, & sa confiance parfaite. Accoutumé depuis long tems à traiter les Indiens avec douceur, il les aimoit, & en étoit aimé. La réputation qu'il s'étoit faite sur cet article dans toutes les Isles où il avoit paru, le suivoit sans doute parmi les sauvages de Terre-Ferme; & cela seul pouvoit faire bien espérer pour le succès. L'Indienne chrétienne qui l'annonçoit à ses compatriotes, entendoit un peu le Castillan, & rendoit fidèlement ce que le Protecteur des Indiens lui mettoit à la bouche. Tous les Caciques du voisinage & les autres Habitans de Cumana, qui eurent le tems & l'occa-

tion de conférer avec Las-Cafas, se trouverent confirmés dans la confiance qu'on avoit voulu leur inspirer. Déjà ils se félicitoient de trouver dans le Chef de la nouvelle Colonie, l'homme qu'ils pouvoient desirer pour leur sureté & pour leur repos, un ami sincère & un protecteur zélé, sur la parole & la fidélité duquel ils pouvoient compter dans le besoin. Ils n'étoient plus inquiets sur le voisinage du nouvel établissement. Que ne promettoit pas pour celui de la Religion chrétienne cette confiance réciproque? S'il y avoit encore quelque chose à craindre, ce ne pouvoit être que de la part des Espagnols mêmes, & on ne tarda point à éprouver que cette crainte n'étoit point sans fondement. Les mal-intentionnés en donnerent plus d'une preuve trop réelle.

Ayant remarqué la nécessité où étoient ceux de Cubagua de venir chercher de l'eau dans la riviere de Cumana, sur laquelle la nouvelle Toledé étoit située, le Licencié voulut faire construire une Forté-

CLXVIII.

La cupidité s'oppose encore au zèle du Licencié, & rompt toutes ses mesures.

1520.

resse à l'embouchure de cette rivière, afin d'en assurer l'entrée contre les surprises; & son dessein échoua par la malice de ceux-mêmes pour qui il vouloit travailler, & qui lui débauchèrent son Architecte. Ils firent pis encore, en rompant toutes les mesures que prenoit Las-Casas pour abolir un commerce qui étoit devenu la source des plus grands désordres. Cet homme, aussi vigilant que zélé, n'avoit pas longtems pratiqué les peuples de cette Province, sans remarquer que le vin d'Espagne, qu'on leur vendoit au poids de l'or, les entretenoit dans une yvresse presque continuelle, & les portoit à plusieurs autres crimes. Un de ces crimes, le plus ordinaire, parce qu'on le regardoit comme utile, étoit l'enlèvement & la vente des Indiens, par les Indiens mêmes. Ces barbares; une fois échauffés par les fumées d'une dangereuse liqueur, alloient bien avant dans les terres, arrêtoient & réduisoient en esclavage tout ce qu'ils pouvoient surprendre d'Indiens, & les vendoient aux Castillans pour quelques bouteilles de vin.

CLXIX.
Désordres
causés par le
vin d'Espa-
gne.

Ce commerce étoit devenu trop public pour être ignoré ; il étoit en même-tems trop scandaleux pour pouvoir être dissimulé par un homme du caractère de Las-Cafas. Mais le remède à un si grand mal n'étoit point facile. Ni l'autorité, ni les plus rigoureuses défenses n'auroient pû tenir contre la passion des sauvages, & la cupidité des Espagnols. Pour aller d'abord à la source de ce trafic honteux, il falloit empêcher le transport du vin, qui se faisoit de l'Isle de Cubagua à la riviere de Cumana ; & malheureusement l'Alcaïde qui commandoit dans cette Isle, n'étoit sensible qu'à ce qui pouvoit l'enrichir, d'une maniere ou d'une autre. Toute l'éloquence du Licencié ne put lui persuader, qu'en n'empêchant point le transport du vin, il favorisoit un commerce qui deshonoroit la Religion & la nation. Las-Cafas ajouta que la Province de Cumana étant toute entiere de sa dépendance, il n'étoit permis à personne d'y faire le commerce que sous son bon plaisir ; & que si on continuoit à mépriser ses

1520.

CLXX.

Ce qui empêche que le Licencié ne réussisse à arrêter le scandale.

1521.

prieres, ainsi que les avertissemens, il se verroit dans la fâcheuse nécessité d'en informer S. M. C. Tout cela fut dit inutilement, l'Alcaïde-Major ne voulut point reconnoître l'autorité du Licencié; les intérêts de la Religion le touchoient encore moins, parce qu'il ne craignoit point Dieu; & l'éloignement de la Cour le rassuroit contre la crainte du Souverain. Ce fut donc une nécessité à Las-Cafas d'aller porter sa plainte, d'abord à l'Audience Royale de S. Domingue, résolu, si on ne lui faisoit pas justice, d'aller jusqu'en Espagne la demander à Charles-Quint.

CLXXI.

Infidélité
d'un Offi-
cier; la pe-
tite Colonie
de Cumana
est détruite,
& la nouvelle
Toledo brû-
lée.

En partant, il laissa sa petite Colonie sous les ordres de François Soto, & il lui recommanda particulièrement deux choses; la première de ne point faire sortir du Port deux bâtimens qu'il y laissoit; la seconde, que, si les Indiens venoient l'attaquer en si grand nombre, qu'il ne pût leur résister, il se retirât à Cubagua avec tout son monde, & tous les effets. Soto exécuta fort mal le premier de ces deux ordres, ou, pour mieux dire, il le

viola, & il ne fut pas en état d'accomplir le second. A peine Las-Casas avoit mis à la voile, que les deux bâtimens furent envoyés, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, pour chercher de l'or, ou des perles, & faire des esclaves. Mais on ne faisoit pas d'esclaves, sans irriter de plus en plus les sauvages; & ces sauvages profitant de l'occasion, vinrent fondre sur la Colonie ainsi affoiblie, mirent le feu à la petite Ville de Toledo, & tuerent ceux des Espagnols qui ne purent fuir.

Soto, accouru au premier bruit, reçut d'abord dans le bras un coup de fleche empoisonnée. Il ne laissa pas de gagner un jardin qui avoit appartenu aux PP. de S. François, & d'où, avec une vingtaine de personnes qui s'y étoient retirées, il tourna vers le fleuve sans être aperçu, par le moyen d'un petit canal que les Religieux avoient creusé, & sur lequel il y avoit toujours deux canots. Toute la troupe eut le tems de gagner un endroit de la côte, où l'on avoit accoutumé de charger du sel, & où il se rencontra quel-

1521.

CLXXII.

L'Officier
bleffé meurt
dans un accès
de rage.

1521.

ques bâtimens qui les reçurent. Soto n'étoit point venu jusques-là : ayant passé trois jours & trois nuits sans boire ni manger, il demanda un peu d'eau pour éteindre la soif qui le tourmentoit cruellement, & à peine l'eut-il bue, qu'il fut emporté par un accès de rage (1).

Hist. de St.
Dom. i. 6. p.
419.

Les Indiens, devenus toujours plus hardis par le succès, se présenterent à l'Isle de Cubagua; & le Gouverneur, quoiqu'il eût avec lui trois cens hommes en état de combattre, n'eut pas le courage d'attendre qu'on le vînt attaquer. Il s'embarqua précipitamment pour l'Isle Saint-Domingue, où les Gens de Soto s'étant rendus presqu'en même tems, ils y apportèrent tous ensemble la triste nouvelle d'une révolution, qui étoit le fruit de l'impru-

CLXXIII.
Gouverneur
de Cubagua
en suite.

(1) On a depuis observé, dit un Historien, que le poison dont se servoient ces peuples, opéroit à mesure qu'on buvoit & qu'on mangeoit, & que pour en guérir il ne falloit absolument rien prendre, jusqu'à ce qu'on eût fait les remedes convenables. Mais quels étoient ces remedes convenables; Il ne le dit point.

dence des uns , & de la lâcheté des autres.

Las-Cafas n'étoit pas encore arrivé dans l'Isle ; les vens contraires l'ayant obligé de se faire mettre à la côte , & de poursuivre son voyage par terre , il prit la route de Léogane , où il se reposa quelques tems. S'étant remis en chemin , un jour qu'il s'étoit arrêté à l'ombre sur le bord d'une riviere , pour laisser tomber la plus grande chaleur , ses gens apperçurent des Espagnols qui paroissoient venir de Saint-Dominique ; ils les joignirent , & leur ayant demandé s'ils ne sçavoient point de nouvelles : » on a appris , répondirent-ils , que le Licencié Barthélemi de Las-Cafas avoit été massacré , avec la plus grande partie de ses gens , à la côte de Cumana ». Ceux à qui ils parloient se mirent à rire , & assurèrent qu'on verroit bientôt le contraire. Mais Las-Cafas qui avoit entendu tout ce dialogue s'étant avancé , & ayant fait aux Voyageurs diverses questions sur les circonstances de cette nouvelle , soupçonna d'abord tout

1521.

ce qui étoit arrivé ; & levant les mains au Ciel : » Vous êtes juste , » Seigneur , s'écria-t-il , & votre jugement est droit « .

CLXXIV.
Soumission
du Licencié
aux ordres
de la Provi-
dence.

Arrivé bientôt après à la Capitale , Las-Cafas apprit toutes choses au vrai ; il en fut sensiblement touché , sans en être abattu : c'étoit pour Dieu & pour la Religion qu'il travailloit , & comme il ne cherchoit pas ses propres intérêts , quand il avoit fait tout ce qui dépendoit de lui , il n'avoit aucune peine à se soumettre à ce que la Providence ordonnoit ou permettoit par rapport à ses projets. Il vit en même-tems les préparatifs qu'on faisoit à Saint-Domingue , pour punir ce qu'on appelloit la seconde révolte de ceux de Cumana ; il auroit bien voulu qu'on eût pris des voies plus douces , plus conformes à l'esprit du Christianisme , & au système qu'il avoit toujours suivi ; mais il comprit enfin que les esclaves de la cupidité , & un Ministre de l'Evangile , ne s'accorderoient jamais , ni dans la fin , ni dans les moyens. Rien ne l'attachant au siècle , ni à

ceux qui en fuivoient toutes les maximes, il résolut de s'en séparer, en se consacrant plus particulièrement au Seigneur, dans un Ordre Religieux. Il avoit toujours préféré, par estime & par inclination, celui de S. Dominique; il en prit l'habit, & ne parut plus occupé que du soin de se sanctifier, jusqu'à ce que de nouvelles occasions d'exercer son zèle pour la conversion & le salut des Indiens, le firent courir dans de nouveaux pays. Il étoit déjà dans sa quarante-huitième année, & il passa encore huit ans dans la même Isle, attentif à se regler sur l'exemple des plus saints & des plus fervens Missionnaires; s'il donnoit la plus grande partie de la nuit à la priere & à l'étude, il employoit le jour à chercher les Indiens dans les bois, ou parmi les rochers, pour les consoler, les catéchiser, & les disposer à recevoir la grace du Baptême.

Pendant que le nouveau Religieux s'occupoit ainsi dans la retraite, & de son propre salut, & de tout ce qui pouvoit procurer celui de ses chers Néophytes, l'Isle Espagnole

1522.

CLXXV.

Il prend l'habit de S. Dominique dans le Couvent de Ste Croix, âgé de 48 ans.

1523.

continuoit à être dans le trouble & dans l'agitation. On a remarqué ailleurs que pour remplacer les Indiens, dont le nombre diminueoit tous les jours, on s'étoit enfin déterminé à se servir des Negres. Mais ces nouveaux esclaves étoient de mauvais mineurs, & depuis ce tems-là les mines étoient demeuré fermées.

CLXXVI.
Les Negres
se multiplient
& se muti-
nent.

Les Negres cependant n'étoient pas sans travail, étant fort propres aux Manufactures de sucre; mais les Espagnols, trop accoutumés à regarder leurs esclaves comme des animaux destitués de raison, n'avoient pour eux aucun ménagement. La patience des Noirs fut enfin poussée à bout, & ils formèrent le dessein de se remettre en liberté, lorsqu'ils furent bien multipliés.

CLXXVII.
Leur révolte
éclate, &
fait quelques
progrès.

La révolte commença par ceux qui étoient au service de l'Amiral. Don Diegue avoit une Sucrerie dans le voisinage de la Capitale, où il faisoit travailler cent esclaves, la plupart Negres. Le 27 de Décembre de l'année 1522, une vingtaine de ces derniers, joints à un pareil nom-

bre d'une autre Sucrierie qui appartenoit au Licencié Lebron, ayant trouvé moyen d'avoir des armes, se jetterent sur quelques Espagnols qui ne se défioient de rien, les tuèrent, & prirent le chemin de la Ville d'Azua, dans le dessein de s'associer quelques autres révoltés. L'Amiral, qui fut d'abord averti de leur marche, se mit dans le moment à leurs trouffes avec peu de monde, après avoir donné ses ordres pour se faire suivre d'un corps de troupes réglées, ou des milices du pays. Il arriva le second jour sur le bord de la riviere Nizao, & il résolut d'y attendre ses gens. Il apprit là que les rebelles étoient entrés dans l'Habitation d'un nommé Michel de Castro, qu'ils y avoient fait beaucoup de dégât, tué un Castillan, & enlevé un Negre avec douze Indiens; que de-là ils s'étoient rendus à une lieue d'Ocoa, où ils avoient campé, dans le dessein de piller au point du jour une Sucrierie que Zuazo avoit dans le voisinage; qu'ils étoient résolus d'y tuer tous les Chrétiens, de renforcer leurs troupes de cent

1523.

vingt Negres qui y étoient, & d'aller avec ce renfort s'emparer de la Ville d'Azua.

CLXXVIII.

Les révol-
tés font faci-
lement dissi-
pés ; grand
nombre de
Negres pen-
dus.

Michel de Castro étoit dans la petite troupe de l'Amiral ; au récit de ce qui étoit arrivé dans son Habitation, il y courut lui troisième, sans en rien communiquer à son Général, & il y trouva les choses comme on les avoit rapportées. Alors un quatrième Espagnol l'ayant joint au même lieu, il envoya dire à Don Diegue qu'il alloit donner sur les Negres, à dessein de les harceler, pour les empêcher de rien entreprendre jusqu'à l'arrivée des troupes, & qu'il le prioit de lui envoyer du secours. L'Amiral fit aussitôt partir huit Cavaliers, & quelques Fantassins en croupe ; & Castro qui avoit eule tems de connoître la foiblesse des Negres, se crut, avec ce renfort, en état de les défaire, & se prépara à les attaquer. Les Negres, de leur côté, voyant venir à eux cette poignée d'Espagnols, se rangerent en assez bel ordre, & reçurent de bonne grace la première charge ; mais ils furent si

maltraités à la seconde, qu'ils n'eurent pas le courage d'en attendre une troisième. Castro eut un bras percé d'un bâton brûlé par le bout; ce qui ne l'empêcha point de chercher son Negre & ses douze Indiens, lesquels à sa voix sortirent de l'endroit où on les avoit cachés, & vinrent le joindre. L'Amiral survint vers le midi avec tout son monde, & fit poursuivre les fuyards, dont peu échapperent; & comme à mesure qu'on les faisoit, on les pendoit à l'arbre le plus proche, tout le chemin en fut bientôt bordé. Ce spectacle intimida tellement les Negres, qu'ils n'ont pas osé depuis se révolter contre les Espagnols dans cette Ile.

L'année suivante, sur les représentations qui furent faites à l'Empereur, que les départemens des Indiens ne subsistant plus sur le même pied, les Officiers de l'Audience Royale, réduits à leurs appointemens, ne pouvoient ni soutenir leur rang, ni entretenir leurs familles, ce Prince les augmenta de moitié. L'Amiral reçut par la même voie des

1523.

CLXXIX.

Plaintes des
Auditeurs
Royaux; ac-
cusations ou
ca'omnies du
Trésorier gé-
néral contre
l'Amiral Don
Diegue Co-
lomb,

1524.

lettres fulminantes du Conseil des Indes. Passamonté, qui n'avoit encore pu s'accommoder avec aucun Gouverneur, avoit des raisons particulieres de desservir D. Diegue, & il avoit envoyé en Cour un Mémoire contre lui, dont on crut, ou l'on fit semblant de croire, qu'au moins une partie étoit vraie. On lui reprochoit sur-tout d'avoir usurpé presque tous les droits de l'Audience Royale, & d'avoir donné à la Déclaration de l'Empereur, qui le rétablissoit dans sa Charge de Vice-Roi, une étendue qu'elle ne pouvoit avoir. Sur cette accusation il fut enjoint à D. Diegue, sous peine de décheoir de tous ses privileges, & même de tous ses titres, de remettre les choses dans leur premier état; & afin qu'il ne pût pas prétendre cause d'ignorance d'un tel ordre, l'Audience Royale fut chargée de le faire publier, & de tenir la main à son exécution.

CLXXX.

Appelé en
Espagne, D.
Diegue est
reconnu in-
nocent sur

Fort peu de tems après l'Amiral reçut une autre lettre, par laquelle le Conseil lui mandoit, qu'ayant à regler plusieurs choses qui concer-

noient son Gouvernement, on jugeoit sa présence nécessaire en Espagne, & qu'on le prioit de s'y rendre au plutôt. Il comprit parfaitement qu'il étoit révoqué, d'autant plus que le P. Louis de Figueroa, un des trois Commissaires envoyés par le Cardinal Ximenés à l'Isle Espagnole, venoit d'être nommé à l'Evêché de la Conception, & déclaré Président de l'Audience Royale, avec toute l'autorité de Gouverneur. Il obéit donc; mais étant arrivé à la Cour, il plaida si bien sa cause auprès de l'Empereur, que ce Prince & tout le Conseil ne purent s'empêcher de reconnoître son innocence sur tous les chefs d'accusation dont on l'avoit chargé. Il n'eut pas plus de peine à mettre dans la plus grande évidence son exactitude à faire observer les Ordonnances; son zèle pour le bien public & pour le service de l'Empereur; & que tout son malheur venoit de ce que Passamonté, & les autres Officiers Royaux, ne voyoient pas volontiers un homme qui les éclairoit de si près, ou dont

1524.

tous les chefs d'accusation, mais les coupables demeurent impunis.

1525.

l'autorité les incommodoit. Il ne paroiffoit pas difficile après cela d'obtenir qu'on lui fît juftice fur toutes fes prétentions, & il la follicita vivement auprès de l'Empereur. Charles-Quint accorda enfin à fes importunités des Commiffaires; mais l'affaire traina fi fort en longueur, que le malheureux D. Diegue, par un fort tout femblable à celui de fon pere, & même dans un âge bien moins avancé, vit trancher fes jours au milieu de fes inutiles pourfuites, ainfi que nous le verrons bientôt.

L'Empereur occupoit alors fans ceffe le Confeil des Indes, à chercher les moyens de conferver le peu qui reftoit d'Indiens fidèles dans l'Ifle Efpagnole. Enfin après plufieurs afemblées de Théologiens, de Canoniftes, & d'autres perfonnes habiles & d'une expérience confommée, le premier jour de Septembre de cette même année 1525, Sa Majesté fit écrire aux deux Supérieurs Généraux des Dominicains & des Francifcains (1), que la diver-

Hift. de. St.
Dom. l. 6. p.
426.

(1) Par ces Supérieurs Généraux, on fit

été des sentimens touchant la maniere d'en user avec les indiens, ne lui permettant pas de prendre une résolution fixe & invariable, & le Siege Episcopal étant vacant, il leur donnoit sur cela toute son autorité, déchargeoit sa conscience sur la leur, & recommandoit à l'un & à l'autre d'imposer à ces Insulaires tel tribut & tel travail qu'ils jugeroient convenables. Ce qui obligeoit l'Empereur de s'adresser à ces deux Religieux, c'est que le P. de Figueroa, Evêque de la Conception, & nommé Président de l'Audience Royale, venoit de mourir en Espagne, & qu'avant qu'il eût un Successeur en état d'agir, il pouvoit arriver bien des défordres, que ce Prince vouloit prévenir. Une autre Ordonnance que rendit Charles-Quint dans le même tems, faisoit voir que la Colonie de l'Isle.

1525.
CLXXXI.
L'Empereur décharge sa conscience sur celle des Supérieurs des Dominicains & des Franciscains, touchant la maniere de traiter les Indiens.

n'entend pas ici les Généraux des deux Ordres, qui résidoient à Rome, mais les Supérieurs des Missions, qui se trouvant dans l'Amérique, en connoissoient mieux les besoins ou les maux, & les moyens d'y remédier.

1525. Espagnole étoit déjà fort diminuée ; car elle déclaroit que quiconque voudroit aller s'y établir, sur-tout à la Conception, outre le passage qu'on lui donneroit gratis, pourroit avoir six esclaves Negres, & cela contre une déclaration faite quelques années auparavant, par laquelle il étoit défendu d'avoir dans une Habitation plus de noirs que de blancs. Au reste, c'étoit la conquête du Mexique qui avoit causé le dépeuplement dont nous parlons, & il fut encore augmenté par la conquête du Perou.

CLX XXII.

La Colonie de l'Isle Espagnole s'épuise, & celle du Darien est déchirée.

Avant même qu'on eût entrepris ces deux grandes conquêtes, on faisoit bien des dépenses pour l'établissement déjà commencé sur la rivière du Darien. Cette nouvelle Colonie ne pouvoit recevoir du secours que de celle de Saint-Domingue ; & si l'une étoit souvent troublée par les jalousies de son Trésorier Général, l'autre ne l'étoit pas moins par l'ambition, quelquefois même par la perfidie de ses Gouverneurs, toujours attentifs à se supplanter, ou à se détruire l'un l'autre.

On ne fait rien perdre à l'Histoire, en supprimant le récit scandaleux de ces malheureuses divisions. La cupidité, que S. Paul appelle la racine de tous les maux, l'ambition & la jalousie avoient enflammé toutes les autres passions. Les trahisons, la perfidie & les plus grands excès de cruauté en furent les fruits amers, & comme un feu qui dévora tout. Bien des Gentils-hommes Espagnols de valeur & de mérite, y périrent, moins par les fleches des sauvages, que par les fourdes pratiques de leurs prétendus amis; & des peuples entiers d'Indiens n'en furent pas seulement scandalisés, mais ravagés, défolés & détruits. Deux Gouverneurs qui se succederent dans la même Colonie, & qui, pour répondre à la confiance dont leur Souverain les honoroit, auroient dû arrêter le progrès du mal, le porterent au contraire à son comble.

On se rappelle ici ce que l'Evêque du Darien n'avoit point craint de dire dans une auguste assemblée, & en présence de l'Empereur Charles-Quint, quand il assuroit que pendant

1525.

les cinq années qu'il avoit passées dans cette Eglise, on n'avoit rien fait ni pour le service de Dieu, ni pour celui du Prince; que le pays se perdoit, au lieu de s'établir; que le premier Gouverneur qu'il y avoit vû, étoit un méchant homme, & que le second l'avoit encore surpassé en malice. C'est ce dernier Gouverneur que Barthelemy de Las-Casas accusoit d'avoir ravagé, depuis le Darien jusqu'au lac de Nicaragua, cinq cens lieues d'un pays très-peuplé, le plus beau & le plus riche qu'on pût voir, exerçant par-tout des cruautés inouïes, sans distinction d'Alliés ou d'ennemis. Les preuves, ajoute cet Auteur, en ont été déposées au Greffe du Fisc Royal.

Cependant si les Américains éprouvoient partout la même rigueur de la part des Conquérans, ceux-ci trouverent enfin, dans la personne d'un jeune Insulaire, un homme qui sçut les arrêter, & les faire repentir de leur peu de ménagement envers les malheureux.

Fin du Tome premier.



T A B L E

DES SOMMAIRES

Contenus dans le premier Volume.

LIVRE PREMIER.

- I. *Les Maures, après avoir longtemps occupé & infecté presque tous les Royaumes d'Espagne,*
L *page 2*
- II. *En sont enfin chassés par les armes victorieuses de Ferdinand V, & d'Isabelle de Castille.* 3
- III. *Christophe Colomb propose aux Rois Catholiques la découverte d'un nouveau pays, dont la conquête pouvoit être plus avantageuse que difficile.* 4
- IV. *Son projet, peu goûté par les uns, est examiné par les autres, & la Cour differe de s'expliquer.* 5
- V. *Nouvelles instances de Colomb.* 6
- VI. *Discours d'un Seigneur de la Cour en faveur de l'entreprise proposée.* 7

- VII. *La Reine y applaudit & ordonne d'empres-
 presser l'exécution.* 8
- VIII. *Quelles furent les conditions du Trai-
 té,* 9
- IX. *Qui fut signé par les Rois Catholiques,
 mais au nom de la seule Couronne de Ca-
 stille.* 10
- X. *Le 3 d'Avût 1492, Colomb part du
 port de Palos avec trois navires, cent
 vingt hommes, & des vivres pour un an.*
 Ibid.
- XI. *Il éprouve d'abord bien des contradic-
 tions de la part des trois équipages.* 11
- XII. *Nouvelles mutineries, qu'il n'appaise
 que pour un tems.* 12
- XIII. *Les menaces recommençant encore,
 avec les frayeurs, Colomb rassure un peu
 les timides, & arrête les mutins. Il ne de-
 mande que trois jours.* 13
- XIV. *Motifs de ses espérances, qui se trou-
 vent justifiées à ce point.* 14
- XV. *Joye & transport de tous les équipages,
 qui relevent leur Amiral autant qu'ils l'a-
 voient humilié.* 15
- XVI. *Première découverte des Isles de l'A-
 mérique.* 16
- XVII. *Prise de possession, étonnement réci-
 proque des Castellans & des Insulaires.*
 Ibid.
- XVIII. *L'Amiral découvre de nouvelles Is-
 les, & donne un nom à chacune. Respect
 des sauvages pour les Espagnols.* 17
- XIX. *Timidité des Habitans de l'Isle Hay-
 ti. Une fois rassurés, ils ne refusent rien
 aux Espagnols, qui leur paroissent des*

DES SOMMAIRES. 391

- hommes descendus du Ciel. 18
- XX. Belles espérances pour la Religion, si on avoit sçû ménager les sauvages. 20
- XXI. Un navire de Colomb se brise contre un écueil. Zèle & générosité des sauvages. 21
- XXII. L'Amiral laisse une petite Colonie à Hayti, 22
- XXIII. Et part pour l'Espagne avec quelques Américains. 23
- XXIV. Ce qu'on pouvoit souhaiter pour le succès de la Colonie & de la Religion. Ibid.
- XXV. Premiers Chrétiens entre les Gentils du nouveau monde. 25
- XXVI. Nouvelle flotte plus considérable que la première : nouvelles découvertes. 26
- XXVII. Sauvages enlevés par d'autres sauvages, & délivrés par les Castillans. 27
- XXVIII. Colomb trouve que sa petite Colonie avoit été totalement détruite. 28
- XXIX. Discours du frere du Roi de Marien à ce sujet. 29
- XXX. Portrait affreux, mais trop ressemblant des premiers Colons. Ibid.
- XXXI. Le Roi de Marien ne fut jamais convaincu d'avoir trahi les Espagnols : sage conduite de l'Amiral à son égard. 31
- XXXII. Fondation de la Ville appelée Isabelle ; & de la première Eglise du nouveau monde. 32
- XXXIII. Courte description géographique de l'Isle d'Hayti ou de Saint-Domingue. 33
- XXXIV. Les Castillans reconnoissent les ri-

- ches mines de Cibao , sans être troublés par les Indiens.* 35
- XXXV. *Conspiration contre l'Amiral découverte & punie.* 36
- XXXVI. *Famine , & violences des soldats.* Ibid.
- XXXVII. *Révolte des naturels du pays.* 37
- XXXVIII. *Embarras de Colomb : il fait lever le Roi de Maguana , qui périt sur mer.* 38
- XXXIX. *On indispose toujours plus les Indiens , & on néglige leur instruction.* 39
- XL. *Ils se révoltent , & ils sont défaits ; plusieurs périssent dans un combat , & le sort des autres devient toujours pire.* 40
- XLI. *La Reine de Castille juge en leur faveur.* 41
- XLII. *Elle n'est pas obéie en tout. Mauvais parti que le seul désespoir inspire aux Insulaires.* Ibid.
- XLIII. *Nouvelles divisions entre les Espagnols. La Cour envoie un Commissaire sur les lieux.* 43
- XLIV. *Mauvaise conduite du Commissaire.* 44
- XLV. *Il n'est ni retenu ni adouci par la modération de l'Amiral.* 45
- XLVI. *Ils se préparent tous deux à partir pour l'Espagne.* Ibid.
- XLVII. *Découverte de nouvelles mines d'or.* 46
- XLVIII. *Femmes guerrières de la Guadeloupe.* 47

DES SOMMAIRES. 393

- XLIX. *L'Amiral est bien reçu à la Cour de Castille.* 48
- L. *Raisons de cette bonne réception,* 49
- LI. *Diversément expliquées.* 50
- LII. *Quelques Réglemens pour le bien de la Colonie.* Ibid.
- LIII. *On veut remédier à un inconvénient, & on tombe dans un plus grand.* 51
- LIV. *La Colonie d'Isabelle est transportée ailleurs. Pourquoi ?* 53
- LV. *Riche Indienne, favorable aux Castillans & à la Religion chrétienne.* 54
- LVI. *Fondation de la Ville de Saint-Domingue, qui a donné ce nom au Diocèse & à toute l'Isle.* 55
- LVII. *Motifs d'une visite solennelle que Barthelemi Colomb fait au Cacique Behechio.* 56
- LVIII. *Appareil & succès de cette marche.* 57
- LIX. *Les Indiens vont en foule au-devant des Castillans, & leur rendent toutes sortes de services.* 58
- LX. *Divertissement militaire.* 59
- LXI. *Le Cacique se soumet au tribut.* 60
- LXII. *De nouvelles vexations causent une nouvelle révolte.* 61
- LXIII. *Guarionex pris & relâché.* Ibid.
- LXIV. *Libéralités d'un Cacique.* 62
- LXV. *Commencement d'une nouvelle conspiration contre la maison de l'Amiral.* 63
- LXVI. *Toujours caressé des deux Souverains, Colomb n'est pas moins en butte à ses envieux,* 64

LXVII. <i>Et à la mauvaise humeur d'un Ministre.</i>	66
LXVIII. <i>Ingratitude & mauvais dessein de l'Alcaïde de Saint-Domingue.</i>	67
LXIX. <i>Ses brigues contre l'Amiral absent, & contre ses freres, qu'il cherche à faire périr dans l'Isle.</i>	Ibid.
LXX. <i>Nouvelles entreprises de Roldan, toujours plus criminelles.</i>	69
LXXI. <i>L'Adelantade Colomb reçoit du secours & fait de nouvelles propositions de paix, que Roldan rejette avec insolence.</i>	70
LXXII. <i>Il continue dans sa révolte,</i>	71
LXXIII. <i>Et veut faire révolter les Caciques.</i>	72
LXXIV. <i>Ce qui rallume la guerre contre les Indiens.</i>	Ibid.
LXXV. <i>Noblesse de sentimens d'un Prince sauvage,</i>	73
LXXVI. <i>Qui se perd avec sa famille, pour sauver son hôte & son ami.</i>	74
LXXVII. <i>Tendresse & reconnoissance d'un autre Seigneur Indien.</i>	76
LXXVIII. <i>Cruel arrêt contre un Prince innocent & généreux.</i>	77
LXXIX. <i>Retour de L'Amiral dans l'Isle Espagnole; ses soins inutiles pour la pacifier.</i>	78
LXXX. <i>Lettre de l'Amiral à l'Alcaïde.</i>	80
LXXXI. <i>Obstination du rebelle protégé à la Cour de Castille.</i>	82
LXXXII. <i>Embarras de l'Amiral.</i>	83
LXXXIII. <i>Sa déclaration,</i>	84

DES SOMMAIRES. 395

- LXXXIV. *Ce qu'il écrit aux Rois Catho-
liques.* 85
- LXXXV. *Richesses qu'il envoie en Espa-
gne. Ses envieux n'en font pas moins
acharnés à le perdre.* 86
- LXXXVI. *Opiniâtreté & nouvelles insultes
de l'Alcaïde.* 87
- LXXXVII. *On lui fait des conditions qu'il
ne méritoit pas.* 88
- LXXXVIII. *L'Alcaïde les accepte, signe &
se retracte. Son exemple devient conta-
gieux.* 89
- LXXXIX. *Sage conduite de l'Amiral : ce
qu'il demande.* 90
- XC. *Il dissipe sans bruit la troupe des ré-
voltés.* 91
- XCI. *Première origine des départemens.* 92
- XCII. *Clameurs populaires contre l'Amiral,
calomnié à la Cour.* Ibid.
- XCIII. *La Reine Isabelle se laisse surprendre,
& dépose l'Amiral.* 93
- XCIV. *Commission donnée à Bovadilla.* 94
- XCV. *Dureté & mauvaise conduite du Com-
missaire.* 95
- XCVI. *Sa partialité & ses violences contre
la maison de Colomb, sont portées à l'ex-
cès.* 96
- XCVII. *Calomnies publiées contre l'Ami-
ral,* 97
- XCVIII. *Qui, par son appel, arrête l'exé-
cution d'un arrêt de mort déjà porté contre
lui.* 98
- XCIX. *L'Amiral & ses freres arrivent en
Espagne chargés de fers. Indignation publi-
que contre leurs ennemis,* 100

- C. *L'Amiral aux pieds de la Reine.* 102
 CI. *Discours de cette Princesse.* Ibid.
 CII. *Projet de nouvelles découvertes.* 104
 CIII. *Bovadilla mécontente également la
 Colonie & la Cour, les Espagnols & les
 Insulaires.* 105
 CIV. *Le successeur de Bovadilla, d'abord
 trop loué, s'oublie bientôt, & tombe dans
 de grands excès.* 106
 CV. *Mesures que prend la Cour pour purger
 la Colonie.* 107
 CVI. *Quel étoit alors l'état des nouveaux
 Chrétiens.* 109
 CVII. *Bovadilla, l'Alcaïde, & ses princi-
 paux complices, sont arrêtés pour être por-
 tés en Espagne.* 110
 CVIII. *Nouveau sujet de plaintes de l'A-
 miral.* 111
 CIX. *Le Roi lui fait l'honneur de lui écrire.*
 Ibid.
 CX. *L'Amiral part de Cadix avec une Ef-
 cadre.* 112
 CXI. *On ne lui permet point d'entrer dans le
 port de Saint-Domingue.* 113
 CXII. *On méprise son avis, & les deux tiers
 d'une flotte qui part de ce port, est englou-
 tie dans la mer.* 114
 CXIII. *Terribles effets de la justice divine.*
 115
 CXIV. *Action cruelle d'un Espagnol, & ses
 suites.* 117
 CXV. *Bravoure incroyable d'un Indien.*
 119
 CXVI. *Ruine d'une belle Province.* 120
 CXVII. *La Ville de Saint-Domingue est*

DES SOMMAIRES. 397

- rebâtie dans la plus grande splendeur.* 121
- CXVIII. *Avantages de sa nouvelle Ville.* 122
- CXIX. *Deux avantages qu'on lui fit perdre, en changeant sa situation.* 123
- CXX. *Nouvelle Ville.* 125
- CXXI. *Nouvelles instructions données au Gouverneur,* Ibid.
- CXXII. *Toujours éludées, au préjudice des Insulaires.* 126
- CXXIII. *Suites funestes des premiers départemens.* 127
- CXXIV. *Princesse Indienne fort affectionnée aux Espagnols, calomniée par quelques bandits.* 128
- CXXV. *Le Gouverneur fait une visite à la Reine de Xaragua, qui le reçoit avec la plus grande distinction.* 129
- CXXVI. *Les Caciques & les autres Sujets de la Reine en font de même.* 131
- CXXVII. *Le Gouverneur continue à écouter des brouillons qu'il auroit dû punir.* 132
- CXXVIII. *Trahison & cruauté qui font périr en un jour la Reine, tous les grands de sa Cour, & la plus grande partie de son peuple.* Ibid.
- CXXIX. *Supplice honteux qu'on fait subir à la Princesse.* 134
- CXXX. *Suite de cette boucherie.* 135
- CXXXI. *Nouvelles Villes fondées du sang de tant de malheureux.* Ibid.
- CXXXII. *On abandonne ou on détruit d'anciennes Fortereses, tandis qu'on en con-*

- struit de nouvelles.* 137
 CXXXIII. *Diverses aventures & découvertes de l'Amiral dans sa navigation.* 138
 CXXXIV. *Pourquoi il appella Gratas à Dio, le Cap qui porte encore ce nom.* 139
 CXXXV. *Différens noms qu'il donne successivement à trois Ports.* 140
 CXXXVI. *Mauvais état de ses vaisseaux.* 141
 CXXXVII. *Il veut faire un établissement sur les terres d'un Cacique.* Ibid.
 CXXXVIII. *Horrible & longue tempête.* 142
 CXXXIX. *Autre danger qui fait recourir à la priere.* 143
 CXL. *Pourquoi cette côte fut appelée la Costa de los Contrastés, & la riviere Bethleem.* Ibid.
 CXLI. *De quelle maniere ces sauvages se préparoient à chercher l'or.* 145
 CXLII. *Le Cacique Quibia fait une courte visite à l'Amiral, & trompe l'Adelantade.* Ibid.
 CXLIII. *Petit établissement sur la riviere de Bethléem brûlé par les Indiens, qu'on avoit maltraités.* 146
 CXLIV. *Embarras des Espagnols, & désespoir de quelques Indiens.* 148
 CXLV. *L'Amiral échappe à un grand péril, & retombe dans un autre.* 149
 CXLVI. *Ce qu'il lui arrive à la Jamaïque.* Ibid.
 CXLVII. *Précautions qu'il prend pour se conserver la bonne volonté des sauvages.* 151

DES SOMMAIRES. 399

- CXLVIII. *Ce qu'il écrit à la Cour de Castille.* 152
- CXLIX. *Autres contretens.* Ibid.
- CL. *Mutinerie des équipages.* 153
- CLI. *Révolte déclarée ; François de Porras se met à la tête des séditieux : modération de l'Amiral.* 154
- CLII. *Insolence de Porras & de ses complices.* 155
- CLIII. *Désordres qu'ils causent par-tout, ils portent la violence & la cruauté à l'excès.* 156
- CLIV. *Ils continuent à ravager le pays.* 157
- CLV. *Sage conduite de l'Amiral.* 158
- CLVI. *Stratagème qui lui réussit.* 159
- CLVII. *Eclypse de lune.* Ibid.
- CLVIII. *Conduite d'Ovando envers l'Amiral.* 160
- CLIX. *Ce qu'il y avoit d'odieux.* 161
- CLX. *Nouveaux emportemens de Porras, que les politeffes mêmes irritent.* 162
- CLXI. *Il vient les armes à la main attaquer le quartier de son Général ; il blesse Don Barthelemi, qui le fait son prisonnier, & dissipe la troupe des factieux.* 163
- CLXII. *Terreur des sauvages ; retour des séditieux, qui s'humilient devant leur Général.* 164
- CLXIII. *L'Amiral reçoit deux vaisseaux, & s'embarque pour Saint-Domingue.* 165
- CLXIV. *Indigne conduite d'Ovando envers l'Amiral, qui sort de Saint-Domingue.* 166

- CLXV. *Mort de la Reine Isabelle , généralement regrettée pour ses grandes qualités.* 167
- CLXVI. *Mort de Christophle Colomb.* 169
- CLXVII. *Loué par ses envieux mêmes.* 170
- CLXVIII. *Son successeur lui ressemble peu.* 171
- CLXIX. *Conduite d'Ovando , non moins injuste envers les Indiens , qu'injurieuse à la Religion.* 173
- CLXX. *Peu de véritables conversions dans l'Amérique , pendant les quinze premières années de sa découverte.* 174
- CLXXI. *Traité entre les Espagnols & un Cacique. Les Castellans l'observent mal , & les Indiens se révoltent.* 176
- CLXXII. *On les poursuit à outrance.* 177
- CLXXIII. *Suites du désespoir de ces malheureux.* Ibid.
- CLXXIV. *Cette guerre finit par le supplice du dernier Souverain de l'Isle.* 178
- CLXXV. *On rend le joug toujours plus pesant , & on trompe la Cour de Castille.* 179
- CLXXVI. *Richesses transportées chaque année de Saint-Domingue en Espagne.* 180
- CLXXVII. *Les charges & les travaux des Insulaires croissent à proportion que les Concessionnaires se multiplient.* 181
- CLXXVIII. *Douze ou quinze cens mille Indiens réduits à soixante mille , dans l'espace de quinze années.* 182
- CLXXIX. *On veut réparer cette perte par une nouvelle injustice , & on surprend une permission de la Cour.* 183

- CLXXX. *A la fourberie on ajoute la violence, & on réussit à dépeupler les Isles Lucayes, comme on avoit déjà dépeuplé l'Isle Espagnole.* Ibid.
- CLXXXI. *Don Diegue, fils aîné de Christophle Colomb, poursuit ses droits en Justice réglée, & gagne son procès. Illustre alliance.* 184
- CLXXXII. *Disgrace & imprudence d'Ovando, qui est révoqué.* 185
- CLXXXIII. *Autre témérité de ce Gouverneur.* 187
- CLXXXIV. *Le nouvel Amiral arrive à S. Domingue.* 188
- CLXXXV. *Sa nombreuse famille & sa suite donnent un grand lustre à la Colonie.* Ibid.
- CLXXXVI. *Fléaux qui humilient les Castillans, sans les convertir.* 189
- CLXXXVII. *Nouveaux expédiens pour peupler l'Isle désolée.* 190
- CLXXXVIII. *Bonnes & mauvaises qualités des Negres.* 191
- CLXXXIX. *Différence dans le caractère.* 192
- CXC. *Qualité de leur esprit.* 194
- CXCI. *Leurs vertus & leurs défauts.* Ibid.
- CXCII. *Religion des Negres.* 195
- CXCIII. *Ils se défont difficilement de certaines superstitions,* 197

LIVRE SECOND.

- I. **L'**Amiral, dès son arrivée, entreprend la conquête de Cubagua, appelée l'Isle des Perles. 199
- II. Les Plongeurs ne sont point ménagés; les perles disparoissent enfin, & l'Isle est abandonnée. 200
- III. Le Cacique de Boriquen, appelé plus communément Portoric, cede volontiers son Isle & ses mines d'or aux Castillans. Ibid.
- IV. Ponce de Leon prend possession de l'Isle, & se brouille avec les Insulaires, 201
- V. Qu'on veut soumettre au joug des départemens. 202
- VI. Avant que d'attaquer les Espagnols, ces sauvages veulent s'assurer s'ils sont, ou s'ils ne sont pas immortels. 203
- VII. On en fait l'épreuve par trahison sur un jeune Castillan. 204
- VIII. Cent Espagnols sont surpris & massacrés par les Barbares, qui reprennent le joug par une nouvelle erreur. Ibid.
- IX. Projet de nouvelles conquêtes. 206
- X. Dispute entre les Capitaines choisis pour la conquête. 207
- XI. Prétentions de l'Amiral. Ibid.
- XII. Ses bonnes qualités, & ses défauts. 208
- XIII. Etablissement de l'Audience Royale à Saint-Domingue. 209

- XIV. Zèle & succès de quelques bons Missionnaires. 210
- XV. Persécutés, ils demeurent toujours fermes. 212
- XVI. Quels étoient ces Missionnaires, les premiers de leur Ordre dans le Nouveau-Monde. 213
- XVII. Les anciens Chrétiens n'édifient pas les nouveaux. Ibid.
- XVIII. Les Ministres de l'Évangile se font tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. 214
- XIX. Fruits de leur zèle. 215
- XX. En protégeant les Indiens, les Missionnaires gagnent leur confiance. 217
- XXI. On commence tard à examiner le caractère, les mœurs, les coutumes des anciens Indiens. Ibid.
- XXII. Avec beaucoup de mauvaises qualités, on leur en connoît de bonnes. 218
- XXIII. Nudité des Sauvages. 219
- XXIV. Divertissemens ordinaires, qui les conduisent à l'ivresse. 220
- XXV. Une ou deux femmes du Cacique défunt sont enterrées avec lui. 222
- XXVI. Loix pour la succession des Caciques. Ibid.
- XXVII. Leur Gouvernement : sévérité des loix contre le vol. 223
- XVIII. Hospitalité : maniere de se préparer à la recherche de l'or. 224
- XXIX. Les anciens Insulaires avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame. 225
- XXX. Toute leur Religion étoit un composé monstrueux de fables, & des plus grossières superstitions. 226

- XXXI. *Leurs Divinités étoient multipliées ; à proportion que le pouvoir de chacune étoit resserré.* 227
- XXXII. *Fourberie de leurs Prêtres Médecins,* 228
- XXXIII. *Souvent funeste au Médecin reconnu pour fourbe.* Ibid.
- XXXIV. *Figures affreuses de leurs Dieux.* 229
- XXXV. *Tout le culte des Sauvages se rapportoit à des Dieux subalternes & malfaisans.* 230
- XXXVI. *Les dociles Insulaires écoutent avec docilité les instructions.* 231
- XXXVII. *On leur rend sensible la vanité & l'impiété de leur culte.* 232
- XXXVIII. *Difficulté de leur inculquer les vérités de la Religion qu'ils respectoient.* 233
- XXXIX. *Précautions nécessaires, quand il s'agissoit de conférer les Sacremens aux Adultes.* 234
- XL. *On batissoit avec plus de facilité & plus de fruit les petits enfans.* Ibid.
- XLI. *Glorieuses prémices de la Religion Chrétienne dans la primitive Eglise, & dans l'Eglise de l'Amérique.* 235
- XLII. *Le Pape & le Roi Catholique s'accordent d'abord à ériger trois Evêchés dans l'Isle Espagnole. Le projet fut depuis changé, & l'exécution différée à un autre tems.* 237
- XLIII. *Occasion de ce retardement, funeste aux Indiens.* 239
- XLIV. *Deux zélés Missionnaires ne craignent*

- pas de prendre hautement la défense des opprimés.* 240
- XLV. *Prédication du P. Antoine de Montefino.* 241
- XLVI. *Trouble dans l'Audience Royale.* 242
- XLVII. *Réponse de Pierre de Cordoue aux plaintes des Magistrats.* 243
- XLVIII. *Montefino, dans un second discours public, confirme tout ce qu'il avoit dit dans le premier, contre les départemens.* 244
- XLIX. *Justes raisons qui animoient son zèle.* 245
- L. *On Ecrit à la Cour de Castille; le Pere Montefino s'y rend lui-même pour plaider sa cause, qui étoit celle des Indiens & du Roi.* 247
- LI. *Il se fait écouter, & il persuade, sans faire revenir les esprits, qui vouloient concilier ce qui étoit inconciliable.* 248
- LII. *Principe lumineux, contre lequel on n'opposa jamais que de mauvaises raisons.* Ibid.
- LIII. *Le Conseil décide pour & contre les Indiens; en reconnoissant leur droit à la liberté, on les retient dans l'esclavage.* 250
- LIV. *Ce que le Roi Ferdinand dit & promet à Pierre de Cordoue, en le priant de continuer ses travaux Apostoliques dans l'Isle de Saint-Domingue.* 251
- LV. *Projet du saint Missionnaire agréé & favorisé par Sa Majesté Catholique.* 252
- LVI. *Trois Missionnaires partent pour la côte de Cumana; la maladie en arrête un à Porto-Ric.* 253

- LVII. *Fruits du Ministère de Montefino dans cette Isle.* 254
- LVIII. *Le caractère de ces Insulaires, & une espece de tranquillité, dont on les laissoit jouir, favorisoient les progrès de l'Évangile.* 255
- LIX. *Tradition fabuleuse dont le Gouverneur Ponce de Leon se laisse enchanter; mais s'il est le plus célèbre dans ce genre d'extravagance, il n'est ni le seul, ni le premier qui y ait donné.* 256
- LX. *Dans ses courses & ses aventures, il fait quelques découvertes par occasion.* 257
- LXI. *Il revient à Boriquen, plus pauvre & plus vieux; mais son absence n'a pas été moins utile à la Mission, que ses découvertes à la Cour de Castille.* 258
- LXII. *Satisfaction réciproque des Indiens de Cumana, & des premiers Missionnaires qui leur prêchent l'Évangile.* 259
- LXIII. *Cet utile concert est troublé par la perfidie d'un malheureux Pirate.* 261
- LXIV. *Indignation des Sauvages, & danger des deux Missionnaires.* 263
- LXV. *Les premiers suspendent leur vengeance, & les autres sont entre la vie & la mort pendant quatre mois.* 264
- LXVI. *Quelques Officiers Royaux participent à l'iniquité, & l'Audience Royale ne fait point justice.* 266
- LXVII. *Mort précieuse des deux Ministres de Jesus-Christ. Leur éloge.* 267
- LXVIII. *C'est moins à la malice des Gentils, qu'à la cupidité de quelques Chrétiens, qu'on doit attribuer l'effusion de leur sang.* 269

- LXIX. *Propagation de la Foi dans l'Isle Saint-Domingue. Fondation du Monastère de Sainte-Croix,* 270
- LXX. *Qui devient le Chef & le modèle de la Province de ce nom,* 271
- LXXI. *Véritable Ecole de l'Apostolat.* 272
- LXXII. *La parole de Dieu, & la vie sainte de ses Ministres, font des conversions parmi les Sauvages;* 273
- LXXIII. *Et touchent peu les anciens Chrétiens. Pourquoi?* 275
- LXXIV. *Dés faite des troupes Espagnoles.* 276
- LXXV. *Malheureux état d'Ojeda,* 277
- LXXVI. *Qui a sa revanche, & fonde la Ville de Saint-Sebastien.* 278
- LXXVII. *Le défaut de vivres l'expose, avec toute sa Colonie, à de nouveaux dangers.* 279
- LXXVIII. *Autre bataille où Ojeda, percé d'une fleche empoisonnée, se fait appliquer un remede plus cruel que la mort.* 280
- LXXIX. *Suite des aventures de ce Heros singulier.* 281
- LXXX. *Dégradé sur la côte de Cuba, il marche trente jours de suite les pieds toujours dans des marais : il fait bâtir une petite Chapelle en l'honneur de la sainte Vierge.* 283
- LXXXI. *Il est bien reçu par un Cacique, & servi par un autre ; le Gouverneur de la Jamaïque le traite avec générosité.* 284
- LXXXII. *La Justice divine venge le sang des Indiens, par la mort honteuse de deux coupables.* 285

- LXXXIII. *Le Colonie de Saint-Sebastien n'éprouve pas moins les coups de cette Justice vengeresse.* 286
- LXXXIV. *Missionnaires bien accueillis par les Sauvages, & troublés par les Espagnols.* 287
- LXXXV. *Pierre de Cordoue préche dans l'Isle de la Marguerite.* Ibid.
- LXXXVI. *Ses premiers succès.* 288
- LXXXVII. *Révolte subite des Insulaires, qui fait périr tous les Espagnols répandus dans l'Isle; Pierre de Cordoue & son Compagnon, seuls exceptés.* 290
- LXXXVIII. *Quelques Religieux de Saint Dominique & de Saint François, vont instruire les Sauvages de Cumana.* 291
- LXXXIX. *Fondation du Couvent de Sainte-Foi: travail utile & assidu pendant plusieurs années.* 292
- XC. *Le Ministère des Prédicateurs n'étant point gêné, commençoit à unir les deux nations.* 293
- XCI. *Un Cacique de l'Isle d'Hayti, réfugié dans celle de Cuba, apprend aux autres Caciques quel est le Dieu des Espagnols,* 294
- XCII. *Et comment ils pouvoient se le rendre favorable.* 296
- XCIII. *Extravagance des Barbares, plus humiliante encore pour des Chrétiens.* Ibid.
- XCIV. *Les Insulaires montrent autant d'empressement à jeter leur or, que les Espagnols à le chercher.* 297
- XCV. *Facile conquête de l'Isle de Cuba.* 298
- XC VI.

DES SOMMAIRES. 409

- XCVI. *Le Cacique Hatuey est pris , & con-*
damné à être brûlé. 299
 XCVII. *Pourquoi il refuse obstinément le*
Baptême ? Ibid.
 XCVIII. *Réclamation des Missionnaires.*
 300
 XCIX. *Le Licencié Barthelemi de Las-Casas*
commence à montrer tout son zèle pour la
défense des Indiens. 301
 C. *Il travaille utilement pour la Colonie , &*
pour le salut des Insulaires. 303
 CI. *Caractère de ceux de Cuba.* 304
 CII. *Discours d'un vieux Cacique à Chris-*
tophe Colomb. Ibid.
 CIII. *Fruit des instructions Chrétiennes.* 305
 CIV. *Les Habitans de Cuba sont ménagés.*
 306
 CV. *Ceux d'Hayti plus qu'à demi détruits.*
 Ibid.
 CVI. *Las-Casas va plaider leur cause au*
Tribunal de Castille. 307
 CVII. *Difficultés qu'il rencontre.* 308
 CVIII. *Ce que la cupidité oppose au droit*
naturel. Ibid.
 CIX. *Raisons de politique qui font taire*
celles de l'équité & de la justice. 310
 CX. *Dur esclavage des Indiens dans l'Isle*
Espagnole. 311
 CXI. *Nouveaux excès de cruauté ; désespoir*
de quelques Insulaires. 312
 CXII. *Différens motifs de négliger , ou d'em-*
pêcher même l'instruction des Sauvages.
 313
 CXIII. *Un Distributeur d'Indiens devient*
un nouveau fléau dans les Indes. 314

- CXIV. Il surprend quelque tems le Prince.
Ses excès le font enfin connoître & révoquer. 316
- CXV. Mort trop précipitée de son successeur. Ibid.
- CXVI. Le zèle du Licencié s'enflamme davantage. 317
- CXVII. Ce qu'il fait en Espagne en faveur des Insulaires de Cuba. 318
- CXVIII. Le Roi Catholique lui fait espérer une audience favorable. 319
- CXIX. Mort du Roi Ferdinand V. Leon X, Pape. Le Cardinal Ximenes, Régent d'Espagne. 320
- CXX. Délibérations & nouveaux Reglemens fort utiles, s'ils avoient été exécutés. Ibid.
- CXXI. Las-Casas déclaré Protecteur des Indiens, retourne dans l'Amérique avec les Commissaires, & un bon nombre de Missionnaires. 322
- CXXII. Droites intentions du Régent. 323
- CXXIII. Instructions dont les Commissaires sont chargés, 324
- CXXIV. Envers les Espagnols, Ibid.
- CXXV. Et envers les Caciques. 325
- CXXVI. Projet de réunir & de policer les Insulaires. Ibid.
- CXXVII. On leur défend sévèrement les armes, la nudité & la polygamie. 326
- CXXVIII. Alphonse Zuazo, Administrateur: Auditeurs interdits. 328
- CXXIX. Réception des Commissaires à St. Domingue. 329
- CXXX. Murmure puni. Ibid.
- CXXXI. Les Commissaires rendent la liberté à quelques Indiens. 330

DES SOMMAIRES. 411

- CXXXII. *L'Administrateur fait plusieurs bonnes choses.* Ibid. 332
- CXXXIII. *Missionnaires chargés de protéger les Indiens.* 332
- CXXXIV. *Fruits de leur vigilance & de leur zèle en faveur des affligés.* Ibid.
- CXXXV. *Les conversions se multiplient,* 333
- CXXXVI. *Dans les Isles de Saint-Domin- gue, de Porto-Ric, de Cuba, de la Tri- nité, sur la côte de Cumana, & sur le Da- rien.* 334
- CXXXVII. *Les maladies épidémiques dé- peuplent les Antilles, & les fourmis rava- gent les campagnes.* 335
- CXXXVIII. *Les Commissaires ne peuvent faire exécuter les Reglemens.* 337
- CXXXIX. *Plaintes & accusutions contre les Commissaires mêmes.* 338
- CXL. *Diligence du Protecteur des Indiens, tant dans l'Amérique qu'en Espagne.* 339
- CXLI. *Changemens.* 341
- CXLII. *Mort du Cardinal Régent. L'Empe- reur Charles-Quint, Roi d'Espagne, en prend le Gouvernement.* Ibid.
- CXLIII. *Las-Casas se roidissant contre les difficultés, obtient une favorable audience,* 342
- CXLIV. *Dispute entre l'Evêque du Darien & le Licencié.* 343
- CXLV. *Célebre assemblée en présence de Sa Majesté Catholique.* 344
- CXLVI. *Discours de l'Evêque du Darien.* 345

- CXLVII. Réponse du Licencié Las-Casas: 346
- CXLVIII. Si l'Evêque avoit trop exagéré les vices des Indiens, le Licencié peut avoir exagéré un peu leurs bonnes qualités. 351
- CXLIX. Discours d'un Missionnaire Franciscain, assez conforme à celui du Licencié contre la tyrannie. 352
- CL. Avis de l'Amiral Don Diegue Colomb. 353
- CLI. Tous, jusqu'à l'Evêque du Darien, se rangent à l'avis de Las-Casas, 354
- CLII. Qui fait cesser une autre espece de tyrannie. 355
- CLIII. Il fait approuver son projet pour une nouvelle Colonie. Ibid.
- CLIV. Ce qu'il apprend dès son arrivée à Porto-Ric. 356
- CLV. Fruits de la prédication sur la côte de Cumana, arrêtés par la criminelle entreprise d'un Forban. 357
- CLVI. Indiens enlevés, Espagnols massacrés. Ibid.
- CLVII. Mort des nouveaux Missionnaires sur la côte de Cumana. 358
- CLVIII. Résolution prise contre tous les Indiens de Cumana. 359
- CLIX. Le Licencié en apprend la nouvelle, qui renverse tout son plan. 360
- CLX. Il veut persuader à l'Officier chargé de l'expédition, de la suspendre, & ne peut l'obtenir. 361
- CLXI. Stratagème de l'Officier Espagnol; juste défiance des Indiens. 362
- CLXII. Perfidie, & cruautés multipliées. 363

- CLXIII. *Ocampo fonde la nouvelle Toledé.* 364
- CLXIV. *Caractère des Auditeurs de Saint-Domingue.* Ibid.
- CLXV. *On fait un Traité avec Las-Casas,* 365
- CLXVI. *Qui de l'Isle Saint-Domingue, retourne à Porto-Ric, & se rend à Cumana.* 367
- CLXVII. *Seul, il entreprend une Mission au milieu des sauvages irrités; il les adoucit, & gagne leur confiance.* Ibid.
- CLXVIII. *La cupidité s'oppose encore au zèle du Licencié, & rompt toutes ses mesures.* 369
- CLXIX. *Désordres causés par le vin d'Espagne.* 370
- CLXX. *Ce qui empêche que le Licencié ne réussisse à arrêter le scandale.* 371
- CLXXI. *Infidélité d'un Officier; la petite Colonie de Cumana est détruite, & la nouvelle Toledé brûlée.* 372
- CLXXII. *L'Officier blessé meurt dans un accès de rage.* 373
- CLXXIII. *Gouverneur de Cubagua en fuite.* 374
- CLXXIV. *Soumission du Licencié aux ordres de la Providence.* 376
- CLXXV. *Il prend l'habit de saint Dominique dans le Couvent de sainte Croix, âgé de 48 ans.* 377
- CLXXVI. *Les Negres se multiplient & se mutinent.* 378
- CLXXVII. *Leur révolte éclate, & fait quelques progrès.* Ibid.

- CLXXVIII. *Les révoltés sont facilement dissipés ; grand nombre de Negres pendus.* 380
- CLXXIX. *Plaintes des Auditeurs Royaux ; accusations ou calomnies du Trésorier Général contre l'Amiral Don Diegue Colomb.* 382
- CLXXX. *Appelé en Espagne, Don Diegue est reconnu innocent sur tous les chefs d'accusation, mais les coupables demeurent impunis.* 383
- CLXXXI. *L'Empereur décharge sa conscience sur celle des Supérieurs des Dominicains & des Franciscains, touchant la manière de traiter les Indiens.* 385
- CLXXXII. *La Colonie de l'Isle Espagnole s'épuise, & celle du Darien est déchirée.* 386

Fin de la Table du premier Volume.













